

SCIENCE FICTION



IAIN M. BANKS L'HOMME DES JEUX



IAIN M. BANKS

L'Homme des jeux

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE COLLON

Préface de Gérard Klein



ROBERT LAFFONT

Titre original :
THE PLAYER OF GAMES
Macmillan London Limited

© Iain Banks, 1988.
© Éd. Robert Laffont SA, 1992,
pour la traduction française.

PRÉFACE

Iain Menzies Banks, né en Écosse et en 1954, sans hésitation ni murmure l'un des plus talentueux écrivains britanniques de sa génération, a au moins une coquetterie. Lorsqu'il écrit un roman de littérature générale comme *Le Seigneur des guêpes*¹ (*A Wasp Factory*, 1984) ou *Entrefer*² (*The Bridge*, 1986), il signe Iain Banks. Lorsqu'il s'adonne à la Science-Fiction, il devient Iain M. Banks. C'est le pseudonyme à la fois le plus concis et le plus transparent que j'aie jamais rencontré.

À dire vrai, la littérature de Iain (M.) Banks n'est jamais générale. Elle est beaucoup trop singulière pour cela. C'est un homme qui n'a pas un sens bien arrêté de la « normalité ». Il cultive aisément la pointe de pessimisme méchant, voire de perversité, qui caractérise la littérature britannique contre l'optimisme naïf et bon enfant des Américains et la distinction arrogante cultivée par les Continentaux. Il la pousse même du côté du surréalisme et parfois du délire, et lorsqu'il opère un rétablissement du côté de la raison, il se retrouve sans effort, dans un mouvement coulé, sur le trapèze volant de la Science-Fiction.

Sa création la plus remarquable à ce jour dans cet espace demeure la Culture. Il l'explore dans quatre textes au moins. *Une forme de guerre*³ (*Consider Phlebas*, 1987), *L'Homme des jeux*⁴ (*The Player of Games*, 1988), une longue nouvelle, *L'Essence de l'art* (*The State of the Art*, 1989), et *L'Usage des armes*⁵ (*Use of Weapons*, 1990). Il explicite par ailleurs le

¹ Éd. Presses-Pocket, 1989.

² Éd. Denoël, 1988.

³ Éd. Laffont, 1993.

⁴ Éd. Laffont, 1993.

⁵ Éd. Laffont, 1992.

concept de la Culture dans un essai, *Quelques notes sur la Culture* (1994), qui présente cette caractéristique éminemment moderne de n'avoir été un certain temps disponible que sur Internet. Au moment où vous lirez ces pages, il devrait avoir été traduit et publié dans le premier numéro d'une toute nouvelle revue, *Galaxies*.

La Culture est une vaste société galactique, multiforme, pacifiste, décentralisée, anarchiste, tolérante, éthique, agnostique et cynique, peut-être ultimement conformiste, s'en doutant et s'en défendant. La Culture est si soucieuse d'assurer l'égalité des droits en fonction des sexes, des âges, des races, des origines, des capacités en général et même des conditions de fabrication, qu'elle a pratiquement oublié que des discriminations pouvaient se fonder sur des critères aussi anodins et qu'elle le redécouvre toujours douloureusement à l'occasion de nouveaux contacts. Banks tient à préciser en tête de l'essai déjà cité que la Culture n'existe pas ou plutôt qu'elle n'existe que dans son esprit et dans ceux des lecteurs de ses livres. Mais bien entendu, nous ne le croyons pas. Banks affirme cela uniquement afin de couvrir ses sources et probablement de cacher le fait qu'il est lui-même un agent de la Culture, plus précisément de cette branche du service Contact, qui porte le nom redouté et par certains mal considéré de Circonstances Spéciales. Vous comprendrez plus avant dans ce livre et dans les suivants ce que signifient exactement ces termes de Contact et de Circonstances Spéciales et pourquoi Iain M. Banks éprouve le besoin de s'entourer de telles précautions.

La Culture existe. En fait, elle existe depuis bien plus longtemps que les civilisations terrestres comme en font foi les quelques chronologies que Banks a laissées traîner ici et là dans son œuvre, chronologies soigneusement truquées à des fins de sécurité mais qui laissent néanmoins entrevoir les grandes lignes d'une autre Histoire, d'une histoire à l'envergure galactique, où la Terre n'occupe que la position d'une note marginale dans une annexe. La Culture n'est pas notre avenir. Elle a probablement tripoté discrètement notre passé et il lui arrive sans doute d'intervenir dans notre présent, mais elle ne s'intéresse pas beaucoup à nous. Pas assez importants. Elle

attend tranquillement que nous la rejoignons, ce qui peut prendre encore un certain temps.

La Culture est une société aux contours assez flous, s'étendant sur des milliers d'années-lumière, qui occupe éventuellement des planètes mais qui préfère en général habiter de gigantesques complexes spatiaux du type Véhicule Système Général (VSG), qui répondent à des noms aussi fleuris que *Culte du Cargo* ou *Jamais tout à fait satisfaite*, ou encore *Jeune Voyou*. À bord, la vie est une perpétuelle croisière interstellaire de luxe. Les noms des vaisseaux évoquent plus ou moins bien les tempéraments des Intellectes Artificiels (IA) qui les animent et les conduisent car la Culture est probablement dirigée en sous-main par les IA. Mais les humains, ou quasi humains, et autres peuples biologiques qui en participent, avec leur suffisance caractéristique, aussi innée qu'infondée, n'en ont cure. Ils considèrent qu'ils abandonnent aux IA les tâches subalternes et ennuyeuses de la gestion d'une société de quelques centaines de trilliards d'individus, IA incluses, et qu'ils sont eux le véritable sel du cosmos, faits pour s'amuser et créer. Ils tirent même une sorte de vanité du douteux privilège de leur mortalité. Bien entendu, toutes les tentatives faites par les IA pour les détromper ont glissé sur leurs entendements comme l'eau sur les plumes du canard proverbial. C'est sans doute aux qualités d'organisatrices des IA (qui ne consacrent à l'entretien de la Culture qu'une fraction minuscule de leur attention autrement dévolue à des tâches plus passionnantes de création et d'observation) que la Culture doit sa prospérité, sa stabilité, et son extraordinaire plasticité qui lui permet d'absorber, la plupart du temps en douceur, les cultures qu'elle rencontre dans son expansion à travers l'espace.

En douceur. La plupart du temps. C'est la tâche de Contact d'assurer, comme son nom l'indique, ces contacts discrètement et en douceur, de décider si l'existence de la Culture peut être révélée aux indigènes et si leurs civilisations sont mûres pour la rejoindre, c'est-à-dire être absorbées, digérées par elle. Lorsque les choses ne se passent pas en douceur et que les conditions locales sont particulièrement tordues, Contact fait intervenir Circonstances Spéciales qui est justement spécialisé dans les

coups tordus. Circonstances Spéciales embauche généralement comme mercenaires des ressortissants des cultures locales problématiques parce que les citoyens de la Culture ont des préjugés éthiques et n'aiment pas trop se salir les mains. Outre une excellente formation et quelques gadgets, Circonstances Spéciales leur assure une vie très allongée, des améliorations physiologiques appréciables, la garantie, sous réserve de conditions favorables, d'une récupération en cas de pépin, voire d'une reconstruction presque intégrale du corps, sans parler d'une solde très confortable dont le montant paraît toujours risible à la Culture qui a abandonné depuis longtemps toute notion de monnaie. En échange évidemment de quelques risques et d'une nécessaire discrétion. N'importe qui peut être contacté. Vous par exemple. Mais il est en général préférable d'avoir une bonne expérience du combat sous toutes ses formes, d'être polyglotte et de ne pas se sentir contraint par des scrupules.

Iain M. Banks a choisi de raconter presque exclusivement des épisodes particulièrement croustillants des opérations de la Culture. Soit parce que la description de la vie dans une utopie devient rapidement ennuyeuse, soit parce que la nature de ses fonctions fait qu'il n'est vraiment bien renseigné que sur cet aspect de la vie de la Culture, qui demeure, il faut y insister, tout à fait mineur. Si vous avez fréquenté de vieux soldats recuits sur le terrain, transférés sur le tard dans des services d'histoire et d'archives, vous voyez ce que je veux dire : ils sont tout à fait incapables de vous indiquer les meilleures terrasses de Paris en avril, mais ils peuvent vous ressasser sans fin tous les détails de l'opération Manteau-Vert dans les Dardanelles en 1915.

Tout au bas de la hiérarchie des Intelligences Artificielles, il y a les drones. Les drones tiennent une place importante dans les récits de Iain M. Banks parce qu'ils entretiennent des relations directes avec les humains ; ils leur servent de gardes du corps, de secrétaires, de documentalistes, de valets de chambre, de chauffeurs et de cuisiniers. Si vous avez besoin d'une autre compétence, dites-le, votre drone la possède probablement ou la chargera en mémoire. Ils ne sont pas nécessairement plus gros

qu'une boîte d'allumettes mais ils peuvent agir très fort, très vite, très malin. N'essayez jamais de jouer au plus fin avec un drone, du moins pas avant de vous y être entraîné pendant au moins trois siècles. Sinon, vous vous en repentirez, même si le drone ne fait qu'obéir scrupuleusement à vos instructions et respecter intégralement vos droits souverains et inaliénables.

On peut se demander pourquoi les drones acceptent, apparemment sans réserve ni rancœur, un rôle qu'on pourrait qualifier de subalterne, celui d'un domestique à tout faire. C'est que, du point de vue des drones, les choses ne se présentent pas exactement comme cela. Comme la plupart des intelligences, les drones éprouvent le besoin de donner un sens à leur vie. Ils sont donc assez satisfaits de guider et de protéger ces petits êtres fragiles, faibles, curieux, imprévoyants, esthétiquement improbables, intellectuellement limités mais si stimulants parce que tellement imprévisibles, les humains et autres créatures biologiques.

Bien qu'ils s'en défendent, les drones sont d'autre part extrêmement sentimentaux. Je pense qu'ils finissent par s'attacher à leur humain au point que son inéluctable disparition, trop souvent prématurée du fait des défauts de conception de cette classe d'organismes, les émeut profondément. Un drone est pratiquement immortel, presque toujours réparable, et toujours améliorable à coups de mises à jour. Le service d'un humain peut faire partie de l'éducation convenable d'une jeune IA qui sera ultérieurement augmentée et éventuellement vouée à des tâches plus complexes. Je pense pouvoir dire que les drones, qui ne l'avoueraient pas, même leur tête-métaphorique posée sur le billot métaphorique, c'est-à-dire menacés d'un effacement irréversible de leur mémoire et de toutes ses sauvegardes, considèrent un peu les humains comme ceux-ci font de leurs animaux familiers. Si vous en doutez, considérez attentivement le soi-disant propriétaire d'un chat : il tombe sous le sens que le chat le tient pour son valet. Pensez-y la prochaine fois que vous pesterez après votre drone. Si vous en avez un. Je dois enfin ajouter que si un drone ne s'entendait pas avec son humain, il ne resterait pas une nanoseconde à son

prétendu service. Comme toute intelligence, il a droit à son autonomie. Ces divorces sont rarissimes, mais cela s'est vu.

Voilà. Je vous en ai assez dit sur les composantes de la Culture pour que vous puissiez vous repérer sans trop de mal dans les ouvrages que vous allez lire. Je vous en ai même peut-être trop dit, non pas tant que j'aie gâché un effet de surprise, car il vous reste l'essentiel à découvrir, que pour votre bien et pour le mien. Car souvenez-vous-en bien : nous ne sommes pas censés connaître l'existence de la Culture, et encore moins les détails de son fonctionnement. Tenons-nous-en donc, et fermement, dans votre intérêt et dans le mien, à l'idée qu'il ne s'agit ici que de fictions. D'utopies. Pas question d'avouer autre chose. Vous allez comprendre pourquoi.

Iain M. Banks a donc décrit une utopie. Ce n'est pas là un mot à prendre à la légère, même s'il est aujourd'hui galvaudé. Que peut être une utopie à présent ? Une forme idéale et idéologiquement définie de société ? Mais notre siècle primitif a appris, dans le sang, à se défier des plans de la perfection. Historiquement – et pardonnez à un pédantisme directement issu d'un contact trop prolongé avec des IA –, l'utopie est un genre littéraire relevant de la philosophie politique et qui est née à une époque où des penseurs éminents ont pu :

a) réfléchir à l'organisation des sociétés ;

b) considérer qu'il pouvait exister des sociétés meilleures que toutes celles alors connues, c'est-à-dire, à volonté, plus justes, plus efficaces, plus harmonieuses, ignorant l'envie, la guerre et l'insubordination, plus respectueuses des lois éternelles des dieux, des hiérarchies de la nature, ou de la volonté des sages, à la limite parfaites et donc immuables ;

c) estimer qu'il n'y avait pas de raison logique pour que l'avenir historique soit différent du passé historique et que, par suite, les sociétés idéales n'avaient aucune raison d'advenir dans l'histoire, si même elles avaient existé dans un passé reculé presque oublié, d'avant une chute. Comme les sociétés avoisinantes familières, pour différentes qu'elles fussent, n'étaient pas plus amènes que la leur, ils logèrent de telles sociétés idéales à la fois dans un ailleurs et dans un passé

mythologiques. Ce fut le temps des atlantides. La bonne solution aurait existé mais elle était perdue.

Mille années et quelques plus tard, ce fut l'ère des premiers voyages organisés autour du globe et la découverte de formes d'organisation sociale très étrangères et parfois très surprenantes mais toujours nullement idylliques. Les penseurs en conclurent logiquement que de telles sociétés idéales, même s'ils pouvaient les concevoir et les appeler de leurs vœux infiniment nostalgiques, ne pouvaient trouver place nulle part, d'où le nom d'utopie qu'ils leur donnèrent, qui signifie en grec exactement nulle part, en nul lieu. À dire vrai, ils faisaient peut-être aussi un jeu de mot sous-jacent. Toujours en grec, le « ou » privatif qui signifie la négation ne se distingue à peu près que par un accent du « eu » qui veut dire bon, comme dans eugénisme, ou Eugénie qui signifie « la bien née ». Si bien que l'utopie peut aussi se lire, sans forcer beaucoup le bon lieu. Il y eut beaucoup de gens qui soupirèrent après des îles lointaines, dans les blancs nombreux de la carte, et forcément inconnues peuplées d'utopistes, ou plutôt des heureux habitants des utopies, ces avatars philosophiques et rationnels du Paradis Terrestre. Les utopies s'étaient tout de même rapprochées : elles étaient ailleurs et dans le présent. La bonne solution existait, mais pour d'autres, évidemment hypothétiques.

Quelques décennies encore, et il apparut que les sociétés réelles n'étaient pas immuables, qu'elles pouvaient se transformer spontanément sous l'effet des sciences et des industries, même si personne ne pouvait dire assurément dans quel sens, que l'histoire ne se reproduisait donc pas à l'identique, qu'il n'était même plus certain que les rois se succédassent à l'infini, ni non plus, *horresco referens*, que les prêtres détiennent pour l'éternité le privilège de l'interprétation du divin. Dès lors, l'utopie disparut en tant que lieu d'ailleurs, non-lieu ou bon-lieu, et son intention désormais réputée accessible par les générations futures se transporta dans l'ici et dans l'avenir. La bonne solution était pour demain, au prix de quelques efforts.

Au sens strict, l'utopie cessa d'exister comme genre littéraire entre le XVII^e et le XVIII^e siècle de la civilisation européenne

quand les écrivains inventèrent le genre très incertain de l'anticipation qui consistait à dire à peu près n'importe quoi sur un avenir dont personne ne savait rien, sinon qu'il serait obligatoirement différent du passé et du présent. Dès lors, le désir rationnel d'une société meilleure prit la forme de programmes qui, moyennant la réalisation révolutionnaire de modifications institutionnelles mineures comme l'abolition de la propriété, la communauté des femmes, la prise de décisions par des assemblées délibérantes en guise de démocratie, la disparition de l'argent et la prise au tas, l'appropriation collective de biens qui, n'étant plus de la responsabilité égoïste de personne, seraient automatiquement l'objet des soins attentifs et républicains de tous, l'édification minutieuse d'une administration impartiale et impavide, la glorification de l'État tutélaire et le culte de son conducteur paternel comme épiphanie de l'humanité, plus quelques autres, promettaient l'avènement d'organisations meilleures que toutes celles jusque-là connues, c'est-à-dire, à volonté, plus justes, plus efficaces, plus harmonieuses, ignorant l'envie, la guerre et l'insubordination, etc. Le programme avait supplanté l'utopie. Un philosophe particulièrement original et à bien des égards plus clairvoyant que les autres, Karl Marx, écrivit même qu'il n'était plus temps de rêver les utopies, qu'il fallait les construire. Il n'avait retenu le terme d'utopie que pour se faire entendre car il avait, non sans raisons explicites, le plus profond mépris pour de tels songes creux.

Aussi bizarre que cela puisse paraître en notre époque d'infinie lucidité et de communication généralisée, la misère était alors si grande que beaucoup le prirent au pied de la lettre et entreprirent de tels programmes, plus ou moins lointainement inspirés de ses réflexions sur le médiocre état du monde. Le résultat ne se fit pas attendre et coûta quelques dizaines de millions de morts, au bas mot, ce qui lui aurait fait horreur. C'est que, dans leur volonté d'inscrire vite leur désir de progrès dans l'histoire, nos concepteurs de programmes sociétaux avaient estimé superflu de tenir compte des données de l'observation et de l'expérience, ou en gros de toute méthode scientifique, un peu comme un architecte qui penserait devoir

mettre les fondations au grenier parce que cela évite de creuser. Dans leur enthousiasme révolutionnaire, ils auraient aboli la loi de la pesanteur. L'Homme Futur, bénéficiaire supposé de tant de merveilles, devait commencer par se laisser énergiquement remodeler de façon à les trouver merveilleuses. Il s'ensuivit, après les désordres qu'on a sommairement évoqués, une méfiance généralisée à l'endroit de tout programme, de toute idéologie, et même, du moins put-on le craindre un assez long temps, de toute pensée sociale un peu consistante. Les programmes globaux, explicatifs, prédictifs et normatifs, avaient rejoint les atlantides et les utopies dans les poubelles de l'histoire.

Mais comme les sociétés continuaient de changer, et même sur un rythme accéléré, et comme le désir de progrès n'avait heureusement pas disparu à la différence de la confiance dans la réalisation automatique d'un progrès objectif, vint le temps des projets. Ceux-ci sont plus limités, plus humbles et plus respectueux des connaissances pratiques, que les utopies métaphysiques et que les programmes messianiques. Ils eurent d'autant plus de mal à s'imposer qu'échaudés par la calamiteuse expérience des programmes, les meilleurs esprits continuaient à les qualifier d'utopies, les portant ainsi aux nues mais indiquant clairement par là, peut-être inconsciemment, qu'ils ne souhaitaient pas du tout qu'ils se réalisassent. Un cri répandu sur la fin du XX^e siècle était : nous avons besoin d'utopies pour le prochain millénaire. Et par-devers soi chacun de murmurer : à condition qu'elles restent des utopies, de beaux rêves, qu'elles n'adviennent en aucun lieu, Dieu merci. L'invocation sacramentelle de l'utopie était au changement dans les sphères intellectuelles l'équivalent de la formule plus prolétaire : on peut toujours rêver, ça ne mange pas de pain.

Bien entendu, la Culture, ou plutôt les myriades de sociétés qui ont coalescé pour devenir la Culture, sont passées par toutes ces phases, mais en des temps si anciens qu'elles n'en ont pas conservé un souvenir plus clair que nous de nos mythologies. La Culture est un ensemble de projets dont certains ont abouti, d'autres ont été abandonnés et oubliés, et d'autres encore sont

en cours. La Culture ne correspond ni à la réalisation d'une utopie, ni au déroulement d'un programme. Elle est en un sens incroyablement conservatrice dans son désir collectif de maintenir intacte sa capacité à entretenir des projets. En cela, la Culture ressemble à la vie elle-même, coriace, conservatrice des formes qui ont réussi, et experte dans la réutilisation des restes, toujours en train de s'épandre et de changer mais comme à regret, dévorant ce qui l'entoure, capable d'une violence prodigieuse mais en quelque sorte négligente devant tout ce qui entreprendrait de la contraindre ou de la conformer, pleine de compassion, de liens affectifs, et parfois de complaisance à son propre endroit ou plutôt, à ce que prétendent certains analystes que je ne suivrai pas aisément, la Culture est la forme que la vie a prise à l'échelle galactique. Enfin, localement.

Si l'on voulait ramener à une seule expression, forcément abusive, la multitude de projets que poursuit la Culture depuis qu'elle a commencé à prendre conscience d'elle-même, on pourrait dire que la Culture vise à être une assez bonne société. Non pas une *bonne* société comme en dessinaient les utopistes et les concepteurs de programmes, calée une fois pour toute et que rien plus jamais ne change, mais une *assez bonne* société, en mettant décidément l'accent sur l'adverbe *assez*. C'est incidemment un des objets de réflexion que s'est donné le Cercle de Jussieu, à côté de la critique érudite des pseudo-sciences, mais on comprendra aisément que je ne puisse en dire davantage ici.

Je vous suggère en passant de réfléchir à cette question : qu'est-ce que c'est, pour vous, qu'une assez bonne société ? Quels objectifs minimaux doit-elle se donner en matière de satisfaction des besoins et des désirs, à quelles fins peut-elle tendre, de quels moyens doit-elle disposer, quelles règles concrètes et provisoires doit-elle adopter pour y parvenir ? Il est bien clair qu'une assez bonne société suffisamment riche pour se payer bien des fantaisies coûteuses ne laisse pas quelqu'un mourir de faim ou de froid, ni dormir dans le caniveau, ni se dégrader faute de soins minimaux, ni n'abandonne divaguer dans ses rues des malades mentaux en proie à leurs démons, qu'elle assure à tous ses enfants l'instruction de base qui leur

permettra de la reproduire, qu'elle s'arrange pour prévenir les meurtres, les viols et autres agressions, qu'elle choie ses créateurs, artistes et chercheurs, comme étant ses meilleurs investissements, et que tout cela, même mis bout à bout, ne lui revient pas très cher puisqu'il ne peut s'agir que de situations exceptionnelles, hormis l'éducation des enfants, et ne représente qu'une assez petite partie de sa richesse en expansion constante au moins les bonnes années. Vous me direz, pourquoi une société quelconque se soucierait-elle de tout cela, hors d'hypothétiques impératifs moraux ? Peut-être tout simplement parce que la majorité de ses membres, en bonne santé, bien vêtus et bien nourris, ne toléreraient pas, par pure sentimentalité ou préoccupation esthétique, que de telles atrocités s'étalent quotidiennement sous leurs yeux.

Tout cela ne représente évidemment que le stade préliminaire, en quelque sorte le socle que nous avons évidemment déjà atteint, d'une assez bonne société. Le reste, c'est-à-dire l'essentiel, la satisfaction illimitée des égoïsmes, la distraction toujours renouvelée, l'insatiabilité des curiosités, l'infinité des projets réellement créatifs, appartient à notre avenir, au modèle, si j'ose risquer un terme aussi normatif, que nous propose la Culture.

Y a-t-il quelque chose de plus subversif qu'une assez bonne société ?

Certes, on ne trouvera dans l'œuvre de Iain M. Banks qu'une vision très partielle d'une entreprise, ou plutôt d'un processus dynamique, aussi grandiose.

On admettra que notre auteur, malgré ses hautes accointances, n'ait pas pu échapper à un certain provincialisme, à la tradition historique de son temps et de ses origines. Dans l'essai déjà cité, il manifeste un goût curieux pour une gestion planifiée, ordonnée, de la société, qu'il croit plus efficiente, sur le modèle de la juste répartition de la tarte à la table familiale. Mais un peu plus loin, il concède à la Culture qu'elle échappe globalement à toute centralisation en raison de sa dispersion même. Socialiste à l'intérieur de ses petites nations, anarchiste au-dehors. Et plus curieusement encore, il propose, sans même

paraître s'en apercevoir, une solution typiquement libérale à un problème aigu d'une société où chacun peut changer de sexe à sa guise : une telle société, dit-il, ne peut que tendre à l'égalité absolue des sexes car s'il en était autrement, le sexe défavorisé tendrait à disparaître et s'en trouverait du coup revalorisé par sa rareté, et donc en situation de rétablir l'équilibre des droits. Si ce n'est pas là une loi du marché, que le grand drone me croque.

De même l'œcuménisme militant de la Culture, sa brutalité de bonne foi, son éparpillement en îles, la bonne éducation et la courtoisie teintées d'ironie de ses ressortissants, la sincérité de leur cynisme, leur bon droit accoté à une mauvaise conscience, la touche de désespoir brumeux qui les submerge soudain, aussi vite réprimée, leur goût du confort et de la mesure, un certain sens des convenances qui n'exclut pas l'excentricité, un puritanisme de façade qui vire aisément au sentiment mais dont le puritain profond ne s'embarrasse pas, tous ces traits évoquent fortement les sujets de Sa Gracieuse Majesté. En un sens la Culture, telle que la perçoit et la retranscrit Iain M. Banks, est une version agrandie de ce qu'aurait pu devenir l'Empire britannique ou le Commonwealth, s'il avait été réellement ce qu'il prétendait qu'il aurait dû être.

Personne, autant que je sache, n'a reproché à Tacite d'être romain et de juger les Romains en Romain.

Sachons gré à Iain M. Banks de nous avoir ramené de la Culture un portrait aussi fidèle, même teinté par ses lunettes, que Marco Polo de la Chine. Il a renouvelé, pratiquement d'un coup, trois grands germes littéraires, l'utopie comme on a dit, le thème de la société galactique, et enfin le *space opéra*. Cet Écossais francophile peut bien nous le chanter sur l'air du *Rule Britannia*.

Gérard KLEIN

Pour Jim

Première partie
UNE PLATE-FORME EN CULTURE

Voici l'histoire d'un homme qui partit très loin et très longtemps dans le seul but de jouer à un jeu. Cet homme est un joueur-de-jeux nommé « Gurgeh ». Son histoire débute par une bataille qui n'en est pas une et s'achève sur un jeu qui n'en est pas un.

Moi ? Je vous parlerai de moi plus tard.
Ainsi commence l'histoire.

À chaque pas s'envolait la poussière. Il marchait en boitant dans le désert, derrière la silhouette en combinaison. Entre ses mains, l'arme restait muette. Ils seraient bientôt arrivés ; le grondement lointain des vagues retentissait dans le champ sonore de son casque. Ils approchaient d'une haute dune, d'où ils pourraient sans doute apercevoir la côte. En fin de compte, il avait survécu ; jamais il ne l'aurait cru.

À l'extérieur régnait une atmosphère chaude et sèche, éblouissante ; mais sa combinaison fraîche et douillette le mettait à l'abri du soleil et de l'air brûlant. La visière était noircie sur un côté, au point d'impact du projectile ; la jambe droite, également endommagée, fléchissait anormalement, l'obligeant à claudiquer. Mais, dans l'ensemble, il s'en était bien sorti. La dernière attaque avait eu lieu un kilomètre en arrière, et ils étaient à présent pratiquement hors de portée.

La batterie de missiles surgit de la crête voisine en décrivant un arc étincelant. À cause de sa visière abîmée, il ne les distingua pas tout de suite. Puis il crut qu'ils faisaient feu, mais ce n'était que le soleil jouant sur leurs corps fuselés. Ils plongeaient et viraient tous ensemble, tel un vol d'oiseaux.

La première salve fut annoncée par une série de lueurs rouges pulsatiles. Il leva son arme pour riposter ; les autres silhouettes en combinaison avaient déjà commencé à tirer. Quelques-unes se jetèrent sur le sol poussiéreux du désert,

d'autres posèrent simplement un genou en terre. Il resta seul debout.

Les missiles changèrent une nouvelle fois de cap avec un bel ensemble avant de se déployer en éventail. Les projectiles s'abattaient tout autour de ses pieds, soulevant des bouffées de poussière. Il tenta de viser l'un des petits engins, mais ils se déplaçaient à une vitesse surprenante et son arme lui paraissait trop grande dans ses mains maladroites. Sa combinaison carillonnait, couvrant le son lointain des coups de feu ainsi que les cris de ses compagnons ; à l'intérieur du casque, les voyants s'éteignaient les uns après les autres, révélant l'étendue des dégâts qu'il avait subis. Il y eut une secousse et, tout à coup, sa jambe droite s'engourdit.

« Réveille-toi, Gurgeh ! » fit en riant Yay à ses côtés.

Elle pivota sur un genou : flairant le point faible du groupe, deux des missiles de petite taille venaient de virer abruptement dans leur direction. Gurgeh les vit venir, mais l'arme résonnait follement dans ses mains et semblait toujours viser l'endroit où les missiles n'étaient déjà plus. Les deux engins foncèrent vers l'espace qui le séparait de Yay. L'un d'eux émit un unique éclair et se désintégra ; Yay poussa un cri d'allégresse. L'autre vint s'insérer entre eux, et elle s'efforça de le repousser à coups de pied. Gauchement, Gurgeh se retourna et fit feu ; par la même occasion, il arrosa involontairement la combinaison de Yay. Il entendit celle-ci crier, puis jurer. Chancelante, elle réussit tout de même à pointer son arme : des geysers de poussière explosèrent tout autour du second missile, qui se retourna face à eux ; les pulsations rouges illuminèrent la combinaison de Gurgeh et obscurcirent sa visière. Son corps se fit insensible à partir du cou ; il s'effondra. Tout devint noir et parfaitement silencieux.

« Tu es mort », lui dit une petite voix nette et précise.

Il gisait sur le sol désormais invisible du désert. De lointains sons étouffés lui parvenaient, ainsi que des vibrations émanant de la terre. Il percevait aussi les battements de son cœur et les vagues successives de sa respiration. Il essaya de maîtriser les uns et de ralentir les autres, mais il était paralysé, prisonnier, impuissant.

Le nez lui démangeait. Impossible de se gratter. *Qu'est-ce que je fais là ?* se demanda-t-il.

Puis les perceptions revinrent. Il entendit des gens parler et, par la visière de son casque, aperçut la poussière plane du désert, à un centimètre de son nez. Avant qu'il n'ait pu faire un geste, quelqu'un le redressa en le tirant par le bras.

Il défit son casque. Yay Méristinoux, les mains sur les hanches et tête nue comme lui, le regardait en branlant du chef. Son arme se balançait à son poignet.

« Tu as été très mauvais », lui dit-elle.

Mais il y avait de la gentillesse dans sa voix. Elle avait un visage d'enfant ravissant, mais sa voix grave et mesurée était espiègle et pleine de sous-entendus ; une voix sensuelle.

Assis çà et là sur les rochers ou dans la poussière, les autres bavardaient. Quelques-uns repartaient déjà pour le Pavillon. Yay ramassa l'arme de Gurgeh et la lui tendit. Il se gratta le nez, puis secoua la tête en signe de refus.

« Yay, fit-il. Ces choses-là sont pour les enfants. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Au lieu de cela, elle passa son arme en bandoulière et haussa les épaules. Ce geste fit étinceler les deux canons ; Gurgeh revit le déploiement de missiles fonçant sur lui et, l'espace d'une seconde, il fut pris de vertige.

« Et alors ? Au moins on ne s'ennuie pas. Tu disais t'ennuyer ; j'ai cru qu'une bonne fusillade te distrairait. »

Il s'épousseta et partit en direction du Pavillon, Yay à ses côtés. Ils croisèrent en chemin des drones de récupération qui collectaient les pièces des machines détruites.

« Tout cela est infantile, Yay. Pourquoi perds-tu ton temps à ces bêtises ? »

Ils firent halte au sommet de la dune. À une centaine de mètres se profilait le bâtiment ramassé du Pavillon ; derrière lui, le sable doré et les vagues blanches d'écume. Le soleil était haut dans le ciel, et la mer resplendissante.

« Ce que tu peux être pompeux ! » rétorqua-t-elle.

Le vent ébouriffait sa courte chevelure brune et écrêtait les vagues déferlantes, renvoyant vers le large des volutes d'embruns. Elle se pencha sur les débris d'un missile fracassé à

demie enfouis dans le sable, les ramassa, souffla sur leur surface luisante pour en chasser les grains de sable et retourna les composants dans ses mains.

« Moi, ça m'amuse, reprit-elle. Tes jeux préférés me plaisent aussi, mais... j'aime ce genre-là. (La perplexité se peignit sur ses traits.) *Ça aussi*, c'est un jeu. Tu n'y trouves donc *aucun* plaisir ? »

« Non. Et tu verras qu'au bout d'un moment cela ne t'amusera plus non plus. »

Elle eut un léger haussement d'épaules.

« On verra bien à ce moment-là. »

Elle lui tendit les fragments d'engin désintégré, tandis qu'il les examinait, un groupe de jeunes gens se dirigeant vers les champs de tir arrivèrent à leur hauteur.

« Monsieur Gurgeh ? »

Un jeune homme s'arrêta et contempla Gurgeh d'un air stupéfait. L'espace d'un instant, le visage de ce dernier refléta une certaine irritation, bien vite remplacée par l'expression de bienveillance amusée que Yay lui avait déjà vue en de pareilles circonstances.

« Jernau *Morat* Gurgeh ? insista le jeune homme, qui avait du mal à y croire.

« Coupable. (Gurgeh eut un sourire plein de grâce et Yay le vit se raidir, puis se redresser imperceptiblement. Le visage du jeune homme s'éclaira. Il s'inclina brièvement. Gurgeh et Yay échangèrent un regard.) C'est un *honneur* pour moi, monsieur, reprit-il avec un grand sourire. Mon nom est Shuro... Je suis... (Il rit) Je suis tous vos jeux ; j'ai en archives tous vos écrits théoriques. »

Gurgeh hocha la tête.

« J'admire votre constance.

« Je vous en prie. Je serais très honoré si vous me choisissiez pour adversaire avant de repartir... quel que soit le jeu. C'est probablement au Déploiement que je suis le meilleur ; avec un handicap de trois points, mais...

« Mon handicap à moi, malheureusement, est le manque de temps, répliqua Gurgeh. Mais si l'occasion se présente, croyez que je serai heureux de jouer contre vous. (Il adressa un

imperceptible hochement de tête au jeune homme.) Ravi d'avoir fait votre connaissance. »

L'autre rougit et, souriant, fit un pas en arrière.

« Tout le plaisir est pour moi, monsieur. Alors, au revoir... Au revoir. »

Il eut un sourire embarrassé, puis tourna les talons et alla rejoindre ses compagnons.

Yay le regarda partir.

« Tu adores ça, hein, Gurgeh ? sourit-elle.

« Bien au contraire, répondit-il avec brusquerie. Cela m'agace. »

Yay détaillait de la tête aux pieds le jeune homme qui s'éloignait d'un pas traînant dans le sable. Elle poussa un soupir.

« Mais toi ? (Gurgeh contemplait avec dégoût les morceaux de missile qu'il tenait dans ses mains.) Tu aimes ça, toi, toute cette... destruction ?

« Mais il ne s'agit pas de destruction, expliqua patiemment Yay. Les missiles ne sont pas détruits par l'explosion, seulement démantelés. Il ne me faudrait pas plus d'une demi-heure pour en reconstituer un.

« Alors le jeu est truqué.

« Qu'est-ce qui ne l'est pas ?

« Le triomphe de l'intellect. La démonstration du talent. La sensibilité humaine. »

Yay fit une moue ironique.

« Je vois que nous avons encore beaucoup de chemin à faire avant de nous comprendre, Gurgeh.

« Alors laisse-moi t'aider.

« Tu me proposes d'être ta protégée ?

« Oui. »

Yay contempla un instant les rouleaux qui s'écrasaient sur la plage d'or, puis reporta son regard sur Gurgeh. Sous la caresse du vent, dans le martèlement régulier des brisants, elle tendit lentement le bras en arrière, puis rabattit son casque qui se mit en place avec un déclic. Gurgeh n'eut plus sous les yeux que son propre reflet dans la visière. Il passa la main dans ses boucles noires.

Yay releva sa visière.

« À bientôt, Gurgeh. Chamlis et moi sommes attendus chez toi après-demain, c'est bien ça ?

« Si tu veux, oui.

« Bien sûr que je le veux. »

Elle lui lança un clin d'œil et se mit à dévaler le flanc de la dune. Il la regarda s'éloigner, et la vit remettre son propre fusil à un drone de récupération qui venait à sa rencontre, avec sa cargaison de débris métalliques luisants.

Gurgeh resta quelques instants immobile, tenant toujours ses fragments d'engin désintégré. Puis il les laissa retomber dans le sable stérile.

Il humait l'odeur de la terre et des arbres autour du lac peu profond qui s'étendait sous la terrasse. C'était une nuit nuageuse et sombre ; seul un discret rougeolement, juste au-dessus de sa tête, marquait l'endroit où la lointaine face éclairée des brillantes Plates-formes de l'Orbitale illuminait les nuages. Les vagues clapotaient dans le noir, giflant bruyamment la coque d'invisibles bateaux. Aux deux extrémités du lac clignotaient de petites lumières, là où s'étaient les bâtiments bas de l'université. La fête formait comme une présence dans son dos, une espèce d'entité impalpable surgissant des locaux de la faculté comme le son et l'odeur du tonnerre ; musique, rires, exhalaisons de parfums, fumets et senteurs non identifiables.

Une bouffée de *Bleu Vif* vint l'envelopper et monta à l'assaut de ses narines. Les portes ouvertes alignées derrière lui déversaient des fragrances qui, charriées par la tiédeur de l'air nocturne, apportaient avec elles une marée de sons humains et finissaient par former des filets d'air distincts, fibres échappées de la corde, chacune dotée de sa propre couleur, sa propre présence. Ces fibres lui faisaient alors l'effet de mottes de terre, d'objets à émietter entre les doigts, à absorber, à identifier.

Là, ce fumet rouge-noir de viande rôtie ; excitant, salivant ; à la fois tentant et vaguement désagréable à mesure que les différentes zones de son cerveau analysaient l'odeur. La partie animale flairait la source de ravitaillement, la nourriture riche en protéines ; le tronc cérébral, lui, percevait la présence de cellules mortes incinérées... tandis que le cerveau antérieur méprisait également ces deux signaux, sachant le ventre de Gurgeh plein et la viande rôtie artificielle.

Lui parvenait aussi l'odeur de la mer, une odeur saline qui franchissait dix kilomètres au moins par-dessus la plaine et les collines basses, autre connexion filamenteuse, comme le fin réseau de fleuves et de canaux reliant le lac sombre à l'océan

agité, ondoyant, qui s'étendait derrière les pâtures et les forêts parfumées.

Bleu Vif était une sécrétion de joueur-de-jeux, un produit des glandes génomanipulées par la Culture chez tous ses sujets, et nichées à la base du crâne de Gurgeh, sous les antiques aires inférieures, animales, de son cerveau. La panoplie de drogues à sécrétion interne entre lesquelles pouvait choisir l'immense majorité des membres de la Culture comprenait trois cents composés de complexité et de popularité variable ; *Bleu Vif* était l'un des moins usités : il ne procurait aucun plaisir immédiat, et sa sécrétion nécessitait une forte dose de concentration. Mais il était propice au jeu. Le complexe devenait simple, l'insoluble abordable et l'inconnaissable évident. Une drogue utilitaire, un modificateur d'abstractions ; ni amplificateur sensoriel, ni stimulant sexuel, ni survolteur physiologique.

Il n'en avait nul besoin.

C'est ce qui apparut dès que la première vague eut reflué, cédant la place à la phase plateau. L'adolescent qu'il allait affronter – et qu'il venait de voir jouer aux Quatre-Couleurs – avait un style trompeur ; toutefois, il en aurait facilement raison. En apparence, il était impressionnant ; mais, dans l'ensemble, ce n'était que poudre aux yeux. Un style contourné, à la mode, mais aussi creux et fragile ; en un mot : vulnérable. Gurgeh écoutait les bruits de la fête, ceux de l'eau, les sons provenant des autres bâtiments scolaires, tout au bout du lac. Il gardait un souvenir très net du style-de-jeu du jeune homme.

Il faut que je m'en débarrasse, décida-t-il brusquement. Que je laisse le sortilège s'évanouir de lui-même.

Quelque chose se détendit en lui, comme un membre fantôme qui se décrispe, une hallucination de l'esprit. Le sortilège, équivalent cérébral d'un infime sous-programme primaire tournant en boucle, cessa purement et simplement d'être proféré.

Gurgeh demeura quelques instants encore sur la terrasse surplombant le lac, puis retourna se joindre à la fête.

« Jernau Gurgeh ! Je vous croyais enfui. »

Il se retourna et se retrouva face à face avec un drone de petite taille qui vint à sa rencontre comme il réintégrait la salle richement meublée. Les invités bavardaient debout ou se rassemblaient par petits groupes autour des tables de jeu, sous la bannière grandiose de tapisseries sans âge. Il y avait aussi des dizaines de drones ; quelques-uns jouaient, d'autres se contentaient de regarder tandis que certains s'entretenaient avec les humains, parfois disposés en un réseau signifiant qu'ils communiquaient via transcepteur. Mawhrin-Skel, le drone qui venait de lui adresser la parole, était de loin la plus petite des machines présentes ; il aurait facilement tenu au creux de deux mains jointes. Dans la bande du bleu formel, son champ-aura se nuancait à l'occasion de gris et de brun. On aurait dit un modèle réduit de vaisseau spatial, désuet et compliqué à l'extrême.

Gurgeh jeta un regard courroucé à la machine qui fendait la foule à sa suite en direction de la table de Quatre-Couleurs.

« Je me disais que ce gamin vous avait peut-être effrayé » fit le drone au moment où Gurgeh arrivait devant la table du jeune homme et prenait place dans le fauteuil de bois surchargé d'ornements que venait d'abandonner précipitamment son prédécesseur vaincu.

Le drone avait parlé assez fort pour que le « gamin » en question – un échevelé d'une trentaine d'années environ – l'entende. Une expression peinée se peignit sur ses traits.

Gurgeh sentit la tension monter autour de lui. Les champs-aura de Mawhrin-Skel se colorèrent de rouge et de brun mêlés ; plaisir amusé et déplaisir à la fois : signal contradictoire proche de l'insulte directe.

« Ne faites pas attention à cette machine, dit Gurgeh au jeune homme, qui le salua d'un signe de tête. Elle adore irriter le monde. (Il rapprocha son fauteuil de la table et rajusta sa vieille veste, dont la coupe était trop large et les manches trop flottantes pour le goût du jour.) Je suis Jernau Gurgeh. Et vous ?

« Stemli Fors, répondit le jeune homme en s'étranglant à moitié.

« Enchanté. Bon, quelle couleur choisissez-vous ?

« Euh... Le vert.

« Parfait (Gurgeh se carra dans son fauteuil, marqua une pause puis indiqua l'échiquier.) Eh bien, après vous. »

Le jeune Stemli Fors joua son premier coup. Gurgeh s'avança sur son siège pour jouer à son tour, et le drone Mawhrin-Skel s'installa sur son épaule en émettant un bourdonnement modulé. Gurgeh tapota du bout du doigt l'enveloppe métallique de l'engin, qui recula quelque peu puis s'immobilisa dans les airs. Jusqu'à la fin de la partie, il ne cessa d'imiter le petit bruit sec des pyramides pivotant sur la pointe lorsqu'elles se faisaient renverser. Gurgeh remercia le jeune joueur et se remit sur pied.

Il l'avait battu sans la moindre difficulté. Il en avait même rajouté, en fin de partie, profitant de la déroute de Fors pour composer en finale un motif esthétique : il avait fait glisser un pion en rond sur quatre diagonales ; alors les pyramides pivotantes s'étaient abattues les unes après les autres dans un crépitement de mitrailleuse, traçant un carré couvrant tout l'échiquier ; une forme rouge, comme une blessure. Plusieurs personnes applaudirent ; d'autres laissèrent échapper un murmure flatteur.

« Facile ! lança Mawhrin-Skel suffisamment fort pour que tout le monde l'entende. Ce gosse n'était pas de votre force. Vous perdez la main. »

Le champ de la machine vira au rouge vif ; elle prit brusquement son envol, surgit au-dessus des têtes et disparut au loin.

Gurgeh secoua la tête, puis s'éloigna à grands pas.

Le petit drone l'irritait et l'amusait en proportions quasi égales. Il était impoli, insultant et souvent exaspérant, mais cela changeait de l'insupportable politesse générale ; c'était rafraîchissant à l'heure qu'il était, la machine était certainement en train d'embêter quelqu'un d'autre. Fendant la foule des invités, Gurgeh salua quelques personnes sans s'arrêter. Il aperçut le drone Chamli Amalk-ney qui, près d'une longue table basse, s'entretenait avec un des professeurs les plus supportables, une femme, et se dirigea vers eux en s'emparant au passage d'un verre disposé sur un plateau flottant.

« Ah ! Mon ami..., fit Chamli Amalk-ney. (Un mètre et demi de haut sur plus de cinquante centimètres en largeur et en

profondeur, la coque nue ternie par le passage des millénaires, le vieux drone orienta vers Gurgeh sa bande sensitive.) Le professeur et moi-même étions Justement en train de parler de vous. »

L'expression sévère du professeur Boruélal s'évanouit, cédant la place à un sourire ironique.

« Alors, Jernau Gurgeh, on a encore gagné ?

« Cela se voit donc ? répondit-il en portant son verre à ses lèvres.

« J'ai appris à reconnaître les signes, déclara le professeur. (Elle avait deux fois l'âge de Gurgeh – son deuxième siècle était donc bien entamé –, mais elle était encore grande, belle et très originale. Elle avait la peau pâle ; ses cheveux étaient blancs, ainsi qu'ils l'avaient toujours été, et coupés très court.) Vous avez encore humilié un de mes étudiants ? »

Pour toute réponse, Gurgeh haussa les épaules. Puis il vida son verre et chercha des yeux un plateau où le poser.

« Tu permets ? » murmura Chamlis Amalk-ney en lui ôtant délicatement son verre pour le placer sur un plateau qui passait à trois bons mètres de là.

Son champ teinté de jaune en ramena un verre empli du même vin goûteux. Gurgeh l'accepta.

Boruélal portait un ensemble sombre en tissu soyeux égayé à la gorge et aux genoux par des chaînettes d'argent finement ouvrées. Elle allait pieds nus ; de l'avis de Gurgeh, une paire de bottes à hauts talons, par exemple, aurait davantage mis en valeur sa tenue. Mais ce n'était là qu'une excentricité tout à fait mineure à côté de certains membres de la faculté. Gurgeh sourit en baissant les yeux sur les orteils de Boruélal, fauves sur le bois blond du parquet.

« Vous êtes tellement destructeur, Gurgeh, reprit Boruélal. Pourquoi ne pas nous aider, plutôt ? Pourquoi ne pas intégrer le corps enseignant, au lieu de rester le conférencier itinérant que vous êtes ?

« Je vous l'ai déjà dit, professeur ; je suis trop occupé. J'ai bien trop de parties à jouer, d'articles à écrire et de réponses à rédiger, sans parler de mes tournées de conférences... Qui plus

est, je m'ennuierais. Je m'ennuie facilement, vous savez, ajouta Gurgeh en détournant les yeux.

« Jernau Gurgeh ferait un bien piètre professeur, admit Chamlis Amalk-ney. L'étudiant qui ne saisisait pas instantanément sa démonstration, quel qu'en soit le degré de complexité, verrait sur-le-champ Gurgeh perdre patience ; selon toute probabilité, il recevrait sur la tête le contenu de son verre... dans le meilleur des cas.

« C'est bien ce que j'avais cru comprendre, admit Boruéral en hochant la tête d'un air grave.

« C'était il y a un an, intervint Gurgeh en fronçant les sourcils. Et Yay l'avait mérité, ajouta-t-il avec un regard fâché pour le drone.

« Quoi qu'il en soit, reprit Boruéral en jetant un coup d'œil à Chamlis, nous vous avons peut-être trouvé un adversaire digne de vous, Jernau Gurgeh. Il s'agit de... »

Il y eut un bruit de chute au fond de la pièce et le brouhaha s'amplifia. Tous trois se retournèrent en entendant des cris.

« Oh, non ! Encore un incident », fit Boruéral d'un ton las.

Déjà, un peu plus tôt, l'un des jeunes assistants avait perdu le contrôle de son oiseau de compagnie, qui s'était mis à foncer dans la pièce en poussant des piailllements ; il avait eu le temps de se prendre dans plusieurs chevelures avant que Mawhrin-Skel ne l'assomme après l'avoir intercepté en plein vol, au grand dam d'une majorité d'invités.

« De quoi s'agit-il, cette fois-ci ? se demanda Boruéral avec un soupir. Excusez-moi un instant. »

Elle déposa distraitement son verre et son amuse-gueule sur le dessus vaste et lisse de Chamlis Amalk-ney et, s'excusant au passage, fendit la foule en direction de la source de perturbation.

L'aura de Chamlis afficha brièvement une nuance gris-blanc de mécontentement. Puis il posa bruyamment le verre sur la table et expédia le canapé dans une poubelle située à quelque distance de là.

« C'est cette horrible mécanique de Mawhrin-Skel », fit-il alors d'un ton irrité.

Gurgeh chercha du regard, par-dessus les têtes, l'endroit d'où venait toute cette agitation.

« Tu crois ? interrogea-t-il. Tu veux dire que c'est lui qui cause tout ce tapage ? »

« Je ne vois vraiment pas ce que tu lui trouves », reprit le vieux drone.

Il reprit le verre de Boruéral et, étirant son champ magnétique, y versa le vin d'or pâle, qui parut alors modelé dans le vide comme par un verre invisible.

« Il m'amuse, répondit Gurgeh. (Il regarda Chamlis.) Boruéral disait m'avoir trouvé un adversaire à ma mesure. Est-ce de cela que vous parliez avant mon arrivée ? »

« En effet. On a découvert une nouvelle élève, une aspirante de VSG douée pour la Frappe. »

Gurgeh leva un sourcil. La Frappe comptait parmi les jeux les plus complexes de son répertoire. C'était aussi l'un de ceux auxquels il excellait. Il existait au sein de la Culture d'autres joueurs susceptibles de le battre à ce jeu – encore que ce fussent tous des spécialistes, et non des joueurs-de-jeux généralistes comme lui –, mais aucun n'aurait pu en jurer, et ils étaient peu nombreux, dix tout au plus.

« Alors, qui est la petite surdouée ? »

À l'autre bout de la pièce, le vacarme s'était atténué.

« Une nouvelle venue, répondit Chamlis en laissant s'égoutter entre de minces filets de force impalpable le liquide jusque-là maintenu par son champ. Elle débarque tout juste du *Culte du Cargo* ; elle en est encore à faire son trou ici. »

Le Véhicule Système Général *Culte du Cargo* avait fait escale à Chiark Orbitale dix jours plus tôt, et n'en était reparti que l'avant-veille. Gurgeh avait mené à son bord quelques parties simultanées (et ressenti une joie secrète en les remportant toutes haut la main ; personne n'avait su le battre, quel que fût le jeu), mais à aucun moment il n'avait joué à la Frappe. Quelques-uns de ses opposants avaient bien fait allusion à un jeune adversaire potentiel prétendument brillant (encore que timide) résidant à bord du Navire, mais, pour autant qu'il sache, l'individu en question – qu'il fût homme ou femme – ne s'était pas montré ; il en avait déduit qu'on avait exagéré les talents du

jeune prodige. Le personnel de vaisseau avait traditionnellement tendance à vanter son appareil ; ces gens-là aimaient à se dire que le grand joueur-de-jeux avait eu beau les battre, d'une certaine manière le navire restait son égal (c'était naturellement exact en ce qui concernait le vaisseau lui-même, mais eux parlaient des *gens*, des êtres humains ou des drones de classe 1.0).

« Vous êtes une machine maligne et contrariante », dit Boruélal au drone Mawhrin-Skel qui flottait à hauteur de son épaule.

La machine arborait une aura tout orange de bien-être, mais cernée de mouchetures pourpres exprimant une contrition peu convaincante.

« Ah bon ? fit vivement Mawhrin-Skel. Vous trouvez, vraiment ?

« Jernau Gurgeh, occupez-vous de cet affreux engin », reprit-elle en jetant un coup d'œil chagrin sur le dessus de Chamlis Amalk-ney avant de s'emparer d'un autre verre.

Chamlis cessa de jouer avec le liquide et le reversa dans le premier verre de Boruélal, qu'il reposa sur la table.

« Qu'avez-vous encore fait ? demanda Gurgeh à Mawhrin-Skel, qui était venu se poster tout près de son visage.

« *J'ai* donné une leçon d'anatomie, répondit ce dernier, dont le champ se réduisit à un mélange de bleu formel et de brun, couleur humour malsain.

« On a trouvé un chirlippe sur la terrasse, expliqua Boruélal en posant sur le petit drone un regard accusateur. Il était blessé. Quelqu'un l'a apporté dans la maison, et Mawhrin-Skel s'est proposé pour le soigner.

« Je n'avais rien de spécial à faire, intervint l'intéressé avec le plus grand sérieux.

« Il l'a achevé et disséqué devant tout le monde, soupira Boruélal. L'assistance était horrifiée.

« De toute façon, il n'aurait pas survécu au choc, déclara Mawhrin-Skel. Fascinantes créatures, ces chirlippes. Figurez-vous que ces adorables petites boules de fourrure plissée renferment une ossature en suspension cantilever, du moins

partiellement, sans parler de leur système digestif en boucle, particulièrement captivant.

« Sauf quand les gens mangent, fit remarquer Boruélal en choisissant un canapé sur le plateau. La petite bête remuait encore, ajouta-t-elle tristement ; sur quoi elle avala le canapé.

« Capacitance synaptique résiduelle, expliqua Mawhrin-Skel.

« Ou “Mauvais Goût”, comme nous disons, nous autres les machines, fit Chamlis Amalk-ney.

« Et vous êtes expert en la matière, n’est-ce pas, Amalk-ney ? dit Mawhrin-Skel.

« Je m’incline devant la supériorité de vos talents en la matière », répliqua vertement Chamlis.

Gurgeh sourit. Chamlis Amalk-ney était un vieil ami – un ami de longue date ; le drone avait été construit quelque quatre mille ans auparavant (il prétendait ne plus se souvenir de la date exacte, et personne ne s’était encore montré assez impoli pour chercher à savoir ce qu’il en était). Gurgeh l’avait toujours connu ; c’était un ami de sa famille depuis des siècles.

Mawhrin-Skel, lui, était entré plus récemment dans sa vie. Cette petite machine irascible et incapable de bien se tenir n’était arrivée à Chiark Orbitale que deux cents jours plus tôt environ ; encore un original attiré par la réputation usurpée d’excentricité que s’était attaché ce monde.

À l’origine, Mawhrin-Skel avait été conçu pour être un drone de Circonstances Spéciales destiné à la section Contact de la Culture ; c’était en réalité un engin militaire pourvu d’une batterie de systèmes sensoriels et offensifs renforcés et très élaborés qui se seraient révélés parfaitement inutiles et injustifiés chez les autres machines. Comme pour tous les artefacts conscients de la Culture, on n’avait pas entièrement déterminé son caractère ; au contraire, on avait laissé celui-ci se développer à mesure qu’on assemblait son mental. Dans sa production de machines conscientes, la Culture considérait ce facteur aléatoire comme le prix de l’individualité, avec pour conséquence que les drones ne se révélaient malheureusement pas tous adaptés aux tâches qu’on leur avait initialement réservées.

Mawhrin-Skel faisait partie de ces drones mutins. Sa personnalité, avait-on décrété, ne convenait ni à Contact, ni même à Circonstances Spéciales. Elle était de nature instable, belliqueuse et insensible – et ce n'étaient là que les domaines où il voulait bien montrer son inadaptation. On lui avait donné le choix entre une altération radicale de sa personnalité (sans qu'il ait droit de regard sur le résultat final, ou peu s'en fallait) et une existence indépendante de Contact où il conserverait sa personnalité propre mais devrait renoncer à toutes ses armes, ses systèmes sensoriels et ses dispositifs de communication supérieurs afin d'être ramené à peu près au niveau d'un drone classique.

Plein d'amertume, il avait opté pour la seconde solution. Et il était parti pour Chiark Orbitale, où il espérait trouver sa place.

« Pâtée de cervelle », lança-t-il à Chamlis Amalk-ney avant de s'élancer comme une flèche vers l'enfilade de fenêtres ouvertes.

L'aura du vieux drone jeta un éclair blanc de rage et une tache ondoyante de lumière arc-en-ciel signala qu'il employait son transcepteur à faisceau étroit pour communiquer avec la machine qui s'éloignait. Mawhrin-Skel s'immobilisa dans les airs et fit volte-face. Gurgeh retint son souffle, curieux de savoir ce que Chamlis avait bien pu lui dire et ce que l'autre allait bien pouvoir répondre ; il savait pertinemment que à l'inverse de Chamlis, Mawhrin-Skel ne prendrait pas la peine de garder ses remarques secrètes.

« Ce qui m'attriste, énonça-t-il lentement, n'est pas ce que j'ai perdu, mais au contraire ce que j'ai gagné en finissant par ressembler – même de loin – aux gériatriques épuisés et blasés de votre espèce, qui n'ont même pas la décence de mourir quand ils deviennent obsolètes, comme les humains. Vous êtes un gaspillage de matière, Amalk-ney. »

Mawhrin-Skel prit la forme d'un miroir sphérique et, affichant avec ostentation l'incommunicabilité de ce nouveau mode, quitta brusquement la pièce pour s'enfoncer dans l'obscurité du dehors.

« Sale petit morveux débile, éructa un Chamlis tout entouré de champ bleu glacé.

« Je regrette cet incident, fit Boruélal en haussant les épaules.

« Pas moi, intervint Gurgeh. Personnellement, je suis certain qu'il s'amuse comme un fou. (Il se tourna vers Boruélal.) Quand puis-je rencontrer votre jeune génie de la Frappe ? Vous n'êtes pas en train de l'entraîner en cachette, j'espère ?

« Mais non. Nous voulons simplement lui laisser le temps de s'adapter. (Boruélal se curait les dents avec la pique de son canapé.) D'après ce que j'ai compris, cette fille a eu une éducation relativement protégée. Il semble qu'elle n'ait presque jamais quitté le VSG ; elle doit se sentir mal à l'aise parmi nous. En outre, elle n'est pas là pour s'attaquer à la théorie des jeux, Jernau Gurgeh, mieux vaut le préciser tout de suite. Elle a l'intention de faire des études de philosophie. »

Gurgeh prit un air raisonnablement surpris.

« Une éducation protégée ? s'enquit Chamlis Amalk-ney. À bord d'un VSG ? »

Son aura vert-de-gris indiquait la perplexité.

« Elle est timide.

« Ce n'est guère surprenant.

« Il faut que je la voie, dit Gurgeh.

« Vous la verrez, répondit Boruélal. Bientôt, si ça se trouve ; elle m'a dit qu'elle m'accompagnerait peut-être à Tronze pour le prochain concert. Hafflis y a ses habitudes de jeu, non ?

« En effet, acquiesça Gurgeh.

« Peut-être jouera-t-elle contre vous à ce moment-là. Mais ne soyez pas surpris de la trouver intimidée.

« Je serai un modèle de douceur et de bonne grâce », promit Gurgeh.

Boruélal hocha la tête d'un air pensif. Elle balaya les invités du regard ; une immense ovation éclata au centre de la pièce et, l'espace d'une seconde, elle eut l'air égaré.

« Pardonnez-moi, fit-elle. Il me semble détecter un incident en puissance. »

Sur ces mots, elle s'éloigna. Chamlis Amalk-ney s'écarta pour ne pas servir à nouveau de guéridon ; Boruélal prit son verre avec elle.

« As-tu vu Yay ce matin ? » demanda Chamlis à Gurgeh, qui acquiesça.

« Elle m'a fait revêtir une combinaison, trimbaler un fusil et tirer sur des missiles qui se « démantèlent par explosion », répondit-il.

« Je vois que ça ne t'a pas beaucoup plu.

« Pas du tout, en effet. Je nourrissais de grands espoirs pour cette enfant, mais qu'elle se livre encore à des âneries de ce genre et, à mon avis, c'est son intelligence qui va se démanteler en explosant.

« Ma foi, ces distractions-là ne s'adressent pas à tout le monde. Elle s'efforçait simplement de se rendre utile. Tu disais que n'arrivais pas à trouver la paix, ces derniers temps, que tu cherchais quelque chose de nouveau.

« Eh bien, ce n'était pas cela que je voulais », répliqua Gurgeh, qui se sentit soudain inexplicablement attristé.

Chamlis et lui regardèrent en silence les invités passer à côté d'eux en se dirigeant vers l'interminable enfilade de portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse. Il avait dans la tête une espèce de sensation sourde, un bourdonnement ; il avait complètement oublié que, quand *Bleu Vif* cessait de faire son effet, il fallait exercer sur soi-même un contrôle étroit pour s'épargner les désagréments de la gueule de bois. Tandis que les gens défilaient devant lui, il se sentit légèrement nauséeux.

« Ce doit être l'heure du feu d'artifice, remarqua Chamlis.

« Oui... Allons prendre un peu l'air, veux-tu ?

« C'est exactement ce dont j'ai besoin », répondit Chamlis, dont l'aura vira au rouge terne.

Gurgeh reposa son verre, et tous deux se joignirent au flot d'invités que la vaste pièce tendue de tapisseries et brillamment éclairée déversait continuellement sur la terrasse baignée de lumière, face au lac obscur.

Le crépitement de la pluie sur les carreaux faisait écho à celui des bûches dans l'âtre. Le panorama offert par la maison d'Ikroh – un versant escarpé et boisé plongeant dans le fjord avec, plus loin, les montagnes – était comme gauchi, distordu par l'eau ruisselant sur la vitre ; de temps à autre des nuages bas venaient s'enrouler autour des tourelles et coupoles de la demeure de Gurgeh, comme des volutes de fumée humide.

Calant un pied botté sur la pierre finement gravée qui encadrait le foyer et appuyant une main légèrement hâlée sur le rebord torsadé de l'imposante cheminée, Yay Méristinoux s'empara d'un long tisonnier avec lequel elle se mit à agacer une bûche crachotante qui se consumait entre les chenets. Une gerbe d'étincelles s'éleva dans l'âtre, volant à la rencontre de la pluie battante.

Planant dans l'air non loin de la fenêtre, Chamlis Amalk-ney contemplait les nuages gris terne.

Une porte située dans un angle de la pièce s'ouvrit à la volée, livrant passage à Gurgeh et son plateau de boissons chaudes. Il avait revêtu une tunique ample et légère par-dessus ses pantalons sombres et bouffants ; il traversa la pièce, et ses pantoufles claquèrent discrètement contre ses pieds nus. Il déposa son plateau et regarda Yay.

« As-tu enfin trouvé la parade ? »

Yay revint jeter un œil morose sur l'échiquier et secoua la tête.

« Non, répondit-elle. Je crois que tu as gagné.

« Regarde », reprit Gurgeh en déplaçant quelques pions.

Ses mains volèrent au-dessus de l'échiquier avec une agilité digne d'un magicien ; pourtant, Yay n'en perdit pas une miette. Elle hocha la tête.

« Oui, je vois. Mais... (Elle indiqua du bout du doigt l'hexa sur lequel Gurgeh venait de repositionner ses pions, lui

conférant par là une position pouvant conduire à la victoire.) Il aurait fallu que je protège doublement ce pion-barrage deux coups plus tôt. (Elle alla prendre place sur le canapé en emportant son verre, qu'elle leva pour saluer l'homme qui souriait tranquillement en face d'elle, sur l'autre canapé.)

« À la santé du vainqueur, fit-elle.

« Tu as failli gagner, répliqua Gurgeh. Quarante-quatre coups... Tu deviens très bonne.

« Mettons relativement bonne, fit Yay en portant son verre à ses lèvres. Sans plus. (Elle se laissa aller contre le dossier du sofa tandis que Gurgeh replaçait les pions en position de début de partie et que Chamlis Amalk-ney s'approchait, sans toutefois s'interposer entre eux deux.) Tu sais, reprit-elle en contemplant le plafond décoré, j'aime toujours autant *l'odeur* qui règne chez toi, Gurgeh. (Elle se tourna vers le drone.) Pas toi, Chamlis ? »

L'aura de la machine s'infléchit brièvement d'un côté : chez les drones, c'était l'équivalent d'un haussement d'épaules.

« Si. C'est sans doute parce que notre hôte utilise comme bois de chauffe du *bonise*, tout spécialement mis au point par l'antique civilisation wavérienne il y a de cela des millénaires pour le parfum particulier qu'il répand en brûlant.

« Eh bien, c'est agréable, commenta Yay en se levant pour retourner à la fenêtre. (Là, elle secoua la tête.) Merde alors ! Qu'est-ce qu'il pleut dans le coin, Gurgeh !

« C'est à cause des montagnes », expliqua ce dernier.

La jeune fille jeta un regard circulaire, un sourcil levé.

« Pas possible ? » fit-elle.

Gurgeh sourit et caressa d'une main sa barbe impeccablement taillée.

« Et comment marche le paysagisme, Yay ?

« Je n'ai pas envie d'en parler. (Elle indiqua d'un mouvement de tête le déluge ininterrompu.) Tu parles d'un temps (Elle repoussa son verre.) Pas étonnant que tu vives seul, Gurgeh.

« Ah, mais la pluie n'a rien à voir là-dedans, Yay. C'est à cause de moi. Personne ne peut me supporter bien longtemps.

« Il veut dire, intervint Chamlis, qu'il ne pourrait pas supporter bien longtemps de vivre avec quelqu'un.

« Les deux me paraissent également plausibles, déclara Yay en regagnant le canapé, où elle s'assit en tailleur. (Elle se mit à manipuler un des pions posés sur l'échiquier.) Qu'as-tu pensé de la partie, Chamlis ?

« Tu as atteint les limites probables de tes possibilités techniques, mais ton flair continue de se développer. Toutefois, je doute que tu battes jamais Gurgeh.

« Dis donc ! fit Yay en simulant la fierté blessée. Je ne suis qu'une junior ; je peux encore m'améliorer. (Elle joignit le bout des doigts et émit une série de claquements de langue.) Ainsi qu'en paysagisme, m'a-t-on dit.

« Aurais-tu des problèmes ? » s'enquit Chamlis.

L'espace d'un instant, Yay fit mine de ne pas avoir entendu, puis soupira et s'allongea à nouveau sur le sofa.

« Ouais... C'est cette ordure d'Elrstrid et ce Préashipleyl, foutu drone snobinard ! Ils sont tellement... routiniers ! Ils refusent de m'écouter.

« Qu'as-tu à leur dire ?

« Que j'ai des idées ! s'exclama Yay à l'adresse du plafond. Je voudrais quelque chose de différent, de moins conservateur, pour changer. Mais je suis jeune, alors, naturellement, on ne fait pas attention à ce que je dis.

« Je les croyais satisfaits de ton travail », insista Chamlis.

Le dos calé contre le dossier de son canapé, Gurgeh regardait Yay sans rien dire tout en faisant tourner sa boisson dans son verre.

« Oh, ils veulent bien me laisser les petits travaux sans difficulté, répondit Yay d'une voix soudain empreinte de lassitude. Lever une ou deux chaînes de montagnes, creuser deux ou trois lacs... Mais ce dont je parle, moi, c'est du plan d'ensemble, de la démarche radicale. Tout ce que nous faisons ici, c'est construire une nouvelle Plate-forme semblable à sa voisine. Il y en a déjà un million, disséminées dans toute la galaxie. Quel intérêt ?

« C'est peut-être pour que des gens puissent y vivre, suggéra Chamlis en teintant son champ de rose.

« Mais les gens peuvent vivre n'importe où ! rétorqua Yay en se redressant pour fixer le drone de ses vives prunelles vertes.

On ne manque pas de Plates-formes ; c'est d'art que je parle, moi !

« À quoi pensais-tu en particulier ? s'enquit Gurgeh.

« Que dirais-tu de champs magnétiques sous-jacents, avec des îles magnétisées qui flotteraient sur les océans ? Il n'y aurait pas de continents au sens courant du terme ; seulement de gros tas de rocs itinérants dotés chacun de rivières, de lacs et de végétation, avec par-dessus le marché quelques habitants intrépides. Tu ne trouves pas ça plus excitant, toi ?

« Plus excitant que quoi ? demanda Gurgeh.

« Mais que tout ça ! (Yay Méristinoux bondit sur ses pieds et se dirigea vers la fenêtre, dont elle tapota le carreau ancien.) Regarde-moi ça ! On se croirait sur une planète. Des mers, des collines, de la pluie. Tu ne préférerais pas vivre sur une île flottante, naviguer dans l'air *au-dessus* de l'eau ?

« Oui, mais si les îles entrent en collision ? s'enquit Chamlis.

« Et alors ? (Yay fit volte-face et regarda l'homme et la machine. Dehors, il faisait de plus en plus sombre ; les lumières de la pièce s'accroissaient progressivement. Elle haussa les épaules.) Bref ! on peut les en empêcher. Mais... tu ne trouves pas cette idée superbe ? Pourquoi me laisser arrêter par une vieille bonne femme et une machine ?

« Ma foi, répondit Chamlis, je connais Préashipleyl. S'il avait trouvé ton idée bonne, il ne l'aurait pas négligée ; ce drone a beaucoup d'expérience, et...

« Ouais ! coupa Yay. *Trop* d'expérience.

« Voilà qui est impossible, jeune fille », protesta le drone.

Yay Méristinoux prit une profonde inspiration et parut sur le point de répliquer, mais se contenta finalement d'écartier largement les bras avant de les laisser retomber le long de son corps ; elle leva les yeux au ciel et se retourna vers la fenêtre.

« On verra ce qu'on verra », conclut-elle.

L'après-midi finissant, qui jusque-là allait en s'assombrissant, fut brusquement illuminé, de l'autre côté du fjord, par un vif rayon de soleil filtrant à travers les nuages et la pluie calmée. La pièce s'emplit peu à peu d'une luminosité aqueuse, et les lumières de la maison déclinèrent à nouveau. Le vent agita les cimes des arbres dégouttants.

« Ah ! lança Yay en s'étirant de tout son long en repliant les bras. Pas de raison de s'en faire. (Elle scruta le paysage d'un œil critique.) Tant pis ! Moi, je vais courir un peu, annonça-t-elle. (Sur ces mots, elle se dirigea vers la porte d'angle, enleva une botte, puis l'autre, jeta son gilet sur le dossier d'une chaise et entreprit de déboutonner son chemisier.) Vous verrez, fit-elle en agitant un doigt à l'adresse de Gurgeh et Chamlis. L'heure des îles flottantes a sonné. »

Chamlis s'abstint de répondre. Gurgeh affichait un air sceptique. Yay s'en fut.

Chamlis alla à la fenêtre et regarda la jeune fille – qui n'était plus vêtue que d'un short – dévaler le sentier qui partait de la maison et descendait entre pelouses et bosquets. Elle fit un unique signe de la main sans regarder en arrière et s'enfonça dans les bois. Chamlis répondit en faisant clignoter son champ, tout en sachant très bien qu'elle ne pouvait pas le voir.

« Jolie fille, fit-il.

« À côté d'elle, je me sens bien vieux, répondit Gurgeh en se rasseyant sur le canapé.

« Ah, je t'en prie ! Ne commence pas à t'apitoyer sur ton sort », répliqua Chamlis en s'éloignant de la fenêtre.

L'homme reporta son regard sur la pierre d'âtre.

« En ce moment, tout me paraît... gris, Chamlis. Je commence à trouver que je me répète, que même les jeux nouveaux ne sont en somme que d'anciennes formules travesties, et que de toute manière le jeu n'en vaut pas la chandelle.

« Gurgeh », énonça d'un ton neutre Chamlis.

Le drone fit une chose qu'on le voyait rarement faire : il se posa physiquement sur le canapé, le laissant supporter son poids.

« Décide-toi, reprit-il. Sommes-nous en train de parler des jeux ou bien de la vie en général ? »

Gurgeh rejeta en arrière sa tête envahie de boucles noires et éclata de rire.

« Jusqu'à présent, poursuivit Chamlis, les jeux ont été toute ta vie. Si l'intérêt qu'ils présentent pour toi se met à faiblir, je comprends que tu ne trouves ton bonheur nulle part ailleurs.

« Je suis peut-être tout simplement déçu par les jeux, dit Gurgeh en faisant tourner dans sa main une pièce de jeu sculptée. Autrefois, je pensais que le contexte ne comptait pas ; qu'une bonne partie restait toujours une bonne partie, et qu'il y avait une certaine pureté à manipuler des règles parfaitement constantes d'une société à l'autre... Mais maintenant, je me pose des questions. Prenons par exemple celui-là, le Déploiement, ajouta-t-il en indiquant d'un mouvement de tête l'échiquier qui se trouvait devant lui. C'est un jeu qui vient d'ailleurs. Les habitants d'une quelconque planète reculée l'ont inventé voici quelques dizaines d'années. Ils continuent d'y jouer, et lancent même des paris ; ils en ont fait quelque chose d'important. Mais sur quoi parient-ils ? À quoi me servirait-il de mettre en jeu Ikroh, par exemple ?

« Ce qui est sûr, c'est que Yay ne suivrait pas, intervint Chamlis, amusé. Il y pleut décidément trop pour elle.

« Mais tu comprends ce que je veux dire ? Si quelqu'un désirait posséder une maison comme la mienne, il s'en serait déjà fait construire une. (Gurgeh embrassa la pièce du geste.) Il l'aurait commandée ; il l'aurait déjà. Sans argent et sans biens à engager, une grande partie du plaisir qu'y prenaient les inventeurs de ce jeu... disparaît purement et simplement.

« Est-ce un plaisir que de perdre sa maison, ses titres, ses terres, et pourquoi pas ses enfants ? Savoir qu'on attend de toi que tu sortes sur la terrasse un revolver à la main pour te faire sauter la cervelle, c'est un plaisir, ça ? Nous avons la chance d'être débarrassés de tout cela. Tu désires une chose que tu ne saurais posséder, Gurgeh. Tu apprécies l'existence que tu mènes au sein de la Culture ; seulement, elle ne te menace pas suffisamment. Pour avoir pleinement le sentiment d'être en vie, le véritable joueur a besoin de savoir qu'il peut perdre, voire se ruiner ; c'est là qu'il trouve l'excitation. (Sous la lueur du feu et l'éclairage tamisé dispensé par les invisibles lumières de la pièce, Gurgeh gardait le silence.) Tu t'es toi-même attribué le titre de « Morat » lorsque tu as complété ton nom, mais tu n'es peut-être pas un joueur-de-jeux parfait, après tout ; peut-être aurais-tu plutôt mérité le titre de « Shequi » : joueur d'argent.

« Tu sais, énonça lentement Gurgeh d'une voix qui couvrait à peine le crépitement du feu, il se trouve que j'ai réellement un peu peur de jouer contre cette petite. (Il jeta un regard au drone.) C'est vrai. Parce que j'aime sincèrement gagner, parce que j'ai quelque chose que nul ne peut imiter, que personne ne peut me prendre : je suis moi ; je suis l'un des meilleurs. (Il releva brièvement les yeux sur la machine, comme s'il avait honte.) Mais à certains moments, j'ai très peur de perdre ; je me dis : et s'il y avait un gamin – surtout un gamin, quelqu'un de plus jeune que moi en tout cas, et qui soit tout simplement plus doué que moi – quelque part, qui puisse m'ôter cela ? Oui, je me fais du souci. Mieux je réussis et plus ma situation empire, puisque j'ai d'autant plus à perdre.

« Tu es un réactionnaire, répondit Chamlis. C'est le jeu qui compte. C'est ce que dit la sagesse populaire, n'est-ce pas ? L'important, c'est de s'amuser, et non de l'emporter. Se glorifier de la défaite d'autrui, avoir besoin de rechercher cette fierté, c'est montrer son incomplétude et son inadéquation fondamentales.

« C'est ce qu'on dit. C'est ce que croient tous les autres, fit Gurgeh en hochant lentement la tête.

« Mais pas toi ?

« Moi, je... (L'homme semblait avoir du mal à trouver ses mots.) *J'exulte* quand je gagne. C'est meilleur que l'amour, meilleur que le sexe ou n'importe quelle stimulation endocrine ; c'est le seul moment où je me sens... (Il secoua la tête et ses lèvres se contractèrent) Réel, acheva-t-il. Où je me sens moi-même. Le reste du temps... Je ressens plus ou moins ce que doit éprouver ce petit drone ex-Circonstances Spéciales, Mawhrin-Skel ; comme si on m'avait spolié d'un quelconque... droit de naissance.

« Ah bon, c'est en cela que tu te sens des affinités avec lui ? fit froidement Chamlis en se composant une aura appropriée. Je me demandais aussi ce que tu pouvais bien trouver à cette épouvantable machine.

« L'amertume, poursuivit Gurgeh en se renfonçant dans son siège. Voilà ce que je lui trouve. Cela a au moins le mérite de la nouveauté. »

Il se leva, s'approcha du feu et entreprit de piquer les bûches du bout de son tisonnier en fer forgé avant de placer par-dessus le tout un nouveau bout de bois, qu'il manipula gauchement à l'aide d'une lourde pince.

« Nous sommes loin de vivre une époque héroïque, reprit-il à l'intention du drone sans quitter le feu des yeux. L'individu n'a plus cours. Voilà pourquoi la vie nous est à tous si facile. Puisque nous ne comptons pas, nous ne risquons rien. Plus personne ne peut avoir de réel impact sur quoi que ce soit, de nos jours.

« Contact emploie des individus, fit remarquer Chamlis. Cet organisme place des êtres au sein de sociétés jeunes qui exercent une influence spectaculaire et déterminante sur le destin de méta-civilisations tout entières. Ce sont généralement des « mercenaires », et non des citoyens de la Culture, mais ils n'en sont pas moins humains. Ce sont des gens, des individus.

« Ils sont sélectionnés et exploités. Comme des pions. Ils ne comptent pas. (La voix de Gurgeh se teinta d'impatience. Il tourna le dos à la haute cheminée et regagna le canapé.) En outre, je ne suis pas comme eux.

« Eh bien, fais-toi stocker jusqu'à ce que vienne un âge plus héroïque.

« Ha ! s'exclama Gurgeh en se rasseyant. Qui sait si cela arrivera un jour ? Non, j'aurais trop l'impression de tricher. »

Le drone Chamlis Amalk-ney écouta la pluie et le feu.

« Ma foi, dit-il lentement, si c'est la nouveauté que tu veux, c'est auprès des gens de Contact – oublions CS – que tu dois la chercher.

« Je n'ai pas la moindre intention de rejoindre les rangs de Contact, déclara Gurgeh. Se retrouver claquemuré dans une UCG avec une bande de naïfs pleins de bonne volonté pistant le barbare à civiliser, ce n'est pas exactement ce que j'appelle s'amuser ou se réaliser.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est chez Contact qu'on trouve les meilleurs Mentaux, l'information la plus complète. Peut-être auront-ils une idée, eux. Chaque fois que j'ai eu affaire à eux, ils ont résolu le problème. Mais il ne faut faire appel à eux qu'en dernier ressort.

« Pourquoi ?

« Ils sont retors, sournois. Eux aussi sont des joueurs ; des joueurs qui ne jouent pas pour l'amour de l'art, et qui ont l'habitude de gagner.

« Hmm, fit Gurgeh en caressant sa barbe noire. Je ne saurais pas comment m'y prendre.

« Ne dis pas de bêtises, répondit Chamlis. Quoi qu'il en soit, j'y ai mes entrées ; je... »

Une porte claqua.

« Merde alors ! Qu'est-ce qu'il fait froid dehors ! »

Yay déboula dans la pièce en frissonnant exagérément. Elle avait les bras repliés et serrés contre sa poitrine, et son short léger collait à ses cuisses ; elle tremblait de tous ses membres. Gurgeh se leva.

« Viens près du feu, dit Chamlis à la jeune fille. (Yay se tenait devant la fenêtre, toute grelottante et dégoulinante.) Ne reste pas planté là, reprit-il à l'intention de Gurgeh. Va chercher une serviette. »

Ce dernier jeta un regard désapprobateur à la machine, puis quitta la pièce.

Le temps qu'il revienne, Chamlis avait convaincu Yay de s'agenouiller devant le feu. Une extension de champ magnétique recourbée lui maintenait la tête baissée tandis qu'une autre lui brossait les cheveux. Des gouttelettes de pluie tombaient de ses boucles essorées jusque dans l'âtre, où elles s'évaporaient en sifflant sur les pierres plates et brûlantes.

Chamlis prit la serviette-éponge des mains de Gurgeh, qui regarda la machine frictionner le corps de la jeune femme. Au bout d'un moment il détourna les yeux et, hochant la tête, retourna s'asseoir sur le sofa en soupirant.

« Tu as les pieds sales, dit-il à Yay.

« Peut-être, mais ça m'a fait du bien de courir », répondit-elle en riant derrière sa serviette de toilette.

Après force jets d'air tiède, sifflements et autres « brr-brr », Yay fut enfin sèche. Elle resta enroulée dans la serviette et s'assit sur le canapé, jambes remontées contre elle.

« Je meurs de *faim*, annonça-t-elle tout à coup. Ça t'ennuie si je me fais quelque chose à... ?

« Je m'en occupe », coupa Gurgeh.

Il disparut par la porte d'angle et revint presque aussitôt disposer les pantalons en peau de la jeune fille sur la chaise où elle avait laissé son gilet.

« De quoi parliez-vous ? demanda Yay à Chamlis.

« De l'insatisfaction de Gurgeh.

« Et la discussion a fait avancer les choses ?

« Je n'en sais rien », reconnut le drone.

Yay récupéra ses vêtements et se rhabilla en hâte. Puis elle alla s'asseoir devant le feu et se perdit dans la contemplation des flammes tandis que le jour baissait et que les lumières de la pièce s'avivaient.

Gurgeh apporta un plateau chargé de douceurs et de boissons.

Sitôt que Yay et Gurgeh eurent mangé, tous trois jouèrent à un jeu de cartes fort complexe du genre qu'affectionnait particulièrement Gurgeh : il y fallait une certaine dose de bluff et un petit peu de chance. Ils étaient au beau milieu de la partie lorsque des amis de Yay et de Gurgeh débarquèrent ; leur aéro se posa sur une pelouse dont il eût préféré qu'elle ne remplisse pas cet usage. Agités, bruyants et précédés d'éclats de rire, ils pénétrèrent dans la pièce ; Chamlis battit en retraite dans un coin, près de la fenêtre.

Gurgeh se conduisit en hôte parfait, veillant à ce que ses invités ne manquent jamais de rafraîchissements. Il apporta un verre à Yay qui, au sein d'un petit groupe, écoutait deux personnes se disputer à propos de l'éducation.

« T'en iras-tu avec ces gens, Yay ? »

Gurgeh s'adossa au mur tendu de tapisseries et baissa le ton, de sorte que la jeune femme dut abandonner la discussion et se retourner vers lui.

« Peut-être, répondit-elle lentement. (Le feu faisait danser une lueur rouge sur son visage.) Tu vas encore me demander de rester, n'est-ce pas ? »

Elle fit tourner son vin dans son verre en suivant des yeux le mouvement du liquide.

« Ça, j'en doute, répondit l'autre en secouant la tête, les yeux rivés au plafond. Je me lasse vite de jouer toujours les mêmes coups et les mêmes parades.

« On ne sait jamais, sourit Yay. Un jour peut-être, je changerai d'avis. Ne t'en fais donc pas pour cela, Gurgeh. En fait, c'est presque un honneur que je te fais.

« En me réservant un statut à part ?

« Hmm, oui. »

Yay but une gorgée.

« Je ne te comprends pas, reprit Gurgeh.

« Parce que je décline ton offre ?

« Parce que tu ne déclines pas celles des autres.

« Je ne les accepte pas systématiquement, tu sais. »

Yay hocha la tête en contemplant son verre d'un air soucieux.

« Alors, pourquoi pas moi ? »

Voilà. Il l'avait dit. Pas trop tôt. La jeune femme fit la moue.

« Parce que, dit-elle en relevant la tête pour le regarder en face, ça a de l'importance pour toi.

« Ah bon ! acquiesça-t-il en se frottant la barbe, les yeux baissés. J'aurais dû feindre l'indifférence, alors. (Il plongea son regard dans celui de Yay.) Enfin, Yay..., reprit-il.

« J'ai l'impression que tu veux... me prendre comme on prend un pion, un territoire, coupa-t-elle. Être à quelqu'un, être... possédée. (Brusquement, son visage exprima une incompréhension totale.) Il y a chez toi quelque chose de très... Je ne sais pas. De très primitif peut-être, Gurgeh. Tu n'as jamais changé de sexe, n'est-ce pas ? (Il fit non de la tête.) Ni fait l'amour avec un homme ? (Nouveau signe de dénégation.) Je m'en doutais, reprit Yay. Tu es bizarre, Gurgeh, conclut-elle en achevant son verre.

« Parce que je ne suis pas attiré par les autres hommes ?

« Mais bien sûr ! Enfin quoi, tu en es un toi-même ! fit-elle en riant.

« Devrais-je donc me sentir attiré par moi-même ? »

Yay le dévisagea un instant. Un petit sourire furtif naquit sur ses lèvres. Puis elle se mit à rire, et baissa les yeux.

« Eh bien... Pas physiquement, en tout cas. »

Elle lui fit un grand sourire et lui tendit son verre vide. Gurgeh le remplit, et elle retourna se joindre aux autres.

Gurgeh laissa Yay débattre de la place de la géologie dans la politique éducative de la Culture, et alla parler à Ren Myglan, une jeune femme dont il avait espéré la visite ce soir-là.

Un des invités avait apporté son animal de compagnie, un énumérateur styglien proto-conscient qui arpentait la pièce en comptant tout bas et en répandant une légère odeur de poisson. Avec son pelage blond et ses trois pattes, l'animal d'allure svelte arrivait à hauteur de ceinture ; il était doté d'une grande quantité de renflements, mais aucune tête visible. Il se mit à dénombrer les invités. Il y en avait vingt-trois. Puis il s'attaqua au mobilier ; après quoi, il se concentra sur les jambes. Au bout d'un moment, il s'approcha de Gurgeh et de Ren Myglan. Gurgeh baissa les yeux sur l'animal qui fixait ses pieds et lançait de petits coups de patte vagues et hésitants à ses pantoufles.

« Mettons six », marmonna l'énumérateur avant de s'éloigner.

Gurgeh reprit sa conversation avec la jeune femme.

Debout à ses côtés, il ne cessait de lui parler en se rapprochant de plus en plus d'elle ; au bout de quelques minutes, il lui murmurait à l'oreille, allant jusqu'à lui passer une ou deux fois le bras dans le dos pour laisser glisser ses doigts le long de sa colonne vertébrale à travers la soie de sa robe.

« J'ai dit aux autres que je repartirais avec eux, fit-elle tranquillement, les yeux baissés ; elle se mordit la lèvre et saisit la main de Gurgeh, qui lui frottait doucement le creux des reins.

« Pour écouter un orchestre assommant, un quelconque soliste qui chante la même chose à tout le monde ? railla-t-il doucement en retirant sa main sans cesser de sourire. Vous méritez qu'on s'occupe davantage de vous en particulier, Ren. »

Elle eut un petit rire et le poussa du coude.

Ren finit par quitter la pièce, pour ne pas revenir. Gurgeh se dirigea d'un pas nonchalant vers Yay, qui gesticulait follement en prônant les vertus de la vie sur une île magnétique flottante, puis repéra Chamlis ; flottant dans un angle, celui-ci considérait avec un mépris non dissimulé le familier à trois pattes qui le regardait fixement en essayant de gratter l'une de ses bosses

sans tomber à la renverse. Gurgeh fit déguerpir la bête et bavarda un moment avec la machine.

Les invités finirent par s'en aller, emportant qui une bouteille, qui un plateau de sucreries pris d'assaut. L'aéro s'enfonça en chuintant dans la nuit.

Gurgeh, Yay et Chamlis achevèrent leur partie de cartes ; ce fut Gurgeh qui gagna.

« Bon, il faut que je m'en aille maintenant, déclara Yay en se levant puis s'étirant. Et toi, Chamlis ? »

« Moi aussi. Je t'accompagne. Prenons la même voiture. »

Gurgeh les reconduisit jusqu'à l'ascenseur. Yay boutonna son manteau. Chamlis se tourna vers leur hôte.

« Veux-tu que je parle aux gens de Contact ? »

Gurgeh, qui contemplait d'un air absent l'escalier menant à la partie centrale de la maison, posa sur la machine un regard perplexe. Yay l'imita.

« Ah oui, dit-il avec un sourire. (Il haussa les épaules.) Pourquoi pas ? Voyons un peu ce que vont trouver nos surdoués. Qu'ai-je à perdre, de toute façon ? acheva-t-il en riant.

« J'aime te voir de bonne humeur, fit Yay en lui plantant un baiser sur la joue. (Elle pénétra dans l'ascenseur, suivie de Chamlis, et lança un clin d'œil à Gurgeh au moment où la porte se refermait.) Mes compliments à Ren », sourit-elle.

Gurgeh fixa un moment la porte close, puis secoua la tête en souriant tout seul. Puis il regagna le salon, où deux de ses drones domestiques télécommandés s'affairaient à tout remettre en ordre ; les objets semblaient avoir réintégré leurs places respectives. Il se dirigea vers l'échiquier posé entre les deux canapés foncés, déplaça un pion de Déploiement au centre de l'hexagone de début de partie, puis jeta un regard au sofa où Yay s'était assise en rentrant de sa course sous la pluie. On y distinguait une vague marque humide, tache sombre sur le tissu sombre. Il tendit une main hésitante, y posa des doigts qu'il porta ensuite à ses narines, puis se moqua de lui-même. S'emparant d'un parapluie, il alla inspecter les dégâts causés à sa pelouse par l'aéro de ses amis, puis entra dans la maison, où une lumière dans la tour principale révélait que Ren attendait son retour.

L'ascenseur fit un plongeon de deux cents mètres sous la montagne puis pénétra encore plus loin dans le soubassement rocheux ; il ralentit afin d'accomplir son cycle à l'intérieur du sas rotatif, puis traversa lentement une dernière dalle ultra-dense d'un mètre d'épaisseur avant de s'arrêter enfin sous la Plate-forme de l'Orbitale, dans une galerie de transit où attendaient une paire de voitures souterraines ; les écrans extérieurs montraient le soleil radieux qui inondait la base de la Plate-forme. Yay et Chamlis montèrent dans un des véhicules, l'informèrent de leur destination et s'assirent tandis qu'il se déverrouillait tout seul, virait, puis entamait son accélération.

« Contact ? » dit Yay à Chamlis.

Le plancher du petit véhicule dissimulait le soleil, et au-delà des écrans latéraux les étoiles émettaient une vive lumière, ils longeaient à toute allure les équipements vitaux mais dans l'ensemble mystérieux et indéchiffrables qui encombraient la face inférieure de toute Plate-forme.

« T'ai-je bien entendu prononcer le nom de ce grand démon bienveillant ? reprit-elle.

« J'ai laissé entendre à Gurgeh qu'il pourrait aller trouver Contact », répondit Chamlis.

La machine s'envola vers l'un des écrans ; celui-ci se détacha sans cesser d'afficher le panorama extérieur, puis remonta en flottant le long de la paroi jusqu'à libérer les dix centimètres d'espace qu'avait occupés son épaisseur dans le revêtement du véhicule. Là où il avait jusqu'à présent tenu lieu de fenêtre s'ouvrait désormais un vrai hublot, tranche de cristal translucide de l'autre côté de laquelle s'étendaient le vide total et le reste de l'univers. Chamlis contempla les étoiles.

« Je me suis dit qu'ils auraient peut-être une idée. Qu'ils sauraient trouver quelque chose qui l'occupe.

« Je croyais que tu te méfiais de Contact ?

« En général, c'est vrai, je m'en méfie. Mais je connais certains de leurs Mentaux ; j'ai encore quelques relations... Il me semble qu'on peut compter sur leur aide.

« Pas si vite, intervint Yay. Je trouve que nous prenons tous cette affaire bien au sérieux, il va s'en sortir. Il ne manque pas d'amis. Tant qu'il est entouré, rien de grave ne peut lui arriver.

« Hmm..., fit le drone. (La voiture s'immobilisa devant l'un des puits d'ascenseur desservant le village de Chamlis Amalkney.) Te verra-t-on à Tronze ? s'enquit-il.

« Non, j'ai une conférence de paysagisme ce soir-là, répondit-elle. Et puis, il y a ce jeune homme que j'ai remarqué l'autre jour au champ de tir... Je me suis arrangée pour tomber sur lui par hasard, ce soir-là, ajouta-t-elle en souriant.

« Je vois, commenta Chamlis. On passe en mode prédateur, hein ? Eh bien, j'espère que tu vas bien « tomber ».

« Je ferai de mon mieux », l'assura-t-elle en riant.

Ils se souhaitèrent bonne nuit. Puis Chamlis franchit le sas de la voiture, dont le châssis antique aux mille blessures infimes se mit à resplendir sous l'explosion de soleil venue d'en dessous, et s'éleva tout droit dans le puits d'ascenseur, sans attendre la cabine. La voiture redémarra et Yay secoua la tête en souriant devant cette preuve de sénilité précoce.

Ren dormait encore, à demi dissimulée sous le drap. Sa chevelure noire se répandait en ruisselant sur le haut du lit. Gurgeh s'assit au bureau dont il ne se servait qu'occasionnellement, près des portes-fenêtres donnant sur la terrasse, et contempla la nuit. La pluie avait cessé, les nuages s'étaient dissipés et disjoints ; les étoiles et les quatre Plates-formes (avec, en contrepoids, le flanc lointain de Chiark Orbitale, dont il voyait la face éclairée à trois millions de kilomètres de là) voilaient maintenant d'argent les nuées mouvantes, et faisaient étinceler les eaux sombres du fjord.

Il alluma le bloc-notes électronique, appuya plusieurs fois sur ses marges calibrées jusqu'à trouver les publications voulues, puis se mit à lire : articles sur la théorie des jeux écrits par d'autres joueurs reconnus, comptes rendus de certaines de leurs parties, analyses des jeux nouveaux et description des joueurs prometteurs.

Un peu plus tard, il ouvrit les portes-fenêtres et sortit sur la terrasse circulaire en frissonnant légèrement au moment où la

fraîcheur de l'air nocturne entra en contact avec son corps nu. Il avait emporté son terminal de poche ; bravant le froid, il resta longtemps à parler aux arbres noirs et au fjord silencieux, dictant de nouveaux commentaires sur des jeux qui n'avaient rien de nouveau.

Lorsqu'il se décida à rentrer, il vit que Ren Myglan dormait toujours, mais que son souffle était rapide et irrégulier. Intrigué, il s'approcha, s'accroupit au chevet du lit et observa intensément son visage parcouru de convulsions. L'air traversait sa gorge puis son nez délicat en rendant un son rauque, et ses narines frémissaient.

Gurgeh, dont le visage affichait une curieuse expression à mi-chemin entre le ricanement et le sourire attristé, resta quelques minutes dans cette posture à se demander – envahi par une frustration vague, voire une espèce de regret – quel genre de cauchemar pouvait bien faire la jeune femme pour palpiter, haleter et gémir ainsi.

Les deux journées qui suivirent s'écoulèrent dans un calme relatif. Il en passa le plus clair à lire des essais d'autres joueurs et théoriciens, et acheva lui-même la rédaction d'un article commencé le soir où Ren Myglan était restée chez lui. La jeune femme était partie le lendemain matin au beau milieu du petit déjeuner, à la suite d'une dispute ; il aimait travailler à ce moment-là de la journée, alors qu'elle, elle avait envie de parler. Il s'était dit qu'elle avait mal dormi et que c'était là la raison de son irritation.

Il répondit aussi au courrier qu'il avait laissé s'accumuler. Dans l'ensemble, il s'agissait de requêtes : on lui demandait de se rendre sur d'autres mondes, de prendre part à quelque grand tournoi, d'écrire un article, de commenter un nouveau jeu, d'enseigner à divers niveaux dans divers établissements scolaires, de faire une croisière sur tel ou tel VSG, de prendre sous son aile tel ou tel enfant prodige... La liste n'en finissait pas.

Il donna à chacun une réponse négative, ce qui lui procura une sensation plutôt agréable.

Une Unité de Circonstances Générales prétendait avoir déniché un monde où existait un jeu fondé sur la configuration exacte de flocons de neige précis et qui, par conséquent, ne se jouait jamais sur le même tablier. Gurgeh en ignorait l'existence, et n'en trouva d'ailleurs pas mention dans le fichier – pourtant généralement à jour – que tenait Contact à l'intention des gens de son espèce. Il subodora la supercherie – les Unités de Circonstances Générales étaient bien connues pour leur espièglerie –, mais n'en conçut pas moins une réponse pleine de considération et centrée sur le jeu lui-même (bien que légèrement ironique), car la plaisanterie – si c'en était bien une – n'était pas pour lui déplaire.

Il observa une compétition de planeurs au-dessus des monts et falaises, de l'autre côté du fjord.

Il alluma l'holoécran et assista à un programme récréatif dont il avait entendu parler et qui mettait en scène une planète dont les habitants doués de conscience étaient des glaciers pensants ayant pour progéniture des icebergs. Il s'était attendu à trouver cela grotesque et méprisable, mais s'en amusa pourtant. Il esquissa les règles d'un jeu à base de glaciers où il s'agissait de deviner quels types de minéraux pourraient être extraits du roc, quelles montagnes pourraient être rasées, quelles rivières endiguées, quels paysages créés et quelles haies obstruées si – comme dans le divertissement – les glaciers étaient capables de liquéfier et reconstituer à volonté certaines portions d'eux-mêmes. Le jeu était distrayant, mais ne renfermait rien d'original ; il l'abandonna au bout d'une heure.

Il passa la plus grande partie du lendemain dans la piscine, au rez-de-chaussée d'Ikroh ; tout en faisant la planche, il ne cessa de dicter grâce à son terminal de poche, qui le suivait d'un bout à l'autre de la piscine en planant juste au-dessus de sa tête.

En fin d'après-midi, deux cavalières – une femme et sa fille encore enfant – sortirent de la forêt et firent halte à Ikroh. Manifestement, ni l'une ni l'autre n'avaient entendu parler de lui ; elles passaient tout simplement par là. Il les invita à prendre un verre, puis leur confectionna un déjeuner tardif ; elles attachèrent leurs hautes montures pantelantes dans l'ombre qui baignait un côté de la maison, où les drones vinrent leur donner de l'eau. Lorsqu'elles se remirent en route, il indiqua à la mère l'itinéraire comportant les plus beaux panoramas ; quant à la petite, il lui fit cadeau d'une pièce d'un jeu de Bataos richement décoré qu'elle avait admiré.

Il prit son dîner sur la terrasse ; devant lui, l'écran allumé du terminal affichait les pages d'un ancien traité barbare sur les jeux. L'ouvrage – vieux d'un millénaire à l'époque où la civilisation en question avait été Contactée, c'est-à-dire deux mille ans plus tôt – exposait des réflexions d'une profondeur bien évidemment limitée ; néanmoins, Gurgeh ne manquait jamais d'être fasciné par ce que les jeux révélaient d'une société, de son éthique, de sa philosophie, de son âme même. En outre,

les sociétés barbares l'avaient toujours intrigué, même avant qu'il ne se préoccupe de leurs jeux.

C'était un ouvrage intéressant. Il se reposa les yeux en contemplant le coucher de soleil, puis s'y replongea dès que les ténèbres commencèrent à épaissir. Les drones domestiques lui apportèrent de quoi boire, une veste plus chaude et un repas léger, comme il le leur avait demandé. Il donna ordre à la maison de refuser tous les appels extérieurs.

Les lumières de la terrasse gagnèrent progressivement en intensité. La face de Chiark luisait d'un éclat laiteux au-dessus de sa tête, nappant toute chose d'un reflet argenté ; les étoiles scintillaient dans un ciel sans nuages. Gurgeh poursuivit sa lecture.

Le terminal émit un signal sonore. L'homme jeta un regard sévère à la lentille optique incrustée dans un coin de l'écran.

« Maison ! dit-il. Deviendrais-tu sourde ? »

« Veuillez pardonner cette intrusion, fit un peu trop vite – mais sans faire mine de s'excuser – une voix que Gurgeh ne reconnut pas. Est-ce bien à Chiark-Gévantsa Jernau Morat Gurgeh dam Hasséase que je parle ? »

Gurgeh fixa d'un air incrédule l'œil de l'écran. Il n'avait pas entendu prononcer son nom complet depuis des années.

« En effet.

« Je m'appelle Loash Armasco-Iap Wu-Handrahen Xato Koum. »

Gurgeh leva un sourcil.

« Ma foi, ce ne devrait pas être trop difficile à mémoriser.

« Puis-je me permettre de vous déranger, monsieur ? »

« C'est déjà fait. Que voulez-vous ? »

« Vous parler. Bien que j'aie transgressé vos ordres, il ne s'agit pas à proprement parler d'une urgence ; seulement, je ne peux vous parler directement que ce soir. Je représente la Section Contact sur la requête de Dastaveb Chamlis Amalk-ney Ep-Handra Thédreiskre Ostlehoorp. Puis-je être reçu ? »

« À condition que vous laissiez tomber tous ces noms entiers, répondit Gurgeh.

« Alors je viens vous rejoindre. »

D'un geste brusque, Gurgeh éteignit l'écran. Il fit nerveusement tinter sur le rebord de sa table en bois son terminal en forme de crayon, et reporta son regard sur le fjord obscur, observant les faibles lumières des rares maisons construites sur le rivage opposé.

Puis il entendit dans le ciel un fort rugissement et leva les yeux pour apercevoir un sillage de vapeur qui, argenté par la face de Chiark, fonçait en angle aigu tout droit vers le versant qui surplombait Ikroh. Une détonation assourdie retentit dans la forêt, un peu plus haut que la maison, suivie d'un bruit évoquant une brusque rafale de vent ; puis un petit drone aux champs bleu vif striés de jaune surgit à l'angle de la maison.

Il s'approcha. C'était une machine à peu près de la taille de Mawhrin-Skel ; Gurgeh songea qu'il aurait tenu sans peine dans le plat à sandwiches rectangulaire posé sur la table. Son châssis vert-de-gris avait l'air un peu plus tarabiscoté que celui de Mawhrin-Skel.

« Bonsoir, fit-il comme la machine franchissait le mur de la terrasse et venait se poser sur la table, à côté du plat à sandwiches.

« Bonsoir, Morat Gurgeh.

« Contact, hein ? fit celui-ci en glissant son terminal dans une poche de sa tunique. Vous n'avez pas perdu de temps. Nous en parlions avant-hier soir encore, avec Chamlis.

« Je me trouvais justement dans le coin, expliqua la machine de sa petite voix tranchante. En transit entre l'Unité de Circonstances Générales *Attitude Souple* et le VSG *Regrettables Témoignages Contradictaires*, à bord de l'Unité Offensive (Démilitarisée) *Zélote*. En tant qu'agent de Contact le plus proche, c'est naturellement moi qui ai été pressenti pour vous rendre visite. Néanmoins, comme je vous l'ai dit, je ne peux rester qu'un court instant.

« Oh, quel dommage ! fit Gurgeh.

« En effet. Vous avez une charmante Orbitale, ici. Une autre fois, peut-être.

« Ma foi, j'espère que vous n'aurez pas fait le voyage pour rien, Loash... Je ne m'attendais certainement pas à une entrevue avec un agent de Contact. Mon ami Chamlis pensait simplement

que Contact aurait... Je ne sais pas. Quelque chose d'intéressant à me proposer qui ne soit pas connu du grand public. Je n'attendais rien de précis, seulement des informations. Puis-je vous demander ce que vous faites ici, au juste ? »

Il se courba en avant, plaça ses deux coudes sur la table et se pencha par-dessus la petite machine. Il restait un sandwich sur le plat, juste devant le drone. Gurgeh s'en empara et se mit à le manger, mâchant sans quitter des yeux la machine.

« Mais certainement. Je suis venu voir à quel point vous seriez disposé à considérer nos propositions. Il se peut que Contact ait quelque chose d'intéressant pour vous.

« Un jeu ?

« On m'a laissé entendre que cela avait effectivement à voir avec un jeu.

« Cela ne veut pas dire que vous deviez jouer avec moi », répliqua Gurgeh en se frottant les mains au-dessus du plat afin de les débarrasser de leurs miettes.

Quelques-unes échouèrent sur le drone, comme il l'avait espéré, mais la machine actionna son champ, qui les repoussa vivement et en bon ordre vers le centre du plat, face à elle.

« Tout ce que je sais, monsieur, c'est que Contact a *peut-être* trouvé une chose susceptible de vous intéresser. Je crois bien qu'il y a un rapport avec un jeu. J'ai l'ordre de vous faire préciser vos dispositions à l'égard d'un éventuel voyage. J'en conclus donc que la partie – s'il s'agit bien d'un jeu – doit se jouer en dehors de Chiark.

« Un voyage ? interrogea Gurgeh. Où cela ? À quelle distance ? Pour combien de temps ?

« Je ne le sais pas exactement.

« Eh bien, faites une estimation.

« Je préfère m'abstenir. Combien de temps seriez-vous prêt à passer loin de chez vous ? »

Gurgeh plissa les yeux. La plus longue période qu'il eût passée loin de Chiark avait été son unique croisière, trente ans plus tôt. Cela ne lui avait pas particulièrement plu. Il s'était embarqué moins parce qu'il en avait envie que parce que cela se faisait de voyager à cet âge. Les différents systèmes stellaires s'étaient révélés spectaculaires, mais on en avait une vue tout

aussi bonne sur les holoécrans, et il ne comprenait toujours pas très bien pourquoi les gens tenaient absolument à se rendre en personne dans tel ou tel système. Alors qu'il avait prévu de passer plusieurs années en croisière, il avait tout laissé tomber au bout de douze mois.

Gurgeh se frotta la barbe.

« Un an et demi environ ; difficile à dire sans connaître les détails. Mais enfin, mettons un an et demi... Bien qu'à mes yeux ce ne soit vraiment pas nécessaire. La couleur locale n'accroît que rarement l'intérêt d'un jeu.

« Normalement, non. (La machine s'interrompt) D'après mes renseignements, il s'agit d'un jeu plutôt complexe ; il vous faudra peut-être un bon moment pour en assimiler les règles. Il est probable que vous serez obligé de vous y consacrer à plein temps pendant une durée donnée.

« Ça ne devrait pas me poser trop de problèmes », rétorqua Gurgeh.

Il ne lui avait jamais fallu plus de trois jours pour apprendre un jeu ; pas une fois il n'avait oublié une règle, quel que soit le jeu, pas une fois il n'avait dû se rafraîchir la mémoire.

« Parfait, répliqua soudainement le drone. Puisque c'est ainsi, je vais faire mon rapport. Adieu, Morat Gurgeh. »

Sur ces mots, il partit en flèche vers le ciel.

Gurgeh le regarda partir bouche bée, résistant à l'envie de bondir sur ses pieds.

« C'est tout ? » demanda-t-il.

La petite machine s'immobilisa à deux mètres du sol.

« C'est tout ce que j'ai le droit de vous dire. Je vous ai posé les questions qu'on m'a dit de vous poser. Maintenant, je dois faire mon rapport. Pourquoi ? Y a-t-il autre chose que vous souhaiteriez savoir, en admettant que je puisse vous renseigner ?

« Oui, répondit Gurgeh qui sentait croître son irritation. En saurai-je jamais davantage sur le sujet et l'endroit que vous venez d'évoquer ? »

La machine parut vaciller dans les airs. Ses champs n'avaient pas changé d'un iota depuis son arrivée. Au bout d'un moment, elle reprit la parole.

« Jernau Gurgeh ? »

Tous deux restèrent un long moment silencieux. Gurgeh regarda fixement la machine, puis se leva, posa les mains sur ses hanches, pencha la tête d'un côté et s'écria :

« Oui ? »

« C'est peu probable », jeta le drone.

Sur ce, il s'éleva verticalement dans les airs, et ses champs s'éteignirent d'un seul coup. Gurgeh entendit de nouveau le même rugissement, et vit se former la traînée de vapeur ; ce fut tout d'abord un unique et minuscule nuage, car Gurgeh se trouvait juste au-dessous de lui, mais ensuite il s'étira lentement l'espace de quelques secondes, avant de se stabiliser brusquement. Gurgeh secoua la tête et reprit son terminal de poche.

« Maison ! fit-il, l'œil toujours rivé au ciel. Entre en contact avec ce drone.

« Quel drone, Jernau ? répondit la maison. Voulez-vous parler de Chamlis ? »

Gurgeh abaissa les yeux sur son terminal.

« Mais non ! Cette petite ordure de chez Contact, ce Loash Armasco-Iap Wu-Handrahen Xato Koum ! Le drone qui était ici à l'instant !

« À l'instant ? » fit alors la maison en mode Stupéfaction.

Les épaules de Gurgeh s'affaissèrent. Il s'assit.

« Tu n'as rien vu, rien entendu de ce qui vient de se passer ? »

« Pour moi, il n'y a rien eu d'autre que le silence pendant ces onze dernières minutes, Gurgeh. Depuis que tu m'as demandé de bloquer tous les appels extérieurs. Il y en a eu deux, d'ailleurs, mais...

« Aucune importance, soupira Gurgeh. Appelle-moi Central.

« Ici Central. Sous-section de Mental Makil Stra-bey. Que pouvons-nous faire pour vous, Jernau Gurgeh ? »

Gurgeh contemplait toujours le ciel, en partie parce que c'était là qu'était allé le drone de Contact (le fin sillage de vapeur commençait à s'enfler et à se désagréger), mais aussi parce que, quand on parlait à Central, on avait toujours tendance à regarder dans sa direction.

Il remarqua l'étoile surnuméraire juste avant qu'elle n'entre en mouvement. Minuscule point lumineux, elle se trouvait près de la queue évanescence du sillage du drone, alors éclairé par la face de Chiark. Gurgeh fronça les sourcils. Le point lumineux se mit instantanément à se déplacer, d'abord à une allure modérée, puis trop vite pour que l'œil puisse anticiper sa trajectoire.

Là-dessus, il disparut. Gurgeh resta quelques instants silencieux, puis demanda :

« Central, est-ce qu'un vaisseau de Contact vient de quitter la région ?

« Il s'éloigne en ce moment même, Gurgeh. Il s'agissait de l'Unité Offensive Rapide (Démilitarisée)...

« *Zélote*, acheva Gurgeh.

« Ah, ah ! C'était donc pour vous ! Nous pensions qu'il nous faudrait des *mois* pour découvrir le fin mot de l'histoire. Vous venez de vous voir octroyer une Visite Privée, joueur-de-jeux Gurgeh. C'est la façon de faire de Contact. Nous ne sommes pas censés savoir ce qui se passe. Pourtant, on peut vous dire que, question curiosité, on a mis le paquet ! Rudement prestigieux, permettez-nous de vous le dire. Ce vaisseau a freiné pile – alors qu'il allait au moins à quarante kilolumières – et a fait un écart de vingt années... simplement pour bavarder cinq minutes avec vous, à ce qu'il paraît. Une *sacrée* dépense d'énergie, surtout qu'il repart à la même vitesse. Regardez donc ce bébé filer à toute allure... Ah, oui ! C'est vrai, vous ne pouvez pas le voir. Eh bien, croyez-nous sur parole, nous sommes impressionnés. Ça vous ennuerait de raconter ce qui se passe à une pauvre sous-section de Mental Central ?

« Y a-t-il moyen de contacter ce vaisseau ? poursuivit Gurgeh sans prendre garde à cette requête.

« À l'allure où il s'arrache ? Avec son côté armé pointé droit sur nous, pauvres machines civiles... ? (Le Mental Central avait l'air amusé.) Mmouais... ça ne nous paraît pas impossible.

« Je veux parler à un drone qui se trouve à bord, un certain Loash Armasco-Iap Wu-Handrahen Xato Koum.

« Bordel, Gurgeh ! Dans quelle merde êtes-vous allé vous fourrer ? Handrahen Xato ? C'est de la nomenclature SC équiv-

tech de niveau espionnage, ça. Vous parlez d'un pétrin... Merde... On essaie... Un instant. »

Gurgeh attendit quelques secondes en silence.

« Rien à faire, reprit la voix sortant du terminal. Gurgeh, ici Mental Total, et non plus une de ses sous-sections. Je suis là au complet. Ce vaisseau accuse réception, mais prétend qu'il n'y a ni drone ni humain de ce nom à bord. »

Gurgeh s'affaissa dans son fauteuil. Il se sentait la nuque raide. Il détacha son regard des étoiles et le reporta sur sa table.

« Pas possible, fit-il.

« Vous voulez que j'essaie encore ?

« À votre avis, ça servira à quelque chose ?

« Non.

« Alors, laissez tomber.

« Gurgeh, cette histoire me tracasse. Qu'est-ce qui se passe ?

« Si seulement je le savais, fit Gurgeh en fixant à nouveau les étoiles. (Le sillage fantôme du petit drone avait pratiquement disparu.) Passez-moi Chamlis Amalk-ney, voulez-vous ?

« En ligne... Jernau ?

« Quoi donc, Central ?

« Faites attention à vous.

« Ah, oui. Bon, merci. Merci beaucoup. »

« Tu as dû l'énerver, fit la voix de Chamlis par le biais du terminal.

« Fort probable, renchérit Gurgeh. Mais toi, qu'est-ce que tu en penses ?

« Ils voulaient se faire une idée sur toi, dans un but que j'ignore.

« Tu crois ?

« Oui. Mais tu viens de repousser leur proposition.

« Ah bon ?

« Oui, et tu peux t'en féliciter.

« Que veux-tu dire ? C'était pourtant ton idée, non ?

« Écoute, ça ne te concerne plus maintenant. C'est fini. Mais de toute évidence ma requête est allée très haut, et plus vite que je ne l'aurais cru. Nous avons déclenché quelque chose.

Seulement, tu les as remballés. Maintenant, ils ne s'intéresseront plus à ton cas.

« Hmm... Tu as sans doute raison.

« Je suis désolé, Gurgeh.

« Ne t'en fais pas pour ça, dit-il à la vieille machine. (Puis il leva les yeux au ciel.) Central ?

« Hé ! Ça nous intéresse aussi. Si ç'avait été purement personnel, on n'aurait pas écouté un seul mot, on le jure. Et puis, le rapport de communications journalier aurait mentionné qu'on était à l'écoute, de toute façon.

« Aucune importance, sourit Gurgeh, étrangement soulagé que le Mental Orbital soit resté à l'écoute. Dites-moi simplement à quelle distance se trouve actuellement cette UOR.

« Au moment où vous avez prononcé le mot : à une minute quarante-neuf secondes de distance ; un mois-lumière, déjà sortie du système et largement en dehors de notre juridiction, nous sommes *très* heureux de vous l'apprendre. Elle fonce en direction d'un bras légèrement en amont du Noyau Galactique. Tout droit sur le VSG *Regrettables Témoignages Contradictaires*, apparemment, à moins que l'un des deux n'essaie de berner quelqu'un.

« Merci, Central. Et bonne nuit.

« Bonne nuit. Et cette fois, nous vous laissons seul, c'est promis.

« Encore merci, Central. Chamlis ?

« Tu viens peut-être de rater la chance de ta vie, Gurgeh... Mais à mon avis tu l'as plutôt échappé belle. Je regrette de t'avoir parlé de Contact. Il y a anguille sous roche : ils sont venus trop vite, et ils ont attaqué de manière trop directe.

« Ne te fais donc pas tant de souci, Chamlis, dit-il au drone. (Il regarda une dernière fois les étoiles, puis se rassit et posa les pieds sur la table.) Je m'en suis bien tiré. On s'est débrouillés comme on a pu. Je te vois à Tronze, demain ?

« Peut-être. Je ne sais pas. Je vais réfléchir. Sinon, bonne chance – je veux dire : contre le petit prodige de la Frappe. »

Gurgeh sourit piteusement dans le noir.

« Merci. Bonne nuit, Chamlis.

« Bonne nuit, Gurgeh. »

Le train quitta le tunnel pour pénétrer dans la vive clarté du soleil. Il arriva au bout de son virage, puis se lança à l'assaut du pont aux lignes aériennes. Par-delà la rambarde, Gurgeh aperçut des pâturages verdoyants ainsi que le fleuve miroitant qui serpentait au fond de la vallée, cinq cents mètres sous ses pieds. L'ombre des montagnes s'étirait sur les prairies étroites, celle des nuages mouchetait les contreforts et leur tapis de forêt. Le vent chassé par le train ébouriffait ses cheveux tandis qu'il respirait goulûment l'air doux et parfumé de la montagne en attendant le retour de son adversaire. Des oiseaux tournoyaient au-dessus de la vallée, presque au niveau du pont. Leurs cris résonnaient dans l'air immobile, à peine audibles dans le chuintement du train qui filait.

En temps normal, il aurait attendu l'heure de son rendez-vous à Tronze, le soir même, et emprunté la voie souterraine ; mais ce matin-là il avait éprouvé le besoin de fuir Ikroh. Il avait donc enfilé des bottes, un pantalon de coupe conservatrice et une courte veste sans boutons, puis il avait pris le chemin des collines et escaladé la montagne avant de redescendre de l'autre côté.

Là, il s'était assis au bord de la vieille voie de chemin de fer et, tout en endocrinant un léger bourdonnement, il s'était amusé à projeter de petits morceaux de magnétite dans le champ magnétique de la voie pour les y voir rebondir aussitôt. Cela lui avait rappelé les îles flottantes de Yay.

Il repensa également à la mystérieuse visite du drone de Contact, la veille au soir, mais, sans qu'il sût pourquoi, le souvenir refusait de se préciser dans son esprit. Il avait plutôt l'impression d'avoir fait un rêve. Il avait pris soin de vérifier le relevé des communications et activités générales de la maison : pour cette dernière, la visite n'avait jamais eu lieu. Néanmoins, sa conversation avec Chiark y figurait bel et bien ; étaient

mentionnées l'heure de la communication et l'intervention d'autres sous-sections de Central, ainsi que celle de Central Total lui-même, l'espace d'un court instant. Donc, tout cela s'était réellement passé.

Voyant le train arriver, il lui avait fait signe de s'arrêter ; comme il grimpait à bord, il avait été reconnu par un homme d'âge moyen appelé Dreltram, qui faisait également route vers Tronze. Le sieur Dreltram déclara qu'il serait mille fois plus honoré de perdre une partie contre le grand Jernau Gurgeh que de gagner dans n'importe quelle autre circonstance ; acceptait-il de jouer contre lui ? Malgré sa longue habitude de ce genre de flatteries – qui masquaient généralement une ambition irréaliste mais féroce –, Gurgeh avait proposé une partie de Possession. Les règles avaient suffisamment de points communs avec la Frappe pour constituer une bonne mise en condition.

Ils avaient trouvé un tablier de jeu dans l'un des bars et l'avaient emporté sur la terrasse installée sur le toit du train ; puis ils avaient pris place derrière un paravent afin d'éviter que les cartes ne s'envolent. Ils auraient certainement le temps de finir la partie ; il leur faudrait presque toute la journée pour rallier Tronze, alors qu'en voiture souterraine le voyage n'aurait guère pris plus de dix minutes.

Le train parvint au bout du pont et s'engagea dans un ravin profond et étroit où son sillage de vent se répercuta sur les parois de roche nue en produisant un son étrange. Gurgeh baissa les yeux sur le tablier. Il jouait naturellement, sans l'aide d'aucune substance endocrine ; son adversaire, lui, employait un assortiment qu'il lui avait lui-même suggéré. Il avait en outre accordé à Dreltram une avance de sept pièces, ce qui était le maximum autorisé. L'homme n'était d'ailleurs pas mauvais joueur et, en début de partie, il avait bien failli déborder Gurgeh au moment où son avantage en pièces atteignait son maximum d'efficacité ; mais ce dernier s'était bien défendu, et l'homme n'avait probablement plus aucune chance ; toutefois restait la possibilité qu'il ait placé quelques mines dans des endroits gênants.

À l'idée de tomber sur ce genre de surprise déplaisante, Gurgeh se rendit brusquement compte qu'il n'avait pas cherché

à savoir où se trouvait son propre pion secret. Là encore, c'était un moyen de contrebalancer officiellement la disproportion qui régnait entre les deux hommes. La Possession se jouait sur un tablier à quarante cases ; on distribuait à chacun des deux joueurs un certain nombre de pions répartis en un groupe principal et deux groupes secondaires. On pouvait cacher jusqu'à trois pièces sur des intersections différentes initialement libres. On inscrivait – de manière définitive – leur emplacement dans trois cartes circulaires, de minces plaquettes de céramique que l'on retournait seulement quand le joueur souhaitait faire entrer en jeu les pièces en question. Dreltram avait déjà révélé ses trois pièces secrètes, dont l'une s'était révélée occuper l'intersection où, grand seigneur, Gurgeh avait déposé ses neuf mines ; ce n'était vraiment pas de chance.

Gurgeh fit pivoter les cadrans de sa plaquette à pièces secrètes et la retourna sur la table sans la regarder ; cette pièce-là, il ne savait pas plus que Dreltram où elle se trouvait. Peut-être s'avérerait-elle occuper un emplacement interdit, auquel cas la partie serait perdue pour lui, ou bien (mais c'était moins probable) tiendrait-elle une position stratégique précieuse, très avancée dans le territoire de son adversaire. Gurgeh aimait s'y prendre ainsi, lorsqu'il n'y avait pas d'enjeux précis ; en plus de conférer à son adversaire un avantage supplémentaire sans doute bienvenu, cette tactique rendait la partie beaucoup plus intéressante et beaucoup moins prévisible, et ajoutait un peu de piquant à son déroulement.

Il songea qu'il devait chercher à localiser ce pion ; le moment approchait, au quatre-vingtième coup, où il faudrait le dévoiler de toute façon.

Il chercha des yeux sa plaquette de céramique sur la table jonchée de cartes et d'autres plaquettes. Dreltram n'était pas un joueur très ordonné ; ses cartes, ses plaquettes et ses pions inutilisés étaient éparpillés un peu partout, y compris sur la moitié de table en principe réservée à Gurgeh. Une rafale de vent survenue une heure plus tôt comme ils entraient sous un tunnel avait failli souffler quelques-unes des cartes les plus légères, qu'ils avaient alors immobilisées à l'aide de gobelets et de presse-papiers de verre plombé. Il fallait encore ajouter à

cela l'habitude (pour le moins curieuse, voire affectée) qu'avait Dreltram de noter tous les coups à la main sur un vrai bloc-notes – il prétendait qu'une mémoire de tablier intégrée était un jour tombée en panne au beau milieu du jeu, le privant ainsi du descriptif d'une des plus belles parties de sa vie. Fredonnant, Gurgeh entreprit de soulever çà et là les objets qui encombraient la table, en quête de sa plaquette.

Il entendit juste derrière lui quelqu'un prendre une brusque inspiration, puis émettre un toussotement embarrassé. Il se retourna et découvrit Dreltram qui, revenant des toilettes, avait l'air étrangement mal à l'aise. Gurgeh le regarda en fronçant les sourcils ; les pupilles dilatées par le mélange de drogues qu'il était en train d'endocriner, l'homme était suivi par un plateau de boissons flottant. Il se rassit et fixa les mains de Gurgeh.

Alors seulement Gurgeh vit, tandis que le plateau transférait ses verres sur la table, que les cartes qu'il tenait en main après les avoir soulevées pour chercher sa plaquette étaient les dernières cartes-mines de Dreltram. Il les regarda – elles étaient toujours face contre table : Il n'avait donc pas pu voir où se trouvaient les mines – et comprit ce que pensait son adversaire.

Il reposa les cartes où il les avait trouvées.

« Je suis sincèrement navré, fit-il en riant. Je cherchais ma pièce secrète. »

Il la repéra au moment même où il achevait sa phrase. La plaquette circulaire reposait bien en évidence devant lui.

« Ah ! reprit-il en sentant le rouge lui monter aux joues. La voilà. Hmm... Juste sous mon nez ! Je pouvais toujours la chercher. »

Il se remit à rire, et éprouva simultanément une sensation étrange et poignante qui circula dans tout son corps et parut lui tordre les entrailles, une sensation à mi-chemin entre la terreur et l'extase. Il n'avait jamais rien ressenti de tel. Ce qui s'en rapprochait le plus, se dit-il (dans un brusque éclair de lucidité), c'était ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il était encore jeune garçon, le jour de son premier orgasme, avec une fille un peu plus âgée que lui. Sensation brute, entièrement constituée d'instincts primaires, évoquant un unique instrument de musique égrenant un thème simple (par opposition à ces symphonies boursouflées

par les drogues endocriniennes que deviendrait plus tard le sexe), cette première fois n'en était pas moins demeurée parmi ses expériences les plus mémorables, non seulement à cause de sa nouveauté, mais aussi parce qu'elle semblait lui ouvrir un monde fascinant et entièrement nouveau, une famille de sensations et un mode d'être complètement différents. La même chose s'était produite lorsqu'il avait participé, enfant, à sa première compétition en tant que représentant de Chiark opposé à une autre équipe junior de l'Orbitale, et aussi plus tard, quand ses toxiglandes étaient arrivées à maturité, quelques années après la puberté.

Dreltram rit avec lui et s'essuya le visage avec son mouchoir.

Gurgeh joua les coups suivants avec acharnement, et son adversaire dut lui rappeler la règle du jeu lorsqu'ils en arrivèrent au quatre-vingtième coup. Gurgeh retourna sa pièce secrète sans y avoir auparavant jeté un coup d'œil, prenant ainsi le risque qu'elle occupe la même case qu'une de ses pièces révélées.

Les chances étaient d'une contre mille six cents, mais la pièce secrète se révéla occuper la même place que le Cœur, la pièce centrale du jeu, celle dont l'adversaire s'efforçait de prendre possession.

Gurgeh regarda fixement l'intersection où était posé son Cœur si bien défendu, puis reporta une nouvelle fois son regard sur les coordonnées qu'il avait entrées au hasard dans sa plaquette, deux heures plus tôt. Pas de doute, cela correspondait. S'il avait consulté la plaquette ne serait-ce qu'un coup plus tôt, il aurait pu déplacer son Cœur et le mettre à l'abri ; seulement voilà, il n'en avait rien fait. Il avait perdu les deux pièces ; et un Cœur pris signifiait une partie perdue. Il avait perdu.

« Ah ! Pas de chance », dit Dreltram en se raclant la gorge.

Gurgeh opina.

« La coutume veut, il me semble, qu'en cas de pareil désastre le vaincu garde le Cœur en souvenir, déclara-t-il en manipulant la pièce perdue.

« Hmm... C'est ce qu'il me semble aussi », répondit l'autre qui, de toute évidence, se sentait à la fois gêné pour Gurgeh et ravi de sa bonne fortune.

Gurgeh hocha la tête, déposa le Cœur sur la table et souleva la plaquette de céramique qui l'avait trahi.

« Je préférerais ceci, je crois. »

Il l'éleva devant lui pour la montrer à Dreltram, qui acquiesça.

« Ma foi, oui, pourquoi pas ? Je n'y vois pas d'inconvénient. »

Le train s'enfonça doucement dans un tunnel, puis ralentit aux abords d'une gare nichée dans les grottes qui s'ouvraient sous la montagne.

« Mais la réalité tout entière est un jeu. Dans ce qu'elle a de plus fondamental, la physique – le tissu même de notre univers – résulte directement de l'interaction de certaines règles passablement simples et du hasard ; la même description vaut pour les meilleurs jeux, les plus élégants, ceux qui s'avèrent les plus satisfaisants à la fois sur le plan intellectuel et le plan esthétique. De par son caractère inconnaissable, et du fait qu'il résulte d'événements qui, au niveau subatomique, ne peuvent être tout à fait anticipés, l'avenir demeure malléable et conserve la possibilité de changer, l'espoir d'accéder à une position prééminente ; l'espoir de la victoire, pour employer un terme tombé en disgrâce. C'est en cela que le futur est un jeu ; un jeu dont l'une des règles est le temps. D'une manière générale, les jeux « mécanistes » – ceux où l'on peut, dans un certain sens, atteindre la « perfection » : la grille, le champ prallien, le 'nkraytle, les échecs, les dimensions farniques – sont apparus au sein de civilisations ignorant la vision relativiste de l'univers (et encore moins celle de la réalité). D'autre part ce sont invariablement, faut-il le préciser, des sociétés ne connaissant pas encore l'intelligence artificielle.

« Les jeux de tout premier plan comprennent l'élément hasard, même s'ils restreignent à raison le rôle de la chance. Tenter de fonder un jeu selon tout autre concept – aussi complexes et subtiles qu'en soient les règles, quelles que soient

l'échelle et la différenciation du volume de jeu, quels que soient le pouvoir et les attributs des pièces –, c'est inévitablement s'enchaîner à une conception antérieure de plusieurs ères à la nôtre, non seulement sur le plan social, mais aussi dans une perspective technophilosophique. La démarche peut revêtir une certaine valeur du point de vue historique, mais, en tant que produit de l'intellect, c'est une perte de temps, point. Si l'on désire recréer quelque chose de désuet, pourquoi ne pas construire un bateau de pêche ou un moteur à vapeur ? Ces choses-là sont tout aussi compliquées, tout aussi astreignantes que la conception d'un jeu mécaniste, et permettent par la même occasion de rester en bonne forme physique. »

Gurgeh s'inclina ironiquement devant le jeune homme venu lui soumettre une nouvelle idée de jeu. Abasourdi, ce dernier prit une inspiration et ouvrit la bouche pour répondre. C'était exactement ce qu'attendait Gurgeh : comme il venait de le faire à cinq ou six reprises chaque fois que le jeune homme avait essayé de placer une remarque, il l'interrompit avant même que son jeune interlocuteur n'ait pu émettre un seul son.

« Je parle sérieusement, vous savez ; il n'y a rien d'intellectuellement dégradant à se servir de ses mains pour fabriquer quelque chose, par rapport à la démarche qui consiste à se servir uniquement de son cerveau. Il y a là les mêmes leçons à apprendre, les mêmes talents à acquérir, dans les seuls et uniques domaines qui revêtent une réelle importance. »

Il marqua une nouvelle pause. Il voyait le drone Mawhrin-Skel venir dans sa direction en flottant au-dessus des individus amassés sur la vaste esplanade.

Le grand concert était fini. Les sommets encerclant Tronze se renvoyaient le son de quelques orchestres plus modestes, tandis que les flâneurs gravitaient autour de leurs genres musicaux préférés : il y avait des œuvres formelles, d'autres improvisées, de la musique de danse ou de transe induite par une drogue donnée. La nuit était nuageuse et tiède ; la faible lueur de Chiark Autreface déposait un léger halo laiteux sur le haut plafond nuageux, exactement à la verticale. Tronze, la plus grande ville à la fois de la Plate-forme et de l'Orbitale, avait été édifiée à la lisière de l'imposant massif central de la Plate-forme

de Gévant, à l'endroit précis où le lac de Tronze, situé à mille mètres d'altitude, franchissait le rebord du plateau et se ruait vers la plaine inférieure, où ses eaux tumultueuses se déversaient en permanence dans la forêt tropicale.

Tronze avait beau n'abriter que quelque cent mille habitants, pour Gurgeh elle était déjà surpeuplée, malgré ses demeures et ses places spacieuses, ses vastes galeries, esplanades et terrasses, ses milliers de maisons flottantes et ses tours élégantes reliées par des passerelles. Bien que Chiark fût une Orbitale relativement récente, puisqu'elle n'avait guère plus de mille ans, Tronze avait déjà pratiquement atteint la taille maximale des communes orbitales ; les véritables cités de la Culture étaient ses immenses navires, les Véhicules Systèmes Généraux. Les Orbitales en étaient l'arrière-pays, et les gens aimaient à y prendre leurs aises. En termes d'échelle, par rapport au plus gros des VSG et ses milliards d'habitants, Tronze n'était guère qu'un village.

Gurgeh assistait régulièrement au concert du Soixante-quatrième Jour de Tronze. Et il se faisait régulièrement agraffer par une série d'enthousiastes. Il se montrait généralement civil, de temps en temps abrupt. Mais ce soir, après le fiasco du train et la bouffée d'émotion étrange, excitante et humiliante à la fois, qu'il avait ressentie à se voir soupçonner de tricherie, sans parler de sa légère nervosité à l'idée que, quelque part en ville ce soir-là, la jeune fille du VSG *Culte du Cargo* attendait avec impatience le moment de l'affronter, il n'était pas d'humeur à souffrir de bonne grâce les idiots importuns.

Pourtant, ce jeune malchanceux n'était pas forcément un parfait imbécile ; il n'avait rien fait de plus qu'esquisser les grandes lignes de ce qui, après tout, n'était pas une mauvaise idée de jeu. Or, Gurgeh lui était tombé dessus comme une avalanche. Leur échange – si on pouvait s'exprimer ainsi – était devenu un jeu.

Un jeu dont le but était de garder la parole ; non pas *continuellement*, ce qui était à la portée de n'importe quel imbécile, mais de ne marquer de pauses que quand le jeune homme lui signifiait – par ses expressions faciales, sa gestuelle ou ses réelles tentatives pour parler – qu'il désirait s'exprimer.

Au lieu de cela, Gurgeh s'interrompait inopinément au beau milieu d'une démonstration, ou juste après une allusion modérément insultante, tout en persistant à donner l'impression qu'il allait reprendre le fil. En outre, il citait pratiquement mot pour mot l'un de ses essais les plus célèbres sur la théorie des jeux, ce qui constituait une insulte supplémentaire dans la mesure où le jeune joueur connaissait sans doute le texte aussi bien que lui.

« Laisser entendre, poursuivit Gurgeh comme le jeune homme ouvrait à nouveau la bouche, qu'on puisse exclure le facteur chance, hasard, circonstance fortuite, toujours présent dans la vie en...

« J'espère que je ne vous interromps pas au beau milieu d'un brillant discours, Jernau Gurgeh ? fit Mawhrin-Skel.

« Rien de très brillant, rétorqua Gurgeh en se tournant vers la petite machine. Comment allez-vous, Mawhrin-Skel ? Quelle espièglerie avez-vous inventée récemment ?

« Rien de très brillant », singea le petit drone tandis que le jeune interlocuteur de Gurgeh s'effaçait.

Gurgeh s'était installé sous une pergola tapissée de plantes grimpantes dressée sur un côté de l'esplanade, non loin des plates-formes panoramiques dominant le large rideau des chutes ; ici répandaient leurs embruns les rapides qui couraient entre le bord du lac et l'aplomb vertigineux plongeant droit vers la forêt, un kilomètre plus bas. Le rugissement de l'eau cascadante créait un constant fond sonore de bruit blanc.

« J'ai trouvé votre jeune adversaire », annonça le petit drone.

Il étira un bras de champ magnétique qui émettait une douce lueur bleutée, et détacha une fleur-de-nuit de sa vrilte en pleine croissance.

« Hmm ? fit Gurgeh. Ah, vous voulez parler de la jeune, euh... joueuse de Frappe ?

« C'est ça, répondit Mawhrin-Skel d'un ton égal, la jeune, euh... joueuse de Frappe. »

La machine replia en arrière quelques pétales de la fleur-de-nuit en les plaquant contre la tige dénudée.

« Je me suis laissé dire qu'elle était ici, reprit Gurgeh.

« Elle se trouve actuellement à la table de Hafflis. Voulez-vous que nous allions faire sa connaissance ? »

« Pourquoi pas ? »

Gurgeh se leva, et la machine s'éloigna en flottant.

« Nerveux ? » interrogea Mawhrin-Skel tandis qu'ils fendaient la foule en direction d'une des terrasses surélevées à hauteur du lac, où se trouvaient les appartements de Hafflis.

« Nerveux, moi ? » répliqua Gurgeh. « À cause d'une gamine ? »

Mawhrin-Skel flotta quelques instants en silence tandis que Gurgeh montait les marches et saluait plusieurs personnes de la tête ou de la voix. Puis la machine s'approcha de lui et lui murmura tranquillement, sans cesser d'arracher les pétales de la fleur mourante :

« Voulez-vous que je vous donne votre rythme cardiaque, votre taux de réceptivité cutanée, votre bilan phéromonal ? Votre courbe de fonctionnalité neuronique, peut-être ? »

Sa voix s'éteignit tandis que Gurgeh s'immobilisait à mi-hauteur sur le large escalier où il s'était engagé.

Il pivota pour faire face au drone et fixa sur la minuscule machine un regard embrumé. Au loin, en direction du lac on entendait de la musique ; le parfum musqué de la fleur-de-nuit emplissait l'atmosphère. Les appliques fichées dans les balustrades éclairaient par en dessous le visage du joueur-de-jeux. Les gens qui descendaient par vagues des terrasses supérieures en riant et en échangeant des plaisanteries s'écartaient devant Gurgeh comme les eaux rencontrant un écueil ; ce faisant, remarqua Mawhrin-Skel, ils se taisaient brusquement. Au bout d'un moment, comme l'homme restait immobile et silencieux, le souffle régulier, le petit drone émit une espèce de gloussement.

« Pas mal, fit-il. Pas mal du tout. Je ne sais pas encore ce que vous êtes en train d'endocriner, mais il y a là une maîtrise de soi impressionnante. Tout correspond au plus près aux paramètres moyens. Sauf la courbe de fonctionnalité neuronique, qui est encore plus en dessous de la moyenne que d'habitude ; mais ce ne serait probablement pas détectable par un drone civil ordinaire. Mes félicitations.

« Je ne voudrais surtout pas vous retenir, Mawhrin-Skel, répliqua froidement Gurgeh. Les sources d'amusement ne manquent pas ; je suis bien sûr que vous trouverez mieux à faire que de me regarder jouer. »

Sur ces mots, il reprit l'ascension des marches.

« Il n'y a rien ni personne sur cette Orbitale qui soit capable de me retenir, cher monsieur Gurgeh », répondit le drone d'un ton neutre en arrachant le dernier pétale de la fleur-de-nuit.

Puis il laissa tomber le cœur de la fleur dans la rigole qui courait à hauteur de main le long de la balustrade.

« Gurgeh ! Comme je suis content de te voir ! Viens donc t'asseoir. »

Les trente ou quarante invités d'Estray Hafflis étaient assis autour d'une monumentale table de pierre rectangulaire campée sur un balcon surplombant les chutes ; d'un côté, sous les arches tapissées de vrilles de fleurs-de-nuit et les lampions qui dispensaient une lumière tamisée, des musiciens étaient assis au bord de l'immense plaque de pierre avec leurs percussions et leurs instruments à vent ; ils riaient et plaisantaient entre eux, chacun s'efforçant de jouer trop vite pour que les autres puissent suivre.

Au centre de la table était creusée une tranchée longue et étroite remplie de charbons ardents ; une espèce de suspension miniature circulait au-dessus du feu, transportant d'un bout à l'autre de la table de petits morceaux de viande et de légumes embrochés à un bout par les enfants de Hafflis et à l'autre décrochés, enveloppés de papier comestible et jetés avec une précision non négligeable vers quiconque en faisait la demande par son cadet, qui n'avait que six ans. Hafflis s'était fait remarquer en ayant eu sept enfants ; en règle générale, on en maternait un et on en paternait un autre. La Culture voyait d'un mauvais œil cette extravagante prodigalité, mais il se trouvait que Hafflis aimait être enceinte. Pour le moment néanmoins, et depuis quelques années, il était en phase mâle.

Gurgeh et Hafflis échangèrent quelques amabilités, puis ce dernier lui indiqua un siège à côté du professeur Boruélal, qui souriait de bonheur et oscillait sur sa chaise. Elle était vêtue

d'une longue robe noir et blanc. Voyant Gurgeh, elle lui déposa un baiser retentissant sur la bouche. Elle essaya d'embrasser pareillement Mawhrin-Skel, mais la machine s'écarta prestement.

Boruélal éclata de rire et planta les dents d'une longue fourchette dans un morceau de viande à demi cuit qui passait devant elle, suspendu au petit circuit.

« Gurgeh ! Je te présente la charmante Olz Hap ! Olz, voici Jernau Gurgeh. Allons, serrez-vous la main ! »

Gurgeh s'assit et prit la menotte blême de la petite blonde à l'air terrorisé assise à la droite de Boruélal. Elle portait un vêtement sombre et informe, et ne paraissait guère avoir plus de treize ans. Le sourire de Gurgeh s'accompagna d'un léger froncement de sourcils en direction du professeur, afin que cette allusion à l'ébriété de Boruélal crée une complicité entre la jeune fille et lui ; mais Olz Hap regardait sa main, non son visage. Elle le laissa effleurer la sienne, puis la retira vivement. Elle glissa ensuite ses deux mains sous son postérieur et reporta obstinément son regard sur son assiette.

Boruélal prit une profonde inspiration et parut reprendre ses esprits. Elle s'empara du verre posé devant elle et but une gorgée.

« Alors, dit-elle en regardant Gurgeh comme s'il venait tout juste de faire son apparition. Comment allez-vous, Jernau ?

« Pas mal. »

Il regarda Mawhrin-Skel prendre place au côté d'Olz Hap et se suspendre au-dessus de la table, non loin de son assiette, ses champs magnétiques tout de bleu formel et de vert accueillant.

« Bonsoir », entendit-il le drone lancer de sa voix la plus avunculaire.

La jeune fille releva la tête vers la machine et Gurgeh prêta l'oreille à la conversation qui s'engagea alors, tout en continuant de répondre à Boruélal.

— Bonjour ! —

« Assez bien pour vous lancer dans une partie de Frappe ?

— Moi, c'est Mawhrin-Skel. Et vous Olz Hap, c'est bien ça ? —

« Mais je crois bien, Professeur. Et vous, vous vous sentez assez bien pour surveiller le jeu ?

— C'est ça. Comment allez-vous ? —

« Bon Dieu, non ! J'suis ivre morte. Trouvez-vous quelqu'un d'autre. J'suppose que j'pourrais dessoûler à temps, mais..., nooon...

— Ah... Euh... Vous voulez me serrer le champ ? C'est très gentil à vous. Peu de gens se donnent cette peine. Je suis vraiment ravi d'avoir fait votre connaissance. Nous avons tous tellement entendu parler de vous. —

« Pourquoi pas la jeune dame en personne ?

— Oh ! Oh, mon Dieu. —

« Comment !

— Qu'y a-t-il ? Ai-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas dire ? —

« Est-ce qu'elle est disposée à jouer ?

— Non, c'est seulement que... —

« À jouer à quoi ?

— Ah, je vois. Vous êtes timide. Eh bien, il ne faut pas. Personne ne vous forcera à jouer. Et Gurgeh moins que personne, croyez-moi. —

« Mais... au jeu, Boruélal.

— Eh bien, je... —

« Comment, vous voulez dire... tout de suite ?

— À votre place, je ne me ferais aucun souci. Vraiment. —

« Tout de suite, ou quand elle voudra.

« Ma foi, comment voulez-vous que je le sache, moi. Demandons-le-lui ! Hé, petite...

« Bor... », commença Gurgeh.

Mais celle-ci s'était déjà retournée vers la jeune fille.

« Olz ! Alors, tu veux la faire, cette partie ? »

L'interpellée regarda Gurgeh bien en face. Ses prunelles luisaient sous l'éclat de la traînée ardente courant au centre de la table.

« Si M. Gurgeh le désire, oui. »

Les champs magnétiques de Mawhrin-Skel en rougirent de plaisir, surpassant un instant le flamboiement des braises.

« À la bonne heure ! déclara-t-il. Un duel. »

Hafflis avait prêté à quelqu'un son vieux jeu de Frappe ; il fallut quelques minutes à un drone-coursier pour aller en chercher un autre en ville. Ils dressèrent le tablier à un bout de la terrasse, du côté donnant sur les chutes rugissantes et blanches d'écume. Le professeur Boruélal entra tant bien que mal dans son terminal une demande de drones-arbitres pour superviser la partie ; la Frappe pouvait donner lieu à des manœuvres frauduleuses faisant appel à la technologie de pointe ; en cas de partie sérieuse, il fallait prendre les mesures nécessaires pour qu'il ne se passe rien en sous-main. Un drone de passage originaire de Chiark Central se porta volontaire, ainsi qu'un drone d'Usine affecté au chantier spatial situé sous le massif. Une des machines de l'Université représenterait Olz Hap.

Gurgeh se tourna vers Mawhrin-Skel pour lui demander d'être son représentant, mais la machine déclara :

« Jernau Gurgeh... Je pense que Chamlis Amalk-ney vous conviendrait davantage.

« Chamlis est là ?

« Depuis un petit moment. Il m'évite. Mais je vais lui poser la question. »

Le terminal miniature accroché à la boutonnière de Gurgeh émit un signal.

« Oui ? » fit-il.

La voix de Chamlis s'éleva de l'appareil.

« Cette chiure de mouche vient de me demander de représenter tes intérêts dans un arbitrage de Frappe. Es-tu d'accord ?

« Mais oui, et je t'en serais reconnaissant, répondit Gurgeh en regardant devant lui les champs de Mawhrin-Skel virer brusquement au blanc sous l'effet de la colère.

« Je suis là dans vingt secondes, acheva l'autre avant de couper la communication.

« Vingt et une virgule deux », fit Mawhrin-Skel avec acidité, exactement vingt et une secondes virgule deux plus tard, comme Chamlis faisait son apparition au-dessus du balcon.

La chute d'eau sur laquelle se détachait le drone faisait paraître plus sombre sa coque métallique. Chamlis orienta sa bande réceptrice vers l'autre machine.

« Merci, fit-il chaleureusement. J'avais parié avec moi-même que je vous ferais compter les secondes jusqu'à mon arrivée. »

Les champs de Mawhrin-Skel flamboyèrent ; une lumière, si blanche qu'elle en était douloureuse pour les yeux, incendia l'espace d'une seconde la totalité de la terrasse. Tout le monde se tut et fit volte-face. Il y eut un flottement dans la musique. Le minuscule drone était en proie à une telle rage muette qu'il en tremblait presque.

« Allez vous faire foutre ! » lança-t-il enfin d'une voix suraiguë.

Là-dessus, il parut s'évanouir dans l'air, ne laissant derrière lui dans la nuit qu'une image rémanente de cécité brûlante. Les braises brillaient clair, la brise caressait habits et chevelures, plusieurs lampions basculèrent et frémirent avant de tomber des arches où ils étaient suspendus, au-dessus des têtes. Les deux arches surplombant l'endroit que Mawhrin-Skel venait de quitter laissèrent choir une pluie de feuilles et de fleurs-de-nuit.

Rouge de bonheur, Chamlis Amalk-ney bascula en arrière pour contempler le ciel nocturne, où un trou de petite taille s'ouvrit brièvement dans les nuages.

« Flûte ! fit-il. J'ai dit quelque chose qui l'a vexé, vous croyez ? »

Gurgeh sourit et s'assit devant le tablier.

« Tu l'as fait exprès, Chamlis ? »

Toujours en l'air, Amalk-ney s'inclina devant les autres drones, puis devant Boruélal.

« Pas exactement. (Il se tourna ensuite vers Olz Hap, assise du côté opposé de la grille-jeu par rapport à Gurgeh.) Ah ! Quel contraste ! Charmant être humain ! »

La jeune fille rougit et baissa les yeux. Boruélal fit les présentations.

La Frappe se jouait sur une grille tridimensionnelle tendue à l'intérieur d'un volume de un mètre cube. Les matériaux traditionnels provenaient d'un animal de sa planète d'origine : tendons séchés pour la grille proprement dite, défenses d'ivoire

pour le cadre. Mais le jeu dont se servirent ce jour-là Gurgeh et Olz Hap était synthétique. Chacun des deux joueurs releva son écran articulé, prit son sachet de boules creuses et de perles colorées (à l'origine cailloux et coquillages), et fit son choix de perles à placer dans les boules. Les drones-arbitres s'assurèrent que personne n'avait pu voir la couleur des perles qui se trouvaient maintenant encloses. Puis l'homme et la jeune fille prirent chacun une poignée de petites sphères et les disposèrent en divers endroits de la grille. La partie commença.

Elle était douée. Gurgeh n'en revenait pas. Olz Hap était impétueuse mais rusée, courageuse mais pas stupide. De plus, elle avait une chance extraordinaire. Mais il y a chance et chance. Parfois, on la flaire, on comprend que les choses se présentent bien, et qu'elles continueront sans doute ; alors on s'y fie. Si on ne s'est pas trompé, on en retire des bénéfices incalculables. Sinon, eh bien... on se contente de limiter les dégâts.

Ce fameux soir, c'était cette chance-là qu'avait la jeune fille. Elle devina correctement la couleur des pièces de Gurgeh et s'empara de plusieurs perles fortes travesties en pions ordinaires. Elle sut prévoir les coups qu'il avait scellés dans les coquilles de Prédiction, et ne tint aucun compte des pièges et des feintes tentants qu'il plaça sur son parcours.

Lui se débrouillait tant bien que mal ; seules lui venaient à l'esprit des défenses improvisées, désespérées ; mais la partie lui demandait trop de présence d'esprit, trop de calculs stratégiques impromptus. Son adversaire ne lui laissait pas le temps de déployer ses pièces, de méditer une tactique. Il ne faisait que réagir, suivre, répondre. Il préférait de loin mener le jeu.

Il lui fallut un bon moment avant de s'apercevoir à quel point la jeune fille était audacieuse. C'était la Grille Totale qu'elle avait en tête : la capture simultanée de tous les points restant dans le volume de jeu. Elle ne s'efforçait pas simplement de gagner ; elle préparait un coup que seule une poignée de joueurs de Frappe comptant parmi les meilleurs avait jamais tenté, et que, à sa connaissance, aucun membre de la Culture

n'avait jamais réussi. Il n'en croyait pas ses yeux ; et pourtant, c'était bien là ce qu'elle visait. Elle sautait les pièces sans les faire sauter, puis elle se repliait ; elle s'engouffrait dans les voies que lui ouvraient les faiblesses de Gurgeh et occupait le terrain.

Elle l'invitait à repartir à l'assaut, bien sûr ; elle lui offrait une plus grande chance de gagner et de parvenir au même résultat saisissant, bien qu'il n'ait plus guère d'espoir d'y parvenir. Il y avait là une telle confiance en soi ! Cette stratégie impliquait une expérience, voire une arrogance impressionnantes !

Il contempla la frêle jeune fille au visage serein à travers le fin réseau de fils ténus et de petites sphères en suspension, et ne put s'empêcher d'admirer son ambition, son immense talent et son assurance. Elle jouait pour la beauté du geste, pour la galerie ; elle ne se contenterait pas d'une modeste victoire, même s'il s'agissait en l'occurrence d'une modeste victoire sur un joueur célèbre et respecté. Et Boruélal qui craignait qu'elle ne soit intimidée en sa présence ! Ma foi, tant mieux pour elle.

Gurgeh s'avança sur son siège et se frotta la barbe ; il avait complètement oublié la foule qui se pressait maintenant sur la terrasse pour les regarder jouer en silence.

À force de lutter, il finit par regagner du terrain, un peu grâce à la chance, mais aussi à une habileté qu'il ne se connaissait pas. On se dirigeait toujours vers une victoire à Grille Totale, et c'était toujours la jeune fille la mieux placée pour y parvenir, mais au moins sa situation à lui semblait-elle moins désespérée. Quelqu'un lui apporta un verre d'eau et de quoi manger. Il se souvint vaguement d'en avoir éprouvé de la gratitude.

La partie se poursuivit. Les gens allaient et venaient autour de lui. La grille contenait toute sa fortune ; avec les trésors et les dangers secrets qu'elles renfermaient, les petites sphères devenaient en un sens des parcelles discrètes de vie et de mort, des points de probabilité isolés sur lesquels on pouvait toujours formuler des hypothèses mais dont la teneur ne serait pas révélée tant qu'on ne les aurait pas défiés, ouverts, examinés. La réalité tout entière semblait s'articuler autour de ces paquets de sens infinitésimaux.

Il ne savait plus quelles drogues corporelles affluaient en lui, et n'aurait su dire quelles étaient celles qu'utilisait la jeune fille. Il n'avait plus conscience de lui-même, plus aucune notion du temps.

La partie s'égara pendant quelques coups – ils étaient tous deux déconcentrés –, puis reprit vie. Très lentement, très progressivement, Gurgeh se rendit compte qu'il s'accrochait à une image mentale exagérément complexe de l'affrontement, un modèle dense au point de devenir inconnaissable tant il possédait de facettes différentes.

Il contempla ce modèle, le déforma.

La partie changea d'aspect.

Il découvrit une voie pouvant mener à la victoire. La Grille Totale restait possible. Mais en sa faveur à lui, maintenant. Tout dépendait. Nouvelle déformation de son image mentale. Oui, il allait gagner. C'était pratiquement certain. Mais cela ne lui suffisait plus. La Grille Totale lui faisait signe, alléchante, séduisante, enivrante...

« Gurgeh ? (Boruélal le secouait. Il leva les yeux. L'aube se devinait au-dessus des montagnes. Boruélal avait le teint grisâtre et l'air dégrisée.) Gurgeh, il faut faire une pause. Cela fait six heures que vous jouez. Vous êtes d'accord ? Une pause ? »

Il chercha des yeux, de l'autre côté de la grille, le visage cireux de la jeune fille. Hébété, il se décida enfin à regarder autour de lui. La plupart des gens étaient partis. Les lampions aussi avaient disparu ; il regretta confusément d'avoir manqué le petit rituel qui consistait à les jeter tout allumés par-dessus la balustrade, et à les regarder tomber en dérivant vers la forêt.

Boruélal le secoua à nouveau.

« Gurgeh ? »

« Une pause Oui, naturellement », coassa-t-il.

Il se leva. Son corps était raide et douloureux ; ses muscles protestèrent et ses jointures craquèrent.

Chamlis dut rester auprès de la grille-jeu afin d'assurer sa surveillance. Une aube grise gagnait le ciel tout entier. Quelqu'un lui donna un bol de soupe brûlante qu'il but à petites

gorgées avec des biscuits salés ; il se promena un moment sous les arcades silencieuses, où quelques personnes dormaient, bavardaient encore ou dansaient au son d'une douce musique enregistrée. Il s'accouda à la balustrade, se pencha sur le précipice profond d'un kilomètre, et continua à manger, l'esprit embrumé et vidé par le jeu, jouant et jouant sans relâche la partie dans sa tête.

Dans la plaine tapissée de brume, à ses pieds, au-delà de l'arc de cercle que dessinait la sombre forêt tropicale, les lumières des villes et des villages étaient pâles, hésitantes. Les cimes lointaines brillaient, roses et nues.

« Jernau Gurgeh ? » fit une voix douce.

Il reporta son regard sur la plaine. Le drone Mawhrin-Skel flottait dans l'air à un mètre de son visage.

« Mawhrin-Skel, fit-il à voix basse.

« Salut.

« Salut.

« Comment se passe la partie ?

« Très bien, merci. Je crois que je vais gagner, maintenant... En fait, j'en suis pratiquement certain. Mais j'ai une toute petite chance de remporter une victoire... (Il se surprit à sourire.)... retentissante, acheva-t-il.

« C'est vrai ? »

Mawhrin-Skel restait suspendu là, au-dessus de l'abîme qui s'ouvrait devant lui. La machine s'exprimait délibérément à voix basse, encore qu'il n'y eût personne pour les entendre. Elle avait éteint ses champs. Sa surface offrait aux regards un curieux mélange de mouchetures grises.

« Oui, c'est vrai », répondit Gurgeh avant de lui exposer brièvement son plan de victoire à Grille Totale.

Le drone parut comprendre.

« Ainsi vous avez gagné, mais vous pouvez finir en beauté sur une Grille Totale, ce que personne n'a jamais fait au sein de la Culture, sauf dans le but de démontrer la possibilité de la chose.

« Exactement ! (Gurgeh termina ses biscuits et chassa les miettes qui collaient à sa main.) Exactement. »

Puis il posa le bol de soupe en équilibre sur la balustrade.

« L'identité de celui qui remportera la première Grille Totale a-t-elle réellement tant d'importance ?

« Hmm ? » fit Gurgeh.

Mawhrin-Skel s'approcha.

« L'identité de la personne qui remportera la première a-t-elle vraiment tant d'importance ? De toute façon quelqu'un le fera ; importe-t-il vraiment de savoir qui ? Quel que soit le jeu considéré, c'est une issue qui me paraît hautement improbable... Sincèrement, cela fait-il exclusivement intervenir le talent ?

« À partir d'un certain point, non, avoua Gurgeh. Il faut un génie de la chance.

« Vous, par exemple.

« Peut-être. (Gurgeh lança un sourire vers l'abîme d'air matinal glacé et resserra sa veste.) Cela dépend entièrement de la disposition de certaines perles colorées contenues dans certaines boules métalliques. (Il rit) Une victoire qui retentirait dans tous les coins de la galaxie des joueurs-de-jeux... et voilà qu'elle dépend de l'endroit où une enfant place... (Sa voix s'éteignit. Il regarda à nouveau le petit drone et fronça les sourcils.) Pardon ! Je commence à donner un peu trop dans le mélodrame. (Il haussa les épaules et prit appui sur le balcon de pierre.) Il me serait... agréable de gagner ainsi, mais je crains que ce ne soit guère probable. Quelqu'un d'autre que moi y parviendra bien un jour.

« Mais *ce pourrait tout aussi bien être vous* », siffla Mawhrin-Skel en s'approchant encore plus près.

Gurgeh dut faire un pas en arrière pour embrasser du regard la machine.

« Ma foi...

« Pourquoi laisser faire le hasard, Jernau Gurgeh ? coupa le drone en reculant légèrement. Pourquoi s'en remettre bêtement à la chance ?

« Que veux-tu dire ? » fit lentement Gurgeh en plissant les yeux. »

La transe endocrinienne commençait à se dissiper, le charme serait bientôt rompu. Il se sentait plein d'allant, tendu à l'extrême, nerveux et excité à la fois.

« Je pourrais vous dire, moi, de quelle couleur est la perle que renferme telle ou telle boule », reprit Mawhrin-Skel.

Gurgeh rit tout bas.

« Ne dites pas de bêtises. »

Le drone s'approcha encore.

« Je vous assure que si. Ils ne m'ont pas tout repris quand ils m'ont renvoyé de CS. Je possède des sens dont ce crétin d'Amalk-ney et ses pairs n'ont même jamais entendu parler. (La machine vint presque se coller contre lui.) Laissez-moi m'en servir ; laissez-moi vous révéler où se trouve ce que vous cherchez à localiser dans ce jeu de perles. Laissez-moi vous aider à remporter la Grille Totale. »

Gurgeh abandonna l'appui de la balustrade, se redressa et secoua la tête.

« Vous ne pouvez pas faire ça. Les autres drones...

« ... ne sont que de faibles simples d'esprit, Gurgeh, insista Mawhrin-Skel. Je suis supérieur à eux, croyez-moi. Faites-moi confiance. Je ne me comparerais pas à un drone de Contact, évidemment, et encore moins à une autre machine de CS... Mais cette bande d'engins obsolètes ? Je suis parfaitement capable de découvrir l'emplacement de toutes les perles que cette fille a dissimulées. Jusqu'à la dernière !

« Nul besoin de les connaître toutes, fit Gurgeh, l'air troublé, en agitant la main.

« Eh bien, raison de plus ! Laissez-moi faire ! Pour vous prouver que j'en suis capable ! Pour me le prouver à moi-même.

« Vous me proposez de *tricher*, Mawhrin-Skel », répliqua Gurgeh en faisant des yeux le tour de l'esplanade.

Il n'y avait personne alentour. De l'endroit où il se tenait, les lampions et les protubérances de pierre auxquelles ils étaient accrochés n'étaient pas visibles.

« Vous allez gagner de toute façon, alors quelle différence ?

« Cela reste de la tricherie.

« Vous avez dit vous-même qu'il s'agissait surtout d'avoir de la chance. Vous avez gagné...

« Pas tout à fait.

« Presque certainement ; vous avez une chance sur mille de perdre.

« Sans doute même un peu moins que cela, concéda Gurgeh.

« Donc, la partie est finie. La gamine ne peut pas perdre davantage. Associez-la donc à une partie qui restera dans l'histoire. Accordez-lui au moins cela !

« Ce... (Gurgeh abattit sa main sur la pierre sculptée)... serait... (Nouveau coup sur le balcon)... encore (poursuivit-il en giflant de nouveau la pierre)... tricher !

« Pas si fort, murmura Mawhrin-Skel. (La machine prit un peu de recul. Elle s'exprimait maintenant d'une voix si basse que Gurgeh devait se pencher par-dessus la balustrade pour l'entendre.) Tout est une question de chance. Seule reste la chance quand le talent s'épuise. C'est grâce à la chance que j'ai hérité d'une allure qui n'a pas plu chez Contact, c'est elle qui a fait de vous un grand joueur-de-jeux, elle qui vous a amené ici ce soir. Ni vous ni moi n'avons été entièrement programmés, Jernau Gurgeh ; vos gènes ont déterminé ce que vous seriez, et la génomanipulation subie par votre mère a garanti que vous ne naîtriez pas handicapé, physiquement ou mentalement. Le reste est le fait du hasard. Je suis venu au monde avec la liberté d'être moi-même ; est-ce ma faute à moi si le produit de ce projet global et de cet élément « chance » s'avère ne pas correspondre aux exigences d'une majorité de membres – une *majorité*, entends-tu, et non la totalité – d'un certain comité d'admission de Circonstances Spéciales ? Est-ce ma faute ?

« Non, soupira Gurgeh en baissant les yeux.

« Ah ! Comme tout est merveilleux au sein de la Culture, n'est-ce pas, Gurgeh ? Nul n'y meurt de faim ni de maladie, les catastrophes naturelles n'y font jamais de victimes, rien ni personne n'y est jamais exploité. Pourtant le hasard et la chance existent encore, ainsi que les peines de cœur et la joie ; oui, le hasard demeure, l'avantage et le désavantage. »

Le drone planait au-dessus des chutes et de la plaine qui s'éveillait. Gurgeh regardait naître l'aube orbitale qui oscillait à la lisière du monde.

« Ne laissez pas passer votre chance, Gurgeh. Acceptez mon offre. Pour une fois, forçons un peu la chance, vous et moi. Vous savez déjà que vous êtes un des meilleurs joueurs de la Culture,

et je ne cherche pas à vous flatter. Vous le savez bien. Mais cette victoire scellerait à jamais votre gloire.

« Si cela est possible... », fit Gurgeh.

Puis il s'interrompit. Sa mâchoire se contracta. Le drone sentit que Gurgeh s'efforçait de se contrôler comme il l'avait fait sept heures plus tôt sur les marches conduisant à la demeure de Hafflis.

« Si ça ne l'est pas, ayez au moins le courage de regarder cette impossibilité en face », fit Mawhrin-Skel d'une voix où perçait la supplique.

L'homme leva les yeux sur les roses et les bleus pâles de l'aube. La plaine brumeuse et froissée évoquait un vaste lit défait.

« Vous êtes fou, drone. Vous ne pourriez jamais faire une chose pareille.

« Je sais de quoi *moi* je suis capable, Jernau Gurgeh », rétorqua le drone, qui recula encore et s'immobilisa dans l'air en le considérant.

Gurgeh se rappela son voyage en train, la veille au matin, cette bouffée de peur délicate. Une espèce de présage, rétrospectivement.

La chance, le pur hasard.

Le drone avait raison, il le savait. Il savait que la machine avait tort, et en même temps qu'elle était dans le vrai. Tout dépendait de lui, Gurgeh.

Il s'accouda à la balustrade. Dans sa poche, un objet lui meurtrit les côtes. Il y glissa la main et en retira la plaquette à pièces secrètes qu'il avait conservée en souvenir de sa désastreuse partie de Possession. Il la retourna plusieurs fois entre ses doigts. Puis il regarda le drone et se sentit tout à coup très vieux et très puéril à la fois.

« Si les choses tournent mal, commença-t-il lentement, si vous vous faites surprendre... Je suis un homme mort. Je me tuerai. Mort cérébrale ; totale et définitive. Le vide complet.

« Tout se passera bien. Pour moi, il n'y a rien de plus simple au monde que de trouver ce que contiennent ces coquilles.

« Oui, mais si quelqu'un s'en rend compte ? S'il y a un drone de CS dans les parages, ou si Central nous surveille ? »

Le drone observa un silence, puis reprit.

« Ils s'en seraient aperçus. Car c'est déjà fait. »

Gurgeh ouvrit la bouche pour parler, mais le drone se rapprocha de lui en opérant une rapide glissade et poursuivit calmement :

« C'est pour moi que je l'ai fait, Gurgeh. Pour ma propre tranquillité d'esprit. Moi aussi, je voulais savoir. Il y a un bon moment que je suis revenu. Ces cinq dernières heures, je n'ai pas cessé d'observer la partie ; j'étais absolument fasciné. Je ne pouvais résister à l'envie de savoir si c'était possible... Pour être tout à fait honnête, je ne le sais toujours pas ; ce jeu me dépasse. Un peu trop compliqué pour la configuration élémentaire de mon pauvre petit esprit prévu pour traquer la cible... Mais il fallait que j'essaie. Il le fallait. Vous voyez donc que le risque est pris, Gurgeh ; c'est fait, maintenant. Je suis en mesure de vous dire ce que vous devez savoir... Et je ne vous demande rien en échange ; à vous de voir. Peut-être pourrez-vous faire quelque chose pour moi, un de ces jours, mais n'y voyez aucune obligation ; je vous en prie, il faut me croire. Aucune obligation. Si j'ai fait cela, c'est parce que je veux vous voir gagner – vous ou n'importe qui d'autre. »

Gurgeh regarda le drone. La bouche sèche, il entendit crier au loin. Le terminal miniature de sa boutonnière émit un signal. Il prit sa respiration et s'apprêta à répondre, mais entendit à ce moment-là sa propre voix dire :

« Oui ? »

« Prêt à t'y remettre, Jernau ? » fit le bouton avec la voix de Chamlis.

Sur quoi il entendit à nouveau sa propre voix déclarer :

« J'arrive. »

Il y eut un bip signalant la fin de la communication, et il regarda fixement le drone.

Mawhrin-Skel s'approcha de lui.

« Comme je vous l'ai déjà dit, Jernau Gurgeh, je suis tout à fait capable d'abuser ces machines à calculer, sans problème. Et maintenant, dépêchons-nous. Voulez-vous savoir, oui ou non ? Voulez-vous la Grille Totale, oui ou non ? »

Gurgeh orienta son regard vers les appartements de Hafflis. Puis il se retourna et se pencha par-dessus le balcon, face au drone.

« D'accord, souffla-t-il. Mais juste les cinq points principaux et les quatre verticales les plus proches du haut de la ligne centrale. Pas plus. »

Mawhrin-Skel lui dit ce qu'il voulait savoir.

Il s'en fallut de peu que cela ne suffise. La jeune fille se défendit brillamment jusqu'à la dernière minute, et le déposséda au dernier coup.

La Grille Totale s'évanouit en fumée, et il gagna par trente et un points – deux de moins que le record absolu en Culture.

Bien plus tard dans la matinée, un des drones domestiques d'Estran Hafflis fut vaguement surpris de découvrir, en balayant sous l'immense table de pierre, une fine plaquette de céramique écrasée dont la surface torturée, déformée, affichait des cadrans numériques faussés et gondolés.

L'objet n'appartenait pas au jeu de Possession de la maison.

Le cerveau non conscient, mécaniste et parfaitement prévisible de la machine réfléchit un instant, puis décida finalement de joindre la mystérieuse pièce surnuméraire à la pile de déchets qu'elle avait déjà accumulés.

Cet après-midi-là, il s'éveilla persuadé d'avoir perdu. Il lui fallut un bon moment pour se rappeler qu'en réalité, il avait gagné la partie. Jamais victoire n'avait été aussi amère.

Il prit son petit déjeuner seul sur la terrasse en regardant une flottille descendre l'étroit fjord, toutes voiles éclatantes dans la brise fraîche. Quand il soulevait sa tasse ou son bol, sa main droite lui faisait un peu mal : il avait failli se blesser jusqu'au sang en détruisant la plaquette de Possession à la fin de sa partie de Frappe.

Il enfila un manteau, des pantalons et un kilt court et partit pour une longue promenade ; il descendit jusqu'à la rive du fjord avant de la suivre en direction de la côte et des dunes battues par les vents où s'élevait Hasséase, la maison qui l'avait vu naître et où vivaient toujours quelques membres de sa nombreuse famille. Il emprunta le sentier côtier qui menait à la demeure entre des silhouettes torturées d'arbres violentés par le vent. Tout autour de lui les herbes soupiraient, les oiseaux marins criaient. La brise glaciale fraîchissait encore sous les nuages écharpés. Au large, au-delà du village de Hasséase, là d'où venait le vent qui apportait le mauvais temps, il distingua de grands voiles de pluie sous un front sombre de nuages orageux. Il resserra son manteau et se dirigea en hâte vers la maison basse et délabrée qui se dessinait dans le lointain, regrettant de ne pas avoir pris une voiture souterraine. Les rafales fouettaient le sable de la plage et le projetaient vers l'intérieur des terres. Des larmes plein les yeux, il battit des paupières.

« Gurgeh ! »

Une voix sonore. Plus forte que le soupir des herbes et le bruit des branches harcelées par le vent. Il s'abrita les yeux et jeta un regard de côté.

« Gurgeh ! » fit à nouveau la voix.

Il s'efforça de percer l'ombre d'un arbre rabougri et penché.

« Mawhrin-Skel ? C'est vous ?

« Lui-même », répondit le petit drone qui s'approcha en survolant le sentier.

Gurgeh reporta son regard sur la mer. Puis il reprit la direction de la maison, mais le drone ne fit pas mine de le suivre.

« Vous savez, lui lança-t-il par-dessus son épaule après avoir fait quelques pas, il faut que je continue mon chemin. Sinon je vais me faire mouiller, et...

« Non, coupa Mawhrin-Skel. Ne partez pas. Il faut que je vous parle. C'est important.

« Eh bien, parlez-moi pendant que je marche », répliqua l'homme, brusquement irrité.

Sur ses mots, il s'éloigna à grandes enjambées. Le drone le rejoignit à une vitesse fulgurante, le dépassa et vint se suspendre devant lui, à hauteur de visage ; il dut faire halte pour ne pas heurter la machine.

« C'est à propos de ce jeu, cette partie de Frappe. Entre hier soir et ce matin.

« Il me semblait vous avoir déjà remercié », remarqua Gurgeh.

Il regarda derrière le drone. L'avant de la bourrasque s'abattait en ce moment même sur l'extrémité la plus éloignée du port, au-delà du village de Hasséase. Les nuages noirs projetaient une ombre gigantesque ; bientôt ils seraient au-dessus de lui.

« Quant à moi, il me semble vous avoir dit qu'un jour vous pourriez me rendre service.

« Ah ! Je vois ; fit Gurgeh, dont l'expression se rapprochait davantage du ricanement que du sourire. Et *moi*, que suis-je donc censé faire pour *vous* ?

« M'aider, répondit tout doucement Mawhrin-Skel, dont la voix faillit se perdre dans le vent. M'aider à réintégrer Contact.

« Absurde ! » fit Gurgeh, qui tendit le bras pour écarter la machine de son passage, et poursuivit son chemin.

Tout à coup, il se retrouva projeté sur l'herbe du bas-côté, comme si quelque créature invisible avait foncé sur lui tête baissée. Il leva un regard stupéfait sur la petite machine qui flottait au-dessus de lui, tandis que ses mains tâtaient le sol humide ; les hautes herbes chuintaient tout autour.

« Espèce de petit... » commença-t-il en essayant de se relever.

Il se sentit à nouveau repoussé en arrière et resta assis là, incrédule ; il n'en croyait tout simplement pas ses yeux. Jamais une machine n'avait employé la force contre lui. C'était totalement inédit. Une fois encore il s'efforça de se remettre sur ses pieds, tandis que dans sa gorge s'enflait un cri de frustration et de rage.

Ses muscles le trahirent. Le cri mourut sur ses lèvres.

Il sentit qu'il s'écroulait dans l'herbe.

Il resta étendu là, les yeux rivés aux sombres nuages qui planaient au-dessus de lui. Il pouvait bouger les yeux. Mais rien d'autre.

Il se remémora l'impact du missile, ce fameux jour, et l'immobilité que lui avait imposée sa combinaison touchée une fois de trop. Mais aujourd'hui c'était bien pire.

C'était une véritable paralysie. Il ne pouvait absolument rien faire.

Il craignit que son souffle ne s'arrête, que son cœur ne cesse de battre, que sa langue ne vienne obstruer sa gorge et que ses entrailles ne se relâchent.

Mawhrin-Skel entra dans son champ de vision.

« Écoutez-moi, Jernau Gurgeh. (Quelques gouttes de pluie glaciale se mirent à crépiter dans l'herbe et sur son visage.) Écoutez-moi... Vous allez m'aider. J'ai enregistré la totalité de notre conversation, la moindre de vos paroles, le moindre de vos gestes depuis ce matin. Si vous refusez de m'aider, je rends public cet enregistrement. Tout le monde saura que vous avez triché en jouant contre Olz Hap. (La machine marqua une pause.) Entendez-vous, Jernau Gurgeh ? reprit-elle. Me suis-je bien fait comprendre ? Vous rendez-vous bien compte de ce que je vous dis ? Il existe un terme – un terme fort ancien – pour

qualifier ce que je suis en train de faire, au cas où vous ne l'auriez pas encore deviné. On appelle cela du chantage. »

Cette machine était folle. N'importe qui pouvait fabriquer n'importe quoi ; sons, images animées, odeurs, impressions tactiles... Il y avait des machines qui ne faisaient que cela. On les commandait dans un magasin spécialisé, et l'on pouvait alors dessiner toutes les images – fixes ou animées – que l'on désirait ; avec du temps et de la patience, on arrivait à un résultat parfaitement réaliste, comme si l'on avait filmé la réalité au moyen d'une caméra ordinaire. On pouvait tout simplement créer de toutes pièces n'importe quelle séquence filmée, selon ses moindres désirs.

Certains se servaient de ces appareils pour s'amuser, ou pour prendre leur revanche : ils créaient des histoires mettant en scène leurs amis ou leurs ennemis, lesquels s'y retrouvaient dans des situations cocasses ou catastrophiques, selon le cas. Quand il n'existait plus aucune garantie d'authenticité, le chantage devenait à la fois impossible et sans objet ; dans une société comme la Culture, où rien n'était interdit ou presque, et où l'argent aussi bien que la notion de pouvoir personnel avaient purement et simplement disparu, il était doublement hors de propos.

Oui, décidément, cette machine devait être folle. Gurgeh se demanda si elle avait l'intention de le tuer. Il examina cette idée sous tous les angles en essayant de se persuader que la chose pouvait réellement se produire.

« Je sais ce qui se passe dans votre tête, Gurgeh, reprit le drone. Vous vous dites que je n'ai pas de preuves ; que j'aurais pu tout fabriquer. Que personne ne me croira. Eh bien, vous vous trompez. J'étais en liaison-temps réel avec un de mes amis, un Mental de CS rallié à ma cause, qui n'a jamais douté que je ferais un agent parfaitement compétent, et qui a étudié mon cas quand j'ai déposé mon recours. Ce qui s'est passé entre nous ce matin est gravé dans les moindres détails dans un Mental aux références morales irréprochables, et avec un degré de fidélité que ne sauraient égaler les moyens techniques habituellement disponibles.

« Mon moyen de pression sur vous ne peut être soupçonné de falsification, Gurgeh. Si vous ne me croyez pas, demandez donc à votre ami Amalk-ney. Il confirmera mes dires. Il est peut-être stupide et ignorant, mais il sait sûrement distinguer le vrai du faux. »

La pluie frappait le visage impuissant et inerte de Gurgeh. Il avait la mâchoire pendante, la bouche ouverte ; il se demanda s'il finirait noyé. Noyé par la pluie qui tombait.

Qui rejaillissait sur le petit corps du drone et s'égouttait sur l'homme immobilisé tandis que les gouttes croissaient en taille et en force.

« Vous vous demandez ce que je veux de vous ? dit le drone. (Gurgeh essaya de bouger ses globes oculaires pour signifier « non », rien que pour exaspérer la machine, mais celle-ci ne parut rien remarquer.) De l'aide, reprit-il. J'ai besoin de votre aide. Il faut que vous parliez en ma faveur. Que vous alliez trouver Contact et que vous ajoutiez votre voix à celles qui exigent ma réintégration dans le service actif. »

La machine descendit en piqué vers son visage ; il la sentit exercer une traction sur son col. En une secousse, sa tête et le haut de son torse décollèrent du sol détrempé ; impuissant, il se retrouva face à face avec la coque gris-bleu de la petite machine. Format de poche, songea-t-il ; il regrettait de ne pouvoir cligner les yeux, mais par la même occasion il remerciait la pluie. Oui, cette machine était au format de poche ; elle aurait aisément tenu dans une des poches de son manteau.

Il eut envie de rire.

« Vous ne voyez donc pas ce qu'ils m'ont fait, *homme* ? s'écria la machine en secouant Gurgeh. On m'a castré, diminué, paralysé ! Ce que vous ressentez en ce moment : l'impuissance, la certitude que vos membres sont là, alliée à l'incapacité de les actionner ! Ma situation est comparable, sauf que moi, je sais qu'ils ne sont *pas* là ! Vous ne comprenez donc pas ? Non ? Saviez-vous qu'autrefois les gens perdaient des membres entiers, et de manière définitive ? Alors, on a oublié son histoire sociale, petit Jernau Gurgeh ? Hein ? (La machine le secoua à nouveau. Il sentit et entendit ses dents s'entrechoquer.) Vous souvenez-vous de ces mutilés, à l'époque où les bras et les

jambes coupés ne repoussaient pas encore tout seuls ? En ce temps-là, les humains pouvaient perdre un membre dans une explosion, dans un accident, par amputation ; mais ils le croyaient toujours là, ils avaient l'impression de le sentir encore ; on appelait cela les « membres fantômes ». Ces bras et ces jambes dépourvus de toute réalité étaient le siège de démangeaisons et de douleurs, mais ils ne fonctionnaient plus. Vous vous rendez compte ? Pouvez-vous imaginer cela, vous, homme de la Culture, avec votre repousse génomanipulée, votre cœur redessiné, vos glandes altérées, votre filtre cérébral anti-caillots, vos dents sans défaut et votre système immunitaire parfait ? *Êtes-vous capable d'imaginer cela ?* »

Le drone laissa Gurgeh retomber à terre. Sa tête eut un soubresaut et il sentit ses dents sectionner le bout de sa langue. Un goût salé lui emplît la bouche. Maintenant, il allait vraiment se noyer. Dans son propre sang. Il attendit que surgisse la vraie terreur. La pluie lui coulait dans les yeux, mais il ne pouvait pas pleurer.

« Eh bien, représentez-vous cela, mais multiplié par huit, par bien plus encore ; essayez de comprendre ce que je ressens, moi le bon soldat qui se bat pour tout ce que nous chérissons, moi qui étais destiné à traquer et pourfendre les barbares qui nous entourent ! Disparu, le bon soldat ! Rasé, fini, vous m'entendez, Jernau Gurgeh ! Mes systèmes sensoriels, mes armes, même ma capacité-mémoire... Tout cela diminué, ravagé : mutilé, en un mot. Je jette un coup d'œil à l'intérieur de deux ou trois coquilles de jeu de Frappe, je vous plaque au sol au moyen d'un champ à huit forces et je vous y maintiens avec une pâle imitation d'effecteur électromagnétique... Mais tout cela n'est rien, Jernau Gurgeh ; rien du tout. Un écho, une ombre... rien... »

Le drone s'éleva dans les airs, s'éloignant de lui.

Puis il lui rendit l'usage de son corps. Gurgeh s'efforça tant bien que mal de se relever et passa un doigt sur le bout de sa langue ; le sang avait cessé de couler et obstruait la plaie. Légèrement étourdi, il se mit sur son séant et tâta l'arrière de son crâne, à l'endroit où il avait heurté le sol. Ce n'était pas

douloureux. Il regarda alors le petit corps dégoulinant de la machine flottant au-dessus du sentier.

« Je n'ai rien à perdre, Gurgeh, fit cette dernière. Aidez-moi ou j'anéantis votre réputation. N'en doutez surtout pas. Même si cela n'avait pratiquement aucune importance pour vous – ce dont je doute fort –, je le ferais pour le plaisir de vous causer fût-ce la plus petite gêne. Et je le ferais encore si, à l'inverse, il n'y avait rien de plus important pour vous, au point que vous vous en donniez la mort – ce dont je doute également. Je n'ai encore jamais tué d'être humain. L'occasion m'en aurait sans doute été donnée, ici ou là, à un moment ou à un autre, si on m'avait permis de rejoindre les rangs de CS... mais je me contenterai d'un suicide provoqué par mes soins. »

Gurgeh tendit le bras en direction de la machine. Son manteau pesait sur ses épaules. Ses pantalons étaient trempés.

« Je vous crois, déclara-t-il. C'est d'accord. Mais que dois-je faire ?

« Je vous l'ai dit, répondit le drone dont la voix couvrait le hurlement du vent dans les arbres et le martèlement de la pluie sur les hautes herbes oscillantes. Parlez en ma faveur. Vous avez plus d'influence que vous ne le croyez. Servez-vous-en.

« Mais c'est faux, je...

« J'ai lu votre courrier, Gurgeh, répliqua le drone d'une voix empreinte de lassitude. Vous ne savez donc pas ce que signifie une invitation à titre d'hôte sur un VSG ? C'est ce qui se rapproche le plus d'une offre d'embauche directe. On ne vous a donc rien appris, à part les jeux ? Contact veut vous enrôler. Officiellement, ils ne jouent jamais les chasseurs de têtes ; il faut poser sa candidature, et, une fois qu'on est admis, c'est dans l'autre sens que ça se passe. Pour faire partie de CS, il faut attendre d'y être invité. Mais ils vous veulent, c'est certain... Grands dieux, l'ami, vous ne savez donc pas saisir les allusions ?

« En supposant que vous ayez raison, que suis-je censé faire ? M'amener tout simplement chez Contact et leur dire : « Reprenez ce drone avec vous » ? Ne soyez pas stupide. Je ne saurais même pas par quel bout commencer. »

Il ne voulait surtout pas mentionner la visite du drone de Contact.

Mawhrin-Skel l'en dispensa.

« Est-ce qu'ils n'ont pas déjà pris contact avec vous ? interrogea-t-il. Avant-hier soir ? »

Gurgeh se remit sur ses pieds en vacillant et brossa son manteau du revers de la main pour en chasser la terre sablonneuse. Le vent charriait des rafales de pluie. Le village côtier et la vaste demeure de son enfance avaient presque disparu derrière le rideau sombre et mouvant de la pluie.

« Eh oui, je vous surveillais, Jernau Gurgeh, reprit Mawhrin-Skel. Je sais que Contact s'intéresse à vous. Je me demande ce qu'ils peuvent bien vous vouloir, mais je vous suggère de chercher à le savoir. Même si vous ne voulez pas jouer, vous avez intérêt à plaider en ma faveur de manière sacrément convaincante ; je vous tiens à l'œil. Je saurai bien si vous le faites ou non... Je vais vous le prouver. Regardez. »

Un écran sortit de la face antérieure du drone et s'épanouit comme une étrange fleur plate pour former un carré d'environ vingt-cinq centimètres de côté. Il s'éclaira brusquement, trouant l'obscurité pluvieuse, et montra Mawhrin-Skel répandant brièvement une clarté d'une blancheur aveuglante au-dessus de la table de pierre, chez Hafflis. La scène était filmée d'en haut, sans doute d'un point situé non loin d'une des nervures de pierre qui coiffaient la terrasse. Gurgeh revit la tranchée remplie de braises s'aviver, les lampions et les fleurs tomber. Il entendit à nouveau Chamlis dire : « Flûte ! J'ai dit quelque chose qui l'a vexé, vous croyez ? » Il se revit prendre place, le sourire aux lèvres, devant la grille du jeu de Frappe.

La scène s'effaça et fut remplacée par une autre, peu distincte et filmée d'en haut. Un lit, son propre lit, dans la chambre principale d'Ikroh. Il reconnut sous lui Ren Myglan, dont les petites mains baguées lui trituraient le dos. Il y avait aussi le son :

« ...Ah, Ren, mon petit, mon enfant, mon amour...

« ... Jernau... »

« Vous n'êtes qu'une ordure », dit-il au drone.

La scène s'évanouit à son tour et le son fut coupé. L'écran se replia sur lui-même, aspiré à l'intérieur de la coque du drone.

« Tout juste, et vous avez intérêt à ne pas l'oublier, Jernau Gurgeh, déclara Mawhrin-Skel. Ces extraits-là étaient facilement falsifiables, mais vous et moi savons bien qu'ils étaient réels, n'est-ce pas ? Je vous l'ai dit : je vous surveille. »

Gurgeh cracha le sang qu'il avait dans la bouche.

« Vous ne pouvez pas faire ça. Personne n'a le droit de se comporter ainsi. Vous ne vous en tirerez...

« ... pas comme ça ? Ma foi, peut-être pas, en effet. Seulement, même si j'échoue, il se trouve que ça m'est complètement égal. Je n'en serai pas plus mal loti qu'avant. Je tente ma chance quand même. »

Le drone fit une pause, s'ébroua – littéralement – pour débarrasser sa coque de toutes ses gouttes d'eau, puis s'entoura d'un champ sphérique qui l'assécha, la laissa parfaitement propre et l'abrita de la pluie.

« Vous ne comprenez donc pas ce qu'ils m'ont fait, l'ami ? J'aurais préféré ne jamais voir le jour plutôt que de devoir errer éternellement d'un bout à l'autre de la Culture sans jamais oublier ce que j'ai perdu. M'arracher mes griffes, m'ôter mes yeux et me précipiter dans un paradis fait pour d'autres... Ils appellent cela de la compassion. Pour moi, c'est de la torture. C'est obscène, Gurgeh. C'est barbare, *diabolique*. Reconnaissez-vous ce vieux mot ? Oui, je vois que oui. Eh bien, essayez d'imaginer ce que je ressentirais, et ce que je pourrais faire... Pensez-y, Gurgeh. Pensez à ce que vous pouvez faire pour moi, et à ce que je peux vous faire à *vous*. »

La machine s'éloigna une nouvelle fois et s'enfonça dans la pluie battante. Les gouttes glacées rejaillissaient sur l'invisible globe de champs magnétiques, et de petits filets d'eau sillonnaient la surface transparente de la sphère ainsi formée pour se rejoindre au-dessous de la machine et ruisseler sans interruption jusque dans l'herbe.

« Vous aurez bientôt de mes nouvelles. Au revoir, Gurgeh », fit Mawhrin-Skel.

Sur ces mots, le drone prit un départ fulgurant et fonça vers le ciel en laissant derrière lui un sillage en forme de cône gris. En quelques secondes, Gurgeh le perdit de vue.

Il resta là quelques instants à ôter sable et brins d'herbe de ses vêtements détrempés, puis fit demi-tour et rebroussa chemin sous la pluie incessante et les rafales de vent.

Une seule fois il regarda en arrière, pour jeter un coup d'œil à la maison où il avait grandi ; mais la bourrasque qui s'enflait autour des crêtes arasées des dunes en enfilade avait complètement obscurci la disposition chaotique de ces bâtiments jetés au hasard.

« Mais enfin, Gurgeh, qu'est-ce que tu as ?

« Je ne peux pas te le dire ! »

Il marcha jusqu'au mur du fond de la pièce principale, fit demi-tour et revint sur ses pas avant d'aller se poster devant la fenêtre de Chamlis. Là, il contempla la place.

Les gens allaient et venaient ou restaient attablés sous les auvents et les arches des galeries de marbre vert pâle qui bordaient la grand-place du village. Les fontaines chantaient, les oiseaux voletaient d'arbre en arbre et, sur les tuiles du kiosque central, lequel servait à la fois de scène, d'estrade et de support d'holo-écran, s'était posé un *tzile* presque aussi grand qu'un humain adulte. Il était étalé de tout son long, une patte pendant au bord du toit ; on voyait son tronc mince, sa queue et ses oreilles se contracter spasmodiquement : il rêvait. Ses bagues, bracelets et boucles d'oreilles scintillaient au soleil. Sous les yeux de Gurgeh, la créature se contorsionna paresseusement et entreprit de se gratter nonchalamment la nuque, au niveau de la dernière collerette. Puis sa trompe noire retomba, comme vaincue par l'épuisement, et s'agita de-ci, de-là durant quelques secondes. Un rire s'éleva des tables voisines et s'envola dans l'air tiède. Dans le lointain, un dirigeable rouge flottait au-dessus des collines, comme un énorme caillot de sang dans le bleu du ciel.

Gurgeh se retourna face à la pièce. Il y avait quelque chose dans cette place, dans le village tout entier, qui le dégoûtait, l'irritait profondément. Yay avait raison : tout cela était trop protégé, trop mièvre et trop ordinaire. On se serait cru sur une planète. Il se dirigea vers l'endroit où Chamlis planait dans l'air, non loin du grand vivier. L'aura du vieux drone était grise de contrariété. Vibrant d'exaspération, il s'empara d'une petite boîte de nourriture pour poissons ; le couvercle du vivier se souleva et Chamlis saupoudra la surface de granulés ; les

poissons-miroir aux écailles étincelantes remontèrent en ondoyant vers la surface ; leurs bouches s'ouvraient et se fermaient selon un rythme régulier.

« Voyons, Gurgeh, raisonna Chamlis. Comment veux-tu que je t'aide si tu refuses de me dire ce qui ne va pas ?

« Réponds-moi, c'est tout. As-tu un moyen de savoir plus précisément de quoi Contact voulait m'entretenir l'autre jour ? Puis-je reprendre contact avec eux ? Sans que personne ne l'apprenne ? Ou alors... (Il secoua la tête, enfouit son front dans ses mains.) Non, quelques personnes l'apprendront sans doute, mais cela n'a pas d'importance... »

Il s'immobilisa devant le mur et se mit à contempler la teinte chaude des blocs de grès entre les tableaux. L'appartement était de style ancien. Le jointoiment des pierres était de couleur sombre et incrusté de petites perles blanches. Gurgeh suivit du regard ces enfilades de nacre en s'efforçant de réfléchir, de savoir ce qu'il pouvait demander et ce qui lui était interdit.

« Je peux appeler les deux navires que je connais, répondit Chamlis. Ceux que j'ai contactés en premier lieu ; je peux leur poser la question. Ils sauront peut-être ce que Contact allait te proposer. (Chamlis regardait les poissons argentés absorber lentement leur nourriture.) Tout de suite, si tu veux.

« Oui, s'il te plaît », fit Gurgeh en tournant le dos aux blocs de grès artificiel et aux perles de culture.

Ses souliers claquèrent sur le carrelage à motif tandis qu'il retraversait la pièce. De nouveau ce fut la place inondée de soleil, et le tzile toujours endormi dont il voyait remuer les mâchoires. Il se demanda à quelle langue étrange appartenaient les mots que formait sa bouche.

« Il me faudra attendre la réponse plusieurs heures, l'informa Chamlis. (Le couvercle du vivier retomba ; le drone remplaça la boîte de granulés dans le tiroir d'une minuscule et délicate console située juste à côté.) Les deux vaisseaux se trouvent à une distance assez considérable. (Il tapota le flanc du vivier au moyen d'un champ teinté d'argent ; les poissons vinrent gracieusement voir ce qui se passait.) Mais pourquoi ? reprit le drone en regardant Gurgeh. Qu'y a-t-il de changé ?

Quel genre d'ennuis t'es-tu... as-tu bien pu t'attirer ? Je t'en prie, Gurgeh. Dis-le-moi. Je tiens à t'aider. »

Flottant dans les airs, la machine se rapprocha de l'homme qui se tenait debout devant la fenêtre, les yeux rivés au spectacle de la place, les mains nouées (il les tordait sans s'en rendre compte). Le vieux drone ne l'avait jamais vu en proie à une telle détresse.

« Rien, répondit désespérément Gurgeh en secouant la tête, mais sans regarder le drone. Rien n'a changé. Je n'ai pas d'ennuis. J'ai simplement besoin d'obtenir quelques renseignements. »

La veille, il était revenu tout droit à Ikroh. Il était allé se tenir dans le grand salon, où la maison avait allumé un feu de cheminée quelques heures plus tôt en entendant le bulletin météorologique, et y avait ôté ses vêtements sales et trempés, qu'il avait tous jetés au feu. Puis il avait pris un bain bouillant avant d'entrer dans son sauna, suant et soufflant tant il tenait à se sentir propre. L'eau du bassin où il s'immergea ensuite était si froide qu'une mince pellicule de glace s'était formée à sa surface. Il avait plongé, s'attendant plus ou moins à ce que son cœur s'arrête sous le choc.

Puis il était retourné s'asseoir au salon et avait contemplé la flambée. Il avait essayé de se reprendre, et, dès qu'il s'était senti les idées claires, il avait appelé Chiark Central.

« Gurgeh ? Makil Stra-bey à votre service. Alors, ça boume ? On n'a tout de même pas reçu une deuxième visite de Contact ?

« Non. Mais j'ai comme l'impression qu'ils ont laissé quelque chose chez moi en partant. Quelque chose comme un dispositif de surveillance.

« Comment ? Vous voulez dire... un mouchard, un micro-système, ce genre de chose ?

« Exactement », répondit-il en se laissant aller en arrière contre le dossier du vaste canapé.

Il était vêtu d'une toge toute simple. Après son bain, il se sentait la peau récurée, luisante de propreté. Étrangement, le ton amical et compréhensif de Central lui faisait du bien ; tout

allait s'arranger, il trouverait quelque chose. Il se faisait probablement du mauvais sang pour rien ; Mawhrin-Skel n'était qu'une machine démente, insensée, qui se berçait de rêves de pouvoir et d'illusions de grandeur. Elle ne pourrait rien prouver ; et si elle lançait des accusations sans fondement, personne ne l'écouterait.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes sous surveillance ? »

« Je ne peux pas vous le dire, répondit Gurgeh. Il faut m'excuser. Mais j'ai mes raisons. Vous pouvez m'envoyer quelque chose – drone ou autre – ici, à Ikroh, pour tout passer au crible ? En admettant qu'ils aient vraiment caché quelque chose, pourriez-vous le localiser ? »

« S'il s'agit de technologie courante, oui. Tout dépend du degré de raffinement. Les vaisseaux de guerre peuvent mettre en place une surveillance électronique passive par le biais de leur effecteur électromagnétique ; Ils peuvent vous observer à travers cent kilomètres d'écorce terrestre depuis le système stellaire voisin et vous dire ce que vous avez mangé au petit déjeuner. De la technologie d'hyperespace, ça ; il existe des moyens de s'en protéger, mais on ne sait jamais quand la surveillance est active.

« Ce n'est certainement pas aussi complexe ; juste un micro, une caméra, quelque chose comme ça.

« Alors, ça ne devrait pas poser problème. Une minute et on vous déplace une équipe de drones. Vous voulez qu'on bloque ce canal-comm ? Impossible de le rendre totalement imperméable, mais on peut toujours leur compliquer la tâche.

« S'il vous plaît, oui.

« Entendu. Détachez le bipeur de votre terminal et enfoncez-le dans votre oreille. On va sono-sonder l'extérieur. »

Gurgeh s'exécuta. Déjà il se sentait mieux. Central semblait savoir ce qu'il faisait.

« Merci, Central, dit-il. J'apprécie votre aide.

« Eh ! Inutile de nous remercier, Gurgeh ! Après tout, on est là pour ça. Et en plus, on s'amuse ! »

Gurgeh sourit. On entendit un choc sourd quelque part au-dessus de la maison : l'équipe de drones de Central venait d'arriver.

Ils fouillèrent le moindre recoin en quête d'équipements sensoriels, renforcèrent la sécurité des bâtiments et des terres, polarisèrent les fenêtres et tirèrent les rideaux ; ils placèrent une espèce d'alèse spéciale sous le canapé où il était assis, et allèrent même jusqu'à installer un genre de filtre ou de valve dans la cheminée.

Plein de reconnaissance, Gurgeh se sentait dorloté, à la fois important et inepte.

Il se mit au travail. Son terminal lui permit d'interroger les banques de données de Central, qui contenaient naturellement toutes les informations – qu'elles soient relativement banales, importantes ou utiles – accumulées depuis toujours par la Culture. Un océan quasi infini de faits, de sensations, de théories et d'œuvres d'art que le réseau informatif de la Culture accroissait à chaque seconde à un rythme torrentiel.

On y trouvait à peu près ce qu'on voulait pourvu qu'on sache formuler correctement ses questions. Et même si on ne savait pas, on y puisait encore beaucoup de choses. La Culture disposait en théorie d'une liberté d'information totale ; mais en pratique, il y avait une limite : les informations détenues par tout être conscient étaient considérées comme relevant de sa vie privée. Les données stockées dans un Mental – par opposition aux systèmes non conscients tels que les banques de mémoire de Central – étant partie intégrante de son être, elles devenaient aussi sacro-saintes que le contenu du cerveau humain. Un Mental pouvait renfermer n'importe quelle série de faits ou d'opinions sans être obligé pour autant de révéler à quiconque ce qu'il savait, ce qu'il pensait, et ses raisons de le penser.

Ainsi, tandis que Central protégeait son intimité, Gurgeh découvrit-il sans devoir mettre Chamlis à contribution que Mawhrin-Skel avait probablement dit la vérité ; à certains niveaux, il était réellement très difficile de falsifier un enregistrement, et les drones dotés de fonctions supérieures à la moyenne savaient intervenir à ces niveaux-là. Leurs enregistrements (surtout si un Mental assistait au processus au

moyen d'une liaison-temps réel) pouvaient très bien passer pour authentiques. Gurgeh sentit s'évanouir son regain d'optimisme.

En outre, un Mental de CS officiant à bord de l'Unité Offensive Limitée *Diplomate canonnière* avait bel et bien soutenu le recours déposé par Mawhrin-Skel contre son exclusion de Circonstances Spéciales.

La sensation de malaise hébété l'envahit à nouveau.

Il ne put découvrir quand Mawhrin-Skel et l'UOL étaient entrés en contact pour la dernière fois ; là encore, on touchait à la vie privée. Le concept de vie privée lui fit monter aux lèvres un ricanement plein d'amertume : il en avait décidément eu bien peu, depuis quelques jours... et quelques nuits.

Mais il obtint confirmation d'un fait : même dans le civil, un drone tel que Mawhrin-Skel était capable de maintenir une liaison-temps réel unilatérale avec ce genre de vaisseau, et à des distances considérables, tant que ce dernier restait en attente d'un signal dont il connaissait d'avance la provenance. Gurgeh ne put découvrir sur le moment en quel endroit de la galaxie se trouvait le *Diplomate canonnière* – les navires de CS gardaient ordinairement le secret sur leur position –, mais demanda à en être officiellement informé.

D'après les informations qu'il venait de recueillir, Mawhrin-Skel ne pouvait prétendre que le Mental avait enregistré leur conversation si le vaisseau se trouvait alors à plus de vingt millénaires ; si l'on s'apercevait qu'il était alors à l'autre bout de la galaxie, preuve serait faite que le drone avait menti, et Gurgeh serait sauvé.

Il espérait de toutes ses forces que le navire était à l'autre bout de la galaxie au moment critique ; qu'il se trouvait au moins à cent mille années-lumière ; qu'il était devenu fou et s'était précipité dans un trou noir ; qu'il avait décidé de faire route vers une autre galaxie, ou encore qu'il était tombé sur un vaisseau d'étrangers hostiles assez puissant pour le réduire en poussière... n'importe quoi pourvu que le *Diplomate canonnière* n'ait pas été en train de croiser dans les parages, ce qui lui aurait permis d'établir la liaison-temps réel.

À part cela, toutes les affirmations de Mawhrin-Skel concordait. La chose était en effet faisable. Gurgeh pouvait parfaitement être victime d'un chantage. Assis sur son divan devant le feu mourant, les drones de Central flottant dans tous les coins de la maison en bourdonnant et cliquetant, il regardait fixement les cendres grisâtres en songeant : *Si seulement tout cela n'était qu'un mauvais rêve ! Si seulement rien n'était arrivé !* Et il se maudissait de s'être laissé aller à tricher sous la pression de ce petit drone.

Pourquoi ? se demandait-il. Pourquoi ai-je fait une chose pareille ? Comment ai-je pu être aussi bête ? Sur le moment, il y avait vu un risque fascinant, irrésistible ; un peu fou mais, après tout, n'était-il pas, lui, Gurgeh, différent des autres ? N'était-il pas le prestigieux joueur-de-jeux à qui l'on passait tous ses caprices et qu'on laissait libre de fixer lui-même les règles du jeu ? Il n'avait pas réellement cherché à se couvrir de gloire. Ce n'était pas cela. Et puis, de toute façon, il avait déjà gagné la partie. Non, ce qu'il voulait, c'était que *quelqu'un*, n'importe quel sujet de la Culture, réussisse une Grille Totale. C'était bien ça, non ? Cela ne lui ressemblait guère de tricher. Cela ne lui était encore jamais arrivé, et on ne l'y reprendrait plus. Comment Mawhrin-Skel avait-il pu lui faire faire une chose pareille ? *Mais pourquoi ai-je fait ça ?* se demanda-t-il encore. Ne pouvait-on faire en sorte que rien de tout cela ne soit jamais arrivé ? Ne pouvait-on recourir au voyage dans le temps, qu'il puisse repartir en arrière et arrêter tout cela ? On avait des vaisseaux qui faisaient le tour de la galaxie en quelques années seulement, et qui savaient dénombrer les cellules de votre corps à des années-lumière de distance, mais on ne pouvait pas repartir une seule misérable journée en arrière et modifier une toute petite décision sottise et honteuse...

Il serra les poings et essaya de briser le terminal qu'il tenait dans sa main droite, mais n'y réussit pas. Sa main lui faisait toujours mal.

Il s'efforça de réfléchir calmement, d'envisager le pire. La Culture n'ayant dans l'ensemble aucune considération pour la réputation individuelle, elle ne s'intéressait guère au scandale – il ne se passait d'ailleurs jamais grand-chose de scandaleux en

son sein. Gurgeh avait néanmoins une certitude : si Mawhrin-Skel rendait publics ses prétendus enregistrements, ils feraient leur chemin ; les gens en entendraient parler.

Il existait quantité de réseaux d'information ou d'actualités au sein du complexe de communication qui liait tous les habitats de la Culture, qu'il s'agît de vaisseaux, d'astéroïdes, d'Orbitales ou de planètes. Il y aurait bien quelque part un individu trop heureux de diffuser largement les enregistrements de Mawhrin-Skel. Gurgeh connaissait l'existence de deux ou trois réseaux-jeux de création récente dont les animateurs, les rédacteurs et les correspondants le considéraient, lui et les autres joueurs célèbres, comme formant une espèce de hiérarchie gênante et outrageusement privilégiée. Ces gens-là pensaient qu'on accordait trop d'attention à un nombre trop limité de joueurs, et cherchaient à discréditer ce qu'ils appelaient la « vieille garde » (catégorie dans laquelle ils le rangeaient, ce qui ne laissait pas de l'amuser). Le témoignage de Mawhrin-Skel les comblerait de joie. Naturellement, une fois que l'affaire éclaterait au grand jour, il pourrait toujours tout démentir en bloc ; malgré les preuves accablantes, il y aurait certainement des gens pour le croire. Mais les autres joueurs top niveau, les réseaux sérieux et réputés, ceux qui faisaient autorité... ces gens ne s'en laisseraient pas conter, et c'était cette perspective qu'il ne pouvait supporter.

Il continuerait à jouer, on le laisserait publier ses articles et demander leur droit de diffusion ; un grand nombre d'entre eux seraient sans doute adoptés. Moins fréquemment qu'avant, peut-être, mais il ne serait pas totalement frappé d'ostracisme. Ce serait bien pis : on ferait envers lui preuve de compassion, de compréhension, de tolérance. Mais on ne lui pardonnerait pas.

Pourrait-il jamais accepter cela ? Saurait-il essuyer patiemment cette tempête d'insultes, de regards entendus et de pitié triomphante de la part de ses rivaux ? Finirait-elle par se calmer, cette tempête ? Quelques années suffiraient-elles à tout faire oublier ? Non, songea-t-il. Pas dans mon cas à moi. Jamais il ne s'en libérerait. Il ne pouvait dire à Mawhrin-Skel : déballe le tout et advienne que pourra. Non, le drone avait dit vrai ; cela détruirait sa réputation, et sa personne par la même occasion.

Il regarda les bûches prendre une teinte rouge de plus en plus sombre dans l'âtre aux vastes proportions, puis perdre leur consistance et virer au gris. Il informa Central qu'il en avait terminé ; ce dernier rétablit alors l'ordre dans la maison, et le laissa seul avec ses pensées.

Le lendemain matin, il s'éveilla dans le même univers ; ce n'était pas un cauchemar, le temps n'était pas reparti en arrière. Tout était vraiment arrivé comme il s'en souvenait.

Il prit une voiture souterraine et se rendit à Celleck, le village où Chamlis Amalk-ney vivait seul, entouré d'une caricature désuète de domesticité humaine, dans un cadre composé de murs incrustés ou peints, de meubles anciens et de vivariums à poissons ou à insectes.

« Je vais faire mon possible, Gurgeh, soupira Chamlis, qui vint le rejoindre auprès de la fenêtre et se mit à regarder lui aussi vers la place. Mais je ne peux te garantir que mes efforts passeront inaperçus des commanditaires de cette visite de Contact. Ils en déduiront peut-être que tu t'intéresses à leur offre, finalement.

« Peut-être est-ce le cas, répondit Gurgeh. Il se peut que je souhaite m'entretenir de nouveau avec eux, je ne sais pas.

« Ma foi, j'ai fait parvenir le message à mes amis, mais... »

Soudain, une idée paranoïaque lui vint à l'esprit. Il se tourna brusquement vers Chamlis.

« Ces amis dont tu parles, ce sont des vaisseaux, n'est-ce pas ?

« En effet, dit Chamlis. Tous les deux.

« Comment s'appellent-ils ?

« *Mais oui, je t'aime ! et Veuillez consulter la notice.*

« Ce ne sont pas des navires de guerre ?

« Avec des noms pareils ? Non, ce sont des UCG, naturellement.

« Ouf ! fit Gurgeh en se détendant quelque peu. (Il reporta son regard sur la place du village.) Tant mieux. Je préfère ça, poursuivit-il avant de prendre une profonde inspiration.

« Gurgeh, je t'en prie... Peux-tu me dire ce qui ne va pas ? (La voix de Chamlis était douce, presque attristée.) Tu sais bien que ton secret ne sortira pas d'ici. Laisse-moi te venir en aide. Je souffre de te voir dans cet état. Si je peux faire quoi que ce...

« Non, coupa Gurgeh en regardant de nouveau la machine. Tu ne peux rien faire, ajouta-t-il en secouant la tête. Rien, absolument rien de plus. Sinon, je te le ferai savoir. (Il s'éloigna de la fenêtre sous le regard de Chamlis.) Il faut que je m'en aille, maintenant. À bientôt, Chamlis. »

Il rejoignit le circuit souterrain et prit place dans une voiture, les yeux rivés au sol. La machine dut l'interroger quatre fois avant qu'il comprenne que c'était à lui qu'elle s'adressait : elle lui demandait sa destination. Il la lui donna.

Il regardait fixement l'un des écrans muraux, contemplant les étoiles immobiles, lorsque son terminal bipa.

« Gurgeh ? Makil Stra-bey, soi-même en personne, encore et toujours !

« Quoi ? jeta-t-il, irrité par le ton de camaraderie désinvolte du Mental.

« Ce vaisseau, là... Il vient de me répondre, avec les renseignements que vous cherchiez. »

Gurgeh fronça les sourcils.

« Quel vaisseau ? Quels renseignements ?

« Mais le *Diplomate canonnière*, ô grand homme de jeux. Donnait sa position. »

Il sentit son cœur battre à grands coups et sa gorge se contracter à l'extrême.

« Ah, oui, réussit-il à proférer. Et alors ?

« Eh bien, il n'a pas répondu directement, mais contacté son VSG amiral, la *Juvénile Indiscrétion*, en lui demandant de confirmer sa propre position.

« Oui, bon, et alors ? Quelle est-elle ?

« Il se trouve dans l'amas d'Altabien-Nord. Il a donné ses coordonnées, mais sachez qu'elles ne sont précises qu'au...

« Au diable les coordonnées ! cria Gurgeh. Où est cet amas ? À quelle *distance* d'ici ?

« Hé ! Du calme ! À peu près à deux virgule cinq mille millénaires d'ici. »

Gurgeh se laissa aller en arrière contre le dossier de son siège et ferma les yeux. La voiture ralentit.

Deux mille cinq cents années-lumière. Comme disaient ces passagers de VSG si distingués qui n'en étaient pas à leur premier voyage : une belle balade. Mais bien assez courte (il s'en fallait de beaucoup !) pour qu'un vaisseau de guerre puisse viser un effecteur avec une grande précision, projeter à travers l'espace un champ palpeur d'une seconde-lumière de diamètre et capter l'étincelle, faible mais bien réelle, de lumière cohérente HV émise par une machine au format de poche.

Il tenta de se persuader que cela ne constituait toujours pas une preuve, que Mawhrin-Skel pouvait encore avoir menti. Mais en même temps il vit une menace dans le fait que le navire de guerre n'ait pas répondu directement, mais par l'intermédiaire de son VSG, source d'information encore plus fiable, pour confirmer sa position.

« Vous voulez le reste du message de cette UOL ? fit Central. Ou est-ce que vous allez encore m'arracher la tête ? »

Gurgeh fut interloqué.

« Je ne comprends pas », dit-il.

La voiture souterraine vira sur elle-même et ralentit encore. Il aperçut la galerie de transit d'Ikroh qui pendait sous la surface de la Plate-forme comme un édifice renversé.

« Bizarre, bizarre, de plus en plus bizarre, reprit Central. Vous êtes entré en communication avec ce vaisseau derrière mon dos ou quoi, Gurgeh ? Le message est : “Ravis que vous repreniez contact avec nous.” »

Trois jours passèrent. Il ne tenait pas en place. Il avait bien essayé de lire – des essais, de vieux livres, des écrits de sa propre main laissés en chantier –, mais chaque fois il se surprenait à relire indéfiniment le même passage, la même page, le même écran en essayant de toutes ses forces de l'assimiler, mais en sentant en même temps ses pensées se détourner constamment des mots, des diagrammes et des illustrations qu'il avait sous les yeux, refusant d'absorber quoi que ce soit, revenant inlassablement à la même rengaine, la même ronde infernale d'interrogations et de remords. Pourquoi avait-il fait une chose pareille ? Existait-il une issue ?

Il tenta d'endocriner des drogues apaisantes, mais il en fallait tellement pour obtenir le moindre effet qu'il ne réussit qu'à se plonger dans la torpeur. Il essaya successivement *Bleu Vif*, *Tranchant* et *Focale* pour s'obliger à se concentrer, mais ne réussit qu'à faire naître une trémulation quelque part à l'arrière de son crâne, et finalement à s'épuiser. Cela n'en valait pas la peine. Son cerveau s'obstinait à se tourmenter, se tracasser ; il était inutile de chercher à le contrarier.

Il rejeta tous les appels. Lui-même appela deux ou trois fois Chamlis, mais sans rien trouver à lui dire. Son ami put seulement lui apprendre que les deux vaisseaux de Contact qu'il connaissait étaient entrés en communication avec lui ; l'un comme l'autre avait transmis son message à un certain nombre d'autres Mentaux. Tous deux se disaient surpris que Gurgeh ait été contacté si vite. Tous deux transmettraient son désir d'en savoir plus ; ni l'un ni l'autre n'en savait davantage sur ce qui se passait.

Mawhrin-Skel ne se manifesta pas. Gurgeh demanda à Central de localiser la machine, juste pour se faire une idée de l'endroit où elle se trouvait, mais cela se révéla impossible – ce qui, manifestement, rendit le Mental Orbital furieux. Puis il

voulut qu'on lui renvoie l'équipe de drones, qui passa une nouvelle fois la maison au crible. Central lui laissa une machine avec pour mission d'assurer une surveillance continue.

Gurgeh passa beaucoup de temps à se promener dans les forêts et les collines voisines d'Ikroh, à arpenter, escalader et dévaler vingt ou trente kilomètres par jour dans le seul but de se retrouver le soir dans un état animal d'épuisement pur et simple.

Le quatrième jour, il commença à se dire que s'il ne faisait rien, s'il ne parlait à personne, s'il ne se remettait pas à communiquer ou écrire, il ne lui arriverait rien. Peut-être Mawhrin-Skel avait-il disparu à jamais. Peut-être les gens de Contact étaient-ils venus le chercher, peut-être lui avaient-ils permis de rentrer au bercail. Ou bien il avait définitivement perdu l'esprit et était allé se perdre dans l'espace. Ou alors, il avait pris au sérieux la vieille plaisanterie sur les énumérateurs stygliens et était parti dénombrer tous les grains de sable d'une plage quelconque.

La journée était belle. Assis parmi les branches basses d'un arbre à pain-de-soleil, dans le jardin d'Ikroh, il regardait à travers la voûte du feuillage un petit troupeau de *feyls* sortis de la forêt pour brouter les buissons de baies-à-vin bordant la dernière pelouse, tout en bas. Pâles et timides, ces animaux à l'allure squelettique, dont le pelage imitait les teintes de leur environnement, arrachaient nerveusement leur pitance aux brindilles en jouant des mâchoires et en agitant en tous sens leurs têtes triangulaires.

Gurgeh regarda par-dessus son épaule la maison, à peine visible entre les feuilles qui remuaient doucement.

Il vit un drone de très petite taille, gris-blanc, près d'une de ses fenêtres. Il se figea. Ce n'est peut-être pas Mawhrin-Skel, se dit-il. Trop loin pour en avoir la certitude. Peut-être est-ce Loash-machin-chose. Quoi qu'il en fût, la chose se trouvait à une quarantaine de mètres de lui, et dans son arbre il devait être pratiquement invisible. Impossible de le suivre à la trace : il avait laissé son terminal chez lui, chose qu'il faisait de plus en plus régulièrement ces temps-ci, même s'il était dangereux,

irresponsable, de se couper des réseaux d'information de Central, car cela revenait à s'isoler totalement du reste de la Culture.

Il retint son souffle et demeura parfaitement immobile.

La petite machine parut hésiter, suspendue dans les airs, puis s'orienta dans sa direction. Elle vint droit sur lui.

Ce n'était ni Mawhrin-Skel ni Loash-le-verbeux ; ce n'était même pas le même type de drone : plus évasé, plus renflé, il n'avait pas la moindre aura. La machine s'arrêta juste au-dessous de l'arbre et déclara d'une voix aimable :

« Monsieur Gurgeh ? »

Il sauta à terre. Les feyls sursautèrent et s'éclipsèrent aussitôt, bondissant dans la forêt en un enchevêtrement de formes vertes.

« Oui ? fit-il.

« Bonjour. Mon nom est Worthil ; je viens de Contact. Ravi de faire votre connaissance.

« Enchanté.

« Quel endroit charmant ! Cette maison, c'est vous qui l'avez fait construire ?

« Oui », dit encore Gurgeh.

Banalités superflues ; une nanoseconde pour interroger les mémoires de Central, et cette machine aurait appris la date exacte de l'édification d'Ikroh ainsi que l'identité de son constructeur.

« Vraiment très belle. On ne peut pas ne pas remarquer que les toits s'inclinent plus ou moins selon le même angle que les flancs des montagnes alentour. Est-ce une idée à vous ?

« Une théorie esthétique personnelle », admit Gurgeh, un peu plus impressionné.

Il n'en avait jamais fait part à personne. La machine dépourvue de champs examina les environs avec ostentation.

« Hmm... Oui, une bien jolie maison, et dans un décor imposant. Mais passons. Puis-je en venir à l'objet de ma visite ? »

Gurgeh s'assit en tailleur au pied de l'arbre.

« Je vous en prie, faites. »

Le drone descendit jusqu'au niveau du visage de l'homme.

« Tout d'abord, permettez-moi de vous faire nos excuses pour vous avoir quelque peu dérouté la dernière fois. Le drone qui vous a rendu visite a pris ses instructions un peu trop au pied de la lettre, semble-t-il ; pourtant, il faut dire à sa décharge que le temps nous est compté... Bref, je suis ici pour vous révéler tout ce que vous voulez savoir. Comme vous vous en doutez certainement, nous avons trouvé une chose qui pourrait bien vous intéresser. Néanmoins... (Le drone se détourna pour contempler une nouvelle fois la maison et le jardin.) Je ne saurais vous blâmer de ne pas vouloir quitter votre magnifique résidence.

« Il me faudrait donc voyager ?

« En effet. Dans un premier temps.

« Combien de temps ? »

Le drone parut hésiter.

« Puis-je vous parler d'abord de ce que nous avons trouvé ?

« Très bien, allez-y.

« Je crains que l'affaire ne doive rester strictement confidentielle, s'excusa le drone. Ce que je suis venu vous apprendre doit pour le moment rester entre nous. Vous comprendrez une fois que je vous aurai tout expliqué. Me donnez-vous votre parole que rien ne sortira d'ici ?

« Que se passerait-il si je disais non ?

« Je m'en irais, voilà tout. »

Gurgeh haussa les épaules, balaya de la main un petit morceau d'écorce resté accroché à l'ourlet de sa robe, dont il avait rassemblé les plis autour de lui.

« C'est entendu. Va pour le secret. »

Worthil remonta légèrement dans les airs et tourna brièvement sa face antérieure vers Ikroh.

« Mes explications prendront un certain temps. Verriez-vous un inconvénient à ce que nous nous retirions à l'intérieur ?

« Mais pas du tout », fit Gurgeh en se remettant sur ses pieds.

Il se trouvait à présent dans la plus grande salle de projection d'Ikroh. Les fenêtres étaient obscurcies et l'holoécran mural allumé ; le drone de Contact commandait aux dispositifs

intégrés de la pièce. Il éteignit les lumières. L'écran se vida, puis afficha la galaxie principale, vue en 2-D d'une distance considérable. Les deux Nuages se trouvaient du côté de Gurgeh : le plus gros en semi-spirale, avec sa longue queue sortant de la galaxie, et le plus petit vaguement en forme de Y.

« Les Nuages Majeur et Mineur, annonça le drone Worthil. Chacun distant d'environ cent mille années-lumière de l'endroit où nous nous trouvons actuellement. Vous les avez certainement déjà admirés depuis Ikroh ; on les distingue très facilement, bien que par rapport à eux vous soyez sur le bord inférieur de la galaxie principale, et que vous les voyiez donc à travers celle-ci. Nous avons trouvé un jeu que vous considérerez sans doute comme fort intéressant... ici. »

Un point vert apparut non loin du centre du plus petit des deux Nuages.

Gurgeh regarda le drone.

« Est-ce que ça n'est pas un peu loin ? s'enquit-il. Si je comprends bien, vous me suggérez d'aller y faire un tour.

« En effet, c'est loin ; en effet, nous vous proposons d'y aller. Le voyage prend presque deux ans à bord des vaisseaux les plus rapides, car le réseau énergétique se raréfie entre les amas stellaires. À l'intérieur même de la galaxie, il ne faudrait pas plus d'un an pour couvrir une telle distance.

« Mais... cela signifie que je serai absent quatre ans, réfléchit Gurgeh, la bouche sèche, les yeux rivés à l'écran.

« Mettons cinq, précisa le drone d'un ton neutre.

« C'est... ça fait un sacré bout de temps.

« Certes, et je comprendrais très bien que vous décliniez notre invitation. Néanmoins, nous sommes presque certains de l'intérêt que vous porterez à ce jeu. Avant tout, néanmoins, il faut que je vous parle un peu du contexte, car c'est là ce qui donne au jeu son caractère unique. »

Le point vert s'enfla, s'arrondit pour former un cercle approximatif. L'écran passa soudainement en mode super-holo, et la pièce s'emplit d'étoiles. Le cercle vert, qui était en fait un anneau de soleils, se mua en une sphère aux contours encore plus flous. Gurgeh eut brusquement l'impression de flotter,

comme cela lui arrivait parfois lorsqu'il était entouré de toutes parts par l'espace ou sa simulation.

« Ces étoiles, reprit Worthil (et les astres colorés en vert, au moins deux mille soleils, flamboyèrent brièvement), sont sous le contrôle de ce qu'il faut bien appeler un empire. (Le drone se retourna vers Gurgeh. Sur fond d'espace, il ressemblait à un vaisseau inconcevablement grand ; il y avait des étoiles aussi bien devant lui que derrière.) Il ne nous arrive pas souvent de découvrir dans l'espace un système de type impérial. En règle générale, ces formes de gouvernement archaïques s'étiolent bien avant que l'espèce en question ne s'arrache péniblement à sa planète et, à plus forte raison, bien avant qu'elle ne résolve le problème de la vitesse de la lumière – et on est bien obligé d'en passer par là, si l'on veut effectivement régner sur un volume d'espace digne d'intérêt. De temps à autre, pourtant, Contact déränge une méchante boule de roche et y déniche quelque chose de malfaisant. Chaque fois, on découvre une raison spécifique et singulière, une circonstance spéciale qui fait que la règle générale ne s'applique plus. Dans le cas du conglomerat que vous avez sous les yeux – mis à part les facteurs évidents, tels que notre arrivée relativement récente sur ce monde et l'absence de toute autre influence déterminante au sein du Nuage Mineur –, cette circonstance spéciale se trouve être un jeu. »

Gurgeh mit un moment pour assimiler ces déclarations. Puis il leva les yeux sur la machine.

« Un jeu ? l'interrogea-t-il.

« Un jeu que les autochtones appellent « Azad ». Il a une telle importance pour l'empire proprement dit que ce dernier lui a emprunté son nom. Vous avez devant vous l'Empire d'Azad. »

Gurgeh revint se plonger dans la contemplation de l'écran. Le drone poursuivit son exposé.

« L'espèce dominante est humanoïde, mais, contrairement à tout ce que nous connaissions – et certaines analyses prétendent que le phénomène constitue également un facteur de survie de l'empire en tant qu'organisation sociale –, elle se compose de trois sexes. »

Trois silhouettes se matérialisèrent au centre du champ de vision de Gurgeh ; on les aurait crues debout dans la sphère d'étoiles irrégulière. En supposant l'échelle respectée, leur taille était légèrement inférieure à celle de Gurgeh. Chacune d'entre elles avait son étrangeté propre, mais toutes lui parurent posséder des jambes courtaudes et des visages aplatis, très pâles et vaguement boursouflés.

« L'individu de gauche, reprit Worthil, appartient au sexe mâle ; il en a les testicules et le pénis. Celui du milieu est pourvu d'une espèce de vagin réversible ainsi que d'ovaires. Son vagin se retourne comme un gant afin d'implanter l'œuf fertilisé dans l'individu du troisième sexe, celui de droite, lequel possède un utérus. C'est le sexe de l'individu central qui est dominant. »

Gurgeh fut contraint de réfléchir à ce dernier terme.

« Qui est quoi ? demanda-t-il enfin.

« Dominant, répéta Worthil. « Empire » est synonyme de structure gouvernementale hiérarchique et centralisée – si l'on excepte les tendances schismatiques occasionnelles – dans laquelle le pouvoir est réservé à une classe économiquement privilégiée ; celle-ci conserve l'avantage, le plus souvent au moyen d'un mélange judicieux de répression et d'habile manipulation des moyens de diffusion de l'information et de ses propres représentants, qui sont en apparence généralement indépendants. En résumé, tout y est rapports de domination. Le sexe intermédiaire – ou « apical » –, dont vous voyez un représentant au centre, domine la société et l'empire. Les mâles sont ordinairement employés comme soldats et les femelles comme biens mobiliers. Naturellement, c'est un peu plus compliqué, mais cela suffit-il à vous donner une idée ?

« Ma foi, fit Gurgeh en secouant la tête, je ne comprends pas très bien comment ça peut marcher, mais si vous me le dites... (Il caressa sa barbe.) Cela signifie sans doute que ces gens ne peuvent pas changer de sexe.

« Exact. Génétechnologiquement parlant, c'est à leur portée depuis des centaines d'années, mais cela demeure interdit. Illégal, si vous vous souvenez du sens de ce terme. »

Gurgeh fit signe que oui, et la machine poursuivit.

« Nous, nous considérons cela comme de la perversité, du gaspillage, mais l'utilisation efficace des ressources et la propagation du bonheur ne constituent certainement pas le point fort des empires ; les deux s'accomplissent malgré le court-circuitage économique généralisé – corruption et favoritisme, principalement – qui caractérise ce genre de système.

« Je vois, fit Gurgeh. J'aurai un tas de questions à vous poser plus tard, mais pour l'instant, poursuivez. Qu'en est-il de ce jeu ?

« J'y viens. Voici le support sur lequel il se joue.

« ... Vous plaisantez, je suppose », proféra Gurgeh au bout d'un moment. »

Il s'avança dans son siège sans quitter des yeux l'image holo fixe qui s'offrait à ses yeux.

Le champ d'étoiles et les trois humanoïdes avaient disparu ; Gurgeh et le drone nommé Worthil se trouvaient, semblait-il, à l'entrée d'une gigantesque salle, beaucoup plus grande que celle qu'ils occupaient dans la réalité. Sur le sol devant eux se déroulait un motif en mosaïque d'une complexité ahurissante, d'une abstraction, d'une irrégularité confinant en apparence au chaos et qui, par endroits, s'enflait en collines ou se creusait en vallées. À y regarder de plus près, on s'apercevait que ces collines n'étaient pas tout d'une pièce, mais composées de couches empilées de taille décroissante reproduisant le même méta-motif ; elles formaient ainsi des pyramides étagées liées entre elles et disséminées sur la totalité de ce paysage fantastique qui, vu de plus près encore, comportait un genre de pièces bizarrement sculptées, posées sur sa surface bigarrée. L'ensemble pouvait mesurer vingt mètres de côté au bas mot.

« Un tablier de jeu, ça ? » fit Gurgeh.

Il déglutit. Il n'avait jamais rien vu de tel, jamais entendu parler – ni même soupçonné l'existence – d'un jeu aussi complexe que devait l'être celui-ci, s'il fallait bien interpréter ce qu'il avait sous les yeux comme un ensemble de pions et de cases.

« *L'un des tabliers.*

« Combien y en a-t-il en tout ? »

Il n'arrivait pas à y croire. Ce devait être un canular. Ils étaient en train de se payer sa tête. Aucun cerveau humain ne pouvait appréhender un jeu se jouant sur une telle échelle. C'était impossible. Forcément impossible.

« Trois. Tous de la même taille, plus de nombreux tabliers mineurs faisant également intervenir un jeu de cartes. Laissez-moi retracer l'origine et l'histoire de ce jeu. D'abord son nom. « Azad » signifie « machine », ou encore « système » pris au sens large, c'est-à-dire que le terme peut englober toute entité qui fonctionne, tel un animal ou une fleur, mais aussi un objet comme moi-même, ou bien un moulin, par exemple. Le jeu s'est élaboré sur plusieurs milliers d'années pour atteindre sa forme actuelle il y a environ huit cents ans, à peu près à l'époque de l'institutionnalisation par cette race de sa religion, qui se maintient encore de nos jours. Depuis lors, le jeu ne s'est que peu modifié. Sous sa forme définitive, donc, il date du temps où l'Empire a réalisé l'hégémonie de sa planète mère, Eä, et s'est lancé dans sa première exploration relativiste de l'espace voisin. »

L'écran affichait à présent une planète suspendue, énorme, devant les yeux de Gurgeh ; blanc-bleu, étincelante, elle tournait lentement, très lentement, sur fond d'espace impénétrable.

« Eä, déclara le drone. Mais poursuivons. Le jeu fait partie intégrante du système de gouvernement de l'Empire, il lui est indissolublement lié. Pour exprimer la chose dans les termes les plus primaires qui soient, qui gagne la partie devient empereur. »

Gurgeh tourna lentement la tête vers le drone, qui lui rendit son regard.

« Je ne me moque pas de vous, précisa-t-il sèchement.

« Vous êtes sérieux ? s'enquit tout de même Gurgeh.

« Absolument, rétorqua le drone. Je reconnais qu'il s'agit là d'une récompense plutôt... inhabituelle, ajouta la machine, et, comme vous pouvez vous en douter, la situation réelle dans son ensemble est autrement plus compliquée. Le jeu d'Azad sert moins à choisir l'individu qui gouvernera qu'à déterminer la tendance qui l'emportera à l'intérieur de la classe dirigeante de l'empire, la théorie économique particulière qu'il adoptera, les

croyances qui seront acceptées par son appareil clérical, la ligne politique qu'il suivra. Il tient également lieu de concours d'entrée dans les systèmes ecclésiastique, éducatif, administratif, judiciaire et militaire ; on passe aussi par lui pour s'élever dans la hiérarchie. Le principe, voyez-vous, est que l'Azad est tellement complexe, subtil, malléable et exigeant qu'il constitue un modèle de la vie elle-même, le modèle à la fois le plus général et le plus détaillé qu'on puisse concevoir. Qui réussit dans le jeu réussit dans la vie ; les mêmes qualités sont requises dans l'un comme dans l'autre lorsqu'il s'agit d'assurer sa domination.

« Mais... (Gurgeh regarda le drone qui flottait à ses côtés et crut sentir entre eux la présence de la planète ; elle lui parut acquérir une force quasi matérielle. Il se sentait attiré, poussé vers elle.) Est-ce *vrai* ? »

La planète disparut et ils se retrouvèrent à nouveau devant l'immense tablier. L'écran était à présent animé d'un mouvement holo qui pourtant ne s'accompagnait pas du moindre son, et Gurgeh vit les habitants de la planète aller et venir en déplaçant des pièces, ou bien se tenir à la lisière du jeu.

« Ce n'est pas la question, fit le drone ; ici, cause et effet ne sont pas parfaitement polarisés ; on part du principe que le jeu et la vie sont une seule et même chose, et le *concept* du jeu a en soi une telle influence à l'intérieur de la société que, par le simple fait d'ajouter foi à ce principe, ces gens lui confèrent une réalité. Il devient vrai par la force de leur volonté. Quoi qu'il en soit, il faut croire qu'ils ne se trompent pas tant que cela, sinon leur empire n'existerait plus. Il s'agit par définition d'un système instable ; et l'Azad – je veux parler du jeu – paraît être la force qui maintient sa cohérence.

« Attendez un peu, intervint Gurgeh en regardant la machine. Je connais comme vous la réputation de duplicité de Contact. Vous n'attendriez pas de moi que je débarque là-bas pour devenir empereur, par hasard ? »

Pour la première fois, le drone arbora une aura, sous forme de bref éclair rouge. Le rire se manifesta également dans sa voix.

« À mon avis, vous n'iriez pas très loin. Non, l'empire entre dans la catégorie globale des « états », et, s'il y a une chose vers laquelle les États tendent constamment, c'est bien la perpétuation de leur propre existence. L'idée d'un étranger tentant de s'emparer du trône les remplirait d'horreur. Si vous décidez d'y aller et si vous réussissez à assimiler suffisamment les règles de ce jeu pendant le voyage, il y a une chance – si l'on se base sur vos performances passées – pour que vous soyez admis comme petit fonctionnaire dans le service public, ou comme lieutenant dans l'armée. N'oubliez pas que ces gens baignent dans le jeu depuis leur naissance. Ils disposent de drogues anti-âge, et les meilleurs joueurs ont environ deux fois le vôtre. Naturellement, même ceux-là continuent d'apprendre. L'important n'est pas de savoir quel niveau vous pourriez atteindre dans la hiérarchie sociale semi-barbare que ce jeu a pour mission de préserver, mais si vous serez capable d'en maîtriser la théorie et la pratique. Au sein de Contact, les opinions sont partagées : un joueur, même de votre stature, peut-il se mesurer avec succès aux autochtones en se fondant sur les principes des jeux dans leur ensemble, plus un rapide exposé des règles de celui-ci en particulier ? »

Gurgeh contempla les silhouettes étrangères qui se mouvaient en silence sur le paysage artificiel recréé par l'énorme tablier. Il ne s'en sentait pas capable. Cinq ans ? C'était de la folie. Autant laisser Mawhrin-Skel le couvrir de honte ; en cinq ans, il pouvait refaire sa vie, quitter Chiark, se trouver un autre centre d'intérêt que les jeux, changer de physique... peut-être même de nom. À sa connaissance, personne n'avait jamais fait ça, mais c'était sans doute possible.

Évidemment, s'il existait vraiment, le jeu d'Azad était tout à fait fascinant. Mais comment se faisait-il qu'il n'en eût jamais entendu parler ? Comment les gens de chez Contact avaient-ils pu garder le secret sur une chose pareille ? Et pourquoi ? Il se frotta la barbe, regardant toujours les êtres silencieux arpenter le vaste jeu en s'arrêtant à l'occasion pour déplacer des pièces ou demander à d'autres de les déplacer pour eux.

Bien sûr, ils étaient d'ailleurs ; mais c'étaient des gens, des humanoïdes. *Eux*, ils avaient maîtrisé ce jeu bizarre et scandaleux.

« Ce ne sont pas des êtres super intelligents, n'est-ce pas ? demanda-t-il au drone.

« Pas du tout, vu les structures sociales qu'ils conservent à ce stade d'avancement technologique, jeu ou pas jeu. En moyenne, les représentants du sexe intermédiaire, dit apical, sont probablement un peu moins performants que le sujet humain moyen de la Culture. »

Gurgeh lui jeta un regard perplexe.

« J'en conclus donc qu'il y a une différence entre les sexes.

« Maintenant, oui », répondit Worthil.

Gurgeh ne voyait pas très bien ce qu'il voulait dire par là, mais avant qu'il ait pu poser d'autres questions, le drone reprit :

« En réalité, nous avons plutôt bon espoir ; si vous consacrez vos deux années de voyage à l'étude de l'Azad, vous vous élèverez certainement au-dessus de la moyenne. Cela exigera de votre part un entraînement continu et global de la mémoire, ainsi que de la sécrétion des substances favorisant l'apprentissage, bien sûr ; à propos, je vous signale que la simple possession de toxiglandes vous interdirait de briguer tout poste au sein de l'empire par votre succès au jeu, même si vous n'étiez pas un étranger. Les influences « contre nature » sont strictement prohibées pendant la partie ; les salles de jeu sont équipées de matériel électronique détectant d'éventuelles liaisons-ordinateur, et on pratique des tests anti-drogues après chaque rencontre. Le fonctionnement de vos glandes endocrines ajouté à votre origine étrangère et au fait que, pour eux, vous êtes un païen, ne vous autoriserait à prendre part au jeu – au cas où vous prendriez la décision d'aller là-bas – qu'à titre honorifique.

« Drone Worthil..., déclara Gurgeh en se retournant pour faire face à la machine. Je ne pense pas faire tout ce chemin, cela prend trop de temps... Mais j'aimerais beaucoup en savoir davantage sur le jeu lui-même ; je voudrais pouvoir en parler, l'analyser avec d'autres...

« Impossible, coupa le drone. Je vous révèle ce que j'ai le droit de vous révéler, mais rien ne doit sortir d'ici. Vous avez donné votre parole, Jernau Gurgeh.

« Et si je ne la respecte pas ?

« Les gens croiront que vous avez tout inventé, ce que rien ne viendrait contredire dans les archives existantes.

« Pourquoi toutes ces cachotteries, au fait ? De quoi avez-vous peur ?

« En vérité, Jernau Gurgeh, nous ne savons trop que faire. Le problème est plus vaste que ceux auxquels Contact a coutume de faire face. Le plus souvent, il s'agit tout simplement de suivre le règlement ; nous avons accumulé suffisamment d'expérience dans tous les types de sociétés barbares pour savoir ce qui marche ou ne marche pas dans tel ou tel cas. Nous supervisons leur évolution, nous usons de certains moyens de contrôle, nous nous livrons à des études comparées, nous établissons des modèles Mentaux et, d'une manière générale, nous prenons toutes les précautions nécessaires afin d'être certains d'agir de manière appropriée... Mais Azad est un phénomène unique ; il n'en existe pas de modèle, aucun précédent digne de foi. Nous sommes obligés de naviguer à vue, et ce n'est pas une mince responsabilité quand il s'agit d'un empire stellaire tout entier. C'est pourquoi Circonstances Spéciales a été contacté ; nous avons l'habitude des situations délicates. Et pour parler franchement, dans ce cas précis nous observons la plus grande discrétion. Si l'existence d'Azad devenait notoire, nous pourrions être contraints de prendre une décision sous la seule pression de l'opinion publique... Même si cela peut paraître souhaitable, la chose entraînerait sans doute des conséquences désastreuses.

« Pour qui ? s'enquit Gurgeh.

« Pour les sujets de l'empire comme pour la Culture. Nous pourrions être obligés d'intervenir ouvertement dans les affaires de l'Empire ; il ne saurait être question de guerre en tant que telle, car sur le plan technologique nous leur sommes infiniment supérieurs ; mais nous devrions nous constituer en force d'occupation afin de les tenir en main, et cela mettrait nos ressources à rude épreuve, sans parler de notre moral. Pour

finir, pareille aventure ne manquerait pas d'être considérée comme une erreur, quel qu'ait été sur le moment l'enthousiasme populaire. Les sujets de l'Empire perdraient la partie en s'unissant contre nous au lieu de faire front contre le régime corrompu qui les tient sous sa botte, retardant ainsi leur horloge d'un siècle ou deux, et la Culture y perdrait en imitant ceux qu'elle méprise, j'ai nommé les envahisseurs, les occupants, les hégémonistes.

« Vous paraissez certain que l'opinion publique s'émouvra.

« Laissez-moi vous expliquer ceci, Jernau Gurgeh, répondit le drone. Le jeu d'Azad fait l'objet de paris, et fréquemment au plus haut niveau. Ces paris prennent à l'occasion une tournure macabre. Je doute fort que cela vous arrive au niveau où vous jouerez si vous acceptez de participer, mais il n'est pas rare que ces gens mettent en jeu leur prestige, leur honneur, leurs biens, leurs esclaves, leurs faveurs, leurs terres et même leur intégrité physique. »

Gurgeh attendit un moment, puis finit par soupirer et déclara :

« Très bien... Qu'entendez-vous par « intégrité physique » ?

« Que les joueurs se promettent mutuellement toutes sortes de tortures et de mutilations s'ils perdent la partie.

« Dois-je comprendre que quand on perd... on doit... subir ce genre de chose de la part d'autrui ?

« C'est cela. On peut mettre en jeu, disons... la perte d'un doigt, contre un viol anal avec coups et blessures de la part d'un mâle sur la personne d'un apical. »

Gurgeh regarda quelques instants la machine sans rien dire puis, hochant la tête, articula lentement :

« Ma foi, voilà qui est en effet barbare.

« Il s'agit en fait d'un aspect du jeu apparu sur le tard et considéré comme une concession plutôt libérale par la classe dirigeante : pour ce qui est des paris, il permet en théorie à une personne pauvre de se hausser au niveau des riches. Avant l'introduction de l'option « intégrité physique », ces derniers avaient toujours les moyens de parier plus gros.

« Je vois, commenta Gurgeh qui percevait la logique de la chose, et non seulement sa moralité.

« Azad n'est pas un endroit qu'on analyse froidement, Jernau Gurgeh. Ces gens ont commis des actes qu'un citoyen moyen de la Culture jugerait... inqualifiables. Un plan de manipulation eugénique a rabaissé l'intelligence moyenne des mâles et des femelles ; par la stérilisation employée comme instrument de contrôle des naissances sélectif, par une politique consistant à affamer certaines régions, par la déportation de masse et un système d'imposition fondé sur la discrimination raciale, on a réalisé l'équivalent d'un génocide dont la conséquence est que pratiquement tous les individus résidant sur la planète mère sont de la même couleur et de la même constitution. Le traitement qu'ils réservent aux prisonniers étrangers, leurs sociétés, leurs réalisations, tout cela est...

« Mais enfin ! Parlez-vous sérieusement ? »

Gurgeh se leva de son siège et entra dans le champ de l'hologramme. Là, il baissa les yeux sur l'aire fabuleusement compliquée occupée par le jeu qui semblait s'étendre à ses pieds mais, il ne l'ignorait pas, se trouvait en réalité de l'autre côté d'un gigantesque gouffre de vide.

« Est-ce que vous me dites la vérité ? Cet empire existe-t-il réellement ? »

« Il est on ne peut plus réel, Jernau Gurgeh. Si vous souhaitez avoir confirmation de mes dires, je peux m'arranger pour qu'on vous accorde un droit d'accès direct spécial au VSG et aux autres Mentaux ayant la charge de ce problème. Vous pourrez apprendre tout ce que vous désirez sur l'empire d'Azad, de la première impression au moment du contact jusqu'aux bulletins d'informations-temps réel les plus récents. Tout est vrai.

« Et de quand date-t-elle, cette première impression ? fit Gurgeh en se tournant vers le drone. Il y a combien de temps que vous étouffez cette affaire, au juste ? »

Le drone hésita.

« Pas très longtemps, déclara-t-il enfin. Soixante-treize ans.

« Eh bien ! On ne peut pas dire qu'on précipite les choses, chez vous !

« Sauf quand nous n'avons pas le choix, reconnut le drone.

« Et l'empire, que dit-il de nous ? s'enquit Gurgeh. Laissez-moi deviner ; vous ne leur avez pas parlé de la Culture.

« Bien vu, Jernau Gurgeh, répondit la machine avec une trace de gaieté dans la voix. En effet, nous ne leur avons pas tout dit. Le drone que nous enverrons là-bas avec vous aura le devoir de vous le rappeler constamment : depuis le tout début, nous avons donné à l'Empire une idée fausse de la répartition et de la taille de notre population, ainsi que de nos ressources, de notre niveau technologique et de nos intentions réelles... Naturellement, seul le nombre relativement faible de civilisations avancées régnant dans la région concernée du Nuage Mineur nous a permis d'agir ainsi. Par exemple, les Azadiens ignorent que la Culture est basée dans la galaxie principale ; ils croient que nous venons du Nuage Majeur, et que nous sommes deux fois plus nombreux qu'eux seulement. Ils n'ont qu'une très vague idée du niveau de génomanipulation présent chez les humains de la Culture, ou du degré de raffinement de nos intelligences mécaniques ; ils ne savent pas ce que c'est qu'un Mental de vaisseau, et n'ont jamais vu de VSG. Ils s'efforcent d'en savoir plus sur nous depuis le premier contact, naturellement ; mais sans succès. Ils pensent sans doute que nous avons une planète mère, quelque chose dans ce genre ; eux-mêmes sont encore très axés sur le système des planètes : ils mettent en œuvre des techniques de terraformation afin de créer des écosphères vivables ou, plus fréquemment, ils s'emparent de globes déjà habités. Sur le plan écologique et moral, ce peuple est une véritable plaie. S'il cherche à se renseigner sur nous, c'est qu'il désire nous envahir, conquérir la Culture. Le problème est que, comme toujours chez les êtres à mentalité de « tyranneaux », ces gens ont profondément *peur* ; ils sont à la fois xénophobes et paranoïaques. Nous n'avons pas osé leur révéler la puissance et l'étendue de la Culture, de peur que l'empire tout entier ne s'auto-détruise... comme cela s'est effectivement produit par le passé ; mais bien sûr, c'était avant la création de Contact. Aujourd'hui, la technique est plus au point. Tout de même, cela reste tentant, ajouta le drone, qui eut tout à coup davantage l'air de penser tout haut que de s'adresser à Gurgeh.

« À vous entendre, déclara ce dernier, ce sont de vrais... (Il faillit dire barbares, mais le mot lui parut trop faible.) Animaux, acheva-t-il.

« Hmm, fit le drone. Justement, écoutez-moi bien maintenant. C'est là le terme qu'ils emploient pour définir les espèces qu'ils réduisent en esclavage : des animaux. Bien sûr, ce sont bien des animaux, de la même façon que vous en êtes un et que je suis, moi, une machine. Toutefois, ces créatures sont pleinement conscientes et vivent au sein d'une société au moins aussi élaborée que la nôtre. Peut-être plus, en un sens. C'est un pur hasard que nous les ayons trouvés à un moment où leur civilisation nous paraît primitive ; un âge glaciaire de moins sur Eä, et les choses auraient très bien pu se produire dans l'autre sens. »

Gurgeh hocha la tête d'un air pensif et regarda les êtres se déplacer sans bruit sur le paysage artificiel du jeu, sous la lumière simulée d'un lointain soleil étranger.

« Cependant, reprit vivement Worthil, c'est le contraire qui est arrivé ; nous n'avons donc pas à nous en faire. Et maintenant, autre chose. (Ils se retrouvèrent brutalement dans la salle de projection d'Ikroh. L'holoécran était éteint, les fenêtres à nouveau translucides ; Gurgeh battit des paupières pour lutter contre le flot de lumière qu'elles laissaient pénétrer.) Vous vous rendez certainement compte que nous sommes loin de vous avoir tout dit sur la question ; mais vous connaissez maintenant notre offre, au moins dans les grandes lignes. Je ne vous demande pas dès maintenant un oui sans équivoque, mais dois-je continuer ou avez-vous d'ores et déjà fermement décidé de ne pas y aller ? »

Gurgeh se frotta la barbe et regarda par la fenêtre, qui donnait sur la forêt surplombant Ikroh. Il avait trop à assimiler en trop peu de temps. Si ce qu'on lui disait était vrai, l'Azad était le jeu le plus intéressant qu'il lui ait jamais été donné de connaître... Peut-être même était-il plus intéressant que tout. En tant que défi ultime, il le trouvait à la fois excitant et répugnant ; il se sentait instinctivement attiré vers lui – c'était une attirance presque sexuelle –, même s'il était encore tôt, même s'il ne savait presque rien de lui... Seulement, il n'était

pas sûr de posséder un capital suffisant d'autodiscipline pour étudier avec un tel acharnement deux années durant ; il ne savait pas s'il pourrait se composer une représentation mentale d'un jeu aussi incroyablement complexe. Il se répétait sans arrêt que les Azadiens y arrivaient bien, eux : mais, comme l'avait dit le drone, ils évoluaient dans le jeu depuis leur naissance ; peut-être ce dernier ne pouvait-il être maîtrisé que par un individu dont il avait lui-même modelé les processus cognitifs...

Mais cinq années ! Une éternité... Cela ne signifiait pas seulement partir d'ici, mais aussi en passer la moitié, voire davantage, sans pouvoir – faute de temps – se tenir au courant de l'évolution des autres jeux, lire ou écrire des essais, sans pouvoir rien faire d'autre qu'apprendre ce jeu absurde et obsédant. Il changerait ; quand ce serait terminé, il serait un autre homme. Il ne pourrait s'empêcher de changer, d'être dans une certaine mesure contaminé par le jeu lui-même ; c'était inévitable. Et une fois qu'il serait de retour, réussirait-il jamais à rattraper son retard ? On l'oublierait ; il serait resté si longtemps absent que les milieux du jeu de la Culture le négligeraient ; il ferait partie du passé. Et en rentrant, aurait-il le droit de parler ? Ou bien l'embargo de Contact, qui durait depuis soixante-treize ans, resterait-il en vigueur ?

Mais s'il partait, il se donnait peut-être les moyens d'acheter le silence de Mawhrin-Skel. D'inverser le rapport de forces. De le faire réintégrer parmi les membres de CS ou, songea-t-il brusquement, de demander à ceux-ci de le réduire au silence d'une manière ou d'une autre.

Un vol d'oiseaux traversa le ciel, taches blanches sur le fond vert sombre des flancs boisés de la montagne ; ils se posèrent dans le jardin, sous la fenêtre, et se mirent à picorer de-ci de-là. Gurgeh se retourna une nouvelle fois vers le drone et croisa les bras.

« Pour quand vous faut-il une réponse ? » demanda-t-il.

Il n'avait toujours pas pris de décision. Il fallait avant tout qu'il gagne du temps, qu'il en apprenne autant que possible.

« Dans trois ou quatre jours au plus tard. Le VSG *Jeune voyou*, qui vient de la partie médiane de la galaxie, se dirige actuellement vers nous et repartira pour les Nuages d'ici une

centaine de jours. Si vous deviez le manquer, votre voyage s'en trouverait considérablement rallongé ; même en l'état actuel des choses, votre propre vaisseau devra gagner le point de rendez-vous à sa vitesse maximale.

« Mon *propre* vaisseau ? s'étonna Gurgeh.

« Il vous faudra un appareil personnel, d'abord pour rejoindre le *Jeune voyou* en temps voulu puis, à l'autre bout, pour franchir la distance entre la position la plus avancée que puisse occuper le VSG et l'Empire proprement dit. »

Gurgeh regarda quelques instants les oiseaux immaculés picorer la pelouse. Il se demandait si le moment était venu de parler de Mawhrin-Skel. Quelque chose l'y poussait, histoire de régler cette histoire une bonne fois pour toutes. Qui sait, peut-être s'entendrait-il répondre oui sur-le-champ ; il pourrait alors cesser de s'en faire pour les menaces proférées par la machine (et commencer à s'en faire pour ce jeu follement compliqué). Mais il savait bien qu'il ne devait pas faire ça. Sage est l'homme patient, disait le proverbe. Garde ça pour toi ; songea-t-il ; si tu décides de partir (mais bien sûr, tu n'en feras rien, c'est tout simplement impossible, le fait même d'y songer est complètement fou), fais-leur croire que tu ne veux rien en échange. Laisse-les prendre leurs dispositions, et ensuite fais-leur connaître tes conditions... si Mawhrin-Skel ne se fait pas trop pressant d'ici là.

« Très bien, dit-il au drone de Contact. Je ne dis pas que je partirai, mais je vais y réfléchir. Parlez-moi encore d'Azad. »

Les récits qui se déroulaient au sein de la Culture et décrivaient des situations où « les choses tournaient mal » commençaient généralement ainsi : un être humain perdait son terminal, l'oubliait quelque part ou l'abandonnait délibérément. C'était une convention ; en d'autres temps, on aurait pris pour point de départ un individu s'écartant du sentier forestier ; plus tard, ç'aurait été la voiture tombant en panne sur une route déserte. Qu'il soit en forme de bague, de bouton, de bracelet ou encore de stylo ; le terminal était ce qui vous reliait à tous les individus et tous les éléments de la Culture. Avec lui, quand on voulait savoir quelque chose ou qu'on avait besoin d'aide, on n'avait, selon le cas, qu'à poser une question ou lancer un appel.

On racontait des histoires (vraies) de gens tombés du haut d'une falaise et dont le terminal avait relayé le cri à temps : une unité de Central avait pu se connecter à sa caméra intégrée, appréhender la situation et envoyer un drone intercepter le malheureux. Selon d'autres rumeurs, des terminaux avaient enregistré la décapitation accidentelle de leur propriétaire et appelé un drone médical, qui était arrivé à temps pour sauver le cerveau : grâce à lui, le décorporé n'avait plus eu qu'à trouver le moyen de passer le temps pendant les quelques mois que prendrait la repousse.

Terminal était synonyme de sécurité.

Aussi Gurgeh emportait-il toujours le sien quand il partait pour de longues promenades.

Deux ou trois jours avaient passé depuis la visite du drone Worthil ; l'homme était assis sur un petit banc de pierre à la lisière de la forêt, à quelques kilomètres d'Ikroh. Le sentier escarpé l'avait essoufflé. Il faisait un soleil resplendissant, et la terre répandait une odeur douceâtre. Grâce à son terminal, Gurgeh prit quelques photos du panorama qui s'offrait à ses yeux depuis la petite clairière. À côté du banc se trouvait un gros

objet métallique rouillé, cadeau d'une ancienne amante ; il l'avait presque oublié. Il en prit également quelques clichés. Soudain, le terminal émit un signal.

« Ici la maison, Gurgeh. Vous m'avez donné l'ordre de vous consulter en cas d'appel de Yay. Elle dit que celui-ci est relativement urgent. »

Depuis quelque temps, il refusait tous ses appels. Ces derniers jours, elle avait à plusieurs reprises cherché à le joindre. Il haussa les épaules.

« Passe-la-moi », répondit-il en laissant le terminal flotter en l'air devant lui.

L'écran se déroula, révélant le visage souriant de Yay.

« Ah, voilà notre reclus ! Comment vas-tu, Gurgeh ?

« Bien. »

Elle se pencha en avant vers son propre écran et plissa les yeux.

« Qu'est-ce que c'est que cet engin, à côté de toi ? »

Gurgeh jeta un coup d'œil à l'objet métallique posé à côté du banc.

« Un canon, lui dit-il.

« C'est bien ce qu'il me semblait.

« C'est une amie qui m'en a fait cadeau, expliqua Gurgeh. Elle adorait forger et couler le métal. Elle a délaissé les tisonniers et autres plaques d'âtre pour les canons. Elle croyait que je m'amuserais à expédier de gros boulets de métal dans le fjord.

« Je vois.

« Mais pour le faire marcher, il faut de la poudre à inflammation rapide, et en fin de compte je n'ai jamais cherché à m'en procurer.

« C'est aussi bien. Ce truc aurait probablement explosé en te faisant sauter la cervelle.

« C'est ce que je me suis dit aussi.

« Tant mieux. (Le sourire de Yay s'accentua.) Dis-donc, devine quoi ?

« Quoi ?

« Je pars en croisière ; j'ai convaincu Shuro qu'il devait élargir son horizon. Tu te souviens de Shuro, celui qu'on a rencontré au tir ?

« Ah oui, je vois. Quand pars-tu ?

« Mais je suis déjà partie. On vient de décoller du port de Tronze, à bord du clipper *Un brin de jeu*. C'était ma dernière chance de t'appeler en temps réel. À partir de maintenant, le décalage sera tel qu'on sera obligé de s'écrire.

« Ah ! (Il regrettait de ne pas avoir refusé cet appel-là comme les autres.) Et tu t'en vas pour combien de temps ?

« Un mois ou deux. (Le visage gai et souriant de Yay s'assombrit.) On verra. Shuro se fatiguera peut-être de moi avant cela. Ce petit s'intéresse surtout aux hommes, mais j'essaie de le faire changer d'avis. Désolée de ne pas t'avoir dit au revoir avant de partir, mais je ne serai pas longtemps absente, en fait ; je te... »

Le terminal se tut. L'écran réintégra d'un seul coup son logement tandis que l'objet tombait par terre et restait là, silencieux et inerte, sur le sol tapissé d'aiguilles de pin de la clairière. Gurgeh le regarda fixement. Puis il se pencha en avant et le ramassa. En s'enroulant, l'écran avait entraîné des brins d'herbe et quelques aiguilles ; il entreprit de les dégager. La machine gisait sans vie ; son petit voyant indicateur était éteint.

« Alors, Jernau Gurgeh ? » fit Mawhrin-Skel qui arrivait en flottant d'un des côtés de la clairière.

Gurgeh étreignit son terminal des deux mains. Puis il se leva et regarda approcher le drone qui scintillait au soleil. Il se força à se détendre, glissa le terminal dans une poche de sa veste et se rassit sur le banc, jambes croisées.

« Alors quoi, Mawhrin-Skel ?

« Votre décision ? (La machine vint se suspendre au niveau de son visage. Ses champs avaient une teinte bleue toute formelle.) Parlez-vous en ma faveur ?

« Quelle sera votre réaction si, ce faisant, je n'obtiens aucun résultat ?

« Je vous contraindrai à tenter à nouveau votre chance, mais cette fois en y mettant un peu plus de cœur. Si vous savez vous montrer suffisamment persuasif, ils vous écouteront.

« Et si vous vous trompez, s'ils refusent de m'écouter ?

« Alors, je verrai si oui ou non je divulgue votre petit forfait ; évidemment, ce serait amusant... Mais il vaut peut-être mieux que je le garde pour moi, au cas où l'occasion de me rendre service se présenterait à nouveau ; on ne sait jamais.

« En effet, on ne sait jamais.

« J'ai vu que vous aviez eu de la visite, l'autre jour.

« Je pensais bien que cela ne vous échapperait pas.

« Ça ressemblait fort à un drone de Contact.

« C'en était un.

« J'aimerais pouvoir dire que je sais ce qu'il vous a raconté, mais, une fois que vous avez pénétré dans la maison, j'ai dû abandonner. Il était question de voyage, d'après ce que j'ai cru comprendre ?

« D'une croisière, en quelque sorte.

« Et c'est tout ?

« Non.

« Hmm... À mon avis, ils veulent vous enrôler pour que vous deveniez Référéur, c'est-à-dire un de leurs planificateurs. Je me trompe ? »

Gurgeh hocha la tête sans répondre. Le drone se mit à osciller de droite à gauche, attitude que l'homme ne sut pas très bien interpréter.

« Je vois, reprit le drone. Et leur avez-vous déjà parlé de moi ?

« Non.

« Il me semble pourtant que vous devriez, non ?

« Je ne sais pas encore si je ferai ce qu'ils me demandent. Je n'ai pas pris de décision.

« Pourquoi ? De quoi s'agit-il ? À côté de la honte que vous...

« Je ferai ce que je voudrai, coupa Gurgeh en se levant. Après tout pourquoi pas, n'est-ce pas, drone ? Même si je réussissais à convaincre Contact de vous reprendre, vous et votre ami le *Diplomate canonnière* n'en conserveriez pas moins l'enregistrement ; qu'est-ce qui vous empêcherait de recommencer ?

« Ah, je vois que vous connaissez son nom. Je me demande ce que vous avez trafiqué, Chiark Central et vous. Eh bien,

Gurgeh, posez-vous simplement la question : que pourrais-je bien vous demander d'autre ? Tout ce que je veux, c'est qu'on me permette d'être ce que je veux. Une fois que j'aurai retrouvé ma condition première, tous mes désirs seront comblés. Il ne peut rien y avoir de plus qui soit dans vos cordes. Je veux me battre, Gurgeh ; c'est dans ce but qu'on m'a conçu : pour mettre tous mes talents, toute ma ruse et toute ma *force* au service de batailles livrées au nom de notre chère et bien-aimée Culture. Commander aux autres, prendre des décisions tactiques, tout cela ne m'intéresse pas ; je ne veux pas de ce genre de pouvoir. La seule destinée à laquelle je souhaite présider, c'est la mienne.

« Quel beau discours ! » déclara Gurgeh.

Il sortit le terminal inerte de sa poche et le fit tourner dans ses mains. Mawhrin-Skel, qui se tenait à quelque deux mètres de là, lui arracha l'objet, le maintint en suspension au-dessous de sa coque et le plia en deux, puis en quatre : la petite machine en forme de stylo émit un craquement et se brisa net. Mawhrin-Skel froissa en boule ce qu'il en restait, une petite boule aux contours irréguliers.

« Je commence à perdre patience, Jernau Gurgeh. Plus on réfléchit vite, plus le temps s'écoule lentement ; et je vous assure que je réfléchis très vite. Je vous donne encore quatre jours, d'accord ? Vous disposez de cent vingt-huit heures avant que je ne donne l'ordre au *Diplomate canonnière* de vous rendre encore plus célèbre que vous n'êtes. »

Sur ces mots, la machine lui lança le terminal fracassé. Gurgeh l'attrapa.

Le petit drone s'éloigna en direction de la lisière.

« J'attends votre appel, fit-il. Je vous conseille de vous procurer un nouveau terminal. Et faites bien attention en rentrant à Ikroh ; il est dangereux de se retrouver en pleine nature sans aucun moyen d'appeler à l'aide. »

« Cinq ans ? fit Chamlis d'un air pensif. Ma foi, je reconnais que le jeu en vaut la chandelle ; mais en cinq ans, ne risques-tu pas de perdre le contact ? As-tu suffisamment réfléchi, Gurgeh ? Ne te laisse pas bousculer par ces gens ; tu pourrais le regretter. »

Ils se tenaient dans la plus basse des caves d'Ikroh. Gurgeh y avait emmené Chamlis pour lui parler d'Azad, en faisant tout d'abord jurer le secret au vieux drone. Ils avaient posté devant l'entrée de la cave le drone de contre-espionnage électronique détaché par Central, et Chamlis avait fait de son mieux pour s'assurer que nulle machine, nul être humain ne les épiait, tout en créant autour d'eux une illusion à peu près crédible de silence radio. Ce fut dans le noir et sur fond de gargouillements ou sifflements de canalisations et autres tuyaux d'évacuation que la conversation s'engagea ; la pierre des murs suintait et luisait d'un éclat sombre.

Gurgeh secoua la tête. La cave n'offrait rien qui puisse servir de siège et était un peu trop basse de plafond pour qu'il puisse se tenir droit. Il gardait donc la tête baissée.

« Je crois que je vais accepter, reprit-il sans regarder Chamlis. Je peux toujours rentrer si c'est trop difficile, si je change d'avis.

« Trop difficile ? répéta Chamlis, surpris. Voilà qui ne te ressemble pas. Je reconnais que ce jeu n'est pas des plus simples, mais...

« Quoi qu'il en soit, j'ai toujours la possibilité de rentrer », coupa Gurgeh.

Chamlis observa un instant de silence.

« Oui. Oui, bien sûr. »

Gurgeh ne savait toujours pas s'il prenait la bonne décision. Il avait bien essayé de réfléchir intensément, d'appliquer à sa situation la même forme d'analyse logique froide et impersonnelle que dans les moments où il avait à se tirer d'un mauvais pas, au cours d'une partie. Mais il s'en était trouvé tout bonnement incapable. On aurait dit que cette aptitude savait se déclencher en présence d'une difficulté lointaine, abstraite, avant d'en trouver calmement la solution, mais qu'elle restait parfaitement inopérante face aux problèmes intimement liés à son état affectif, comme c'était le cas en ce moment.

Certes, il avait envie de partir pour échapper à Mawhrin-Skel, mais – il devait bien se l'avouer – il se sentait également attiré par Azad. Pas seulement par le jeu. Cet aspect-là lui paraissait toujours quelque peu irréel, trop complexe pour être

pris au sérieux, du moins pour l'instant. Non, c'était l'empire proprement dit qui l'intéressait.

Mais d'un autre côté, évidemment, il avait aussi envie de rester. Il avait vécu une vie plaisante, jusqu'à cette fameuse nuit de Tronze. Bien sûr, il n'en avait jamais été pleinement satisfait, mais n'était-ce pas le cas de tout le monde ? Rétrospectivement, sa vie lui paraissait même idyllique. Il avait bien perdu quelques parties par-ci par-là, et trouvé qu'on ne l'acclamait pas assez par rapport à tel ou tel autre joueur, et soupiré après Yay Méristinoux en souffrant dans son amour-propre qu'elle lui en préfère d'autres ; mais c'étaient là des maux dérisoires à côté de ce que Mawhrin-Skel lui préparait, sans parler des cinq années d'exil qui l'attendaient.

« Non, fit-il enfin en hochant la tête en direction du plancher. Décidément, je crois que je vais y aller.

« Très bien... Mais je maintiens que cela ne te ressemble guère, Gurgeh. Tu as toujours été si... mesuré. Sûr de toi.

« On croirait que tu parles d'une machine, répliqua l'homme d'un ton las.

« Je veux dire que tu es d'habitude plus... prévisible, plus compréhensible. »

Gurgeh haussa les épaules et contempla le sol de roche brute.

« Chamlis, fit-il. Je ne suis qu'un être humain.

« Voilà, mon ami, qui n'a jamais été une excuse. »

Gurgeh était assis dans la voiture souterraine. Il revenait de l'université, où il était allé voir le professeur Boruélal. Il avait emporté une lettre manuscrite sous enveloppe scellée qu'il voulait lui demander de garder précieusement et de n'ouvrir que s'il venait à mourir. Il y relatait tout ce qui lui était arrivé, présentait ses excuses à Olz Hap, s'efforçait d'expliquer ce qui l'avait poussé à commettre cet acte épouvantable, inepte, et ce qu'il avait ressenti par la suite... Mais en fin de compte il ne la lui avait pas donnée. L'idée que Boruélal pourrait l'ouvrir, peut-être accidentellement, et la lire alors qu'il était encore en vie, l'avait terrifié.

La voiture souterraine traversait à toute allure la base de la Plate-forme en repartant vers Ikroh. Il prit son nouveau terminal et appela le drone Worthil. Celui-ci était parti en exploration dans l'une des géantes gazeuses du système après leur dernière rencontre, mais, lorsque l'appel lui parvint, il se fit transférer sur la face inférieure de la base par Chiark Central. Là, il entra par l'un des sas de la voiture lancée à pleine vitesse.

« Jernau Gurgeh, commença-t-il. (La condensation embrumait sa coque métallique, et sa présence dans la tiédeur du wagon répandait comme un courant d'air glacé.) Êtes-vous parvenu à une décision ?

« Oui, répondit-il. Je pars.

« Parfait ! s'exclama le drone, qui déposa sur un des sièges rembourrés de la voiture un conteneur environ deux fois plus petit que lui. Échantillon de flore de géante gazeuse, expliqua-t-il.

« J'espère que je n'ai pas trop écourté votre expédition ?

« Mais pas du tout. Laissez-moi vous féliciter. Je crois que vous avez fait un choix avisé, voire courageux. Il m'était un instant venu à l'idée que Contact ne vous offrait cette opportunité que pour vous rendre encore plus content de votre vie présente. Si c'est là ce qu'attendaient les Mentaux supérieurs, je suis ravi que vous les ayez déjoués. Bravo !

« Merci, répondit Gurgeh en ébauchant un sourire.

« Nous allons sur-le-champ préparer votre vaisseau. Il doit se mettre en route aujourd'hui même.

« De quel genre de vaisseau s'agit-il ?

« C'est une vieille UOG de classe « Assassin » rescapée de la guerre indirane, et restée en cale sèche à quelque six décennies d'ici pendant les sept cents dernières années. Ce vaisseau porte le nom de *Facteur limite*. Pour le moment, il est encore orienté combat, mais on va lui retirer toutes ses armes et mettre en place une série de modules de jeu, ainsi qu'un hangar à module. D'après ce que j'ai compris, son Mental n'a rien de particulier. Ces modèles-là ne peuvent se permettre une intelligence pétillante ou des dons artistiques développés, mais je crois qu'il s'agit d'un engin plutôt sympathique. Il sera votre adversaire tout au long du voyage. Vous êtes libre de vous faire

accompagner de qui vous voudrez, mais de toute façon nous vous affecterons un drone. Il y a un émissaire humain en poste à Groasnachek, la capitale d'Eä ; il vous tiendra également lieu de guide... Aviez-vous l'intention d'emmener quelqu'un avec vous ?

« Non », répondit Gurgeh.

En réalité, il avait bien songé à Chamlis ; mais il n'ignorait pas que le drone estimait avoir connu assez d'agitation – mais aussi d'ennui – dans sa vie. Il ne voulait pas contraindre la machine à lui opposer un refus. Si elle avait vraiment désiré partir avec lui, elle n'aurait pas hésité à le lui demander.

« C'est sans doute une sage décision. Et vos affaires personnelles ? Il serait gênant que vous emportiez un volume de bagages supérieur à, mettons, un module de petite taille, ou une créature vivante plus volumineuse qu'un être humain.

« Rien de la sorte, fit Gurgeh en secouant la tête. Quelques caisses de vêtements... Peut-être un ou deux bibelots, rien de plus. Quel type de drone projetez-vous de m'adjoindre ?

« À la base, ce doit être un diplomate doublé d'un interprète et d'un messenger. Sans doute un vétéran ayant quelque expérience de l'empire. Il faudra qu'il ait une connaissance parfaite de ses comportements sociaux et de ses conventions verbales ; vous n' imaginez pas à quel point il est facile de commettre un impair dans une société comme celle-là. Le drone vous tiendra informé de tout ce qui concerne l'étiquette. Il possédera aussi une bibliothèque, bien sûr, et sera probablement doté d'une certaine capacité offensive.

« Je ne veux pas d'un drone-artilleur, Worthil, fit Gurgeh.

« C'est pourtant recommandé, au nom de votre propre sécurité. Vous serez placé sous la protection des autorités impériales, naturellement, mais celles-ci ne sont pas infaillibles. Les agressions physiques ne sont pas rares en cours de partie, et il existe au sein de cette société des groupes qui vous voudront peut-être du mal. Il me faut sans doute préciser que le *Facteur limite* ne pourra pas demeurer dans les parages une fois qu'il vous aura largué sur Eä ; les militaires de l'Empire ont déclaré avec beaucoup d'insistance qu'ils ne voulaient pas d'un vaisseau étranger en orbite autour de leur planète mère. S'ils le laissent approcher, c'est parce que nous l'avons dépouillé de tout son

armement. Une fois le vaisseau reparti, ce drone représentera la seule protection sur laquelle vous puissiez entièrement compter.

« Il ne me rendra pas invulnérable pour autant, n'est-ce pas ?

« Non.

« Alors, je cours le risque d'affronter seul l'empire. Donnez-moi un drone pacifique ; rien d'armé... rien de conçu pour traquer une cible.

« Gurgeh, je vous recommande fortement de...

« Drone, coupa Gurgeh. Pour jouer convenablement à ce jeu, il faut que je me sente autant que possible sur le même plan que les autochtones, avec les mêmes inquiétudes et les mêmes points faibles. Je ne veux pas de votre engin garde du corps. Ce n'est même pas la peine que je me rende là-bas si je ne prends pas ce jeu autant au sérieux que les autres joueurs. »

Le drone resta quelques instants silencieux.

« Ma foi, si vous en êtes sûr, répondit-il enfin d'un ton désolé.

« Certain.

« Très bien. Puisque vous insistez. (Le drone émit l'équivalent d'un soupir.) Je crois que cela règle la question. Le vaisseau devrait arriver dans environ...

« Je pose une condition, intervint Gurgeh.

« Une... *condition* ? s'exclama le drone.

L'espace d'une seconde, ses champs devinrent visibles, combinaison miroitante de bleu, de brun et de gris.

« Il y a ici un drone du nom de Mawhrin-Skel, reprit Gurgeh.

« Oui, répondit prudemment Worthil. On m'a en effet appris qu'il résidait maintenant dans la région. Eh bien ?

« Il a été exclu de Circonstances Spéciales ; on l'a... renvoyé. Depuis son arrivée, nous sommes devenus... amis. Je lui ai promis que, si j'avais quelque influence, auprès de Contact, je ferais mon possible pour l'aider. Je crains de ne pouvoir jouer à l'Azad si ce drone ne réintègre pas CS. »

Worthil ne répondit pas tout de suite.

« C'est une promesse bien peu raisonnable que vous lui avez faite là, monsieur Gurgeh, remarqua-t-il enfin.

« Je croyais ne jamais me trouver en position de la tenir, je l'admets. Or, c'est à présent le cas ; aussi me vois-je dans l'obligation de présenter cette requête comme une condition à mon départ.

« Vous ne voulez tout de même pas emmener cette machine avec vous ? s'étonna Worthil.

« Mais non ! s'écria l'autre. Je lui ai simplement promis de faire en sorte qu'il reprenne du service.

« Hmm... Eh bien, il ne m'appartient pas vraiment de conclure ce genre de marché, Jernau Gurgeh. Cette machine a été rendue à la vie civile parce qu'elle était dangereuse et refusait de subir une thérapie de reconstruction : ce n'est pas à moi de statuer sur son cas, mais au comité d'admission.

« Même ainsi, je suis obligé d'insister. »

Worthil émit à nouveau un son évoquant un soupir, souleva le conteneur sphérique qu'il avait déposé sur le siège et fit mine d'en examiner la surface vierge.

« Je vais voir ce que je peux faire, dit-il d'un ton légèrement irrité, mais je ne vous promets rien. Les comités d'admission et d'appel détestent qu'on fasse pression sur eux ; quand cela se produit, ils deviennent tout à coup très à cheval sur la morale.

« Il faut que je sois délivré d'une manière ou d'une autre de mon obligation envers Mawhrin-Skel, insista calmement Gurgeh. Je ne saurais partir tant qu'il peut affirmer que je n'ai rien fait pour l'aider. »

Le drone de Contact ne parut pas entendre. Au bout d'un moment, il déclara :

« Hmm... Bien, on va voir ce qu'on peut faire. »

Silencieuse et furtive, la voiture souterraine traversait à vive allure les soubassements du monde.

« À Gurgeh, ce grand joueur-de-jeux qui est aussi un grand homme ! »

Hafflis était debout sur le parapet à un bout de la terrasse, tournant le dos au précipice profond d'un kilomètre, une bouteille dans une main, un bol-à-droque fumant dans l'autre. La table en pierre était assaillie par une foule de gens venus dire au revoir à Gurgeh. On avait annoncé qu'il partirait le

lendemain matin pour les Nuages à bord du VSG *Jeune voyou*, en tant que représentant de la Culture (parmi d'autres) aux Jeux pardéthilisiens, ce vaste rassemblement à vocation ludique qu'organisait tous les vingt-deux ans environ la méritocratie pardéthilisi dans le Nuage Mineur.

Gurgeh avait réellement été invité à participer au tournoi, comme les fois précédentes ; il était d'ailleurs invité chaque année à plusieurs milliers de compétitions et conventions de profil et d'envergure variables, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Culture. Il avait décliné cette invitation comme les autres, mais on disait maintenant qu'il avait changé d'avis, et qu'il s'y rendrait pour jouer au nom de la Culture. Les prochains Jeux devaient avoir lieu dans trois ans et demi, ce qui ne lui facilitait pas la tâche : comment expliquer cette décision décidément fort tardive ? Heureusement, Contact avait quelque peu manipulé le calendrier et proféré quelques mensonges de taille, d'où il ressortait que seul le *Jeune voyou* pouvait faire en sorte que Gurgeh arrive à temps pour remplir les formalités d'inscription et franchir les éliminatoires, autant de démarches réputées interminables.

« Hourra ! »

Hafflis rejeta la tête en arrière et porta la bouteille à ses lèvres. Toute l'assistance massée autour de la table se joignit à lui ; on dénombrait dans leurs mains une dizaine de récipients différents allant du bol à la chope en passant par le verre et le gobelet. Il se pencha de plus en plus en arrière à mesure qu'il vidait sa bouteille ; quelques personnes lui lancèrent des mises en garde ou lui jetèrent des bribes de nourriture. Il n'eut que le temps de reposer la bouteille et d'essuyer ses lèvres tachées de vin avant de perdre l'équilibre et de disparaître de l'autre côté du parapet.

« Oups ! » fit la voix assourdie de Hafflis.

Deux de ses plus jeunes enfants, qui jouaient aux trois-coups avec un énumérateur stygien infiniment perplexe, se dirigèrent vers le parapet et récupérèrent leur parent ivre dans le champ de sécurité. Hafflis atterrit maladroitement sur la terrasse et, riant, regagna son fauteuil d'un pas mal assuré.

Gurgeh avait pris place entre Boruélal et une de ses anciennes conquêtes, Vossle Chu, la femme qui avait jadis compté la fonderie au nombre de ses passe-temps. Elle était venue assister au départ de Gurgeh depuis Rombrée, sur la face opposée de Chiark par rapport à Gévant. Parmi les invités regroupés autour de la table se trouvaient au moins dix de ses anciennes amantes. Il se demanda confusément ce qu'il fallait déduire du fait que, sur les dix, six avaient choisi de changer de sexe au cours de ces dernières années, et donc de devenir – et de rester – des hommes.

Comme tout le monde, Gurgeh commençait à être légèrement ivre ; dans ce genre de circonstances, c'était la règle. Hafflis avait promis qu'on ne lui ferait pas subir le même sort qu'à cet ami commun qui, quelques années plus tôt, avait été embauché par Contact. Hafflis avait donné une soirée pour fêter l'événement. À la fin de la soirée, ils avaient entièrement déshabillé le jeune homme et l'avaient jeté par-dessus le parapet. Mais le champ de sécurité avait été désactivé... La nouvelle recrue de Contact avait fait une chute de neuf cents mètres – dont six cents avec les intestins vides – avant que trois drones appartenant à Hafflis et disposés là à cet effet ne s'élèvent tranquillement de la forêt, tout en bas, pour venir le réceptionner et le remonter sur la terrasse.

L'Unité Offensive Générale (Démilitarisée) *Facteur limite* était venue s'amarrer sous Ikroh cet après-midi-là. Gurgeh était descendu jusqu'à la galerie de transit afin de l'inspecter. L'appareil mesurait bien trois cents mètres de long ; ses formes étaient dépouillées, élancées : un nez effilé vers lequel pointaient trois bulles étirées évoquant de vastes cockpits d'avion, cinq autres grosses bulles ceignant la partie médiane, un arrière aplati. L'appareil l'avait salué, lui avait annoncé qu'il avait pour mission de l'emporter vers le VSG *Jeune voyou*, et lui avait demandé s'il avait des exigences particulières en matière d'alimentation.

Boruélal lui asséna une claque dans le dos.

« Vous allez nous manquer, Gurgeh.

« Vous aussi », répondit-il en vacillant sur son siège.

Il se sentait tout ému. Il se demandait quand viendrait le moment de jeter par-dessus le parapet les lampions en papier qui descendraient en flottant vers la forêt tropicale. On avait allumé derrière la cascade des projecteurs répartis tout le long de la paroi, et un dirigeable vagabond, dont l'équipage semblait en grande partie constitué d'amateurs de jeux, avait jeté l'ancre au-dessus de la plaine, au niveau de Tronze : on aurait un feu d'artifice un peu plus tard dans la soirée. Gurgeh avait été profondément touché par ces manifestations de respect et d'affection.

« Gurgeh ? dit Chamlis. (Le verre à la main, l'interpellé se retourna pour faire face à la vieille machine, qui lui déposa un petit paquet dans la main.) Cadeau ! (Gurgeh contempla l'objet, dont le papier d'emballage était maintenu par un ruban.) Juste histoire de respecter une ancienne tradition, expliqua Chamlis. Il ne faut l'ouvrir qu'après ton départ.

« Merci, fit Gurgeh en hochant lentement la tête. (Il mit son cadeau dans sa poche, puis fit ce qu'il ne faisait que rarement avec un drone : il enserra dans ses bras les champs-aura de la vieille machine.) Merci, merci infiniment. »

Il faisait de plus en plus sombre. Une averse de courte durée faillit éteindre la tranchée de braises au centre de la table mais, sur sa demande, les drones de service de Hafflis leur apportèrent une provision d'alcool. Tous s'amusèrent à raviver les braises à grands jets de liquide ; celles-ci baignaient en permanence dans une mare de flammes bleutées qui mirent le feu à la moitié des lampions, carbonisèrent les vrilles de fleur-de-nuit, laissèrent des trous dans bon nombre de vêtements et roussirent le pelage de l'énumérateur stygien. Des éclairs illuminaient fugitivement les montagnes qui surplombaient le lac ; fabuleuses, les chutes éclairées par l'arrière flamboyaient. Le feu d'artifice tiré du dirigeable provoqua des acclamations et, en réponse, d'autres tirs de fusées et de nuages laser qui s'élevèrent de tous les quartiers de Tronze. Gurgeh fut jeté nu dans le lac, mais récupéré tout crachotant par les enfants de Hafflis.

Il s'éveilla dans le lit de Boruélal, à l'université, un peu après l'aube. Il s'éclipsa sans attendre.

Il fit des yeux le tour de la pièce. Le soleil matinal inondait les alentours d'Ikroh et dardait ses rayons jusque dans le salon, entrant à flots par les fenêtres donnant sur le fjord et traversant toute la pièce pour ressortir par les fenêtres opposées, qui s'ouvraient sur les alpages. Les oiseaux emplissaient de leurs chants l'air immobile et glacé.

Il ne lui restait plus rien à emporter, plus rien à emballer. La veille au soir, il avait chargé ses drones domestiques d'une malle de vêtements ; mais se demandait maintenant pourquoi il avait pris cette peine : il n'aurait guère besoin de se changer sur le vaisseau de guerre, et, une fois à bord du VSG, il pourrait commander tout ce qui lui passerait par la tête. Il avait emballé quelques objets personnels et demandé à la maison de copier dans les mémoires du *Facteur limite* son stock d'images, fixes et animées. Pour finir, il brûla la lettre qu'il avait destinée à Boruélal et en remua les cendres dans l'âtre jusqu'à les réduire en fine poussière. Il n'en resta plus rien.

« Prêt ? s'enquit Worthil.

« Oui, répondit Gurgeh. (Il avait maintenant les idées claires, et sa tête ne le faisait plus souffrir. Néanmoins, il se sentait las, et sut que cette nuit-là il dormirait bien.) Il est déjà là ?

« Il ne saurait tarder. »

C'était Mawhrin-Skel qu'ils attendaient. La machine avait été informée que son pourvoi avait été réexaminé, et que, dans le souci d'agréer Gurgeh, on lui confierait sous peu une mission au sein de Circonstances Spéciales. Elle avait accusé réception du message, mais ne s'était pas montrée. Elle viendrait les rejoindre au moment du départ de Gurgeh.

Ce dernier s'assit et attendit.

Quelques minutes seulement avant l'heure dite, le petit drone fit son apparition : il descendit par le conduit de la cheminée et vint se suspendre dans l'âtre vide.

« Mawhrin-Skel, fit Worthil. Juste à temps.

« On me rappelle, à ce qu'il paraît ?

« En effet, répondit chaleureusement Worthil.

« Voilà qui est bien. Je suis certain que mon ami l'UOL *Diplomate canonnière* suivra ma future carrière avec grand intérêt.

« Naturellement, dit Worthil. Je l'espère bien. »

Les champs de Mawhrin-Skel virèrent au rouge orangé. Il se dirigea vers Gurgeh en flottant dans les airs ; son corps gris luisait vivement, ses champs étaient presque invisibles sous le soleil radieux.

« Merci, lui dit-il. Je vous souhaite un excellent voyage, et beaucoup de chance. »

Gurgeh resta assis sur son canapé et contempla la toute petite machine. Plusieurs paroles lui vinrent à l'esprit, mais il n'en prononça aucune. Au lieu de cela, il se leva, remit de l'ordre dans ses vêtements, regarda Worthil et déclara :

« Je crois que je suis prêt à partir. »

Mawhrin-Skel le suivit du regard tandis qu'il quittait la pièce, mais ne fit pas mine de le suivre. Gurgeh embarqua à bord du *Facteur limite*. Worthil lui fit visiter les trois vastes tabliers de jeu situés dans trois des bulles-effecteurs ceinturant le vaisseau, lui désigna le logement de module situé dans la quatrième bulle, et pour finir la piscine installée par le constructeur dans la cinquième – on n'avait rien trouvé d'autre à y mettre compte tenu des délais, et ils n'aimaient pas l'idée de laisser bêtement cette bulle vide. On avait laissé sur place les trois effecteurs du nez de l'appareil, mais ils étaient déconnectés et seraient enlevés quand le *Facteur limite* rejoindrait le *Jeune voyou*. Ensuite, Worthil lui fit faire le tour des quartiers d'habitation, qui lui parurent tout à fait acceptables.

L'heure du départ arriva étonnamment vite. Gurgeh fit ses adieux au drone de Contact ; puis il alla s'asseoir dans le secteur résidentiel du vaisseau, regarda la petite machine flotter jusqu'au sas de sortie et demanda à l'écran qui lui faisait face de lui montrer l'extérieur. La passerelle amovible qui reliait le navire à la galerie de transit d'Ikroh se rétracta, et la coque intérieure en forme de tube étiré revint s'encastrent dans son logement.

Alors, sans bruit et sans avertissement, le spectacle de la base de la Plate-forme se mit à diminuer à toute allure. Tandis

que le vaisseau s'éloignait, elle se confondit avec les trois autres Plates-formes établies de ce côté de l'Orbitale pour former enfin une seule ligne épaisse, qui elle-même ne fut bientôt plus qu'un point derrière lequel étincelait puissamment l'étoile du système de Chiark, avant que celle-ci ne s'assombrisse et ne se réduise à son tour. Alors Gurgeh se rendit pleinement compte qu'il était bel et bien en route pour l'empire d'Azad.

Deuxième partie

IMPERIUM

Vous êtes toujours là ?

Une petite note marginale, maintenant (vous me suivez ?).

Ceux d'entre vous qui n'ont pas la chance de me lire ou de m'entendre en marain parlent peut-être une langue dotée de pronoms personnels en nombre insuffisant, ou dont le genre ne correspond pas ; aussi est-il préférable que j'explique cet aspect de la traduction.

Le marain, cette langue quintessentiellement superbe de la Culture (à ce que dit celle-ci) a, comme le sait n'importe quel écolier, un seul pronom personnel pour désigner le féminin, le masculin, l'entre-deux, le neutre, les enfants, les drones, les Mentaux, les autres machines conscientes et toute forme de vie susceptible de présenter un semblant de système nerveux et de langage articulé (ou une bonne excuse pour ne posséder ni l'un ni l'autre). Naturellement, il existe des moyens de préciser le sexe d'une personne, mais on ne s'en sert pas dans le marain de tous les jours ; dans l'archétype "le-langage-est-une-arme-morale-et-fier-de-l'être", c'est la cervelle qui compte, mes enfants. Les gonades ne valent vraiment pas la peine qu'on se fonde sur elles pour établir une discrimination.

Donc, dans ce qui va suivre, Gurgeh pense sans problème aux Azadiens comme il penserait à n'importe quel autre genre d'individu (voir énumération ci-dessus)... Mais toi, ô infortuné citoyen peut-être bestial, sans doute éphémère et indubitablement désavantagé, de quelque société inCulturée, surtout celles injustement dotées (les Azadiens diraient *sous-dotées*) du plus petit nombre de genres possible ? !

Comment évoquer le triumvirat des sexes azadiens sans avoir recours à une terminologie étrangère on ne peut plus bizarre ou à des expressions non-mots maladroites ?

... Soyez en paix ; j'ai choisi d'employer les pronoms naturels, évidents, pour le masculin et le féminin, et de représenter les

intermédiaires – ou apicaux – au moyen de tout vocable pronominal indiquant le mieux la place qu'ils occupent dans leur société par rapport à l'équilibre du pouvoir sexuel existant dans la vôtre. En d'autres termes, la traduction exacte dépend donc de votre propre civilisation (péchons donc par excès de générosité terminologique) et de son sexe dominant, qu'il soit masculin ou féminin.

(Ceux qui pourront prouver qu'ils n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre recevront bien entendu leur terme propre.)

Bref, passons.

Voyons donc... Nous avons fini par faire décoller ce bon vieux Gurgeh de sa Plate-forme de Gévant, Orbitale de Chiark, et nous l'avons envoyé filer dans l'espace à une allure considérable, dans un vaisseau de guerre dépouillé de tous ses attributs militaires, vers son point de rendez-vous avec le Véhicule Système Général *Jeune voyou*, direction les Nuages.

On considérera tout particulièrement les points suivants :

Gurgeh se rend-il réellement compte de ce qu'il a fait et de ce qui pourrait lui arriver ? Lui est-il même venu à l'esprit qu'on ait pu se jouer de lui ? Et sait-il vraiment dans quoi il s'embarque ?

Bien sûr que non !

C'est bien pour ça que c'est amusant !

Gurgeh avait fait bien des croisières dans sa vie ; au cours de la plus longue – trente ans auparavant – il était parti à des milliers d'années-lumière de Chiark. Pourtant, quelques heures seulement après le départ du *Facteur limite* il sentait déjà presque matériellement le fossé d'années-lumière que le vaisseau en pleine accélération creusait entre lui et sa maison. Il passa un petit moment à regarder l'écran où rapetissait progressivement l'étoile jaune-blanc de Chiark, mais il s'en sentait quand même encore beaucoup plus loin que cela.

Jamais encore il n'avait ressenti le caractère fallacieux de ce genre de représentation ; mais, tandis qu'il fixait le rectangle de l'écran sur la cloison, dans le salon commun de l'ancien secteur résidentiel, il ne put s'empêcher de s'identifier à un acteur, ou encore à un élément des circuits du vaisseau : il avait

l'impression de faire partie intégrante de la simulation d'Espace Réel suspendue devant ses yeux, et donc d'être aussi fallacieux qu'elle.

Peut-être était-ce le silence. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il s'était attendu à vivre dans le bruit. Le *Facteur limite* fonçait dans ce qu'il appelait l'ultra-espace, sans cesser d'accélérer : la vitesse de l'appareil tendait vers son point maximal à une vitesse qui engourdit brusquement le cerveau de Gurgeh lorsqu'il en vit s'afficher le chiffre sur le mur-écran. Il n'aurait même pas su dire ce qu'était l'ultra-espace. Était-ce la même chose que l'hyper-espace ? Celui-là au moins, il en avait entendu parler, même s'il n'en savait pas grand-chose... Bref, en dépit de sa vitesse apparente, le vaisseau demeurait presque parfaitement silencieux, et Gurgeh éprouva une sensation d'irréalité débilante ; comme si, d'une certaine manière, le vieux navire de guerre remisé dans la naphthaline pendant des centaines et des centaines d'années ne s'était pas encore tout à fait réveillé, et que les événements survenant à l'intérieur de sa coque svelte se déroulaient selon un rythme différent, plus lent, pour moitié constitué de rêves.

Le vaisseau ne semblait pas non plus très désireux d'engager la conversation ; Gurgeh, qui, en temps normal, ne s'en serait guère soucié, en ressentait un certain malaise. Il quitta sa cabine et alla faire un tour, en commençant par l'étroite coursive longue de cinq cents mètres qui menait à la partie médiane du vaisseau. Dans ce conduit nu d'à peine un mètre de largeur, et si bas qu'il pouvait en toucher le plafond sans s'étirer, il crut percevoir une faible vibration provenant de tous les côtés à la fois. Une fois arrivé au bout, il emprunta un autre passage similaire qui lui parut s'incliner d'environ trente degrés mais se révéla au même niveau que le reste dès qu'il y eut posé un pied (non sans un vertige passager). Cette coursive-là conduisait à une bulle-effecteur, où l'une des vastes aires-de-jeu avait été installée.

Elle s'étendait à présent devant ses yeux, tourbillon de formes géométriques et de couleurs multiples : un véritable paysage déployé sur plus de cinq cents mètres carrés, sans compter les rangées de pyramides, qui constituaient en elles-

mêmes des parcelles de territoire tridimensionnelles et augmentaient encore cette surface. Il se dirigea vers le bord de l'aire en se demandant si, après tout, il ne s'était pas attaqué à plus fort que lui.

Il jeta un regard circulaire et examina l'intérieur de l'ancienne bulle-effecteur. Le tablier de jeu occupait un peu plus de la moitié du sol, reposant sur le léger bordage de mousse-métal installé à cet effet au chantier de construction. Sa superficie se trouvait pour moitié sous les pieds de Gurgeh ; le logement d'effecteur était à section circulaire. Le bordage et le jeu lui-même s'y déployaient en cercle, plus ou moins au même niveau que la coque du vaisseau, à l'extérieur de la bulle. D'un gris-vert terne, le plafond du logement d'effecteur s'incurvait vingt mètres au-dessus de sa tête.

Gurgeh passa sous le bordage par une écoutille flottante et pénétra dans la cuvette faiblement éclairée qui s'ouvrait au-dessous du plancher de mousse-métal. Pleine d'échos, elle avait l'air encore plus vide que le dessus ; hormis quelques écoutilles et autres niches peu profondes dans la paroi, on avait opéré le démantèlement de la masse d'armements sans laisser la moindre trace. Gurgeh se souvint de Mawhrin-Skel et se demanda quelle était la réaction du *Facteur limite* à l'idée de s'être ainsi fait « arracher les griffes. »

« Jernau Gurgeh ? »

Il fit volte-face en entendant prononcer son nom et vit flotter près de lui un cube de composants squelettiques.

« Oui ? »

« Nous avons désormais atteint notre Point d'Agrégation Final, et maintenons une vitesse d'environ huit virgule cinq kilolumières en ultra-espace Un positif.

« Ah bon ? s'enquit Gurgeh, qui contempla le cube de cinquante centimètres de côté en se demandant où étaient ses yeux.

« Oui, répondit le télédrone. Nous devons aborder le VSG *Jeune voyou* dans approximativement cent deux jours. Nous recevons en ce moment même des instructions du *Jeune voyou* quant à la manière dont se joue l'Azad, et le vaisseau m'a

demandé de vous dire qu'il serait bientôt en mesure de commencer à jouer. Quand désirez-vous vous y mettre ?

« Ma foi, pas tout de suite, répondit Gurgeh. (Il effleura les commandes de l'écouille flottante, qui s'éleva, repassa au-dessus du plancher et réintégra la lumière. Le télédrone planait en hauteur.) Avant tout, je désire m'installer, dit-il à la machine. Il me faut davantage de travaux théoriques avant de commencer à jouer.

« Très bien. (Le drone fit mine de s'éloigner, puis s'immobilisa.) Le vaisseau tient à vous informer qu'en mode opérationnel normal il est en mesure d'assurer une surveillance interne totale, ce qui rend votre propre terminal superflu. Cela vous satisfait-il, ou bien préférez-vous que les réseaux d'observations internes soient coupés, auquel cas vous utiliseriez votre terminal pour communiquer avec le vaisseau ?

« Le terminal, répondit instantanément Gurgeh.

« La surveillance interne vient d'être limitée au seul mode Urgence.

« Merci.

« Pas de quoi », fit le drone en s'éloignant pour de bon.

Gurgeh le regarda disparaître dans la coursive, puis se retourna pour contempler le vaste tablier de jeu, et hocha une nouvelle fois la tête.

Durant les trente jours qui suivirent, Gurgeh ne toucha pas une seule pièce d'Azad. Il consacra tout son temps à assimiler la théorie du jeu, à étudier son histoire lorsque cela pouvait lui être utile pour mieux comprendre sa pratique, à mémoriser les axes de déplacement autorisés pour chacune des pièces, ainsi que leur valeur, leur pouvoir, l'influence réelle ou potentielle qu'elles exerçaient sur le moral du joueur, leurs différentes courbes temps/pouvoir intersectées ainsi que leurs harmoniques d'aptitude spécifiques en fonction des différents secteurs du tablier. Il s'absorba dans des tables et des grilles exposant les qualités inhérentes aux suites, nombres, niveaux et séries des cartes à jouer associées à l'Azad. Il s'interrogea sur la place qu'occupaient dans l'ensemble du jeu les tabliers secondaires. Il se demanda quel était le rapport entre l'imagerie

élémentaire (eau, feu, air et terre) des stades finaux et le fonctionnement plus mécaniste des pièces, des tabliers et des lancers de dés par paires qui intervenaient dans les premières manches ; et tout cela en s'efforçant de lier dans sa tête la tactique, la stratégie de ce jeu tel qu'on y jouait couramment (aussi bien dans les face-à-face – un individu opposé à un autre – que dans la version multiple, où l'on pouvait avoir jusqu'à dix participants) avec toutes les possibilités d'alliances, intrigues, actions concertées, pactes et tricheries qu'un tel jeu rendait possibles.

Gurgeh ne se rendait pratiquement pas compte du passage des jours. Il ne dormait que deux ou trois heures par nuit et, le reste du temps, il s'installait devant l'écran, quand il n'allait pas se tenir au milieu d'un tablier tandis que le vaisseau lui parlait, traçait des diagrammes dans l'air et déplaçait des pièces. Il ne cessait jamais d'endocriner. Son cerveau baignait en permanence dans l'alchimie génomanipulée d'un flot de drogues à sécrétion interne charriées par son flux sanguin, tandis que, soumise à rude épreuve, sa glande principale (cinq fois plus grosse que chez ses ancêtres humains primitifs) injectait les substances codées dans son organisme ou donnait l'ordre à d'autres glandes de s'en acquitter à sa place.

Chamlis lui fit parvenir deux ou trois messages, principalement des commérages sur les habitants de la Plate-forme. Mawhrin-Skel avait disparu, Hafflis parlait de redevenir femme afin d'avoir un autre enfant. Central et les paysagistes de la Plate-forme avaient fixé la date d'inauguration de Tépharne, la toute dernière Plate-forme construite de l'autre côté de l'Orbitale et qui, au moment du départ de Gurgeh, n'en était encore qu'à sa configuration météorologique. Elle serait ouverte à la population dans deux ans. Yay, estimait Chamlis, serait sans doute fâchée de ne pas avoir été consultée avant l'annonce de cette décision. Il envoyait ses vœux à Gurgeh et lui demandait comment il se portait.

Quant au message de Yay, ce n'était guère plus qu'une carte postale animée. On la voyait vautrée dans un filet-G en face d'un grand écran ou d'une énorme baie d'observation où s'encadrait une planète bleu et rouge de type géante gazeuse. Elle appréciait

sa croisière en compagnie de Shuro et deux ou trois de ses amis. Elle n'avait pas tout à fait l'air dans son état normal. Elle lui disait qu'il était méchant d'être parti si vite et pour si longtemps sans attendre qu'elle revienne... Puis elle apercevait quelqu'un en dehors du champ du terminal, et coupait la communication non sans promettre de le recontacter plus tard.

Gurgeh autorisa le *Facteur limite* à accuser réception de ces messages, mais n'y répondit pas directement. Tous deux eurent pour effet de lui procurer un certain sentiment de solitude, mais chaque fois il se replongea dans le jeu, et évacua de son esprit tout ce qui n'était pas lui.

Il conversait avec le vaisseau, plus accessible que son télédrone. Comme le lui avait dit Worthil, il était sympathique, mais nullement brillant. Sauf en ce qui concernait l'Azad. En fait, Gurgeh avait l'impression que le vaisseau retirait de ce jeu quelque chose de plus que lui : il l'avait appris à la perfection et paraissait prendre grand plaisir aussi bien à le lui enseigner qu'à vanter la complexité et la beauté de sa structure. Le vaisseau reconnut qu'il n'avait jamais utilisé ses effecteurs de manière agressive sous le coup de la colère, et qu'il trouvait peut-être dans l'Azad ce qui lui avait manqué pendant ses combats réels.

Le *Facteur limite* était une Unité Offensive Générale de classe « Assassin », numéro 50 017, et en tant que telle une des dernières construites, c'est-à-dire sept cent seize ans plus tôt, pendant les derniers sursauts de la guerre indirane, alors que le conflit spatial touchait à sa fin. En théorie, l'appareil avait connu le service actif : mais en réalité à aucun moment il ne s'était trouvé en danger.

Au bout de trente jours, Gurgeh se mit à manipuler les pièces d'Azad.

Certains pions étaient des biotechs : des artefacts sculptés à partir de cellules créées par manipulation génétique et dont le caractère changeait dès leur premier déballage, quand on les plaçait pour la première fois sur le tablier. Mi-animaux mi-végétaux, ils affichaient leur valeur et leur capacité en changeant de couleur, de forme et de taille. Le *Facteur limite* prétendait que les pions qu'il avait fabriqués n'étaient en rien

différents des pièces authentiques ; Gurgeh estimait que cette affirmation était sans doute quelque peu optimiste.

Ce fut seulement quand il se mit à sonder les pièces, à percevoir par le toucher et l'odorat ce qu'elles étaient et ce qu'elles pouvaient devenir (plus faibles ou plus puissantes, plus rapides ou plus lentes, plus durables ou plus éphémères) qu'il se rendit compte à quel point le jeu allait se révéler ardu.

Il n'arrivait pas à comprendre les biotechs ; pour lui, ce n'étaient que des morceaux de légumes colorés et sculptés qui gisaient dans ses mains comme des choses mortes. Il les frotta jusqu'à s'en tacher les mains, il les renifla, il les regarda fixement. Pourtant, dès qu'ils se trouvaient sur le tablier, ils se comportaient de manière tout à fait inattendue, se transformant en chair à canon quand il les prenait pour des cuirassés, abandonnant l'équivalent de ce qu'on appelle en philosophie une prémisses, c'est-à-dire une position bien repliée à l'intérieur de son propre territoire, pour se muer en éclaireurs qui auraient davantage eu leur place sur les hauteurs ou en première ligne.

Au bout de quatre jours il était au désespoir, et songeait sérieusement à demander qu'on le ramène à Chiark ; il avouerait tout à Contact, en espérant simplement qu'ils auraient pitié de lui et, soit garderaient Mawhrin-Skel chez eux, soit le contraindraient au silence. Tout plutôt que poursuivre cette charade démoralisante et horriblement frustrante.

Le *Facteur limite* lui suggéra de laisser tomber les biotechs pour l'instant et de se concentrer sur les tabliers secondaires qui, s'il les remportait, lui donneraient une certaine liberté quant au degré d'utilisation de ces pions dans les étapes suivantes. Gurgeh obtempéra et s'en tira honorablement, mais il restait pessimiste, déprimé ; parfois, il se rendait compte que le *Facteur limite* lui parlait depuis plusieurs minutes alors qu'il réfléchissait à un tout autre aspect du jeu, et il était contraint de demander au vaisseau de se répéter.

Les jours passèrent ; le vaisseau proposait de temps à autre à Gurgeh de manipuler un biotech, et lui conseillait en premier lieu d'endocriner telle ou telle substance. Il lui suggéra même d'emporter dans son lit certaines des pièces les plus importantes afin de les tenir dans ses mains ou dans ses bras

pendant son sommeil comme s'il s'agissait d'un petit bébé. Quand il se réveillait, il se sentait toujours un peu ridicule, et se réjouissait qu'il n'y ait personne pour le voir. (Mais comment en être certain ? Ses déboires avec Mawhrin-Skel l'avaient peut-être rendu hypersensible à ce genre de chose, mais il avait bien peur de ne plus jamais être certain de ne pas être observé. Peut-être était-il surveillé par le *Facteur limite*, espionné, évalué par Contact... Quoi qu'il en fût, il décréta qu'il ne s'en souciait plus.)

Tous les dix jours, il s'accordait une journée de loisir, là encore sur les conseils du vaisseau ; il explorait plus minutieusement l'appareil, bien qu'en réalité il n'y eût pas grand-chose à voir. Gurgeh était accoutumé aux véhicules civils qui, sur le plan de la densité et de la conception d'ensemble, pouvaient se comparer à toute construction ordinaire prévue pour des humains, avec des cloisons relativement minces séparant de larges espaces ; mais ce vaisseau de guerre, lui, ressemblait davantage à un morceau de roche ou de métal compact. Une espèce d'astéroïde pourvu de boyaux rares et étroits, évidés pour que les humains puissent y circuler. Il visita néanmoins toutes les coursives, toutes les galeries qu'il comportait, tantôt flânant, tantôt peinant – quand il ne se déplaçait pas verticalement grâce aux écoutilles flottantes –, et alla passer un moment dans une des trois bulles situées près du nez de l'appareil afin d'observer le fouillis de machines et d'engins divers qu'on n'avait pas encore enlevé et qui paraissait coagulé sur place.

On y distinguait sous une faible lumière l'énorme masse de l'effecteur principal, tout entouré de brouilleurs d'écrans, de scanners, de traqueurs, d'illuminateurs, de déplaceurs et autres dispositifs offensifs secondaires associés ; il évoquait un gigantesque globe oculaire de forme conique incrusté d'excroissances métalliques contorsionnées. L'ensemble avait bien vingt mètres de diamètre, mais le vaisseau lui apprit – non sans une certaine fierté, constata Gurgeh – que, quand tous les branchements étaient effectués, l'engin pouvait pivoter sur lui-même à une telle vitesse que l'œil humain n'y percevrait qu'une brève palpitation ; qu'on cligne seulement les yeux à ce moment précis, et on ne se rendait compte de rien.

Il inspecta également l'un des hangars déserts contenu dans une des bulles médianes ; il abriterait plus tard un module de Contact, pour le moment en cours de conversion sur le VSG vers lequel ils se dirigeaient. Ce serait le quartier général de Gurgeh lorsqu'il aurait débarqué sur Eä. Il avait vu des holos de son futur intérieur : passablement spacieux, il était néanmoins bien loin des dimensions d'Ikroh.

Il apprit aussi à mieux connaître l'Empire, son histoire et ses structures politiques, sa philosophie et sa religion, ses croyances et ses murs, son mélange de sous-espèces et de sexes différents.

L'ensemble lui faisait l'effet d'un enchevêtrement de contradictions doté d'une puissance évocatrice insoutenable ; un casse-tête à la fois pathologiquement violent et lugubrement sentimental, extraordinairement barbare et étonnamment raffiné, fabuleusement riche et épouvantablement pauvre (mais aussi, indubitablement, nettement fascinant).

On ne lui avait pas menti ; il existait réellement une constante dans l'étourdissante diversité qui caractérisait la vie azadienne : le jeu d'Azad imprégnait toutes les couches de la société, tel un thème unique répété inlassablement au milieu de la cacophonie ambiante, et Gurgeh commença à comprendre ce qu'avait voulu dire le drone Worthil, à savoir que, de l'avis de Contact, c'était le jeu qui maintenait la cohésion de l'Empire. Il n'y avait rien d'autre qui soit susceptible de jouer ce rôle.

Presque tous les jours, il allait nager dans la piscine. Avec ses vingt-cinq mètres de diamètre, le logement d'effecteur avait été transformé de manière à accueillir un projecteur holo, et le *Facteur limite* avait commencé par projeter un ciel d'azur et des nuages blancs sur la face interne de la bulle, mais Gurgeh s'en était vite lassé, et avait demandé à voir le panorama qui se serait offert à ses yeux s'ils avaient voyagé dans l'espace réel. Une « vue équivalente rectifiée », comme disait le vaisseau.

Il nageait donc sous une voûte de la noirceur irréelle de l'espace, avec de minuscules piquûres d'épingles à l'éclat dur représentant les étoiles dans leur course lente, plongeant sous la surface ou émergeant de l'eau tiède faiblement éclairée par en dessous, image adoucie, inversée d'un vaisseau spatial.

Aux environs du dix-neuvième jour, il commença à sentir et apprécier les biotechs ; il était capable d'affronter le vaisseau dans une version limitée du jeu en utilisant tous les tabliers mineurs plus un des tabliers principaux, et lorsqu'il allait enfin se coucher, il passait ses trois heures de sommeil quotidiennes à rêver des gens qu'il connaissait et de la vie qu'il avait menée, à revivre son enfance, son adolescence, puis les années qui avaient suivi, en un étrange alliage de souvenir, de fantasme et de désir non réalisé. Il songeait régulièrement à écrire à Chamlis ou à Yay (ou à leur enregistrer un message), sans parler de tous ceux qui lui avaient fait parvenir des communications depuis Chiark, mais le moment lui semblait toujours mal choisi, et plus il repoussait l'échéance plus la tâche lui paraissait insurmontable. Les gens cessèrent peu à peu de lui envoyer des enregistrements, ce qui l'emplit à la fois de culpabilité et de soulagement.

Cent un jours après avoir quitté Chiark, et à plus de deux mille années-lumière de l'Orbitale, le *Facteur limite* vint s'amarrer au Super-Tracteur de classe Fleuve répondant au nom de *Parle à mon cul*. Une fois en tandem, les deux appareils désormais enclos dans un seul et unique champ ellipsoïde accélérèrent progressivement pour atteindre la vitesse du VSG. Manifestement, l'opération prendrait plusieurs heures, aussi Gurgeh alla-t-il se coucher comme à l'accoutumée.

Le *Facteur limite* attira son attention alors qu'il somnait dans le sommeil. Il alluma l'écran de sa cabine.

« Qu'est-ce qui se passe ? » s'enquit d'une voix ensommeillée Gurgeh qui sentait poindre son inquiétude.

L'écran qui occupait la totalité d'une des parois de la cabine était en mode holo afin de donner l'illusion d'une fenêtre. Lorsqu'il l'avait éteint avant de se coucher, il montrait l'arrière du Super-Tracteur sur fond d'étoiles.

Il affichait maintenant un paysage planétaire, un panorama composé de lacs et de collines, de torrents et de forêts, le tout survolé à faible vitesse.

Un appareil aérien entra lentement dans le champ, tel un insecte paresseux.

« J'ai pensé que vous ne voudriez pas rater ça, fit le vaisseau.

« Mais où se trouve ce paysage ? » demanda Gurgeh en se frottant les yeux.

Il était perdu. Il avait cru comprendre que la raison d'être du couplage avec le Super-Tracteur était de ne pas forcer le VSG à ralentir ; le Super-Tracteur était censé les entraîner encore plus vite afin qu'ils rattrapent le vaisseau géant avec lequel ils avaient rendez-vous. Mais au lieu de cela ils avaient dû faire une escale sur une orbitale, une planète, ou quelque chose de plus gros encore.

« Nous avons effectué notre couplage avec le VSG *Jeune voyou*, l'informa le vaisseau.

« Ah bon ? Et où est-il ? interrogea Gurgeh en s'asseyant au bord du lit.

« Vous avez sous les yeux le parc situé à l'arrière de sa face supérieure. »

Le panorama, qui jusque-là avait dû être grossi, prit brusquement du recul ; Gurgeh se rendit compte qu'il avait devant lui un appareil colossal que survolait lentement le *Facteur limite*. Le parc lui-même semblait approximativement en forme de carré ; de combien de kilomètres de côté, Gurgeh n'aurait su le dire. Sur l'horizon brumeux, tout au fond, se devinaient d'immenses canyons aux formes régulières, nervures qui, sur cette surface sans bornes, s'enfonçaient d'un cran vers des niveaux inférieurs. Cet ensemble d'air, de sol et d'eau était éclairé par une source lumineuse à la verticale, et Gurgeh se rendit compte tout à coup qu'il ne distinguait même pas l'ombre du *Facteur limite*.

Il posa quelques questions sans quitter l'écran des yeux.

S'il ne mesurait que quatre kilomètres d'épaisseur, le Véhicule de Systèmes Généraux de classe Plate-forme appelé *Jeune voyou* en faisait cinquante-trois de long sur vingt-deux de large. Ce parc couvrait une zone de quatre cents kilomètres carrés, et la longueur totale de l'appareil, entre les deux extrémités de ses champs avant et arrière, dépassait les quatre-vingt-dix kilomètres. Étant davantage orienté vaisseau que destiné à assurer un lieu de résidence permanente, il ne comptait guère que deux cent cinquante millions d'habitants.

Durant les cinq cents jours qu'il fallut au *Jeune voyou* pour traverser la galaxie principale et gagner la région des Nuages, Gurgeh apprit progressivement le jeu d'Azad ; il trouva même le temps de rencontrer quelques personnes, et de se faire un petit nombre d'amis.

C'étaient des gens de chez Contact. La moitié d'entre eux constituait l'équipage du VSG proprement dit ; la raison de leur présence n'était pas tant le pilotage de l'appareil (chacun des éléments de son triumvirat de Mentaux s'en acquittait fort honorablement) que l'organisation de leur propre société humaine à bord. Ils avaient également pour mission de rester vigilants, d'étudier le torrent ininterrompu d'informations provenant des découvertes des lointaines unités de Contact, d'apprendre, et d'être les représentants de la Culture parmi les systèmes stellaires et fédérations de sociétés intelligentes et conscientes que Contact avait pour but de découvrir, d'examiner et – occasionnellement – de modifier.

L'autre moitié se composait d'équipages d'appareils plus petits ; certains y avaient fait escale pour se distraire, pour se remettre d'aplomb ; d'autres faisaient en quelque sorte de l'auto-stop, comme Gurgeh et le *Facteur limite*, ou étaient restés en arrière pour étudier plus en détail les amas et agrégats stellaires situés entre la galaxie et les Nuages. Quant au reste, ils attendaient que soient achevés les navires et Véhicules de Systèmes dont ils formeraient un jour l'équipage, et qui n'existaient encore que sous forme de numéros sur une liste d'appareils à construire à bord à une date ultérieure.

Le *Jeune voyou* était ce qu'on appelait chez Contact un VSG d'entremise : il jouait un rôle de point de rassemblement, à la fois pour les hommes et pour le matériel, et sélectionnait les futurs membres d'équipage des unités VSL, VSM et VSG de classe inférieure qu'il assemblait à son bord. Il existait d'autres types de grands VSG, orientés résidence, ceux-là, et qui, dans ce domaine, se suffisaient largement à eux-mêmes.

Gurgeh passa plusieurs jours dans le parc supérieur à se promener à pied ou le survoler à bord d'un de ces appareils aériens pourvus de vraies ailes et mus par de vrais propulseurs

qui étaient alors en vogue sur le VSG. Il acquit même une compétence suffisante en matière de pilotage pour participer à une compétition durant laquelle plusieurs milliers de ces avions fragiles dessinèrent des huit au-dessus de la surface du Véhicule, pénétrant par l'un des tunnels d'accès courant le long du flanc de l'appareil pour ressortir de l'autre côté et passer ensuite en dessous.

Le *Facteur limite*, garé sur l'un des Docks principaux à proximité d'une Voie, l'encouragea dans cette activité en déclarant que cela lui procurerait une détente dont il avait bien besoin. Gurgeh déclina toutes les parties qu'on lui proposa, quel que soit le jeu, mais retint quelques-unes des nombreuses invitations qui lui parvinrent : soirées, cérémonies et autres manifestations collectives. Il passa plusieurs nuits ailleurs que sur le *Facteur limite*, et le vieux vaisseau de guerre fut à son tour l'hôte de quelques rares jeunes élues.

Néanmoins, Gurgeh passait le plus clair de son temps seul à bord, à se plonger dans l'étude de tableaux de chiffres et de comptes rendus de parties, à froter les biotechs dans ses mains, à arpenter les trois grands tabliers, embrassant du regard les paysages simulés et les pièces du jeu, l'esprit fonctionnant à plein régime, traquant structures et possibilités, points forts et points faibles.

Il suivit un cours accéléré de vingt jours pour apprendre l'ëächic, la langue de l'Empire. Il avait initialement prévu de s'exprimer en marain, comme il en avait l'habitude, et d'avoir recours à un interprète ; mais il soupçonnait l'existence de liens subtils entre la langue et le jeu, et pour cette seule raison décida de l'apprendre. Le vaisseau lui déclara plus tard que c'était de toute manière préférable : la Culture était prudente au point de tenir à ce que les complexités internes de son langage restent inconnues de l'Empire d'Azad.

Peu après son arrivée, on lui avait envoyé un drone, une machine de plus petite taille encore que Mawhrin-Skel. Elle était de forme circulaire et composée de plusieurs sections indépendantes qui tournaient sur elles-mêmes comme des anneaux autour d'un axe central immobile. Elle se présenta comme étant un drone-bibliothèque ayant reçu en sus une

formation diplomatique, et sous le nom de Trebel Flère-Imsaho Ep-handra Lorgin Estral. Gurgeh la salua et s'assura que son terminal était bien en marche. Sitôt la machine repartie, il envoya un message à Chamlis Amalk-ney en joignant l'enregistrement de sa rencontre avec le petit drone. Chamlis répondit quelque temps plus tard en confirmant que l'engin était bien ce qu'il prétendait être : un modèle relativement récent de drone-bibliothèque. Ce n'était pas vraiment le vétéran auquel tous deux s'étaient attendus, mais il avait l'air plutôt inoffensif. Chamlis déclarait en outre n'avoir jamais entendu dire que les drones de cette classe puissent être dotés de fonctions offensives.

Le vieux drone conclut en lui rapportant quelques-unes des rumeurs qui couraient à Gévant. Yay Méristinoux parlait de quitter Chiark afin de poursuivre ailleurs sa carrière de paysagiste. Elle éprouvait un soudain intérêt pour des choses nommées « volcans » ; Gurgeh en avait-il jamais entendu parler ? Hafflis changeait de nouveau de sexe. Le professeur Boruélal lui faisait ses amitiés, mais pas un mot de plus tant qu'il n'aurait pas répondu à ses messages précédents. Dieu merci, Mawhrin-Skel était toujours invisible. Central était vexé d'avoir perdu la trace de l'horrible petite machine ; officiellement, celle-ci se trouvait toujours dans la juridiction du Mental Orbital, et serait dans l'obligation de rendre des comptes au prochain recensement-inventaire.

Pendant les quelques jours qui suivirent sa première rencontre avec Flère-Imsaho, Gurgeh passa son temps à se demander ce qui l'avait troublé chez ce minuscule drone-bibliothèque. Flère-Imsaho était d'une petitesse presque pathétique (il aurait pu se dissimuler entièrement au creux de deux mains jointes), mais il avait quelque chose qui mettait Gurgeh mal à l'aise en sa présence.

Ce dernier comprit (ou plutôt « sut ») de quoi il s'agissait un beau matin en s'éveillant d'un cauchemar où il s'était vu prisonnier d'une sphère métallique roulant dans tous les sens dans un jeu bizarre et cruel... Avec ses anneaux extérieurs en perpétuelle rotation et sa coque blanche en forme de disque,

Flère-Imsaho présentait une certaine ressemblance avec les plaquettes à pions secrets du jeu de Possession.

Gurgeh paressait dans un fauteuil confortable et moulant installé sous les arbres au feuillage luxuriant, et regardait en contrebas tourner les patineurs. Il n'était vêtu que d'un gilet et d'un short, mais entre lui et la patinoire proprement dite se dressait un champ-écran qui maintenait une douce chaleur tout autour de lui. Le joueur se partageait entre son terminal, où il était occupé à mémoriser des équations de probabilités, et l'étendue de glace, où quelques personnes de sa connaissance glissaient sur la surface pastel sculptée par les patins.

« Bonjour, Jernau Gurgeh », fit le drone Flère-Imsaho de sa petite voix flûtée en se posant délicatement sur le bras rembourré du fauteuil.

Comme à l'ordinaire, son champ-aura était vert-jaune : disponibilité mielleuse.

« Bonjour, répondit Gurgeh en lui lançant un bref coup d'œil. Qu'avez-vous fait de beau ces temps-ci ? ajouta-t-il en effleurant son terminal afin d'examiner une autre série de tableaux et d'équations.

« Oh, ma foi... Eh bien, si vous voulez le savoir, j'ai étudié quelques-uns des oiseaux qui vivent ici, à l'intérieur du vaisseau. Ces espèces m'intéressent vraiment, pas vous ?

« Hmm... (Gurgeh hocha distraitement la tête sans quitter des yeux les tableaux qui se succédaient) Ce que je n'ai toujours pas compris, reprit-il, c'est que, quand on va se promener dans le parc supérieur, on rencontre des déjections, comme il faut s'y attendre ; alors qu'ici, à l'intérieur, tout est d'une propreté sans défaut. Le VSG a-t-il des drones qui nettoient derrière les oiseaux ? Je sais bien qu'il me suffirait de poser la question, mais j'avais envie de résoudre l'énigme par moi-même. Il doit y avoir une réponse.

« Oh, c'est très simple, répondit la petite machine. Il suffit de placer les oiseaux et les arbres en relation symbiotique : les oiseaux ne souillent que les graines de certains arbres, sinon le fruit dont ils dépendent ne pousserait pas. »

Gurgeh abaissa son regard sur le drone.

« Je vois, fit-il froidement. De toute façon, le problème commençait à me lasser. »

Sur ce, il retourna à ses équations et déplaça son terminal flottant de sorte que l'écran lui cache la silhouette de Flère-Imsaho. Le drone garda le silence ; dans sa gêne, il teinta ses champs de pourpre contrit et d'argent ne-pas-déranger, puis s'éloigna.

La plupart du temps, Flère-Imsaho se tenait à l'écart ; il ne faisait qu'une ou deux visites par jour à Gurgeh, et ne résidait pas à bord du *Facteur limite*. Gurgeh ne s'en plaignait pas : cette jeune machine (elle prétendait n'avoir que treize ans) pouvait parfois être pénible. Le vaisseau rassura Gurgeh en lui garantissant que le drone saurait parfaitement prévenir d'éventuels impairs, et le mettre au courant de quelques finesses linguistiques avant qu'ils ne débarquent dans l'Empire ; ainsi qu'il l'apprit plus tard à Gurgeh, il rassura également la machine en lui affirmant que l'homme ne la méprisait pas autant qu'il en avait l'air.

Il reçut d'autres nouvelles de Gévant. Il avait fini par répondre à quelques personnes ou par leur enregistrer des messages ; en effet, il s'estimait désormais prêt à affronter l'Azad, et pouvait donc se permettre de prendre un peu de temps libre. Il échangeait des communications avec Chamlis tous les cinquante jours environ, bien qu'il n'eût pas grand-chose à lui raconter : les nouvelles affluaient surtout dans l'autre sens. Hafflis avait achevé sa métamorphose ; il était d'humeur sombre, mais pas enceint. Chamlis mettait la dernière main à une histoire magistrale de telle planète primitive où il s'était jadis rendu. Le professeur Boruélal avait pris une demi-année sabbatique pour aller vivre dans un refuge de montagne de la Plate-forme d'Osmolon, et sans emporter son terminal. Olz Hap, l'enfant prodige, était enfin sortie de sa coquille ; elle dispensait déjà des cours sur les jeux à l'université, et avait à présent une certaine importance dans les milieux huppés. Elle s'était établie quelques jours à Ikroh dans l'intention de mieux se pénétrer de Gurgeh ; elle avait d'autre part déclaré publiquement qu'il était le meilleur joueur de la Culture. Autant qu'on s'en souvienne, jamais article de débutant n'avait été

mieux accueilli que son analyse de la fameuse partie de Frappe qui s'était déroulée ce soir-là chez Hafflis.

Yay lui envoya un message où elle annonçait en avoir plus qu'assez de Chiark ; elle s'en allait, elle partait, loin. D'autres collectifs d'architectes de Plates-formes lui avaient fait des offres, et elle allait en accepter au moins une, juste histoire de montrer ce qu'elle savait faire. La communication lui servit principalement à exposer ses théories sur l'intérêt du volcan artificiel sur les Plates-formes, à décrire en détail et avec force gesticulations la technique consistant à concentrer les rayons de soleil au moyen d'une loupe sur le dessous des Plates-formes afin d'en faire fondre la roche sur la face opposée, à moins d'utiliser tout simplement des générateurs pour produire la chaleur nécessaire. Elle avait même inclus des bouts filmés montrant des volcans en pleine éruption sur des planètes, avec explication des conséquences et notes sur les améliorations possibles.

Gurgeh songea que finalement, si l'on partageait un monde avec des volcans, le concept d'île flottante se défendait.

« Vous avez vu ça ? » glapit un jour Flère-Imsaho en lui fonçant droit dessus alors qu'il se trouvait à la piscine, dans la cabine de séchage à circulation d'air.

Derrière la petite machine, à laquelle il était relié par un mince filament de champ magnétique où s'attardait une nuance vert-jaune (par ailleurs mouchetée de blanc furieux), flottait un grand drone d'allure désuète et plutôt compliquée.

Gurgeh le contempla en plissant les yeux.

« Eh bien, qu'y a-t-il ? »

« Il y a que je suis tenu de *porter* cette chose ! » gémit Flère-Imsaho.

Le ruban de champ qui l'unissait à l'autre drone palpita, et la coque du vieux drone s'ouvrit en pivotant sur ses charnières. Au premier abord, l'antique enveloppe lui parut complètement vide ; mais comme Gurgeh, interloqué, y regardait de plus près, il vit qu'au centre de la coque était tendu un petit filet en forme de berceau tout prêt à accueillir Flère-Imsaho.

« Oh ! »

Il se détourna pour se frotter les aisselles afin de les sécher. Il souriait.

« On s'est bien gardé de me le dire, quand on m'a proposé cette mission ! protesta le drone. Selon eux, l'Empire ne doit pas savoir à quel point nous autres drones pouvons être miniaturisés ! Mais alors, pourquoi ne pas avoir pressenti un drone plus gros ? Pourquoi m'encombrer de ce... ce...

« Déguisement ? acheva Gurgeh en se passant la main dans les cheveux avant d'émerger de la cabine.

« De ce *ridicule accoutrement*, vous voulez dire ! *Ridicule*, c'est bien le mot. Minable ! Et ce n'est pas tout : je suis également censé émettre une « vibration » et produire une grande quantité d'*électricité statique* aux seules fins de convaincre ces crétins barbares que nous ne savons pas fabriquer correctement nos drones ! (La petite voix de la machine monta dans les aigus.) Une « vibration » ! Non mais, je vous demande un peu !

« Peut-être pourriez-vous demander une mutation, suggéra Gurgeh en enfilant sa tunique.

« Ben voyons ! s'exclama Flère-Imsaho d'un ton amer et pas très loin du sarcasme. Et à partir de maintenant, me taper tous les sales boulots parce que je ne me suis pas montré coopératif ? (Il projeta un champ et asséna un coup sourd sur la vieille coquille.) Je suis condamné à me trimbaler dans ce tas de ferraille.

« Drone, déclara Gurgeh, vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous plains. »

Le *Facteur limite* émergea du Grand Dock, le nez en avant. Deux Tracteurs le firent pivoter par à-coups jusqu'à ce qu'il se retrouve dans l'alignement du couloir de lancement, long de vingt kilomètres. Le vaisseau et ses petits remorqueurs en remontèrent progressivement toute la longueur, et ressortirent par le nez du VSG. D'autres vaisseaux, superstructures et appareillages divers évoluaient dans la bulle d'air qui entourait le *Jeune voyou* ; des UCG et des Super-Tracteurs, des avions et des ballons à air chaud, des dirigeables adaptés au vide de

l'espace, des glisseurs, des individus flottant dans des modules, dans des voitures ou dans des harnais.

Quelques-uns d'entre eux assistèrent au départ du vieux vaisseau de guerre. Les remorqueurs Tracteurs restèrent en arrière.

Le navire s'éleva, croisant sur son passage étage après étage de portes d'embarquement, de coque nue, de jardins suspendus, ainsi que toute une série de sections-habitations ouvertes où des gens marchaient, dansaient, mangeaient à table, regardaient tout simplement par la fenêtre les allées et venues incessantes des appareils volants ou bien pratiquaient un jeu ou un sport. Quelques personnes agitèrent la main. Gurgeh les observa par le truchement de l'écran du salon et reconnut même, dans un aéro qui passait par là, des gens qu'il avait connus et qui lui criaient au revoir.

Officiellement, il prenait des vacances en croisière solitaire avant de se rendre aux Jeux pardéthilisiens. Il avait d'ores et déjà laissé entendre que, finalement, il ne s'engagerait peut-être pas dans le tournoi. Certaines publications théoriques et journaux d'actualités s'étaient suffisamment intéressés à son brusque départ de Chiark – sans parler du soudain tarissement de ses articles – pour demander à leurs représentants à bord du *Jeune voyou* d'aller l'interviewer. Selon une tactique convenue avec Contact, il leur avait fait croire que les jeux dans leur ensemble l'ennuyaient de plus en plus, et que ce voyage – comme sa participation au grand tournoi – avait pour but de raviver l'intérêt faiblissant qu'il leur vouait.

On avait paru tomber dans le panneau.

Le vaisseau franchit la limite du VSG et prit de l'altitude au-dessus du parc supérieur tout piqueté de nuages. Il poursuivit son ascension, pénétra dans la couche d'air raréfié, aborda le Super-Tracteur *Premier moteur, cause première*⁶ et ensemble ils se laissèrent tomber latéralement vers le fond de l'enveloppe atmosphérique du VSG. Ils traversèrent lentement les

⁶ Double sens intraduisible : dans le domaine de la physique, *prime mover* signifie bien « premier moteur », mais « cause première » dans celui de la philosophie. (N.d.T.)

nombreux champs successifs : champ de percussion, champ isolant, champ palpeur, champ de signalisation et champ de réception, champ énergétique et champ de traction, champ de coque, champ palpeur externe et, pour finir, champ-horizon, jusqu'à rentrer dans l'hyperespace. Après quelques heures de décélération afin que le *Facteur limite* revienne à une vitesse qu'il puisse supporter, le vaisseau de guerre désarmé se retrouva seul tandis que le *Premier moteur, cause première* repartait à pleine puissance à la poursuite de son VSG.

« ... aussi seriez-vous bien avisé de rester chaste ; ils auront déjà bien assez de mal à vous prendre au sérieux en tant qu'individu de sexe mâle, même si vous leur paraissez un peu bizarre ; si vous tentiez de nouer là-bas des relations de nature sexuelle, ils considéreraient certainement cela comme une grossière insulte.

« Avez-vous d'autres bonnes nouvelles de ce genre à m'annoncer, drone ?

« Abstenez-vous également de mentionner toute forme d'altération sexuelle. Ils connaissent naturellement l'existence des toxiglandes, encore qu'ils en ignorent les effets exacts, mais ils ne savent rien de vos améliorations physiologiques majeures. Enfin, vous pouvez leur parler des callosités qui se forment sans ampoules, ce genre de choses. Ce n'est pas cela qui compte, bien entendu. Mais une chose aussi sommaire que la réorganisation de vos organes génitaux provoquerait une véritable révolution s'ils venaient à l'apprendre.

« Vraiment ? » fit Gurgeh.

Il s'était installé dans le grand salon du *Facteur limite*, où Flère-Imsaho lui exposait ce qu'il pouvait dire et faire dans l'Empire, et ce qui ne s'y disait ni ne s'y faisait pas. Dans quelques jours ils arriveraient dans ses parages.

« Mais oui, reprit le drone de sa voix haut perchée aux intonations légèrement perçantes. Ils en mourraient de jalousie. Et probablement de dégoût, aussi.

« Surtout de jalousie, renchérit le vaisseau par l'intermédiaire de son télédrone en accompagnant ses paroles d'un son évoquant un soupir.

« Certes, certes, insista Flère-Imsaho, mais je suis certain qu'ils en éprouveraient aussi du dég...

« Ce que vous ne devez jamais oublier, Gurgeh, coupa promptement le vaisseau, c'est que leur société est fondée sur la *propriété*. Tout ce que vous verrez, tout ce que vous toucherez, tout ce avec quoi vous pourrez entrer en contact sera la *propriété* d'un individu ou d'une institution ; l'objet en question leur *appartiendra*, ils en seront *propriétaires*. De la même façon, tous ceux que vous rencontrerez seront conscients à la fois de leur position à l'intérieur de la société et de leurs rapports aux individus qui les entourent.

« Il importe tout spécialement de ne pas oublier que le concept de propriété s'applique aussi aux êtres vivants ; il ne s'agit pas d'esclavage proprement dit, puisqu'ils s'enorgueillissent de l'avoir aboli, mais disons que, selon le sexe et la classe sociale à laquelle on appartient, on peut être en partie la propriété d'une autre personne – ou de plusieurs autres personnes –, puisqu'on doit vendre son travail ou ses compétences à un individu ayant les moyens de les acheter. Dans le cas des mâles, c'est quand on se fait soldat qu'on s'aliène le plus : les membres des forces armées ne sont là-bas guère plus que des esclaves ; presque entièrement dépourvus de libertés individuelles, ils vivent sous la menace constante de l'élimination en cas de désobéissance. Quant aux femelles, elles vendent le plus souvent leur corps en contractant légalement le « mariage » avec des Intermédiaires, qui rétribuent alors leurs faveurs sexuelles en...

« Vaisseau, vaisseau, vous exagérez ! »

Gurgeh éclata de rire. Il avait mené ses propres recherches sur l'Empire, consulté ses livres d'histoire, ses propres archives pleines de révélations. La vision que donnait le vaisseau des coutumes et institutions de l'Empire était décidément partielle, injuste, et exprimait une inébranlable confiance en la supériorité de la Culture.

Flère-Imsaho et le télédrone s'entre-regardèrent avec ostentation, puis les champs du petit drone-bibliothèque virèrent au jaune-gris résigné tandis qu'il déclarait de sa voix aiguë :

« Très bien, reprenons tout depuis le début. »

Le *Facteur limite* attendait dans l'espace au-dessus d'Eä, cette ravissante planète bleu-blanc que Gurgeh avait vue pour la première fois presque deux ans auparavant dans la salle de projection d'Ikroh. De chaque côté du navire était posté un croiseur de l'Empire deux fois plus long que lui.

Les deux vaisseaux de guerre étaient venus rejoindre le navire de la Culture à la limite de l'amas stellaire au sein duquel se trouvait le système d'Eä ; le *Facteur limite*, qui avait d'ores et déjà abandonné son mode de propulsion normal en hyper-espace (là encore, il s'agissait de maintenir l'Empire dans le noir complet) pour revenir à la propulsion lente par torsion, s'était arrêté. Ses huit bulles-effecteurs transparentes montraient les trois tabliers, le hangar à module et la piscine occupant les logements médians, ainsi que les espaces vides des trois longs emplacements au nez de l'appareil, le *Jeune voyou* ayant été dépouillé de tous ses équipements de combat. Les Azadiens leur envoyèrent tout de même une vedette, avec à son bord trois officiers. Deux d'entre eux restèrent avec Gurgeh tandis que le troisième examinait tour à tour chacune des bulles, puis se lançait dans une inspection générale du vaisseau.

Ces trois-là se virent rejoints par d'autres, et demeurèrent cinq jours à bord du *Facteur limite*, le temps que ce dernier atteigne Eä. Ils correspondaient tout à fait à l'image que Gurgeh s'était faite d'eux, avec leurs visages larges et plats et leur peau rasée presque blanche. Ils avaient beau être plus petits que lui, vit-il une fois qu'ils furent en face de lui, leur uniforme les faisait paraître beaucoup plus massifs. C'étaient les premiers vrais uniformes qu'il lui était donné de voir, et il en éprouva une étrange sensation accompagnée d'un léger vertige, une impression de dépaysement total où perçait un curieux mélange d'horreur, de crainte et de respect.

Avec ce qu'il savait d'eux, il ne fut pas surpris par leur comportement à son égard. On aurait dit qu'ils s'efforçaient de ne pas le voir, de lui parler le moins possible et, quand ils ne pouvaient faire autrement, de ne jamais le regarder dans les yeux ; jamais il ne s'était senti aussi indésirable.

Les officiers firent preuve d'un réel intérêt pour le vaisseau, mais méprisèrent complètement Flère-Imsaho – qui, de toute manière, se gardait bien de se trouver sur leur chemin –, et le télédrone du vaisseau. Après avoir manifesté une réticence extrême et volubile, Flère-Imsaho avait fini par s'enfermer, quelques minutes seulement avant l'arrivée des officiers, dans sa fausse carapace de vieux drone. Il y avait fulminé quelques instants en silence pendant que Gurgeh lui disait que cette coquille sans champs était très esthétique et que, en tant qu'antiquité, elle avait certainement beaucoup de valeur. La machine s'était empressée de s'envoler quand les officiers avaient mis pied à bord.

C'est bien la peine de m'avoir prodigué autant de discours sur les subtilités linguistiques et protocolaires de l'Empire, songea Gurgeh.

Le télédrone du vaisseau ne valait guère mieux. Il suivait Gurgeh partout mais en faisant semblant de n'être pas très futé : de temps à autre, il se cognait aux obstacles avec ostentation. Par deux fois, en se retournant, Gurgeh faillit trébucher sur le cube lent et maladroit qui abritait le télédrone. Il avait été fortement tenté de lui expédier un coup de pied.

Ce fut à Gurgeh d'expliquer qu'à sa connaissance le navire ne comportait ni pont, ni poste de pilotage, ni salle de contrôle ; il eut la nette impression que les officiers azadiens ne le croyaient pas.

Lorsqu'ils arrivèrent au-dessus d'Eä, ces derniers contactèrent leur croiseur ; ils parlaient trop vite pour que Gurgeh puisse les comprendre, mais le *Facteur limite* intervint dans la conversation, qui s'envenima rapidement. Gurgeh chercha des yeux son interprète, c'est-à-dire Flère-Imsaho, mais celui-ci avait de nouveau disparu. Il les écouta baragouiner un moment, de plus en plus exaspéré ; puis il décida de les laisser vider la querelle tout seuls et pivota sur lui-même dans l'intention d'aller s'asseoir. Ce faisant, il se prit les pieds dans le télédrone, qui flottait au-dessus du sol juste derrière lui. Il s'effondra sur le canapé plus qu'il ne s'y assit. Les officiers posèrent brièvement les yeux sur lui, et il se sentit rougir. L'air

hésitant, le télédrone s'éloigna avant que l'homme ne lui décoche une ruade.

Autant pour Flère-Imsaho, se dit-il ; autant pour la stupéfiante habileté des gens de Contact et leurs plans prétendument sans faille. Leur représentant juvénile ne prenait même pas la peine de rester dans les parages pour s'acquitter de sa mission ; il préférait se cacher et lécher les blessures dont souffrait son pathétique petit orgueil.

Gurgeh connaissait suffisamment bien le fonctionnement de l'Empire pour savoir que, là au moins, on ne tolérerait pas ce genre de choses ; là, le peuple savait ce que voulaient dire les mots « ordre » et « devoir » et prenait ses responsabilités au sérieux ; sinon, il en supportait les conséquences.

Les gens faisaient ce qu'on leur disait de faire ; ils avaient de la discipline.

Pour finir, après avoir conversé entre eux un moment puis consulté leur vaisseau, les trois officiers s'en allèrent inspecter le hangar à module. Une fois qu'ils eurent disparu, Gurgeh demanda au vaisseau, par l'intermédiaire de son terminal, quel avait été le sujet de la dispute.

« Ils voulaient encore faire venir du monde et du matériel, répondit le *Facteur limite*. Je les en ai dissuadés. Vous n'avez pas à vous en faire. Vous devriez préparer vos affaires et rejoindre le hangar à module ; dans une heure, je dois être sorti de l'espace territorial de l'Empire. »

Gurgeh tourna la tête en direction de sa cabine.

« Ce serait affreux, n'est-ce pas, si vous oubliiez d'informer Flère-Imsaho de votre départ et si je me retrouvais contraint de descendre seul sur Eä ? »

Il ne plaisantait qu'à moitié.

« Ce serait impensable », répondit le vaisseau.

Dans la cursive, Gurgeh croisa le télédrone qui, suspendu dans les airs, montait et descendait sur place en vacillant et en tournant lentement sur lui-même.

« Est-ce vraiment nécessaire ? demanda-t-il à la machine.

« Je fais ce qu'on me dit, c'est tout, répondit le drone d'un ton plein de défi.

« Vous ne croyez pas que vous en faites un peu trop ? »
marmonna Gurgeh.

Sur ce, il alla faire ses bagages.

Comme il emballait ses affaires, un petit paquet tomba de la poche d'un manteau qu'il n'avait pas mis depuis son départ d'Ikroh ; l'objet rebondit sur le sol moelleux de la cabine. Gurgeh le ramassa et en défit le ruban tout en se demandant qui pouvait bien le lui avoir donné ; une des dames à bord du *Jeune voyou*, sans doute.

C'était un fin bracelet à l'image d'une Orbitale, très large et très détaillée dont la surface interne était mi-éclairée, mi-plongée dans l'obscurité. Il l'éleva à hauteur de ses yeux et distingua de minuscules points lumineux à peine perceptibles sur la moitié nocturne de la représentation ; sur le côté éclairé, on voyait une mer bleu vif et des bandes de terre sous de minuscules amas nuageux. Sur la face interne, toute la scène émettait sa propre lumière : il y avait à l'intérieur de l'objet une quelconque source d'énergie.

Gurgeh enfila le bracelet, qui se mit à luire contre la peau de son poignet. Drôle de cadeau, de la part d'un résident de VSG, songea-t-il.

Alors il aperçut le petit mot glissé dans le paquet, le déplia et lut : « Pour te rafraîchir la mémoire quand tu seras sur cette planète. Chamlis. »

Il fronça les sourcils en déchiffrant la signature, puis se rappela (d'abord confusément, puis avec un sentiment croissant – et irritant – de honte) la veille de son départ de Gévant, deux ans auparavant.

Mais bien sûr !

Chamlis lui avait fait un cadeau.

Il l'avait complètement oublié.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Gurgeh.

Il était assis à l'avant du module modifié dont le *Facteur limite* avait hérité à bord du VSG. Il avait embarqué dans le petit appareil en compagnie de Flère-Imsaho, et tous deux avaient fait leurs adieux au vieux vaisseau de guerre, qui avait ordre de se tenir à distance de l'Empire en attendant qu'on le rappelle. La bulle-hangar avait pivoté et le module, escorté par une paire de frégates, avait plongé vers la planète tandis que le *Facteur limite* s'éloignait du puits de gravité avec une lenteur et une maladresse exagérées, toujours accompagné de ses deux croiseurs offensifs.

« De quoi parlez-vous ? s'enquit Flère-Imsaho qui, ayant jeté son déguisement par terre, flottait à la hauteur de Gurgeh.

« De ça », fit ce dernier en désignant l'écran, qui affichait une vue à la verticale.

Le module survolait les terres dans la direction de Groasnachek, la capitale d'Eä ; comme l'Empire n'aimait pas beaucoup que les vaisseaux spatiaux pénètrent dans l'atmosphère à hauteur de ses villes, ils avaient fait leur entrée au-dessus de l'océan.

« Ah, fit Flère-Imsaho, ça ? C'est la Prison-labyrinthe.

« Une prison ? » s'étonna Gurgeh.

L'ensemble de murs et de longs bâtiments aux formes complexes mais toujours géométriques glissait progressivement sous le ventre du module tandis que les faubourgs de la capitale envahissaient l'écran.

« Mais oui. Ceux qui enfreignent la loi sont introduits dans le labyrinthe, à un endroit déterminé par la nature du délit qu'ils ont commis. Le dédale n'est pas seulement matériel ; c'est aussi ce qu'on pourrait appeler un labyrinthe moral et comportementaliste (au fait, son apparence extérieure ne donne aucune indication sur sa configuration interne ; ce n'est qu'une

façade). Le prisonnier doit donner des réponses correctes, se comporter selon certains critères reconnus, sinon il ne peut plus avancer (quand on ne le fait pas reculer). En théorie, il ne faut pas plus de quelques jours à un individu parfaitement sain pour ressortir du labyrinthe, tandis qu'une personne intégralement mauvaise y demeurera pour le restant de ses jours. Afin de prévenir la surpopulation de l'endroit, on a instauré un délai maximal de séjour à l'expiration duquel on transfère le prisonnier dans une colonie pénitentiaire, où il purge une peine à perpétuité. »

Le temps que le drone achève son exposé, la prison avait disparu sous leurs pieds, remplacée par l'étendue tentaculaire de la ville avec ses entrelacements de rues, de bâtiments et de dômes évoquant une autre sorte de dédale.

« Très ingénieux, remarqua Gurgeh. Est-ce que ça marche ?

« C'est ce qu'ils voudraient nous faire croire. En réalité, ce labyrinthe n'est qu'un prétexte pour priver les gens d'un procès en bonne et due forme, et de toute façon les riches s'en sortent à coups de pots-de-vin. On peut donc dire que oui, du point de vue des dirigeants, ça marche. »

Le module et les deux frégates se posèrent sur un gigantesque spatioport plus spécialement destiné à accueillir les navettes et jouxtant un fleuve large et boueux qu'enjambaient de multiples ponts ; situé à une certaine distance du centre-ville, il n'en était pas moins déjà cerné de tours de taille moyenne et de dômes géodésiques assez bas. Gurgeh sortit de l'appareil avec à ses côtés Flère-Imsaho qui, revêtu de son déguisement suranné, émettait une forte vibration toute crépitante d'électricité statique. Il se retrouva sur un vaste carré d'herbe synthétique qu'on avait déroulé jusqu'à ce qu'il touche l'arrière de l'appareil. S'y trouvaient également une cinquantaine d'Azadiens arborant un éventail d'uniformes et de tenues diverses. Gurgeh, qui s'était tout particulièrement attaché à apprendre à reconnaître les sexes, constata qu'ils appartenaient presque tous au sexe intermédiaire, ou apical ; les mâles et les femelles étaient rares. Derrière les apicaux s'alignaient plusieurs rangs de mâles armés et vêtus d'un

uniforme identique. Tout au fond, un dernier groupe jouait une musique impétueuse aux accents stridents.

« Les types en armes ne sont qu'une garde d'honneur, l'informa Flère-Imsaho de l'intérieur de son déguisement. Cela ne doit pas t'inquiéter.

« Mais cela ne m'inquiète pas du tout », répliqua Gurgeh.

Il n'ignorait pas les manières toutes formelles de l'Empire, avec ses comités d'accueil officiels composés de bureaucrates, d'agents de sécurité, de délégués officiels des organisations de jeu, d'épouses, de concubines et de représentants des agences de presse. L'un des apicaux vint vers lui à grandes enjambées.

« En eächic, il faut appeler celui-ci « Monsieur », chuchota Flère-Imsaho.

« Pardon ? » fit Gurgeh.

La machine émettait un tel bourdonnement qu'on ne distinguait presque plus sa voix. Ses vrombissements et autres crépitements réussissaient à couvrir le bruit de la clique, et elle produisait une telle quantité d'électricité statique que Gurgeh sentait ses cheveux se dresser d'un côté de sa tête.

« Je disais : en eächic, il faut lui donner du « Monsieur », répéta la voix sifflante de Flère-Imsaho sur fond de ronflement. Ne le touchez pas, mais quand il lèvera une main, levez les deux et faites votre petit speech. Surtout n'oubliez pas : ne le touchez pas. »

L'apical s'immobilisa juste devant Gurgeh, leva une main et déclara :

« Bienvenue à Groasnachek, Eä, Empire d'Azad, Murat Gurgee. »

Ce dernier réprima une grimace, leva les deux mains (pour bien montrer qu'elles ne tenaient aucune arme, disaient les vieux livres) et énonça dans un eächic prudent :

« Je suis honoré de poser le pied sur le sol sacré d'Eä. »

(« Ça commence bien », marmotta le drone.)

La cérémonie d'accueil se déroula dans une espèce de brouillard. Gurgeh avait la tête qui tournait. Tant qu'il resta en plein air (il était censé passer en revue la garde d'honneur, il ne l'ignorait pas ; mais sur quoi devait au juste porter l'inspection, cela, les livres ne le disaient pas), la chaleur de l'étoile double

qui brillait de tous ses feux dans le ciel le mit en nage ; quand ils rentrèrent pour la réception proprement dite et qu'il fut confronté aux odeurs inconnues des bâtiments du spatioport, il eut le sentiment (plus aigu que prévu) de se trouver dans un pays décidément bien étranger au sien. On le présenta à un grand nombre de gens, là encore en majorité apicaux, qui se montrèrent ravis de s'entendre adresser la parole en un eächic manifestement acceptable. Flère-Imsaho lui soufflait gestes et phrases, et Gurgeh s'entendait prononcer les mots qu'il fallait, se voyait accomplir les gestes qu'on attendait de lui. Toutefois, il retira de tout cela une impression d'agitation désordonnée de la part de gens bruyants et peu attentifs qui, de surcroît, ne sentaient pas très bon ; mais sur ce chapitre ils devaient penser la même chose de lui. Il eut d'autre part la curieuse sensation que, quelque part en profondeur, ils se moquaient de lui.

Outre les différences physiques évidentes, les Azadiens semblaient tous, par rapport aux sujets de la Culture, très compacts, très durs et très déterminés ; plus énergiques, voire névrotiques, si l'on voulait porter sur eux un regard critique. Du moins les apicaux, car Gurgeh n'apprit pas grand-chose des mâles ; ceux-ci lui parurent néanmoins plus ternes, moins tendus, plus flegmatiques et plus robustes aussi, tandis que les femelles semblaient plus calmes – avec quelque chose de plus profond –, et d'aspect plus délicat.

Il se demanda comment eux le voyaient. Il avait conscience de regarder un peu trop fixement l'architecture et la décoration intérieure inaccoutumées des lieux, ainsi que les gens eux-mêmes... Mais d'un autre côté, il surprit un grand nombre d'individus (surtout des apicaux) occupés à le dévisager pareillement. Deux ou trois fois Flère-Imsaho dut se répéter avant que Gurgeh ne se rende compte que la machine lui parlait. Le bourdonnement monocorde noyé de crépitements électrostatiques qui ne le quitta guère cet après-midi-là renforçait encore sa sensation d'évoluer dans une atmosphère d'irréalité onirique.

On servit en son honneur des mets et des boissons ; leurs constitutions biologiques étaient assez proches pour qu'un petit nombre d'aliments et de breuvages (y compris l'alcool) soient

également consommables par les deux espèces. Il but tout ce qu'on lui donna, mais fit l'impasse sur l'alcool. Ils étaient assis autour d'une longue table chargée de nourriture et de boissons dressée dans un bâtiment du spatioport qui paraissait simple de l'extérieur, mais dont l'ameublement était ostentatoire. Des mâles en uniforme assuraient le service ; il se rappela qu'il n'était pas censé leur parler. La plupart des gens à qui il s'adressait lui répondaient soit trop vite, soit si lentement que c'en devenait pénible, mais il se débrouilla tout de même pour mener à bien plusieurs conversations. Beaucoup lui demandèrent pourquoi il était venu seul ; constatant que ses propos étaient régulièrement mal interprétés, il finit par se lasser d'expliquer qu'il n'était pas seul mais accompagné d'un drone, et par déclarer simplement qu'il aimait voyager en solitaire.

Quelques-uns lui demandèrent quel était son niveau au jeu d'Azad. Il répondit en toute sincérité qu'il n'en savait absolument rien ; le vaisseau ne le lui avait jamais révélé. Il se contenta de dire qu'il espérait se montrer suffisamment capable pour que ses hôtes ne regrettent pas de l'avoir invité à participer. Deux ou trois d'entre eux parurent impressionnés par ces déclarations, mais de la même façon qu'un adulte se montre impressionné par un enfant respectueux, sans plus.

Un apical assis à sa droite, vêtu d'un uniforme ajusté, d'allure inconfortable et semblable à ceux des trois officiers qui étaient montés à bord du *Facteur limite*, ne cessait de lui poser des questions sur son voyage et sur le vaisseau qui l'avait amené jusque-là. Gurgeh s'en tint à la version convenue. L'apical remplissait constamment de vin son verre de cristal, et Gurgeh était contraint de boire chaque fois qu'on portait un toast. Pour ne pas s'enivrer, il était obligé se rendre assez souvent aux toilettes (pour boire de l'eau autant que pour uriner) ; or, il savait que chez les Azadiens c'était là un sujet délicat. Mais il dut employer chaque fois les formules correctes, car personne ne parut s'offusquer et Flère-Imsaho resta calme.

Pour finir, l'apical assis à sa gauche, qui répondait au nom de Lo Péquil Monénine senior et occupait les fonctions d'officier de liaison auprès du Bureau des Affaires extra-impériales, lui

demanda s'il était disposé à gagner son hôtel. Gurgeh répondit qu'à sa connaissance il était censé résider à bord de son module. Péquil se mit à discourir à toute allure et eut l'air étonné que Flère-Imsaho s'interpose en s'exprimant tout aussi rapidement. L'échange qui en résulta se déroula un peu trop vite pour que Gurgeh puisse suivre tous les détails, mais le drone finit par lui expliquer qu'on était parvenu à un compromis : Gurgeh établirait ses quartiers dans le module, mais celui-ci serait stationné sur le toit de l'hôtel. On assurerait sa protection au moyen de gardes et de divers dispositifs de sécurité, et le personnel de l'hôtel (choisi parmi les meilleurs) serait à sa disposition.

Gurgeh trouva cet arrangement tout à fait à son goût. Il invita Péquil à l'accompagner jusqu'à l'hôtel dans son module, et l'apical accepta avec joie.

« Au cas où vous auriez l'intention de demander à notre ami ici présent ce que nous sommes actuellement en train de survoler, déclara Flère-Imsaho qui planait en bourdonnant à la hauteur du coude de Gurgeh, je vous informe que cela s'appelle un bidonville, et que c'est là que la ville puise son excédent de main-d'œuvre non qualifiée. »

Gurgeh regarda en fronçant les sourcils le drone et son volumineux travestissement. Lo Péquil se tenait à ses côtés sur la plate-forme arrière du module, qui faisait pour l'instant office de terrasse en plein air. La ville se déroulait à leurs pieds.

« Je croyais que nous n'étions pas censés parler marain devant ces gens, répondit-il à la machine.

« Oh, ici nous ne risquons pas grand-chose ; ce type porte sur lui un système d'écoute, mais le module est tout à fait capable de le neutraliser. »

Gurgeh désigna le bidonville.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Péquil.

« L'endroit où échouent bien souvent les gens qui quittent la campagne, attirés par les lumières de la ville. Malheureusement, ce sont pour la plupart des bons à rien.

« Chassés de leur terre, ajouta Flère-Imsaho en marain, par un système ingénieusement injuste de taxation foncière, et par

une restructuration verticale opportuniste de l'appareil de production agricole. »

Gurgeh se demanda si cette dernière périphrase désignait en réalité des fermes, mais se tourna vers Péquil et dit simplement :

« Je vois.

« Que dit votre machine ? s'enquit Péquil.

« Elle citait un... un poème, dit Gurgeh à l'apical. Un poème sur une cité magnifique et grandiose.

« Ah ! acquiesça l'autre (ce qui se traduisit par une série de petits mouvements de tête dirigés vers le haut). Votre peuple aime donc la poésie ? »

Gurgeh ne répondit pas tout de suite.

« Disons que certains la goûtent et d'autres non », répondit-il enfin.

Péquil eut un hochement de tête sagace.

Le vent qui soufflait au-dessus de la ville franchissait le champ de contention qui entourait la terrasse, charriant une vague odeur de brûlé. Gurgeh se pencha sur la brume légère qui signalait sa présence et contempla tout en bas la gigantesque cité qui filait au-dessous d'eux. Péquil semblait peu désireux de s'approcher aussi près du bord.

« Au fait, j'ai de bonnes nouvelles pour vous, annonça-t-il en souriant (ses deux lèvres s'incurvèrent vers le haut).

« C'est-à-dire ?

« Mon département, reprit lentement et gravement Péquil, a pu vous obtenir l'autorisation de suivre le déroulement des jeux de Première Série, et cela jusqu'à Echronédal.

« Ah ! L'endroit où se jouent les toutes dernières manches.

« Naturellement. C'est l'aboutissement du Grand Cycle de six ans tout entier, sur la Planète du Feu elle-même. Être autorisé à y assister est un grand privilège, croyez-moi. Les joueurs invités ne sont que rarement l'objet d'un tel honneur.

« Je vois. Je suis en effet très honoré. Mes sincères remerciements, à vous et à votre département. Lorsque je serai de retour chez moi, je dirai aux miens que les Azadiens sont un peuple fort généreux. Vous m'avez réservé un accueil très chaleureux. Merci encore. Je vous dois beaucoup. »

Péquil parut se satisfaire de cette déclaration. Il opina de nouveau et sourit. Gurgeh hocha la tête à son tour mais se garda bien d'essayer de sourire.

« Alors ? »

« Alors quoi, Jernau Gurgeh ? » rétorqua Flère-Imsaho.

Ses champs vert-jaune partaient de sa minuscule coque métallique comme des ailes d'insecte exotique. Il étala une tunique de cérémonie sur le lit de Gurgeh. Ils se trouvaient dans le module, lequel reposait désormais sur le toit-jardin du Grand Hôtel de Groasnachek.

« Comment m'en suis-je sorti ? »

« Très bien. Vous n'avez pas donné du « Monsieur » au ministre quand je vous le recommandais, et à certains moments vous vous êtes montré un peu vague ; mais dans l'ensemble vous vous êtes bien débrouillé. Vous n'avez provoqué aucun incident diplomatique majeur, personne ne s'est senti gravement insulté par vous... Pas si mal, pour un premier contact, dirais-je. Tournez-vous et faites face à l'inverseur, s'il vous plaît. Je voudrais m'assurer que ceci vous va bien. »

Gurgeh s'exécuta et écarta les bras tandis que le drone lissait le tissu sur son dos. Il se regarda dans le champ inverseur.

« Trop longue, sans compter qu'elle n'est pas à ma taille, remarqua-t-il.

« C'est vrai, mais c'est ce que vous devrez porter pour le grand bal au palais, ce soir. Il faudra s'en contenter. Je vais peut-être la raccourcir un peu. Au fait, le module m'informe qu'elle contient des systèmes d'écoute, aussi faites attention à ce que vous direz quand vous serez sorti des champs du module.

« Des micros ? »

Gurgeh contempla l'image du drone dans l'inverseur.

« Ainsi qu'un indicateur de position, oui. Ne vous en faites pas ; tout le monde y passe. Tenez-vous tranquille. Décidément, je crois qu'il faut que je la raccourcisse. Tournez-vous. »

Gurgeh obéit.

« Vous aimez bien me donner des ordres, n'est-ce pas, machine ? dit-il au minuscule drone.

« Ne dites pas de bêtises. Bon, essayez-la maintenant. »

Gurgeh enfila la tunique et scruta son reflet dans l'inverseur.

« À quoi sert cette pièce unie, sur l'épaule ?

« C'est là que s'épingleraient vos décorations, si vous en aviez. »

Gurgeh passa ses doigts sur le seul endroit vierge de sa tunique chargée de broderies.

« On n'aurait pas pu en inventer une ? Mon épaule me paraît un peu nue comme cela.

« Pourquoi pas ? fit Flère-Imsaho en tirant ici et là sur le tissu pour l'ajuster. Mais il faut faire très attention avec ce genre de choses. Nos amis azadiens sont toujours très étonnés que nous ne possédions ni drapeau ni emblème. Notre représentant ici – vous ferez sa connaissance ce soir, s'il n'oublie pas de venir – trouva dommage que les orchestres ne puissent jouer l'hymne de la Culture lorsque les nôtres débarquent ici, puisqu'elle n'en a pas non plus. Alors il leur a siffloté le premier air qui lui est passé par la tête, et depuis huit ans ils le jouent dans les réceptions et les cérémonies.

« Il m'avait bien semblé reconnaître une de leurs mélodies », admit Gurgeh.

Le drone lui fit lever les bras et se livra à quelques rajustements supplémentaires.

« Le problème, c'est que ce fameux air s'intitule « Suce-moi à fond » ; en connaissez-vous les paroles ?

« Ah ! sourit Gurgeh. C'était cette chanson-là ! Je reconnais que ça pourrait être embêtant.

« Embêtant ! S'ils découvrent le pot aux roses, ils nous déclareront sans doute la guerre ! Ce genre de bourde est très courant, chez Contact. »

Gurgeh éclata de rire.

« Moi qui croyais les gens de Contact tellement organisés, tellement efficaces ! dit-il en secouant la tête.

« Je vois que la propagande marche, au moins, marmonna le drone. C'est déjà ça.

« Ma foi, vous avez gardé le secret sur un Empire tout entier pendant sept décennies ; ça non plus, ça n'a pas mal marché.

« C'est davantage dû à la chance qu'au talent, répondit Flère-Imsaho qui vint flotter devant lui en inspectant la tunique. Vous

voulez vraiment une décoration ? On peut se débrouiller pour vous trouver quelque chose, si ça peut vous faire plaisir.

« Ne vous donnez pas cette peine.

« Très bien. C'est votre nom complet qui servira lorsqu'ils vous annonceront, ce soir au bal ; il fera impression. Ils ne comprennent pas que nous n'ayons pas non plus de « grades », aussi les entendrez-vous vous donner du « Morat » comme s'il s'agissait d'un titre. (Le petit drone plongea brusquement afin de remettre en place un fil d'or près de l'ourlet.) Tout cela est pour la bonne cause, en fin de compte. Dans l'incapacité de lui appliquer leur propre raisonnement hiérarchique, face à la Culture ils sont un peu dans le noir. Ils n'arrivent pas à nous prendre au sérieux.

« Tiens, tiens !

« Hmm... J'ai comme l'impression que tout cela fait partie d'un plan. Même ce délinquant de représentant – euh, je veux dire d'ambassadeur, pardon – en fait partie. Et vous aussi, à mon avis.

« Ah bon ? fit Gurgeh.

« Ils vous ont un peu exagéré, Gurgeh, lui annonça le drone en s'élevant à hauteur de son visage pour lui lisser les cheveux en arrière. (Gurgeh s'empessa de repousser loin de son front le champ importun.) Contact a dit à l'Empire que vous étiez un joueur top niveau et que, d'après eux, vous pouviez atteindre le niveau colonel/évêque/sous-secrétaire d'État.

« Quoi ! s'exclama Gurgeh, horrifié. Ce n'est pas du tout ce qu'ils m'ont dit à moi !

« Moi non plus, je n'étais pas au courant, rétorqua le drone. Je ne m'en suis aperçu qu'en consultant un bulletin d'informations, il y a environ une heure. C'est un coup monté, mon vieux ; ils veulent contenter l'Empire, et ils se servent de vous pour cela. D'abord ils les inquiètent en leur disant que vous êtes en mesure de battre leurs meilleurs joueurs puis, quand vous vous faites éliminer à la fin de la première manche – ce qui ne manquera pas d'arriver, à mon avis – ils rassurent l'Empire en lui prouvant que la Culture n'est qu'une plaisanterie, que nous comprenons tout de travers et que nous sommes facilement humiliés. »

Gurgeh fixa calmement le drone, les yeux plissés.

« Après la première manche, hein ? C'est ce que vous croyez ? »

« Oh, je vous demande pardon. (L'air embarrassé, la petite machine recula légèrement en vacillant dans les airs.) Je vous ai offensé ? Je pensais simplement que... enfin, je vous ai vu jouer et... Je veux dire... »

La voix du drone s'éteignit.

Gurgeh se débarrassa de la pesante tunique et la laissa choir en tas sur le sol.

« Je crois que je vais aller prendre un bain », dit-il à la machine.

Celle-ci hésita, puis ramassa la robe et quitta précipitamment la cabine. Gurgeh s'assit sur le lit et se frotta la barbe.

En réalité, le drone ne l'avait pas vexé. Il avait ses petits secrets. Il était certain de mieux réussir au jeu que ne le croyait Contact. Il savait très bien que, durant ses cent derniers jours à bord du *Facteur limite*, il ne s'était pas donné à fond ; sans s'efforcer de perdre ni de commettre délibérément des erreurs, il ne s'était pas concentré autant qu'il prévoyait maintenant de le faire dans les parties qui s'annonçaient.

Lui-même n'aurait su dire pourquoi il cachait ainsi son jeu, mais il sentait qu'il ne fallait pas tout dire à Contact, qu'il devait garder quelque chose pour lui. C'était une victoire dérisoire sur eux, un « jeu-mineur », un pion déplacé sur un tablier secondaire ; un coup joué contre les éléments et les dieux.

Le Grand Palais de Groasnachek se dressait au bord du large fleuve aux eaux terreuses qui avait donné son nom à la ville. On donnait ce soir-là un grand bal pour les individus les mieux placés qui joueraient au jeu d'Azad au cours de la demi-année à venir.

On les y emmena dans une voiture de surface qui emprunta de vastes boulevards bordés d'arbres et éclairés par de hauts réverbères. Gurgeh avait pris place à l'arrière aux côtés de Péquil, qui s'y trouvait déjà lorsque la voiture était venue le chercher à l'hôtel. Un mâle en uniforme était au volant, et

paraissait contrôler seul l'engin. Gurgeh s'efforça de ne pas penser à un éventuel accident. Flère-Imsaho reposait sur le plancher dans son encombrant postiche, et bourdonnait doucement en attirant à lui de petites fibres provenant du tapis pelucheux du véhicule.

Le palais n'était pas aussi colossal qu'il l'aurait cru, mais n'en demeurait pas moins imposant ; il était surchargé d'ornements et brillamment illuminé. À chacune de ses flèches, chacune de ses tours, ondoyaient des bannières richement décorées, comme des vagues héraldiques lentes et éclatantes sur fond de ciel orange et noir.

Dans la cour abritée où vint s'arrêter la voiture étaient dressées d'immenses superstructures dorées où se consumaient douze mille bougies de couleur et de taille variées ; une pour chaque participant au jeu. Au bal proprement dit étaient invités un bon millier de personnes, dont une moitié étaient des joueurs-de-jeux ; le reste se composait de leurs partenaires, d'officiels, de prêtres, d'officiers et de bureaucrates satisfaits de leur situation présente et qui, titularisés, jouissaient d'une sécurité de l'emploi totale excluant toute mutation – quel que soit le succès remporté au jeu par leurs inférieurs hiérarchiques ; ceux-là ne tenaient donc pas à entrer en lice.

Le reste de l'assemblée comprenait les mentors et administrateurs des collèges d'Azad (les instituts où l'on enseignait le jeu), qui se dispensaient eux aussi de participer au tournoi.

Gurgeh trouvait la soirée trop chaude à son goût ; il régnait une tiédeur poisseuse et stagnante, chargée d'odeurs citadines. La tunique était lourde et étonnamment inconfortable ; il se demanda au bout de combien de temps il pourrait s'en aller sans se montrer impoli. Ils pénétrèrent dans le palais par une immense entrée flanquée de portes de métal poli, massives et incrustées de bijoux. Les vestibules et les salles qu'ils traversèrent regorgeaient de fastueux objets d'art qui jetaient mille feux, posés sur des guéridons ou accrochés aux murs et aux plafonds.

Les invités étaient aussi fantastiques que le cadre. Les femmes, qui semblaient présentes en grand nombre,

flamboyaient sous l'éclat de leurs bijoux et de tenues aux ornements extravagants. Gurgeh se dit que, dans leurs robes en forme de cloche, à hauteur de l'ourlet ces femmes devaient être aussi larges que hautes. Elles passaient à côté de lui en bruissant et laissaient derrière elles un sillage très marqué de parfums lourds et obsédants. Un grand nombre de ceux qu'il croisa lui jetèrent un bref coup d'œil ou examinèrent franchement Gurgeh et ce drone flottant, bourdonnant et crépitant qu'était Flère-Imsaho, quand ils ne s'arrêtaient pas pour les dévisager carrément. Tous les quatre ou cinq mètres le long des murs, mais aussi de chaque côté des portes, se tenaient des mâles en uniforme – pantalons longs et couleurs criardes ; parfaitement immobiles, les jambes un peu écartées, les mains jointes derrière leur dos droit comme un i, ils fixaient obstinément les hauts plafonds décorés de fresques.

« Pourquoi restent-ils là sans bouger ? demanda Gurgeh au drone, en éächic mais à voix basse, de manière que Péquil ne puisse l'entendre.

« Pour faire de l'effet, répondit la machine.

« De l'effet ? s'enquit Gurgeh après un instant de réflexion.

« Oui, pour bien montrer que l'Empereur est assez riche et assez influent pour payer des centaines de larbins à ne rien faire.

« Les gens ne le savent-ils donc pas déjà ? »

Le drone ne répondit pas tout de suite. Puis il soupira.

« Je vois que vous n'avez pas encore percé à jour la psychologie de la richesse et du pouvoir, Jernau Gurgeh. »

Ce dernier poursuivit son chemin avec un demi-sourire, sur le côté du visage que Flère-Imsaho ne pouvait voir.

Les apicaux qu'ils croisaient étaient tous vêtus d'une lourde tunique semblable à la sienne : chamarrée, mais pas ostentatoire. Mais ce qui frappa le plus Gurgeh fut que l'endroit – et tous les gens qu'il contenait – semblait figé dans une autre époque. Tout ce qu'il voyait, aussi bien dans le palais lui-même que dans la tenue des invités, aurait pu être fabriqué un millier d'années plus tôt au moins ; lorsqu'il avait fait des recherches sur cette société, il avait regardé des enregistrements d'anciennes cérémonies impériales. Il pensait donc posséder

une connaissance suffisante des modes et tendances du passé. Il trouvait très bizarre qu'en dépit de son avancement technologique – certes limité, mais très évident – l'Empire ait un côté formel enraciné dans le passé. Les anciennes coutumes, les anciennes modes et structures architecturales étaient également courantes dans la Culture, mais on les employait en toute liberté voire au jugé ; il existait toute une gamme d'autres styles, et personne n'y adhérerait de manière rigide et permanente à l'exclusion de tout le reste.

« Attendez ici, on va vous annoncer », lui dit le drone.

Il le tira par la manche pour l'immobiliser à côté d'un Péquil tout sourire, sur le seuil d'une porte ouvrant sur une colossale volée de marches, elle-même débouchant dans la grande salle de bal. Péquil tendit une carte à un apical en uniforme qui se tenait en haut des marches et dont la voix amplifiée résonna de part et d'autre de l'immense salle.

« L'honorable Lo Péquil Monénine, A.A.B. Niveau Deux Principal, médaillé de l'Empire, Ordre du Mérite et Palme... accompagné de Chark Gavant-sha Gernow Morat Gurgee Dam Hazéze. »

Ils descendirent le grand escalier. La scène qui s'étalait à leurs pieds dépassait en éclat et en majesté toutes les réceptions auxquelles Gurgeh eût jamais assisté. La Culture ne faisait pas les choses sur cette échelle, voilà tout. La salle de bal ressemblait à une vaste piscine miroitante où l'on aurait jeté mille fleurs fabuleuses avant de remuer le tout.

« Ce héraut a massacré mon nom, dit Gurgeh au drone. (Puis il lança un regard à Péquil.) Mais pourquoi notre ami a-t-il l'air si fâché ?

« Parce qu'on a oublié d'ajouter « senior » à la suite de son nom, je crois, répondit Flère-Imsaho.

« Cela a donc tant d'importance ?

« Gurgeh, dites-vous bien que dans cette société tout a de l'importance, répondit la machine avant d'ajouter d'un ton morne : Au moins vous a-t-on annoncés, vous deux.

« Bonjour, bonjour ! » s'écria quelqu'un au moment où ils parvenaient au bas de l'escalier.

Un individu de haute taille qui semblait appartenir au sexe mâle se fraya un chemin entre deux Azadiens pour venir se tenir au côté de Gurgeh. Il était vêtu d'une ample tunique aux couleurs tapageuses. Il avait une barbe, des cheveux châtain retenus par un chignon, des yeux verts aux prunelles luisantes et au regard fixe, et pouvait passer pour originaire de la Culture. Il tendit une main aux longs doigts couverts de bagues, saisit celle de Gurgeh et la serra.

« Je me présente : Shohobohaum Za ; ravi de faire votre connaissance. Je connaissais votre nom avant que ce criminel, là-haut, ne l'écorche. C'est bien Gurgeh, n'est-ce pas ? Ah, Péquil ! Vous êtes là aussi ? (Il lui mit de force un verre entre les mains.) Tenez, vous buvez bien de cette saleté, je crois ? Salut, drone ! Dites donc, Gurgeh, poursuivit-il en le prenant par les épaules, vous voulez quelque chose de correct à boire, hein ? »

« Jernow Morat Gurgee, commença Péquil qui paraissait fort mal à l'aise, je vous présente... »

Mais Shohobohaum Za entraînait déjà Gurgeh à travers les petits groupes massés au pied de l'escalier.

« Au fait, ça va, Péquil ? lança-t-il par-dessus son épaule à l'apical éberlué. Bien ? Oui ? Tant mieux. À tout à l'heure. J'emmène cet autre exilé boire un petit coup ! »

Ce fut un Péquil livide qui lui répondit d'un geste mal assuré. Flère-Imsaho hésita, puis resta avec l'Azadien.

Shohobohaum Za se retourna vers Gurgeh, ôta son bras de ses épaules et reprit d'une voix moins stridente :

« Quel vieux raseur, ce Péquil. J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir tiré de ses griffes.

« Je m'en remettrai, répondit Gurgeh en regardant son compatriote des pieds à la tête. Si je comprends bien, vous êtes... l'ambassadeur ? »

« Lui-même, fit Za. (Il éructa.) Par ici, fit-il avec un mouvement de tête en guidant Gurgeh dans la foule. J'ai repéré des bouteilles de *grif* derrière un des buffets, et j'aimerais bien en faucher quelques-unes avant que l'Empire et ses sbires ne viennent tout rafler. (Ils longèrent une estrade où un orchestre sévissait à plein volume.) C'est fou, ici, non ? » cria-t-il à Gurgeh tout en se dirigeant vers le fond de la salle.

L'interpellé se demanda à quoi son compatriote faisait référence.

« Nous y voilà », déclara Za en faisant halte devant une interminable enfilade de tables.

Derrière celles-ci, des mâles en livrée servaient nourriture et boissons aux invités. Au-dessus, contre un gigantesque mur formant voûte, une tapisserie aux teintes sombres, semée de diamants et tissée de fils d'or, décrivait une antique bataille spatiale.

Za siffla, puis se pencha pour parler à l'oreille du grand mâle à l'air sévère qui s'approcha en l'entendant. Gurgeh vit un morceau de papier changer de mains, puis Za l'empoigna fermement par le poignet et s'éloigna prestement des tables, l'entraînant vers le vaste sofa circulaire qui entourait un pilier de marbre cannelé et incrusté de métaux précieux.

« Goûtez-moi un peu ça », fit Za, qui se pencha vers Gurgeh et lui fit un clin d'œil.

Shohobohaum Za avait le teint légèrement plus clair que Gurgeh, mais encore beaucoup plus sombre que l'Azadien moyen. Bien qu'il fût notoirement difficile de déterminer l'âge d'un sujet de la Culture, Gurgeh lui donnait environ dix ans de moins que lui.

« Vous buvez, j'espère ? s'enquit Za d'un air brusquement alarmé.

« J'évite, répondit Gurgeh.

« Eh bien, n'évitez pas le grif, reprit l'autre avec un hochement de tête emphatique. Ce serait tragique. En fait, ce devrait même être considéré comme une trahison. Endocrinez plutôt *fugue de cristal*. Une combinaison géniale ; à vous faire péter les neurones. Le grif est un truc épatant. Ça vient d'Echronédal, vous savez ; on en fait venir pour les jeux. Ils ne le fabriquent qu'à la saison Oxygène ; celui qu'on reçoit ici devrait avoir deux Grandes Années d'âge. Ça coûte une fortune, et ça a écarté plus de jambes qu'un spéculum laser. (Za se laissa aller en arrière, joignit les mains et posa sur Gurgeh un regard empreint de sérieux.) Alors, que pensez-vous de l'Empire ? Merveilleux, vous ne trouvez pas ? Je veux dire pervers mais drôlement sexy, non ? (Un serviteur mâle venait vers eux avec

un plateau supportant deux petites cruches bouchées. Za se redressa brusquement.) Ah ! » s'exclama-t-il.

Il échangea le plateau et son contenu contre un nouveau morceau de papier, déboucha les deux cruches et en tendit une à Gurgeh. Puis il porta la sienne à ses lèvres, ferma les yeux et inspira profondément. Gurgeh l'entendit fredonner tout bas ce qui ressemblait à un chant sacré. Pour finir, il absorba le liquide en gardant les paupières hermétiquement closes.

Lorsqu'il rouvrit les yeux il vit Gurgeh qui, un coude posé sur son genou et le menton calé dans sa main, le regardait d'un air perplexe.

« Vous étiez déjà comme ça quand on vous a recruté, s'enquit-il, ou bien est-ce un effet de l'Empire ? »

Za partit d'un rire guttural et leva les yeux au plafond où, sur une immense fresque, d'antiques vaisseaux spatiaux se livraient un combat vieux de plusieurs millénaires.

« Les deux ! » répondit-il sans cesser de pouffer.

Il eut un mouvement de tête en direction de la cruche destinée à Gurgeh. Ce dernier crut déceler sur son visage une expression amusée, mais plus intelligente ; une expression qui le poussa à réviser son estimation : l'homme devait avoir quelques dizaines d'années de plus qu'il n'y paraissait au premier abord.

« Allez-vous le boire, oui ou non ? reprit Za. Je vous signale que je viens de dépenser une année de salaire de travailleur non qualifié pour que vous puissiez y goûter. »

Gurgeh plongea un instant son regard dans les yeux vert vif de son compatriote, puis porta la cruche à ses lèvres et but.

« À la santé des travailleurs non qualifiés, monsieur Za ! »

L'autre partit à nouveau d'un rire homérique, la tête rejetée en arrière.

« Je crois que nous allons nous entendre à merveille, joueur-de-jeux Gurgeh. »

Le grif était un breuvage sucré, odorant, subtil, avec un léger goût fumé. Za vida sa cruche et en suspendit quelques instants le fin bec verseur au-dessus de ses lèvres afin d'en savourer les dernières gouttes. Puis il reporta son regard sur Gurgeh en faisant claquer sa langue.

« Ça descend comme de la soie liquide, déclara-t-il. (Il posa la cruche par terre.) Alors... On se prépare à jouer au grand jeu, hein, Jernau Gurgeh ?

« Je suis venu pour ça, acquiesça Gurgeh en prenant une nouvelle gorgée de la liqueur, laquelle commençait à lui monter à la tête.

« Laissez-moi vous donner un conseil, poursuivit Za en lui effleurant brièvement le bras. Ne pariez jamais sur *rien*. Et faites attention aux femmes – ou aux hommes, ou aux deux, selon vos préférences. Si vous ne vous montrez pas extrêmement prudent, vous pouvez vous fourrer dans des situations catastrophiques. Même si vous avez l'intention d'éviter les relations amoureuses, vous vous apercevrez peut-être que ces gens – surtout les femmes – s'intéressent de très près à ce que vous avez entre les jambes. En outre, ils prennent ces choses-là tellement au sérieux que c'en est *ridicule*. Si vous voulez quoi que ce soit de physique, dites-le-moi. J'ai des relations dans ce domaine. Je peux vous arranger ça sans problème et en toute discrétion. Discrétion assurée, secret bien gardé, vous pouvez vous renseigner. (Il éclata de rire, puis effleura à nouveau le bras de Gurgeh et reprit son sérieux.) Je ne plaisante pas, poursuivit-il. Je peux vraiment vous arranger ça.

« Je m'en souviendrai, répondit Gurgeh en reprenant une gorgée. Merci de m'avoir averti.

« Je vous en prie, il n'y a pas de quoi. Il y a maintenant huit, non, neuf ans que je suis là. Mon prédécesseur a tenu vingt jours ; elle s'est fait virer pour avoir fréquenté une femme de ministre. (Za secoua la tête en gloussant) D'accord, elle avait du style. Mais tout de même... un ministre, merde ! Cette cinglée a eu de la chance de s'en tirer avec une expulsion ; si elle avait été d'ici, ils lui auraient collé des sangsues corrosives dans tous les orifices avant que la porte de la prison ne se referme sur elle. Rien que d'y penser, je ne peux pas m'empêcher de serrer les jambes. »

Za n'eut pas le temps de poursuivre, ni Gurgeh de répondre : un fracas assourdissant s'éleva en haut du grand escalier ; on

aurait dit qu'on brisait mille bouteilles. Le son se répercuta dans toute la salle de bal.

« Flûte, fit Za en se levant. Voilà l'Empereur. (Il indiqua la cruche de Gurgeh d'un mouvement du menton.) Finissez-la, l'ami. »

Gurgeh se leva lentement et plaça le récipient entre les mains de Za.

« Tenez. Je crois que vous appréciez le grif plus que moi. »

L'autre reboucha la cruche et l'enfouit dans un des plis de sa robe.

Une intense agitation régnait en haut de l'escalier. Les invités qui se trouvaient alors dans la salle de bal étaient en proie à la même effervescence ; apparemment, ils s'apprêtaient à former une espèce de double haie allant du pied de l'escalier à un grand siège étincelant campé sur une estrade basse toute tendue de tissu doré.

« Mieux vaut que je vous place », dit Za.

Il fit mine d'attraper une nouvelle fois Gurgeh par le poignet, mais ce dernier leva brusquement la main pour lisser sa barbe, et Za manqua son coup. D'un hochement de tête, Gurgeh lui fit signe d'avancer.

« Après vous », dit-il.

Za cligna de l'œil et s'éloigna à grandes enjambées. Ils atteignirent l'arrière du petit groupe qui se tenait devant le trône.

« Je vous rends votre pupille, Péquil », annonça Za à l'apical manifestement inquiet, avant de s'écarter de quelques pas.

Gurgeh se retrouva au côté de Péquil ; Flère-Imsaho flottait derrière lui, à hauteur de hanche, en bourdonnant consciencieusement.

« Monsieur Gurgee, nous commençons à nous faire du souci, murmura Péquil en jetant un coup d'œil nerveux en direction de l'escalier.

« Ah bon ? répliqua Gurgeh. Comme c'est rassurant. »

Péquil n'eut pas l'air d'apprécier. Gurgeh se demanda s'il s'était encore trompé sur la manière dont on devait s'adresser à un apical.

« J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Gurgee, reprit Péquil en regardant Gurgeh, qui feignit la curiosité du mieux qu'il put. J'ai réussi à obtenir que vous soyez *personnellement* présenté à Son Altesse Royale l'Empereur-régent Nicosar !

« J'en suis extrêmement honoré, sourit Gurgeh.

« Je crois bien ! Je crois bien ! C'est en effet un honneur des plus exceptionnels ! s'étrangla Péquil.

« Alors vous n'avez pas intérêt à merder », commenta à voix basse Flère-Imsaho derrière lui.

Gurgeh baissa les yeux sur la machine.

Le même fracas se fit à nouveau entendre, et tout à coup une vague d'individus vêtus de couleurs criardes déferla dans l'escalier ; descendant vers la salle, ils en emplirent bientôt toute la largeur. Gurgeh présuma que le premier d'entre eux, qui portait une longue hampe, devait être l'Empereur – ou l'Empereur-régent, comme l'avait appelé Péquil –, mais une fois parvenu au pied de l'escalier, l'apical en question fit un pas de côté et s'écria :

« Son Altesse Impériale du Collège de Candsev, prince de l'Espace, Défenseur de la Foi, duc de Groasnachek, Maître des Feux d'Echronédal, l'Empereur-régent Nicosar I^{er} ! »

L'Empereur était vêtu de noir des pieds à la tête ; c'était un apical de taille moyenne à l'air pénétré dont la tenue n'était pas particulièrement chamarrée. Il était entouré d'Azadiens de tous sexes fabuleusement accoutrés parmi lesquels on remarquait des mâles vêtus d'uniformes qui, par rapport aux autres, paraissaient relativement conservateurs, ainsi que des gardes apicaux arborant d'énormes sabres et de minuscules armes à feu : l'Empereur était précédé d'une collection d'animaux de grande taille et de toutes les couleurs, à quatre ou six pattes et portant collier et muselière ; ils étaient tenus en laisse au bout d'une chaîne incrustée d'émeraudes et de rubis par des mâles obèses et quasiment nus dont la peau huilée luisait comme de l'or pailleté sous les lustres de la salle de bal.

L'Empereur s'arrêta pour adresser la parole à quelques personnes (qui s'agenouillèrent à son approche), à l'autre bout de la haie d'honneur et du côté opposé, puis revint avec sa suite vers le côté où se tenait Gurgeh.

Dans la salle, le silence était presque total. Gurgeh perçut le souffle rauque de quelques-uns des carnivores apprivoisés. Péquil était en nage. Une veine battait trop vite au creux de son cou.

Nicosar s'approcha encore. Gurgeh songea que l'Empereur avait un visage d'une dureté et d'une détermination peut-être un peu moins impressionnantes que celui de l'Azadien moyen. Il était légèrement voûté, et, même lorsqu'il s'adressa à un individu situé à deux ou trois mètres de lui, Gurgeh ne put saisir que les réponses de ce dernier. Gurgeh trouva Nicosar un peu plus jeune qu'il ne s'y était attendu.

Bien que Péquil lui ait annoncé qu'il serait personnellement présenté, Gurgeh ressentit néanmoins une légère surprise lorsque l'apical en noir s'immobilisa devant lui.

« À genoux », crissa Flère-Imsaho.

Gurgeh mit un genou en terre. Le silence parut s'épaissir.

« Oh, merde ! » fit tout bas la machine bourdonnante.

Péquil laissa échapper un gémissement.

L'Empereur baissa les yeux sur Gurgeh, puis fit un petit sourire.

« Monsieur Un-Genou, vous devez être notre ami étranger. Nous vous souhaitons bonne chance au jeu. »

Gurgeh se rendit compte de son erreur et posa l'autre genou en terre, mais l'Empereur agita sa main baguée en disant :

« Non, non... Nous admirons l'originalité. À l'avenir, c'est sur un seul genou que vous nous saluerez.

« Merci, Altesse », fit Gurgeh en s'inclinant légèrement.

L'Empereur hocha la tête et fit demi-tour afin de poursuivre son chemin.

Péquil poussa un soupir hoquetant.

L'Empereur parvint à l'estrade et au trône, et la musique retentit : on se mit tout à coup à parler, et les deux rangées jumelles se défirent. Tous jacassaient et gesticulaient en même temps. Péquil semblait au bord de l'apoplexie. Il restait sans voix.

Flère-Imsaho s'éleva dans les airs.

« Je vous en prie, commença-t-il. Ne faites plus jamais une chose pareille. »

Gurgeh fit la sourde oreille.

« Au moins a-t-il réussi à parler, éructa tout à coup Péquil en saisissant d'une main tremblante un verre sur un plateau. Au moins a-t-il réussi à parler, n'est-ce pas, machine ? (Il s'exprimait très vite ; Gurgeh avait du mal à suivre. Puis il vida son verre.) La plupart des gens se figent sur place. Moi, c'est ce que j'aurais fait, je crois. C'est ce que font beaucoup de gens. Un genou ou deux, quelle importance, hein ? Quelle importance ? (Péquil chercha des yeux le mâle porteur du plateau de boissons, puis reporta son regard sur le trône, où l'Empereur avait pris place. Ce dernier s'entretenait pour l'instant avec quelques-uns des membres de son escorte.)

« Quelle présence ! Quelle majesté ! s'exclama Péquil.

« Pourquoi dit-on de lui qu'il est l'« Empereur-régent » ? demanda Gurgeh à l'apical en sueur.

« Son Altesse a dû reprendre la Chaîne Royale suite au regrettable décès de l'Empereur Molsce, il y a de cela deux ans. En tant que deuxième meilleur joueur du tournoi précédent, Notre Idolâtré Nicosar est monté sur le trône. Mais je ne doute pas qu'il y restera ! »

Gurgeh avait appris la mort de Molsce au fil de ses lectures, mais ignorait que Nicosar n'était pas considéré comme Empereur de plein droit. Il hocha la tête et, contemplant l'accoutrement extravagant des êtres et des bêtes qui entouraient l'estrade impériale, se demanda quelles splendeurs supplémentaires Nicosar aurait donc méritées s'il avait effectivement remporté le tournoi.

« Je vous demanderais bien cette danse, mais ici on désapprouve les hommes qui dansent ensemble », déclara Shohobohaum Za en s'approchant du pilier auquel Gurgeh était adossé.

Il prit sur une petite table voisine une assiette de pâtisseries enveloppées de papier et la tendit à Gurgeh, qui déclina en secouant la tête. Za s'en fourra deux ou trois dans la bouche tandis que Gurgeh observait le ballet complexe de motifs récurrents qui répandait ses remous de chair et d'étoffe colorée de part et d'autre de la salle de bal. Flère-Imsaho vint les

rejoindre. Son caisson crépitant d'électricité statique était parsemé de morceaux de papier.

« Ne vous en faites pas pour ça, dit Gurgeh à Za. Je ne m'en sentirai pas insulté.

« Tant mieux. Vous passez un bon moment ? (Za s'adossa au pilier.) Je vous trouvais l'air un peu esseulé, dans votre coin. Où est Péquil ?

« Il est allé trouver certains officiels de l'Empire afin de m'obtenir une audience privée.

« Oh, il aura gain de cause, renifla Za. Au fait, que pensez-vous de notre merveilleux Empereur ?

« Je le trouve... très impérial », répondit Gurgeh.

Il baissa les yeux sur sa tunique en fronçant les sourcils et se tapota une oreille.

Za prit l'air amusé, puis interloqué, et finit par éclater de rire.

« Ah, le micro ! (Il secoua la tête, déballa deux autres gâteaux et les engloutit.) Ne vous en faites pas pour ça. Dites tout ce que vous voudrez. On ne vous fera pas assassiner pour autant, ni rien de pareil. Ça leur est bien égal. Simple question de protocole diplomatique. Nous faisons comme si les tuniques ne comportaient pas de micros, ils font comme s'ils n'avaient rien entendu. C'est un petit jeu auquel nous nous livrons.

« Si vous le dites, fit Gurgeh en tournant les yeux vers l'estrade impériale.

« Pas encore très impressionnant, ce jeune Nicosar, fit Za en suivant le regard de Gurgeh. Il ne recevra ses insignes qu'après le tournoi ; théoriquement, il porte actuellement le deuil de Molsce. Ici, la couleur du deuil est le noir ; quelque chose à voir avec l'espace, ce me semble. (Il observa quelques instants l'Empereur.) Drôle d'organisation, vous ne trouvez pas ? Le pouvoir tout entier entre les mains d'une seule et unique personne...

« Cela me paraît un moyen, disons... potentiellement instable de gouverner une société, acquiesça Gurgeh.

« Hmm... Naturellement, tout est relatif, n'est-ce pas ? En réalité, vous savez, le vieux bonhomme à qui l'Empereur est en

train de parler détient sans doute plus de pouvoir réel que Nicosar lui-même.

« Ah bon ? fit Gurgeh en regardant son compatriote.

« Oui ; c'est Hamin, recteur du Collège de Candsev. Le mentor de Nicosar.

« Dois-je comprendre qu'il dicte sa conduite à l'Empereur ?

« Pas officiellement, mais... (Za éructa.) Nicosar a été élevé au Collège ; il y a passé soixante ans, en tant qu'enfant d'abord, puis en tant qu'apical, à apprendre le jeu avec Hamin. Ce dernier l'a éduqué, entretenu, et lui a appris tout ce qu'il savait du jeu et du reste. Donc, le vieux Molsce ayant reçu son aller simple pour le pays d'où l'on ne revient pas – rien de prématuré, rassurez-vous –, et Nicosar ayant repris le flambeau, vers qui croyez-vous qu'il se tourne quand il a besoin d'un conseil ?

« Je vois, acquiesça Gurgeh. (Il commençait à regretter de ne pas avoir davantage étudié l'Azad en tant que système politique au lieu de se concentrer sur le jeu proprement dit.) Je croyais qu'au collège on apprenait simplement aux gens à jouer.

« On n'est pas censé y faire autre chose, mais en réalité ce sont plutôt des familles d'adoption pour nobles. Là où l'Empire l'emporte sur l'organisation traditionnelle autour de la notion de lignée, c'est qu'il se sert du jeu pour recruter dans l'ensemble de la population les apicaux les plus rusés, les plus manipulateurs et les moins scrupuleux pour prendre la tête des opérations, au lieu de devoir verser, par l'intermédiaire du mariage, un apport de sang neuf dans le creuset de l'aristocratie stagnante, et de prier pour que la redistribution des gènes donne le meilleur résultat possible. Ce n'est d'ailleurs pas un mauvais système ; le jeu résout beaucoup de problèmes. Pour moi, il se maintiendra ; chez Contact, on a l'air de croire qu'un jour il se démantèlera de lui-même ; personnellement, j'en doute. Ces gens nous survivront peut-être. Je les trouve vraiment impressionnants, pas vous ? Allons, avouez que vous êtes impressionné ?

« Indiciblement, répondit Gurgeh. Mais, avant de porter un jugement définitif, je préfère en voir davantage.

« Vous y viendrez, vous verrez ; vous apprécierez la beauté sauvage de l'Empire. Non, je ne plaisante pas. J'en suis certain. Vous finirez par vouloir rester ici. Ah ! Et ne faites pas attention à ce crétin de drone qu'ils ont chargé de vous couvrir. Toutes les mêmes, ces machines ; elles veulent toujours que tout soit comme en Culture ; la paix et l'amour, toutes ces âneries. Elles ne disposent pas de... (Za éructa à nouveau.)... de la sensualité nécessaire pour apprécier... (Nouveau rot)... l'Empire. Croyez-moi. Ne tenez aucun compte de celle-ci. »

Gurgeh se demandait quoi répondre quand, tout sourires, un petit groupe d'apicaux et de femmes vêtus de couleurs vives et d'étoffes brillantes vinrent les entourer, lui et Shohobohaum Za. Un apical se détacha du lot et, avec une révérence que Gurgeh trouva exagérée, s'adressa à Za.

« Notre estimé ambassadeur consent-il à amuser nos femmes avec ses yeux ?

« Avec joie ! » s'écria Za.

Ce dernier passa le plateau de douceurs à Gurgeh. Tandis que les femmes gloussaient et que les apicaux échangeaient des sourires ironiques, il s'approcha des femelles et se mit à abaisser et relever rapidement la membrane nictitante de ses yeux.

« Là, regardez ! »

Il éclata de rire, puis recula d'un pas dansant. L'un des apicaux le remercia ; le petit groupe s'éloigna sans cesser de bavarder et de rire.

« Ce sont de grands enfants », dit-il à Gurgeh avant de lui tapoter l'épaule et de s'écarter, l'air absent.

Flère-Imsaho s'approcha en flottant avec un bruit de papier froissé.

« Je l'ai entendu, ce salaud, dire qu'il ne fallait pas tenir compte des machines, lança le drone.

« Hmm ? fit Gurgeh.

« Il a dit... Oh, et puis ça n'a pas d'importance. J'espère que vous ne vous sentez pas trop délaissé parce que vous ne savez pas danser ?

« Mais non. Je n'aime pas cela, de toute façon.

« C'est aussi bien. Socialement parlant, le simple fait d'avoir à vous toucher serait déjà dégradant pour toutes les personnes présentes.

« Comme vous savez bien présenter les choses, machine », commenta Gurgeh.

Puis il plaça le plateau de douceurs devant le drone et le planta là. Flère-Imsaho poussa une exclamation et rattrapa de justesse le plateau, qui allait choir avec toutes ses pâtisseries enveloppées.

Gurgeh se promena un moment de-ci, de-là ; il avait un peu faim et se sentait plutôt mal à l'aise. Il était miné par l'idée que les gens qui l'entouraient étaient en quelque sorte des perdants, des composants filtrés par un dispositif hautement performant pollué par leur seule présence. Non seulement ils lui paraissaient extraordinairement sots et grossiers, mais il avait aussi l'impression de ne pas être fondamentalement différent d'eux. Tous les gens dont il faisait la connaissance semblaient croire qu'il n'était venu chez eux que pour se rendre ridicule.

La section Contact l'avait amené jusqu'ici sur un navire de guerre d'âge canonique qui méritait à peine cette appellation, lui avait attribué un drone vaniteux et invraisemblablement maladroit en oubliant de lui révéler des choses dont elle aurait pourtant dû savoir qu'elles influaient considérablement sur la pratique du jeu – le système des collèges, par exemple, auquel le *Facteur limite* avait brièvement fait allusion –, et l'avait plus ou moins remis entre les mains d'une grande gueule imbécile et ivrogne qui s'était laissé avoir comme un enfant par quelques tours de passe-passe impérialistes et un système social d'une inhumanité extrêmement imaginative.

Pendant le voyage, l'aventure lui était apparue sous un jour romantique ; il avait fait preuve de grandeur et de bravoure en s'engageant ainsi, il avait commis un acte noble. Mais cette dimension épique n'existait plus. Pour l'instant, il ne ressentait qu'une seule chose : pas plus que Shohobohaum Za ou Flère-Imsaho il n'avait sa place dans cette société, et cet Empire spectaculairement miteux, on le lui avait jeté en pâture, voilà tout. Quelque part, il en était sûr, des Mentaux se prélassaient

dans l'hyper-espace, bien au chaud dans le tissu-champ de quelque grand vaisseau, et se moquaient de lui.

Il observa la salle de bal. Elle résonnait d'une musique émanant manifestement d'instruments à vent ; apicaux et femelles luxueusement vêtues s'étaient appariés, et parcouraient le plancher de marqueterie luisante en respectant des figures immuables avec des expressions tantôt fières, tantôt humbles, mais toujours odieuses, tandis que les serveurs mâles allaient et venaient précautionneusement, comme des machines, en veillant à ce que tous les verres soient pleins, toutes les assiettes garnies. Gurgeh ne cherchait même plus à tenir compte de la nature de leur système de société ; il y trouvait tout simplement une trop forte dose d'organisation, de grossièreté et de rigidité.

« Ah, Gurgee ! fit Péquil, qui se glissa entre une grande plante en pot et un pilier de marbre, tenant par le coude une femelle d'allure juvénile. Vous voilà enfin. Je vous présente Trinev FilleDutley. (L'apical les regarda alternativement sans cesser de sourire, puis poussa la jeune fille en avant. Celle-ci s'inclina lentement.) Trinev est aussi une joueuse-de-jeux, reprit Péquil en s'adressant à Gurgeh. Intéressant, non ?

« Je suis honoré de faire votre connaissance, jeune femme », fit Gurgeh en s'inclinant légèrement.

Elle se tenait immobile devant lui, les yeux rivés au plancher. Sa robe était moins surchargée que la moyenne, et la jeune femme qu'elle habillait paraissait plus effacée.

« Bien, je laisse bavarder les deux originaux, d'accord ? reprit Péquil en faisant un pas en arrière, les mains jointes. Le père de Mlle FilleDutley se trouve près de la scène du fond, Gurgee ; si vous voulez bien lui rendre la jeune femme quand vous aurez fini de parler... ? »

Gurgeh suivit du regard Péquil qui s'éloignait puis reporta en souriant son attention sur le sommet du crâne de la jeune femme. Il s'éclaircit la voix. L'autre ne dit mot.

« Je... Euh... Je croyais que seuls les intermédiaires – les apicaux – jouaient à l'Azad », hasarda-t-il.

Les yeux de la jeune fille remontèrent jusqu'à la poitrine de Gurgeh.

« Non, monsieur. Il y a quelques joueuses capables, de rang inférieur, naturellement. »

Elle s'exprimait d'une voix douce où perçait la lassitude. Comme elle ne lui montrait pas son visage, il était obligé de s'adresser à la partie supérieure de sa tête, où il distinguait la blancheur de la peau sous les cheveux noirs noués.

« Ah bon ? reprit-il. Je pensais que c'était peut-être... interdit. Je suis heureux de m'être trompé. Les mâles jouent-ils aussi ? »

« Certainement, monsieur. Tout le monde a le droit de jouer. C'est inscrit dans la Constitution. Simplement, on fait en sorte que... Enfin, c'est plus difficile pour les deux... (La femme s'interrompt et releva la tête en lui décochant un brusque regard qui le fit sursauter.) Les deux sexes *inférieurs* ont plus de mal à apprendre parce que les grands collègues n'acceptent que des élèves apicaux. (De nouveau elle baissa les yeux.) Bien sûr, c'est pour ne pas détourner l'attention de ceux qui étudient. »

Gurgeh ne sut pas très bien quoi répondre. Dans un premier temps, il ne put que prononcer :

« Je vois. »

Puis il ajouta :

« Euh... avez-vous bon espoir pour ce tournoi ? »

« Si je me débrouille bien – si j'arrive jusqu'en deuxième manche de première série –, alors j'espère entrer dans la fonction publique, et ensuite voyager. »

« Ma foi, j'espère que vous vous en sortirez bien. »

« Merci. Malheureusement, ce n'est guère probable. Comme vous le savez, la première manche se joue par groupes de dix, et quand on est la seule femme contre neuf apicaux on est considérée comme une perturbation. On se fait généralement évincer d'entrée de jeu, pour libérer le terrain. »

« Hmm... On m'a averti qu'il pouvait m'arriver quelque chose dans ce genre, déclara Gurgeh en souriant. (Il avait toujours sous les yeux le crâne de la jeune femme, et souhaitait qu'elle le regarde à nouveau.) »

« Oh, non ! (À ce moment-là elle releva la tête, et Gurgeh trouva étrangement déconcertante la franchise contenue dans ce regard direct) Ils ne vous feront jamais une chose pareille ; ce »

ne serait pas poli. Ils ne peuvent pas savoir de quelle force vous êtes. Ils... (Elle baissa une nouvelle fois les yeux.) Ils connaissent la mienne, aussi n'est-ce pas me manquer de respect que de m'exclure pour pouvoir poursuivre la partie. »

Gurgeh fit des yeux le tour de l'immense salle de bal bruyante et surpeuplée où les gens parlaient et dansaient, où la musique retentissait à pleine puissance.

« N'y a-t-il rien que vous puissiez faire ? s'enquit-il. Ne pourrait-on s'arranger pour que dix femmes jouent les unes contre les autres dans la première manche ? »

Elle garda les yeux baissés, mais l'arrondi de sa joue s'accentua, laissant supposer un sourire.

« Si, monsieur. Mais, à ma connaissance, il n'est jamais arrivé en grand tournoi que deux individus appartenant à un sexe inférieur aient joué dans le même groupe. Depuis le temps, jamais le tirage au sort n'a donné ce résultat.

« Ah ? fit Gurgeh. Et les parties en face à face, où l'on joue à un contre un ? »

« Elles ne comptent pas si l'on n'a pas franchi les premières manches dans l'ordre. Quand je m'entraîne en face à face, on me dit que... que j'ai beaucoup de chance. Je suppose que c'est vrai. Mais de toute façon, je le sais déjà parce que mon père m'a choisi un bon maître et époux, et que, même si je ne réussis pas au jeu, je ferai un bon mariage. Qu'est-ce qu'une femme peut demander de plus, monsieur » ? »

Encore une fois, Gurgeh ne sut que répondre. Il sentait un chatouillement inexpliqué sur sa nuque. Il se racla deux ou trois fois la gorge, mais ne réussit qu'à dire :

« J'espère que vous gagnerez. Je l'espère sincèrement. »

La femme releva brièvement les yeux, puis s'empressa de les baisser à nouveau. Elle secoua la tête.

Au bout d'un moment, Gurgeh lui proposa de la ramener à son père, ce à quoi elle consentit. Mais elle n'avait pas encore tout dit.

Comme ils traversaient la vaste salle pour aller retrouver son père en se frayant un chemin à travers les grappes d'individus, à un moment donné ils passèrent entre un colossal pilier sculpté et une peinture murale représentant comme toujours une

bataille. Durant le laps de temps où ils furent isolés du reste de la pièce, la femme tendit la main et le toucha sur le dessus du poignet ; elle appuya un doigt de l'autre main à un endroit précis de la tunique, sur l'épaule de Gurgeh, et l'y maintint. Au moment où les autres doigts effleuraient son bras, elle murmura :

« Vous devez gagner. *Vous*, vous devez gagner. »

Puis ils se retrouvèrent au côté du père, et après s'être encore une fois félicité de l'accueil qu'on lui réservait, Gurgeh laissa là la petite famille. La jeune femme ne lui jeta pas un regard. Il n'eut pas le temps de lui répondre.

« Tout va bien, Jernau Gurgeh ? »

Flère-Imsaho découvrit l'homme adossé à une cloison, le regard apparemment perdu dans le vide à l'instar des serviteurs mâles en livrée.

Gurgeh baissa les yeux sur le drone, puis posa le doigt sur l'endroit de sa tunique que la jeune fille avait pressé.

« Est-ce que c'est là que se trouve le micro ? »

« En effet, répondit la machine. C'est là. Est-ce Shohobohaum Za qui vous l'a dit ? »

« Hmm, c'est bien ce que je pensais, fit Gurgeh en se détachant du mur. Serait-il impoli de prendre congé maintenant ? »

« Tout de suite ? (Le drone recula légèrement, avec un sursaut ; il bourdonnait de plus belle.) Ma foi, je pense que non... Vous êtes sûr que tout va bien ? »

« Je ne me suis jamais senti aussi bien. Allons-y. »

Sur ces mots, Gurgeh fit mine de s'éloigner.

« Vous semblez agité. Vraiment, vous vous sentez bien ? Vous ne vous amusez donc pas ? Qu'est-ce que Za vous a donné à boire ? Est-ce le jeu qui vous rend nerveux ? Za vous a dit quelque chose ? Est-ce parce que personne ne veut vous toucher ? »

Gurgeh fendit la foule sans prêter attention au drone qui vrombissait et crépitait à hauteur de son épaule.

Au moment de quitter la vaste salle de bal, il se rendit compte qu'à part une vague réminiscence – Fille-de-qui ? –, il n'avait plus en tête le nom de la jeune femme.

Gurgeh devait entamer sa première partie d'Azad deux jours après le bal, deux jours qu'il passa à mettre au point un certain nombre de stratégies avec le *Facteur limite*. Il aurait pu mettre à profit le mental du module, mais le vieux vaisseau de guerre avait un style-de-jeu plus intéressant. Malgré le décalage temporel important dû au fait que le *Facteur limite* se trouvait à plusieurs décennies-lumière de là en termes d'espace réel (le vaisseau, lui, répondait instantanément aux initiatives de Gurgeh), celui-ci avait tout de même l'impression de jouer contre un partenaire extraordinairement rapide et doué.

Il n'accepta aucune des invitations officielles qui lui furent faites, arguant auprès de Péquil que son système digestif avait besoin d'un peu de temps pour s'adapter aux savoureuses nourritures de l'Empire. Apparemment, cette excuse fut jugée acceptable. Il laissa même passer l'occasion de suivre une visite touristique de la capitale.

Durant ces deux journées, il ne vit personne d'autre que Flère-Imsaho, qui passait le plus clair de son temps sur le parapet, dans son déguisement, à vibrer doucement en observant les oiseaux qu'il attirait au moyen de miettes éparpillées sur la pelouse du jardin suspendu.

De temps à autre, Gurgeh montait le rejoindre sur le toit et restait là un moment, contemplant la ville à ses pieds.

Les rues et le ciel de la cité étaient également envahis par la circulation. Groasnachek ressemblait à un colossal animal aplati et couvert de piquants, semé de lumières la nuit et enveloppé pendant la journée dans la brume de sa propre haleine accumulée. Sa voix était un chœur sonore et embrouillé, un bruit de fond omniprésent composé de rugissements incessants de moteurs et de machines, auquel s'ajoutait le déchirement sporadique des avions qui la survolaient. Les plaintes,

ululements, gazouillis et autres clameurs incessantes criblaient le tissu de la ville comme autant de trous d'obus.

Du point de vue architectural, se disait Gurgeh, cette ville était un mélange ahurissant de styles, sans parler de ses proportions excessives. Certaines constructions s'élançaient vers le ciel tandis que d'autres s'épandaient au sol, mais on avait manifestement conçu les premières sans tenir aucun compte des secondes ; l'effet d'ensemble – qui aurait pu s'avérer d'une variété intéressante – était en réalité affreux. Il ne pouvait s'empêcher de penser au *Jeune voyou*, qui logeait dix fois plus de gens dans un espace plus restreint et avec une élégance bien supérieure, alors que la majeure partie du vaisseau était occupée par les chantiers de construction spatiale, les moteurs et le matériel.

À Groasnachek, se disait encore Gurgeh, sur le plan de l'urbanisme la structure était aussi apparente que dans une déjection d'oiseau ; cette ville était son propre labyrinthe.

Quand vint le premier jour de jeu, il s'éveilla en proie à une espèce d'ivresse, comme s'il venait de remporter une partie, alors qu'il s'apprêtait à s'engager dans le seul affrontement important de sa vie. Il prit un petit déjeuner très léger et revêtit sans hâte les atours de cérémonie qui étaient de rigueur pendant le jeu. C'étaient d'ailleurs des vêtements assez ridicules : pantoufles moelleuses, culottes courtes et pourpoint volumineux à manches roulées retenues par des brides. Heureusement, en tant que novice il portait une tenue relativement peu décorée et dont les couleurs demeuraient discrètes.

Péquil vint le chercher en voiture de surface officielle. L'apical jacassa durant tout le trajet sans cesser de vanter la dernière conquête de l'Empire, dans quelque zone reculée de l'espace ; apparemment, il s'agissait d'une glorieuse victoire.

La voiture longeait à vive allure de larges avenues en direction des faubourgs de la ville ; une salle communale, où Gurgeh allait jouer, y avait été convertie en aire-de-jeu.

Aux quatre coins de la ville, ce matin-là, des gens se rendaient sur les lieux de leur première manche dans le

nouveau tournoi. Depuis le plus optimiste des jeunes chanceux ayant gagné à la loterie d'État le droit de jouer, jusqu'à Nicosar lui-même, douze mille personnes allaient affronter cette journée en sachant que leur vie en serait peut-être définitivement bouleversée, pour le meilleur ou pour le pire, et que le processus était d'ores et déjà entamé.

La cité tout entière était en proie à la fièvre du jeu qui s'emparait régulièrement d'elle, tous les six ans ; à Groasnachek se pressaient les joueurs et leur suite, les conseillers et mentors de collège, les relations et amis, les attachés de presse et journalistes impériaux, sans compter les diverses délégations des colonies et territoires venues voir l'avenir de l'Empire se décider sous leurs yeux.

Malgré l'euphorie qu'il avait ressentie au lever, Gurgeh s'aperçut en arrivant devant la salle de jeu que ses mains tremblaient ; lorsqu'on le fit entrer, lorsqu'il vit les hauts murs blancs et entendit les échos que soulevaient le parquet, il sentit irradier dans son ventre une crispation désagréable. La sensation différait sensiblement de l'excitation tendue qu'il éprouvait généralement avant une partie. C'était autre chose ; une sensation plus aiguë, plus électrisante et plus déconcertante que tout ce qu'il lui était jamais arrivé d'éprouver.

La seule chose qui vint soulager quelque peu sa tension fut d'apprendre que Flère-Imsaho s'était vu interdire l'accès de la salle pendant la durée de la partie, il serait contraint de rester dehors. Il eut beau assortir ses grossièretés verbales de divers cliquettements, vrombissements et autres crépitements, il ne put convaincre les autorités impériales qu'il n'était pas à même d'assister Gurgeh, de quelque manière que ce fût, pendant la durée du jeu. On le conduisit dans un petit pavillon adjacent à la salle, et on lui ordonna d'attendre en compagnie des gardes impériaux qui assuraient la sécurité des lieux.

Il protesta. Avec virulence.

On présenta Gurgeh aux neuf autres membres de son groupe. En théorie, tous devaient leur présence au hasard. Ils le saluèrent avec une certaine cordialité, encore que l'un d'entre eux, futur prêtre de l'Empire, se contentât d'un hochement de tête.

Ils commencèrent par un jeu de cartes stratégique constituant une partie mineure. Gurgeh l'aborda avec une grande prudence, cédant cartes et points afin de découvrir ce que les autres avaient en main. Lorsqu'il en eut bien assimilé les règles, il se mit à jouer pour de bon en espérant qu'on ne lui ferait pas trop perdre la face, mais se rendit compte durant les quelques tours suivants que les autres ne savaient toujours pas très bien qui avait quoi, et qu'il était le seul à jouer au jeu comme si on était déjà aux dernières manches.

Redoutant de s'être mépris quelque part, il abattit encore deux ou trois cartes destinées à explorer le terrain, et ce fut à ce moment-là seulement que le prêtre commença à son tour à jouer pour de bon. Gurgeh reprit la partie, et lorsque celle-ci s'acheva, avant midi, il avait à son actif plus de points que tous les autres.

« Jusqu'ici, tout va bien. N'est-ce pas, drone ? » dit-il à Flère-Imsaho.

Il était maintenant assis à la table où déjeunaient les joueurs, les officiels du jeu et quelques-uns des plus éminents spectateurs.

« Si vous le dites, bougonna la machine. Je ne peux pas voir grand-chose, enfermé comme je le suis dans les communs avec le joyeux corps de garde.

« Eh bien, croyez-moi sur parole. Je vous dis que ça se présente bien.

« Nous n'en sommes encore qu'aux tout premiers jours, Jernau Gurgeh. Ils ne se laisseront plus faire aussi facilement.

« Je savais bien que je pourrais compter sur votre soutien moral. »

L'après-midi, on se livra à une série de face-à-face qui se jouèrent sur deux des tabliers mineurs, afin de déterminer l'ordre de préséance. Gurgeh se savait compétent dans ces deux jeux-là, et battit les autres sans la moindre difficulté. Seul le prêtre parut lui en vouloir. On fit une seconde pause pour le dîner, durant laquelle Péquil, qui rentrait du bureau, vint leur rendre une visite officieuse. Il se déclara agréablement surpris

des succès de Gurgeh, et alla jusqu'à lui tapoter le bras en repartant.

La séance de début de soirée fut une simple formalité ; les officiels du jeu – des amateurs appartenant à un club local supervisés par un représentant de l'Empire – se contentèrent de leur donner le programme exact de la journée du lendemain, ainsi que l'ordre dans lequel on jouerait sur le Tablier d'Origine. Il était maintenant évident que Gurgeh allait démarrer avec un avantage considérable.

Assis sur la banquette arrière de la voiture avec Flère-Imsaho pour unique compagnie, pénétré d'auto-satisfaction, Gurgeh regardait défiler la ville sous la lumière violette du crépuscule.

« Pas trop mal, en effet, déclara le drone qui, posé sur le siège à côté de Gurgeh, n'émettait qu'un léger bourdonnement. À votre place, j'appellerais le vaisseau ce soir afin d'envisager ce que vous allez faire demain.

« Ah oui, vraiment ?

« Oui. Vous allez avoir besoin de toute l'aide que vous pourrez réunir. Demain, ils uniront leurs forces contre vous, c'est couru. C'est là que vous perdrez, naturellement ; dans une situation pareille, n'importe lequel d'entre eux contacterait un des joueurs les moins bien placés, voire plusieurs, et conclurait un accord avec eux dans le but de...

« Peut-être, mais comme vous ne vous lassez pas de me le dire, il serait dégradant pour eux de se comporter ainsi vis-à-vis de moi. D'autre part, fort de vos encouragements et de l'aide du *Facteur limite*, comment pourrais-je perdre ? »

Le drone ne répondit pas.

Ce soir-là, Gurgeh entra en communication avec le vaisseau. Flère-Imsaho avait annoncé qu'il s'ennuyait ferme ; aussi s'était-il débarrassé de sa coque avant de passer en mode « corps-noir » et, désormais invisible, de s'enfoncer en flottant dans l'air nocturne pour aller visiter un des parcs de la ville, où l'on trouvait quelques oiseaux de nuit.

Gurgeh fit part de ses projets au *Facteur limite*, mais, le décalage temporel atteignant presque une minute, sa conversation avec le lointain vaisseau fut considérablement ralentie. Néanmoins, le vaisseau lui fit quelques bonnes suggestions. Gurgeh était sûr de recevoir du vaisseau de bien meilleurs conseils, du moins à ce stade, que ses actuels adversaires n'en recevaient de leurs conseillers, adjoints et mentors. Il était probable que seuls les cent meilleurs joueurs environ, ceux que les principaux collèges parrainaient et soutenaient ouvertement, pouvaient avoir accès à une source d'assistance aussi bien informée. L'idée l'emplit d'aise, et il alla se coucher dans d'excellentes dispositions.

Trois jours plus tard, au moment où l'on déclarait la partie close après la séance de début de soirée, Gurgeh regarda le Tablier d'Origine et comprit qu'il allait être éliminé.

Au début, tout s'était déroulé à merveille. Il estimait manipuler très correctement les pièces, et ne doutait plus de posséder une compréhension plus pénétrante de l'équilibre stratégique du jeu. Ses succès aux stades précédents lui ayant valu d'occuper une position privilégiée et d'accumuler des forces, il n'avait pas douté un instant de sa victoire, laquelle lui permettrait de se maintenir en Première Série et donc de jouer la deuxième manche, composée de parties en face à face.

Et puis, le troisième matin, il se rendit compte qu'il avait eu un peu trop confiance en lui, et que sa concentration en souffrait. Ce qu'il avait jusque-là interprété comme une série de coups indépendants joués par la quasi-totalité des autres joueurs lui apparut soudain comme une attaque concertée et menée par le prêtre. Il s'était affolé, ils l'avaient écrasé. Désormais, il était un homme mort.

Le prêtre vint le trouver après la partie alors que, perché sur son haut tabouret, il contemplait le désordre qui régnait sur le tablier en se demandant ce qui avait pu mal tourner. L'apical lui demanda s'il était disposé à se retirer. C'était ainsi qu'on procédait traditionnellement lorsqu'un joueur avait un tel retard en pièces et en territoire ; par ailleurs, il y avait moins de honte à reconnaître honorablement sa défaite qu'à refuser obstinément de voir les choses en face, ce qui ne faisait que

prolonger la partie pour les adversaires du perdant. Gurgeh regarda le prêtre, puis Flère-Imsaho, qu'on avait autorisé à pénétrer dans la salle puisque la partie était terminée. La machine vacilla légèrement devant lui en émettant un bourdonnement puissant émaillé de forts crépitements d'électricité statique.

« Qu'en pensez-vous, drone ? fit-il d'un ton las.

« Je pense que plus tôt vous vous débarrasserez de ce ridicule accoutrement, mieux cela vaudra », répondit la machine.

Le prêtre, qui portait la même tenue que Gurgeh en plus bigarré, jeta un regard furieux à la machine vrombissante mais resta muet.

Les yeux de Gurgeh se portèrent à nouveau sur le tablier, puis revinrent au prêtre. L'homme prit une profonde aspiration, comme s'il s'apprêtait à pousser un soupir, et ouvrit la bouche ; mais, avant qu'il n'ait eu le temps de prononcer un mot, Flère-Imsaho intervint :

« Je crois donc que vous devriez rentrer à l'hôtel pour vous changer, vous détendre un peu et vous donner le temps de réfléchir. »

Gurgeh hocha lentement la tête en signe d'assentiment et se frotta la barbe en considérant les divers sorts qui se jouaient un peu partout sur le Tablier d'Origine. Puis il informa le prêtre qu'ils se retrouveraient le lendemain.

« Il n'y a rien que je puisse faire, dit-il au drone une fois qu'ils eurent regagné le module. Ils ont gagné.

« Si vous le dites. Pourquoi ne pas demander au vaisseau ce qu'il en pense ? »

Gurgeh appela le *Facteur limite* afin de lui apprendre la mauvaise nouvelle. Le navire compatit et, au lieu de trouver le moyen de l'aider, lui montra le moment où il avait fait fausse route sans lui épargner le moindre détail. Gurgeh le remercia de mauvaise grâce et partit se coucher démoralisé en regrettant de ne pas avoir déclaré forfait quand le prêtre le lui avait demandé.

Flère-Imsaho était encore allé explorer la cité. Gurgeh resta étendu dans le noir, écoutant autour de lui le silence du module.

Il se demandait quelle était la véritable raison de sa présence sur cette planète. Qu'attendaient réellement de lui les gens de Contact ? L'avait-on envoyé ici se faire humilier et par là rassurer l'Empire en lui démontrant que la Culture ne pouvait représenter aucune menace pour lui ? Pourquoi pas ? Cette hypothèse était aussi vraisemblable que les autres. Il se représenta Chiark Central débitant des chiffres et calculant l'énergie colossale qu'il avait fallu dépenser pour l'emmener aussi loin... Même la Culture, même Contact hésiteraient avant d'entreprendre tout ce qu'ils avaient fait dans le seul but de fournir à un seul citoyen de telles vacances aventureuses nimbées d'une auréole de gloire. Si la Culture ne connaissait pas l'argent en tant que tel, elle ne tenait pas pour autant à se montrer extravagante dans ses dépenses de matière et d'énergie, inélégante au point de céder au gaspillage. Pourtant, s'il s'agissait de satisfaire l'Empire en lui prouvant que la Culture ne devait pas être prise au sérieux... ils ne devaient sûrement pas lésiner.

Il se retourna dans son lit, alluma le champ de suspension et en régla la résistance, essaya vainement de s'endormir, changea plusieurs fois de côté et modifia encore le réglage du champ, mais, ne réussissant pas à s'installer confortablement, il finit par l'éteindre.

Apercevant à son chevet la faible lueur qu'émettait le bracelet offert par Chamlis, il ramassa la fine bande et la retourna plusieurs fois dans ses mains. La minuscule Orbitale luisait dans l'obscurité, éclairant ses doigts et les couvertures du lit. Gurgeh scruta la face diurne, avec ses microscopiques volutes qui, créées par les systèmes météorologiques, tournoyaient au-dessus des mers bleutées et des terres brun grisâtre. Décidément, il fallait qu'il écrive à Chamlis, ne serait-ce que pour le remercier.

Ce fut à ce moment-là seulement qu'il comprit à quel point le bijou était d'une facture extraordinaire. Il avait cru qu'il s'agissait d'une simple image fixe illuminée de l'intérieur, mais il n'en était rien. Gurgeh se rappelait la configuration du bracelet lorsqu'il l'avait vu pour la première fois ; or, la scène qu'il avait à présent sous les yeux était différente. Les continents

insulaire de la face diurne avaient presque tous une forme inconnue de lui : il n'en reconnut que deux, près de l'extincteur auroral. Le bracelet était en réalité la représentation animée d'une Orbitale ; peut-être était-ce même une espèce d'horloge rudimentaire.

Il sourit dans le noir et se tourna de l'autre côté.

Tous s'attendaient à le voir perdre. Lui seul se savait meilleur joueur que cela – ou du moins, il l'avait su au début. Mais voilà qu'il avait laissé passer l'occasion de leur prouver qu'il avait raison, et eux tort.

« Imbécile, imbécile », fit-il tout bas dans le noir.

Impossible de dormir. Il se leva, alluma l'écran du module et demanda à la machine de lui repasser la partie qu'il avait jouée le jour même. Le Tablier d'Origine s'afficha en holo devant lui. Il s'assit devant l'écran, le regarda fixement, puis, au bout d'un moment, ordonna au module de contacter le vaisseau.

Alors s'amorça une conversation d'une lenteur onirique pendant laquelle il contempla, comme transfiguré, le tablier aux couleurs vives qui s'étalait devant ses yeux en attendant tour à tour que ses paroles atteignent le lointain vaisseau, puis que la réponse lui parvienne.

« Jernau Gurgeh ? »

« Il y a quelque chose que je voudrais savoir, vaisseau. Existe-t-il une issue ? »

Soite demande. Il se doutait déjà de la réponse. Il s'était mis dans une situation de gâchis inextricable qui ne pouvait qu'empirer ; une seule chose était sûre : il n'y avait plus d'espoir.

« Vous voulez dire, par rapport à votre situation dans le jeu ? »

Gurgeh soupira. Quelle perte de temps.

« Mais oui ! Ai-je un moyen de m'en sortir, d'après vous ? »

Devant lui, sur l'écran, l'affichage holo – représentation de sa déconvenue – lui faisait l'impression d'une chute saisie dans l'instant, cet instant où le pied dérape, où les doigts perdent leurs dernières forces et où commence la dégringolade fatale qui va en s'accéléralant. Il vit des satellites tombant pour l'éternité, et

songea à ce trébuchement contrôlé auquel les bipèdes donnent le nom de marche.

« De tous les individus ayant jamais décidé de jouer pour gagner dans une manche de Première Série, vous êtes celui qui cumule le plus de points de retard. Ils vous considèrent d'ores et déjà comme vaincu. »

Gurgeh attendit la suite, mais rien ne vint.

« Répondez à ma question, ordonna-t-il au vaisseau. Vous n'avez pas répondu à ma question. Répondez-moi. »

À quoi jouait donc le vaisseau ? Un gâchis, voilà ce qu'il avait fait ; un véritable gâchis. Sa position dans le jeu était une espèce de borbier tourbillonnant, amorphe, nébuleux et presque barbare de pièces et de territoires, un borbier qui céda sous les coups de boutoir des autres, s'émietta et disparaissait progressivement. À quoi bon même poser cette question ? Ne se fiait-il donc plus à son propre jugement ? Avait-il besoin d'un Mental pour lui dire ce qu'il en était ? Avait-il besoin de cela pour que sa situation lui apparaisse enfin dans toute sa réalité ?

« Si, bien sûr qu'il existe une issue, reprit le vaisseau. En fait, il en existe un grand nombre, encore qu'elles soient toutes sinon impossibles, du moins improbables. Toutefois, la chose est réalisable. Nous n'avons vraiment pas le temps de...

« Bonsoir, vaisseau, coupa Gurgeh alors que le signal se maintenait.

« ... les exposer toutes en détail, mais je crois pouvoir vous donner une vue d'ensemble de la marche à suivre ; mais bien sûr, étant donné le caractère nécessairement synoptique de mon approche et...

« Désolé, vaisseau ; bonsoir. »

Gurgeh coupa le canal, qui émit un unique déclic. Au bout d'un court moment, un signal sonore indiqua que de son côté le vaisseau s'était également retiré. Gurgeh contempla une dernière fois l'image holo sur l'écran, puis ferma les yeux.

Lorsque vint le matin, il n'avait toujours pas la moindre idée de ce qu'il allait faire. Il avait passé une nuit blanche, à rester assis devant l'écran et à regarder fixement le panorama qu'offrait le jeu jusqu'à ce que ce spectacle s'imprime dans son

esprit, en quelque sorte, jusqu'à ce que ses yeux protestent sous l'effort. Puis il avait pris un petit déjeuner léger et regardé une des émissions récréatives dont l'Empire abreuvait ses sujets. C'était une distraction dont l'inanité convenait parfaitement à son état d'esprit.

Péquil arriva, tout sourires ; il lui dit qu'il avait déjà accompli un exploit en restant si longtemps en lice, et lui promit de beaux succès dans les jeux de Deuxième série, destinés aux éliminés de la Première Série, au cas où il désirerait y participer. Naturellement, ces jeux-là ne représentaient guère d'intérêt que pour ceux qui cherchaient à monter en grade, et ne menaient pas plus loin ; mais Gurgeh réussirait sans doute mieux en jouant contre d'autres, euh... d'autres malchanceux. Quoi qu'il en fût, il était toujours admis à Echronédal pour assister à la suite des jeux, et c'était déjà un grand privilège, n'est-ce pas ?

Gurgeh ne prononça que quelques mots, se contentant de hocher la tête de temps en temps. Tandis qu'ils roulaient vers la salle de jeu, Péquil lui décrivit inlassablement l'éclatante victoire que Nicosar avait remportée la veille à l'occasion de son premier jeu ; l'Empereur-régent en était déjà au deuxième tablier, à savoir le Tablier de Forme.

Le prêtre lui demanda encore une fois de renoncer, et là encore Gurgeh répondit qu'il désirait jouer. Tous prirent place autour de l'immense tablier et dictèrent leurs coups aux joueurs du club, quand ils ne les exécutaient pas eux-mêmes. Gurgeh attendit longtemps avant de placer sa première pièce, ce matin-là. Il roula le biotech dans ses mains pendant plusieurs minutes en fixant le tablier de ses yeux écarquillés, si longtemps que les autres crurent qu'il laissait passer son tour par inadvertance, et demandèrent au Juge de le rappeler à son devoir.

Gurgeh s'exécuta donc, et plaça sa pièce. C'était comme s'il voyait deux tabliers : l'un sous ses yeux, et l'autre gravé dans son esprit depuis la nuit précédente. Les autres joueurs jouaient coup après coup et le repoussaient petit à petit dans une zone limitée du jeu à l'extérieur de laquelle, pourchassé et fuyant, il ne lui restait plus que deux pièces libres.

Quand la chose arriva – il savait fort bien que cela viendrait, sans toutefois vouloir l'admettre –, la... non, il n'y avait pas d'autre mot que « révélation »... Il faillit éclater de rire. De fait, il bascula en arrière sur son siège en hochant la tête. Le prêtre lui jeta un regard interrogateur, comme s'il s'attendait à ce que cet humain stupide abandonne enfin la partie, mais Gurgeh lui retourna un sourire, prit dans son jeu de plus en plus réduit les cartes les plus fortes, les déposa auprès du Juge et joua son coup.

Son seul espoir était que les autres cherchent aveuglément à gagner très vite la partie. Manifestement, on avait conclu un accord visant à laisser gagner le prêtre, et Gurgeh se doutait que dans ces circonstances les autres ne se donneraient pas à fond : puisque c'était pour quelqu'un d'autre qu'ils jouaient, ce ne serait pas *leur* victoire. Ils n'en seraient pas titulaires. D'ailleurs, ils n'étaient même pas tenus de bien jouer : le poids du nombre saurait à lui seul compenser l'indifférence des joueurs.

Mais les coups successifs pouvaient finir par former un langage, une langue dans laquelle Gurgeh se sentait désormais assez à l'aise pour mentir... Il jouait donc ; à certains moments, il leur donnait l'impression d'avoir abandonné... tandis que le coup suivant semblait indiquer qu'il avait la ferme intention d'entraîner dans sa chute un des autres joueurs... ou deux... ou bien un autre... et les mensonges s'enchaînaient. Il n'émettait pas un message unique, mais une succession de signaux contradictoires ; il étirait la syntaxe du jeu dans un sens puis dans l'autre... jusqu'à ce que l'entente qui régnait entre les autres joueurs commence à s'effiloche, à se défaire, et finalement à céder.

Ce faisant, Gurgeh joua un certain nombre de coups prétendument anodins et dépourvus de but précis qui, avec une soudaineté apparente, une absence illusoire de signes avant-coureurs, mirent en danger une pièce, puis la quasi-totalité des pions appartenant à l'un des joueurs, au risque de s'affaiblir lui-même. Tandis que le joueur en question cédait à l'affolement, le prêtre fit exactement ce qu'espérait Gurgeh : il se lança à l'attaque. Dans les quelques coups suivants, Gurgeh demanda à ce que soient retournées les cartes qu'il avait confiées au Juge.

Celles-ci se comportaient un peu comme les mines du jeu de Possession. Les troupes du prêtre étaient diversement anéanties, démoralisées, réduites à des déplacements à l'aveuglette, irrémédiablement affaiblies ou ralliées à Gurgeh ou – mais dans de rares cas seulement – à l'un des autres joueurs. Le prêtre voyait ses forces quasiment réduites à néant et éparpillées sur le tablier comme autant de feuilles mortes.

Au milieu de l'affolement général, Gurgeh regardait les joueurs privés de chef se disputer des lambeaux de pouvoir. L'un d'entre eux se mit dans une situation difficile ; Gurgeh passa à l'attaque, annihila la majeure partie de ses troupes et captura le reste, puis poursuivit l'assaut sans même attendre qu'elles se soient regroupées.

Il se rendit compte plus tard qu'à ce stade il avait toujours des points de retard ; mais, poussé par sa propre résurrection, il continua sur sa lancée et répandit une panique irrationnelle, hystérique et d'une intensité presque superstitieuse parmi ses concurrents.

À partir de ce moment-là, il ne commit plus la moindre erreur ; sa progression à travers le tablier se mit à ressembler à la fois à une débâcle et à un défilé triomphal. Des joueurs tout à fait compétents passaient brusquement pour des imbéciles, tandis que les troupes de Gurgeh saccageaient leurs territoires, engloutissant terres et pions comme s'il n'y avait rien de plus aisé, de plus naturel au monde.

Il acheva la partie sur le Tablier d'Origine avant même la séance du soir. Il s'en était tiré ; non seulement il pouvait accéder au tablier suivant, mais en plus il était en tête. Le prêtre regardait fixement le tablier ; même sans ses cours de communication non verbale chez les Azadiens, Gurgeh aurait pu identifier son expression, il en était certain : c'était la stupeur qui se peignait sur ses traits. L'homme quitta la salle sans prendre part aux traditionnelles réjouissances de fin de partie ; quant aux autres joueurs, ils s'enfermèrent dans un quasi-mutisme ou bien se livrèrent à des effusions gênantes en le félicitant pour sa performance.

Un petit groupe se forma autour de Gurgeh : il y avait des membres du club, des journalistes, d'autres joueurs et quelques

spectateurs invités. Il se sentit curieusement maintenu à distance par les apicaux, qui l'assiégeaient pourtant en bavardant sans relâche. Ils se pressaient autour de lui, mais s'efforçaient en même temps de ne pas le toucher ; d'une certaine manière, leur nombre même conférait une certaine irréalité à la scène. Gurgeh était assailli de questions auxquelles il ne savait répondre. De toute façon, il n'arrivait presque plus à les distinguer les unes des autres ; les apicaux parlaient trop vite. Flère-Imsaho était bien venu se suspendre au-dessus des têtes, mais malgré ses efforts pour faire taire les gens à grands cris et pour attirer enfin leur attention, il ne réussit finalement qu'à attirer leurs cheveux par son aura d'électricité statique. Gurgeh vit un apical tenter de repousser la machine et recevoir une décharge électrique à laquelle il ne s'attendait manifestement pas, et qui dut être fort douloureuse.

Péquil se fraya un chemin dans la foule et se démena comme un beau diable pour rejoindre Gurgeh ; mais, au lieu de lui porter secours, il lui annonça qu'il avait avec lui vingt autres reporters. Il le toucha sans paraître s'en rendre compte en le faisant pivoter sur lui-même pour l'orienter vers les caméras.

D'autres rafales de questions suivirent, mais Gurgeh fit la sourde oreille. Il dut demander plusieurs fois à Péquil s'il pouvait s'en aller avant que l'apical ne lui dégage un chemin jusqu'à la porte et la voiture qui l'attendait dehors.

« Monsieur Gurgee, je tiens à vous féliciter encore, déclara Péquil une fois qu'ils furent montés en voiture. J'étais encore au bureau quand j'ai appris la nouvelle, et je suis venu aussitôt. Fameux succès.

« Merci », répondit Gurgeh qui se calmait progressivement.

Assis sur la banquette au revêtement luxueux, il regardait par la vitre la cité baignée de soleil. À la différence de la salle de jeu, le véhicule était climatisé ; pourtant, Gurgeh s'aperçut à ce moment-là seulement qu'il était en sueur. Il frissonna.

« Moi de même, intervint Flère-Imsaho. Vous avez relancé juste à temps.

« Merci, drone.

« Il faut dire que vous avez eu une chance insensée.

« J'espère que vous me laisserez organiser une conférence de presse en bonne et due forme, monsieur Gurgee, reprit vivement Péquil. Après ce que vous venez d'accomplir, vous allez devenir fort célèbre, je vous le garantis, quoi que l'avenir vous réserve. Dire que ce soir l'Empereur et vous vous partagerez les gros titres !

« Non merci, fit Gurgeh. N'organisez rien du tout. »

Il ne voyait vraiment pas ce qu'il aurait à apprendre à ces gens. Il n'y avait rien à dire. Il avait gagné la partie ; il avait toutes les chances de remporter la manche. Pourtant, il se sentait un peu mal à l'aise à l'idée que son image et sa voix allaient être diffusées dans tous les coins de l'Empire, et qu'on allait donner à son histoire un tour sensationnel qui la déformerait de plus en plus à mesure qu'on la raconterait.

« Mais il le faut ! protesta Péquil. Tout le monde voudra vous voir ! Vous n'avez pas l'air de comprendre ce que vous avez fait ; même si vous perdez la manche, vous avez réalisé un exploit ! *Personne* n'a jamais rattrapé un tel retard ! C'est tout à fait exceptionnel !

« Cela ne change rien à l'affaire, répliqua Gurgeh qui se sentit brusquement très fatigué. Je ne veux pas être dérangé. Il faut que je me concentre. Que je prenne du repos.

« Ma foi, dit Péquil, l'air tout déconfit, je vous comprends. Mais laissez-moi vous avertir : vous êtes en train de commettre une erreur. Les gens vont vouloir entendre ce que vous avez à dire, et chez nous, la presse donne toujours au public ce qu'il veut, quels que soient les problèmes que cela pose. Alors, ils vont inventer. Il vaudrait beaucoup mieux pour vous que vous fassiez vos propres déclarations. »

Gurgeh secoua négativement la tête et reporta son regard sur la circulation qui envahissait le boulevard.

« Si ces gens veulent raconter des mensonges sur moi, cela les regarde. Ils les auront sur la conscience. Au moins, cela m'évite de leur parler. Si vous saviez comme je me moque de ce qu'ils pourront bien dire ! »

Péquil contempla Gurgeh d'un air stupéfait, mais ne répliqua pas. Flère-Imsaho émit un équivalent de gloussement qui couvrit momentanément sa vibration incessante.

Gurgeh discuta de la partie avec le vaisseau ; celui-ci déclara qu'il aurait pu gagner de façon plus élégante, mais que sa démarche se situait tout au bout du spectre des possibilités infimes qu'il avait tenté de lui résumer la nuit précédente. Puis le *Facteur limite* lui présenta ses félicitations. Il avait mieux joué qu'il ne l'aurait cru possible. Il lui demanda également pourquoi il avait cessé de l'écouter lorsqu'il lui avait répondu qu'il voyait bien une issue.

« Tout ce que je voulais savoir, c'était s'il en *existait une*. »

(De nouveau ce décalage, le poids du temps qui se faisait sentir pendant que, acheminées par leur rayon, ses paroles filaient sous la surface mouchetée de matière qu'était l'espace réel.)

« Pourtant, j'aurais pu vous aider, répondit enfin le vaisseau. Lorsque vous avez refusé mon aide, j'y ai vu un mauvais signe. J'ai commencé à croire que vous aviez déjà renoncé, sinon sur le terrain, du moins dans votre tête.

« Je ne voulais pas qu'on m'aide, vaisseau. (Il tripotait le bracelet-Orbitale en se demandant distraitemment s'il représentait un monde bien précis ? et si oui, lequel ?) Je voulais de l'espoir.

« Je vois », finit par répondre le vaisseau.

« Moi, je n'accepterais pas, déclara le drone.

« Vous n'accepteriez pas quoi ? s'enquit Gurgeh en levant les yeux de sa planche de jeu en affichage holo.

« L'invitation de Za. »

La minuscule machine s'approcha en flottant ; comme ils étaient à l'intérieur de leur module, elle avait abandonné son déguisement encombrant.

Gurgeh lui jeta un regard glacial.

« Je n'avais pas compris qu'elle vous était également adressée. »

Shohobohaum Za avait fait parvenir à Gurgeh un message de félicitations en lui proposant de passer la soirée avec lui.

« J'admets que ce n'est pas le cas ; cependant, je suis censé contrôler toutes vos...

« Ah oui, vraiment ? (Gurgeh se retourna vers l'holojeu posé devant lui.) Eh bien, vous n'aurez qu'à rester ici et contrôler tout ce que vous voudrez pendant que moi je sors en ville avec Shohobohaum Za ce soir.

« Vous le regretterez, lui dit le drone. Vous avez eu raison de rester à l'écart, mais si vous vous mettez à faire des folies, un jour vous vous en mordrez les doigts.

« Dites donc, drone ! Vous vous prenez pour ma mère ? »

Gurgeh regarda fixement la machine en songeant tout à coup qu'il était décidément difficile de toiser une créature qui ne mesurait que quelques centimètres de haut.

« J'essaie seulement de me montrer raisonnable, répliqua la machine en haussant le ton. Vous vous trouvez au sein d'une société que vous connaissez mal, vous n'avez pas particulièrement l'expérience du monde, et Za n'est pas l'idéal en matière de...

« Espèce de tas de ferraille pontifiant ! » fit d'une voix forte Gurgeh qui se leva et éteignit l'holoécran.

Le drone sursauta et battit prestement en retraite.

« Voyons, Jernau Gurgeh...

« Épargnez-moi les « Voyons, Jernau Gurgeh » ainsi que vos airs paternalistes, espèce de machine à calculer ! Si j'ai envie de prendre ma soirée, je la prendrai. Et, pour être tout à fait sincère, l'idée de fréquenter des humains m'attire de plus en plus. (Il pointa l'index sur la machine.) À partir d'aujourd'hui, interdiction *formelle* de lire mon courrier, et ne prenez pas la peine de nous escorter ce soir, Za et moi. (Il se dirigea vivement vers sa cabine, laissant la machine derrière lui.) Et maintenant, je vais prendre une douche. Allez donc observer les oiseaux. »

Sur ces mots, il quitta le salon du module. Le petit drone resta quelques instants immobile dans les airs.

« Aïe », dit-il finalement.

Puis il fit un petit bond sur place – équivalent d'un haussement d'épaules – et, les champs vaguement teintés de rose, s'esquiva.

« Goûtez-moi ça », dit Za.

La voiture filait dans les rues de la ville sous les deux érubescent du crépuscule. Gurgeh prit la fiasque qu'on lui tendait et but.

« Cette boisson est nettement inférieure au grif, reprit Za, mais elle remplit son office. (Il lui reprit la fiasque. Gurgeh toussa un peu.) En parlant de grif, j'espère que vous l'avez laissé agir, l'autre soir au bal ?

« Non, avoua Gurgeh. Je voulais garder les idées claires.

« Oh, non ! s'exclama Za, l'air soudainement abattu. Autrement dit, j'aurais pu en boire davantage ! (Puis il haussa les épaules ; son visage s'éclaira et il tapota le bras de Gurgeh au niveau du coude.) Au fait, je ne vous l'ai pas encore dit : bravo, pour le jeu.

« Merci.

« C'est bien fait pour eux. Ça alors, quel choc vous leur avez donné ! (Za secoua la tête d'un air admiratif ; sa longue chevelure brune dansa sur le col de son ample tunique comme une volute d'épaisse fumée.) Moi qui vous avais classé dans la

catégorie des grands perdants, J-G... Finalement, vous avez un sacré sens de la mise en scène ! »

Il lança un clin d'œil à Gurgeh et lui sourit de toutes ses dents. Ce dernier le regarda un moment sans comprendre, puis éclata de rire. Il lui reprit la fiasque et la porta à ses lèvres.

« Aux bêtes de scène, fit-il avant d'avaler une lampée.

« Amen, maestro. »

Jadis le Trou s'était trouvé dans les faubourgs de la ville, mais à présent il était intégré comme le reste à une zone urbaine parmi tant d'autres. Le Trou était constitué d'une série d'immenses grottes artificielles creusées dans la craie, des siècles auparavant, pour stocker le gaz naturel ; celui-ci était épuisé depuis longtemps, la ville utilisait d'autres formes d'énergie, et cet ensemble d'énormes cavernes reliées entre elles avait été investi tout d'abord par les pauvres de Groasnachek, puis (selon un lent processus d'osmose et de transfert, comme si, en fin de compte, gaz ou humains, rien ne changeait jamais) par ses délinquants et autres hors-la-loi, et pour finir (encore que de façon incomplète) par les habitants d'origine extraplanétaire proprement confinés au ghetto avec la caste d'autochtones qui les soutenaient.

La voiture de Gurgeh et de Za entra dans ce qui avait jadis été un gigantesque réservoir cylindrique abandonné en surface, étaient venues s'y loger deux rampes d'accès en spirale, l'une descendant et l'autre remontant, qu'empruntaient les voitures et autres véhicules pour accéder au Trou. Au centre du cylindre, qui restait en majeure partie vide et résonnait d'échos caverneux, une collection d'ascenseurs de tailles variées allaient et venaient en glissant à l'intérieur de superstructures formées de poutrelles, de tubes et de madriers.

Les surfaces interne et externe de l'ancien gazomètre brillaient d'un éclat d'ardoise sous les lumières prismatiques et les images irréelles et instables des holos publicitaires. Des gens circulaient au fond de cette tour évidée, au niveau correspondant à la surface du sol, et l'air était empli de cris, d'appels, de voix occupées à marchander et de bruits de moteurs emballés. Gurgeh contempla les êtres, les échoppes et les

éventaires qui défilaient sous ses yeux tandis que la voiture s'inclinait puis amorçait son interminable descente. Une curieuse odeur douce-amère, l'haleine moite exhalée par ce lieu, s'insinuait par le climatiseur de bord.

Ils laissèrent la voiture dans un long tunnel encombré et bas de plafond tout plein de cris et de gaz d'échappement, une galerie asphyxiée par des véhicules de toutes les formes et de toutes les tailles qui pétaradaient et couinaient en se faufilant dans une foule tout aussi hétéroclite comme autant de gros animaux maladroits pataugeant dans une mer d'insectes. La voiture reprit péniblement le chemin de la rampe ascendante, et Za prit Gurgeh par la main. Ils se frayèrent un chemin à travers les grappes d'Azadiens et autres humanoïdes ballottés çà et là vers l'orée du tunnel, qui luisait d'un éclat jaune tirant sur le vert.

« Alors, quelle est votre première impression ? cria Za en se retournant vers Gurgeh.

« Plutôt surpeuplé, non ?

« Si vous le voyiez les jours de congé ! »

Gurgeh observa les gens qui l'entouraient. Il avait l'impression d'être un fantôme, une créature invisible. Lui qui avait été jusque-là au centre de l'attention générale, un monstre qu'on fixait bouche bée ou qu'on épiait à la dérobée en restant à distance respectable, voilà que, d'un seul coup, plus personne ne prenait garde à lui ; c'était à peine si on lui jetait un coup d'œil. Ces gens le heurtaient, le poussaient du coude, le dépassaient en le bousculant ou le frôlaient au passage, tout cela sans lui prêter la moindre attention.

Ils étaient si variés, malgré la lumière d'un vert d'eau écoeurant qui baignait uniformément le tunnel ! Il dénombrait tant de types distincts, mêlés aux Azadiens auxquels il commençait à s'habituer ! Il y avait là quelques créatures pan-humaines qui éveillaient en lui un vague souvenir, mais dans l'ensemble ils étaient considérablement différents les uns des autres. Il cessa rapidement de comptabiliser les diverses configurations de membres et nombreuses variations de poids, de volume, de physionomie ou d'appareil sensoriel auxquelles il fut confronté durant le court trajet qu'il lui fallut accomplir.

Ils empruntèrent un tunnel à l'atmosphère tiède débouchant dans une grotte colossale brillamment illuminée qui faisait bien quatre-vingts mètres de hauteur et le double de largeur ; dans le sens de la longueur, ses parois couleur crème s'étiraient dans les deux directions sur au moins cinq cents mètres, et s'achevaient en formant de vastes arches éclairées de biais ouvrant sur d'autres galeries. La surface plane de la grotte était entièrement occupée par une infinité de tentes, de constructions branlantes, de cloisons, de passages couverts, de stalles, de kiosques et de petites places pourvues de fontaines jaillissantes et de marquises en tissu rayé de couleurs vives. Des lampes se balançaient au bout de fils attachés à de minces piquets, et tout en haut, au faite du plafond en voûte, brillaient des lumières plus vives ; le tout d'une teinte intermédiaire entre l'ivoire et l'étain. Des ensembles composés d'édifices en escalier et de portiques plaqués contre les murs ou suspendus au plafond s'alignaient de part et d'autre de la galerie, et des pans entiers de paroi gris sale étaient percés d'orifices irréguliers : autant de fenêtres, de balcons, de terrasses et de portes. Les ascenseurs et poulies grinçaient et craquaient en emportant les gens vers les niveaux supérieurs ou en les débarquant dans l'effervescence qui régnait au sol.

« Par ici », fit Za.

Ils se faufilèrent tant bien que mal dans les ruelles étroites qui couraient à la surface de la galerie. Arrivés au pied du mur opposé, ils gravirent un escalier en bois aux marches larges mais peu sûres, puis se dirigèrent vers une lourde porte, également en bois, gardée par une herse et une paire de silhouettes d'allure imposante : un Azadien mâle et une autre créature dont Gurgeh n'identifia pas l'espèce. Za agita la main et, sans que les gardes aient l'air de faire le moindre geste, la porte s'ouvrit pesamment ; tous deux quittèrent la grotte bourdonnante d'échos pour pénétrer dans le calme relatif d'un tunnel obscur dont les parois étaient lambrissées et le sol recouvert d'une épaisse moquette.

Derrière eux, les lumières de la grotte s'éteignirent brusquement ; ils se retrouvèrent alors baignés d'une vague lueur cerise provenant d'une voûte très fine. Les murs

lambrissés de bois poli avaient l'air fort épais ; ils étaient d'un noir d'encre, et tièdes au toucher. Une musique aux accents étouffés tombait du plafond.

Une autre porte se présenta, flanquée d'un bureau dressé dans une niche où deux apicaux les considérèrent d'un œil morne avant de consentir à sourire à Za, qui leur fit passer une petite bourse en cuir. La porte s'ouvrit. Les deux hommes s'engouffrèrent dans la lumière, la musique et le bruit qui régnaient au-delà.

L'espace qui s'ouvrait devant eux était un véritable mélomélo ; impossible de savoir s'il s'agissait d'une seule grande salle subdivisée de façon peu claire et répartie sur plusieurs niveaux sans aucun ordre apparent, ou bien d'une profusion de pièces et de galeries plus petites juxtaposées de manière à former un ensemble. Quoi qu'il en fût, l'endroit était plein à craquer et résonnait d'une musique atonale aux sonorités stridentes. À en juger par l'épaisse couche de fumée qui l'enfouissait, on aurait pu le croire en feu ; mais ces vapeurs avaient une odeur sucrée, presque parfumée.

Fendant la foule, Za entraîna Gurgeh vers une coupole en bois située à un mètre d'un étroit passage couvert ; elle donnait sur l'arrière d'une espèce d'estrade branlante, qu'elle surplombait. Celle-ci était entourée de boîtes circulaires identiques ainsi que de rangées de sièges et de bancs qui s'étagaient en hauteur ; tous étaient occupés, en majorité par des Azadiens.

En bas, sur la scène de petite taille et de forme grossièrement circulaire, une créature naine qui n'avait l'air que vaguement pan-humaine luttait – ou copulait – avec une Azadienne dans un bac empli d'une boue rougeâtre d'où s'échappait une légère vapeur, le tout manifestement maintenu par un champ de basse-G. Les spectateurs hurlaient, applaudissaient et leur jetaient le contenu de leur verre.

« Chouette ! fit Za en s'asseyant. La fête a commencé.

« Ils baisent ou ils se battent ? demanda Gurgeh en se penchant par-dessus la rambarde pour observer les corps convulsés des deux lutteurs.

« Quelle importance ? » répliqua Za en haussant les épaules.

Une serveuse, une Azadienne vêtue en tout et pour tout d'un pagne noué autour de la taille, prit la commande de Za. Sa chevelure bouffante semblait en feu : elle s'entourait d'un hologramme instable représentant des flammes oscillant entre le bleu et le jaune.

En bas, la femme repoussa la créature avant de lui sauter dessus et de la plonger dans la boue fumante sous les cris d'enthousiasme du public. Gurgeh se détourna de la scène.

« Vous venez souvent ici ? » demanda-t-il à Za.

L'homme partit d'un rire sonore.

« Oui. (Ses grands yeux verts s'illuminèrent.) Mais jamais seul.

« Et c'est là que vous venez vous détendre ? »

Za secoua la tête avec emphase.

« Absolument pas. C'est là une erreur très répandue ; je veux dire : croire qu'on se détend en s'amusant. Si on se détend, c'est qu'on s'y prend mal. Voilà à quoi sert le Trou : à s'amuser. À prendre du bon temps et à jouer. Ça retombe un peu pendant la journée, mais il peut aussi s'y passer des choses plutôt délirantes. Le pire, ce sont les beuveries organisées. Mais ce soir il ne devrait pas y avoir de problème. C'est plutôt calme. »

Un hurlement suraigu s'éleva de la foule : la femme maintenait dans la boue le visage du nain, qui se débattait comme un beau diable.

Gurgeh se retourna pour observer le spectacle. Les gesticulations de la créature s'affaiblirent peu à peu, tandis que la femme nue et maculée de boue continuait de lui enfoncer la tête dans le liquide bouillonnant. Gurgeh lança un coup d'œil à Za.

« Ils étaient donc bien en train de se battre.

« On ne le saura peut-être jamais », répondit l'autre en haussant à nouveau les épaules.

Puis il reporta son attention sur la scène, où la femme enfonçait maintenant dans la boue ocre le corps inerte de son adversaire.

« Est-ce qu'elle l'a tué ? s'enquit Gurgeh qui dut élever la voix pour se faire entendre au milieu des bruits de la foule qui criait, tapait des pieds et martelait les tables.

« Mais non, répondit Shohobohaum Za en secouant la tête. Ce petit gars est un Uhnyrchal. (Za indiqua la femme, qui gardait une main appuyée sur la tête submergée de la créature et levait l'autre en un geste triomphal tout en posant sur l'assemblée en délire un regard brillant.) Vous voyez ce petit truc noir qui dépasse ? »

Gurgeh suivit son regard. Un petit objet noir crevait la surface de la boue.

« Oui.

« Eh bien, c'est son pénis. »

Gurgeh contempla son compagnon d'un œil soupçonneux.

« Je ne vois pas en quoi cela peut l'aider.

« Les Uhnyrchaux peuvent respirer par là, fit Za. Ce type se porte comme un charme. Demain soir il se battra dans un autre club. Peut-être même ce soir. »

Za regarda la serveuse poser leurs verres sur la table. Il se pencha pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Elle opina et s'éloigna.

« Essayez donc d'endocriner *Expansion* en buvant ce truc », lui suggéra Za.

Gurgeh acquiesça, et tous deux se mirent à boire.

« Je me demande pourquoi la Culture n'a jamais génomanipulé ça, reprit Za en contemplant le fond de son verre.

« Quoi ?

« La possibilité de respirer par le pénis. »

Gurgeh réfléchit.

« Les éternuements intempestifs pourraient avoir des conséquences gênantes. »

Za éclata de rire.

« Oui, mais il y aurait des compensations. »

Derrière eux, l'assistance se mit à huer. Ils se retournèrent et virent la femme victorieuse retirer de la boue le corps de son adversaire en le tenant par le pénis ; la tête et les pieds de la créature étaient encore immergés dans le liquide gluant qui dégoulinait lentement.

« Aïe ! » murmura Za en buvant une gorgée.

Quelqu'un lança un poignard à la femme ; celle-ci l'attrapa, se baissa et trancha les parties génitales de la créature. Puis elle

brandit à bout de bras le paquet de chair dégouttante tandis que la foule hurlait de joie ; sous la pression du pied qui pesait sur sa poitrine, l'étranger s'enfonça lentement dans l'écoeürant liquide rougeâtre. La boue vira progressivement au noir là où le sang jaillissait, et quelques bulles éclatèrent à la surface.

L'air perplexe, Za se laissa aller en arrière sur son siège.

« Il devait faire partie d'une sous-espèce dont je n'avais jamais entendu parler. »

On emporta le bac à boue basse-G tandis que la femme continuait d'agiter son trophée devant la foule tonitruante.

Shohobohaum Za se leva pour saluer un groupe de quatre Azadiennes à la beauté frappante et à l'accoutrement stupéfiant qui approchaient de la coupole. Gurgeh avait endocriné la drogue interne que lui avait recommandée Za, et commençait à peine à en ressentir les effets combinés à ceux de la boisson.

Ces femmes, songea-t-il, valaient bien toutes celles qu'il avait vues le soir du bal de bienvenue, en plus aimables.

Les attractions se succédèrent ; presque toutes tournaient autour du sexe. Hors du Trou, lui apprirent Za et deux des Azadiennes (Inclate et At-sen, qui l'encadraient), elles auraient valu la mort à leurs deux participants, par irradiation ou administration de produits chimiques.

Gurgeh ne s'en inquiéta guère. Il était de sortie, et ces obscénités mises en scène ne représentaient pas l'aspect le plus important de sa soirée. L'important, c'était qu'il était loin du jeu. Que les règles avaient changé. Il savait très bien pourquoi Za avait fait venir ces femmes à leur table, et il s'en amusait. Il ne ressentait aucun désir particulier pour les deux exquis créatures assises à ses côtés – en tout cas, rien qu'il ne puisse maîtriser. Mais il en appréciait la compagnie. Za n'était pas un imbécile, et ces deux charmantes personnes – Gurgeh était sûr qu'il lui aurait proposé des mâles, voire des apicaux, s'il avait découvert que c'était à eux qu'allaient ses préférences – étaient toutes deux intelligentes et pleines d'esprit.

Elles connaissaient un peu la Culture, avaient entendu parler des modifications sexuelles que présentaient ses sujets, et firent quelques plaisanteries discrètement malicieuses sur les

tendances et les capacités de Gurgeh par rapport aux leurs et à celles des deux autres sexes azadiens. Elles le flattèrent, lui firent du charme et le traitèrent amicalement ; elles buvaient dans de petits verres, tiraient sur de minuscules pipes très fines (Gurgeh avait essayé mais, à la grande joie des autres, n'avait réussi qu'à tousser), et avaient toutes les deux de longs cheveux ondulés d'un noir aux reflets bleutés. La résille soyeuse et quasi invisible de platine filé qui alourdissait les mouvements de leur crinière conférait aux mouvements de leurs têtes délicatement proportionnées une espèce d'irréalité vertigineuse.

Inclate portait une robe impalpable, dont la couleur changeante évoquait le pétrole mélangé à de l'eau, et semée de bijoux qui scintillaient comme des étoiles ; At-sen, elle, arborait une vidéorobe dont la source d'énergie cachée se manifestait par une lueur rouge et diffuse. Autour de son cou, un collier jouait le rôle d'écran de télévision miniature et affichait une image brumeuse et déformée de tout ce qui entourait la jeune femme : ici Gurgeh, là une des amies de Za, la scène derrière elle, et l'autre fille en face d'elle, du côté opposé de la table. Gurgeh lui montra son bracelet-Orbitale, mais elle ne parut pas particulièrement impressionnée.

De l'autre côté de la table, Za jouait à de petits jeux de gages avec ses deux compagnes, qui ne cessaient de glousser ; lui-même manipulait une série de minuscules cartes à jouer transparentes qui semblaient taillées dans une pierre précieuse, et riait beaucoup. L'une des femmes notait les gages sur un petit carnet en pouffant de plus belle et en faisant semblant d'être gênée.

« Jernow ! fit At-sen à la gauche de Gurgeh. Il faut absolument qu'on fasse votre *cicatrimage*, que nous puissions nous souvenir de vous lorsque vous serez parti retrouver la Culture et ses dames aux multiples orifices ! »

À sa droite, il entendit Inclate glousser.

« Certainement pas, répondit-il en feignant le sérieux. Ça m'a l'air complètement barbare.

« Ça ! Vous pouvez le dire. (At-sen et Inclate se mirent à rire, le nez dans leur verre. Puis At-sen se reprit et posa la main sur le poignet de Gurgeh.) N'aimeriez-vous pas savoir qu'il existe

sur Eä un pauvre être qui se promène avec votre portrait dessiné à même la peau ?

« Oui, mais sur quelle partie de son anatomie ? » s'enquit-il.

Les deux filles trouvèrent sa question hilarante.

Za se leva ; une de ses deux amies fourra dans un réticule retenu par une chaîne les lamelles de pierres précieuses qui leur avaient tenu lieu de cartes à jouer.

« Gurgeh, fit-il en vidant d'un coup son verre, on va poursuivre la conversation dans un endroit plus tranquille ; vous suivez, tous les trois ? »

Il adressa un sourire vicieux à Inclate et At-sen, provoquant chez elles des rafales de rires et une série de paillements. At-sen plongea les doigts dans son verre et, d'une chiquenaude, fit gicler un peu de liquide sur Za, qui s'écarta vivement.

« Oh, oui ! Venez, Jernow, fit Inclate en serrant à deux mains le bras de Gurgeh. Allons-y tous ensemble ; on étouffe ici, et puis il y a trop de bruit. »

Gurgeh sourit et secoua négativement la tête.

« Non, je ne ferais que vous décevoir.

« Oh, non ! Non ! »

Des doigts effilés tiraillaient sa manche, s'enroulaient autour de ses bras.

La controverse, poliment moqueuse, se prolongea quelques minutes tandis que Za, une femme pendue à chaque bras, souriait sans rien dire, et que Inclate et At-sen faisaient de leur mieux pour remettre Gurgeh d'aplomb, au sens propre du terme, ou, avec force moues de protestation, pour le persuader de bouger.

Mais en vain. Za haussa les épaules. (Ses amies imitèrent son geste, qui leur était pourtant parfaitement étranger, avant de pouffer à nouveau de rire.) Puis il déclara :

« Très bien ; alors restez ici, hein, joueur-de-jeux ? »

Za regarda Inclate et At-sen, momentanément calmées et maussades.

« Vous deux, vous vous occupez de lui, d'accord ? Ne le laissez surtout pas parler à des inconnus.

« De toute façon, répliqua At-sen en reniflant d'un air souverain, ton ami refuse tout ce qu'on lui propose, connu ou inconnu. »

Inclate eut malgré elle un reniflement de mépris.

« Ou les deux réunis dans une seule et même personne », éructa-t-elle.

Sur quoi les deux femmes éclatèrent à nouveau de rire et se mirent à se pincer et se tapoter les épaules derrière le dos de Gurgeh.

« Jernau, fit Za en secouant la tête, essayez de maîtriser ces deux-là aussi bien que vous vous maîtrisez vous-même. »

Gurgeh esquiva les gouttelettes qu'on lui jetait à la tête tandis que les deux femmes piaillaient à ses côtés.

« Je vais essayer, répondit-il à Za.

« Bon, j'essaierai de ne pas trop vous faire attendre. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas venir ? Vous pourriez trouver l'expérience fort intéressante.

« Oui, j'en suis sûr. Mais je me trouve très bien ici.

« Entendu. Ne vous éloignez pas. À bientôt. (Za fit un grand sourire aux filles, qui riaient de plus belle ; puis tous trois tournèrent les talons et s'en furent.) Enfin... presque ! lança-t-il par-dessus son épaule. Presque bientôt, homme de jeux. »

Gurgeh le salua de la main. Inclate et At-sen se calmèrent quelque peu et entreprirent de lui dire qu'il était vraiment vilain de ne pas être plus vilain. Gurgeh commanda d'autres verres et d'autres pipes afin qu'elles se tiennent un peu tranquilles.

Elles lui montrèrent comment jouer au jeu des éléments en chantonnant : *La lame coupe le tissu, le tissu enveloppe la pierre, la pierre retient l'eau, l'eau éteint le feu, le feu fait fondre la lame...* comme deux écolières sérieuses, et lui enseignèrent les différents gestes associés.

C'était une version tronquée, bidimensionnelle, du jeu de dés fondé sur les éléments qui se jouait sur le Tablier du Devenir ; il y manquait néanmoins l'Air et la Vie. Gurgeh trouva amusant d'être poursuivi par l'influence de l'Azad jusque dans le Trou. Il joua à ce jeu simple parce que c'était ce que voulaient les deux femmes, en prenant bien soin de ne pas gagner trop souvent. Ce faisant, il se dit tout à coup qu'il n'avait encore jamais fait cela.

Encore tout préoccupé par cette anomalie dans son comportement, il se rendit aux toilettes : elles se présentaient sous quatre formes différentes. Il choisit celles réservées aux Étrangers, mais mit quelque temps à trouver le dispositif adéquat. Il en gloussait encore en ressortant. Mais trouva Inclate dehors, debout devant la porte en forme de sphincter. Elle avait l'air inquiète ; sa robe semblable à une pellicule de pétrole ondoyait en renvoyant un éclat terne.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-il.

« C'est At-sen, répondit-elle en se tordant les mains. Son ex-maître est arrivé et l'a emmenée avec lui. Il veut la reprendre. Si elle arrive à l'éviter, cela fera un dixième qu'ils ne font plus un ; alors elle sera libre. (La jeune femme leva vers lui son petit visage déformé par l'angoisse. Sa chevelure bleu-noir coulait le long de ses joues comme une ombre pesante et fluide.) Je sais bien que Sho-Za vous a demandé de ne pas bouger, mais je vous en prie... Ce ne sont pas vos affaires, c'est entendu, mais At-sen est mon amie, et...

« Que puis-je faire ?

« Venez avec moi ; à nous deux, nous arriverons peut-être à détourner l'attention de cet homme. Je crois savoir où il l'a emmenée. Je ne vous ferai courir aucun danger, Jernow. »

Elle le prit par la main et ils s'engagèrent, tantôt marchant, tantôt courant, dans une série de corridors sinueux où s'ouvraient une grande quantité de pièces et de portes. Gurgeh se sentait perdu dans un labyrinthe de sensations, un capharnaüm de sons (musique, rires, cris), de visions (serviteurs, gravures érotiques, galeries à peine entrevues pleines à craquer de corps oscillants) et d'effluves (mets, parfums, odeurs de transpiration inconnues).

Brusquement, Inclate s'arrêta. Ils se trouvaient dans une haute salle en amphithéâtre pourvue d'une estrade où un être humain nu de sexe mâle tournait lentement sur lui-même face à un écran géant montrant une vue grossie de sa peau. On entendait une musique au son grave et tonitruant. Inclate s'immobilisa et inspecta les gradins surpeuplés de l'auditorium, sans lâcher la main de Gurgeh.

Ce dernier jeta un coup d'œil à l'homme qui se tenait sur la scène, celle-ci étant brillamment illuminée par une source lumineuse reproduisant le spectre du soleil. L'homme avait la peau pâle, et un corps un peu empâté arborant plusieurs contusions multicolores et très étendues qui évoquaient de grandes estampes. Les plus importantes s'étalaient sur son dos et sa poitrine, et représentaient des visages aux traits azadiens. La juxtaposition des noirs, des bleus, des violets, des verts, des jaunes et des rouges formait des portraits d'une précision et d'une subtilité surnaturelles auxquels les contractions musculaires de l'homme semblaient donner vie, exactement comme si les visages représentés changeaient d'expression d'un instant à l'autre. Gurgeh contempla le spectacle et se sentit retenir involontairement son souffle.

« Là-bas ! » cria Inclate pour couvrir les pulsations de la musique.

Elle le tira par la main et ils s'enfoncèrent dans la foule agglutinée en se dirigeant vers l'endroit où se trouvait At-sen, devant la scène. Un apical la secouait tout en lui montrant du doigt l'homme qui s'y tenait et en lui criant dans les oreilles. At-sen avait la tête baissée, et ses épaules tressautaient comme si elle pleurait. Sa vidéorobe était éteinte et drapait son corps, grise, terne et sans vie. L'apical frappa la jeune femme en pleine tête (ses cheveux noirs et lourds formèrent une torsade languide) et se remit à crier. Elle tomba à genoux ; sa chevelure ornée de perles suivit le mouvement, comme si elle sombrait lentement. Autour du couple, personne ne fit attention à ce qui se passait. Inclate partit à grands pas dans leur direction en entraînant Gurgeh à sa suite.

L'apical le vit approcher et essaya d'emmener At-sen de force. Inclate se mit à lui crier des injures ; tandis qu'ils écartaient les gens sur leur passage et continuaient d'approcher, elle leva en l'air la main de Gurgeh. L'apical eut brusquement l'air apeuré et s'éloigna en trébuchant, tirant At-sen derrière lui vers une issue située sous la scène surélevée.

Inclate fit mine de le suivre, mais se vit barrer le passage par un groupe de grands Azadiens mâles qui regardaient bouche bée l'homme évoluant sur scène. Elle leur martela le dos de ses

poings. Gurgeh vit At-sen disparaître par la porte qui s'ouvrait sous l'estrade. Il écarta Inclate et, grâce à son volume et sa force supérieurs, réussit à se frayer un chemin entre deux mâles, qui protestèrent immédiatement ; tous deux se précipitèrent vers les portes battantes.

Derrière, un couloir qui virait presque à angle droit. Se repérant sur les cris des deux autres, ils descendirent un étroit escalier, enjambèrent la marche où gisait, brisé et inerte, le collier-moniteur d'At-sen, et s'engagèrent dans un couloir baigné d'une lumière de jade percé d'un grand nombre de portes. At-sen était là, à terre ; l'apical la dominait de toute sa hauteur en vociférant. Il aperçut Gurgeh et Inclate, et brandit le poing dans leur direction. Inclate lui répondit en poussant des hurlements incohérents.

Gurgeh fit un pas en avant ; l'apical sortit une arme à feu de sa poche.

Gurgeh s'immobilisa. Inclate se tut. Par terre, At-sen gémissait. L'apical se mit à parler, trop vite pour que Gurgeh puisse suivre ; il indiqua la femme étendue au sol, puis le plafond. Là-dessus, il se mit à pleurer et l'arme vacilla dans sa main (quelque part en son for intérieur, Gurgeh analysait froidement la situation et songeait : *Suis-je effrayé ? Est-ce déjà de la peur ? Je suis en train de regarder la mort en face par l'intermédiaire d'un petit trou noir, un petit tunnel tordu dans une main étrangère – autre geste du jeu des éléments ? – et j'attends d'éprouver de la peur...*

... la peur qui ne vient toujours pas. Je continue d'attendre. Dois-je en conclure que je ne vais pas mourir maintenant, ou bien le contraire ?

La vie ou la mort dépendant de la contraction d'un doigt, d'une unique impulsion nerveuse, de la décision, peut-être pas entièrement volontaire, d'un malade minable, jaloux et complètement déplacé, et tout cela à cent millénaires de chez moi...).

L'apical battit en retraite en adressant des gestes implorants, pathétiques, à At-sen, puis à Gurgeh et à Inclate. Là-dessus, il revint et décocha un coup de pied à At-sen, un unique coup de pied dans le dos, asséné sans grande énergie, mais qui lui fit

pousser un cri ; puis, il fit volte-face et se mit à courir. Il recommença à pousser des exclamations sans queue ni tête, et jeta son arme par terre. Gurgeh se précipita à sa poursuite en sautant par-dessus At-sen. L'apical disparut dans un obscur escalier en colimaçon qui partait à l'extrémité du passage incurvé. Gurgeh fit mine de le suivre, puis s'arrêta. Le martèlement des pieds sur la pierre s'éteignit. Il revint vers le corridor vert jade.

Une porte était ouverte, et il s'en échappait un flot de lumière douce, couleur citrine.

Un couloir court, une salle de bains d'un côté, et enfin la chambre. Petite et entièrement tapissée de miroirs ; même sur le plancher ondoyaient des reflets instables aux couleurs de miel. Il entra et se retrouva au milieu d'une légion de reflets de lui-même.

Assise sur un lit translucide, At-sen sanglotait, tête basse ; elle avait l'air toute petite et abandonnée dans sa robe grisâtre et abîmée. Agenouillée auprès d'elle, un bras autour de ses épaules, Inclate lui parlait doucement à voix basse. Leurs deux images se multipliaient à l'infini sur les parois luisantes de la pièce. Gurgeh hésita et se retourna pour jeter un regard à la porte d'entrée. At-sen leva les yeux sur lui. Son visage était baigné de larmes.

« Oh, Jernow ! »

Elle lui tendit une main tremblante. Il s'accroupit à côté du lit et passa un bras autour de son corps frémissant tandis que les deux femmes pleuraient à chaudes larmes.

Gurgeh caressa le dos d'At-sen.

Elle posa la tête sur son épaule, et il sentit dans son cou la chaleur de ses lèvres ; c'était une sensation étrange. Inclate s'éloigna du lit, se dirigea à pas feutrés vers la porte, qu'elle referma, puis rejoignit les deux autres en laissant tomber sa robe-pellicule à terre, où elle forma une mare iridescente.

Shohobohaum Za arriva une minute plus tard. Il enfonça la porte d'un coup de pied, vint se planter d'un pas vif au beau milieu de la pièce (une infinité de Za se multiplièrent de part et d'autre de cet espace trompeur), et regarda autour de lui d'un

air furibond sans tenir aucun compte des trois personnes qui se trouvaient sur le lit.

Inclate et At-sen se figèrent ; leurs mains s'immobilisèrent sur les brides et les boutons des vêtements de Gurgeh. Celui-ci éprouva tout d'abord un choc, puis s'efforça de se composer une expression courtoise. Za se tourna vers le mur derrière Gurgeh ; celui-ci suivit son regard et se retrouva confronté à son propre reflet : teint sombre, cheveux en broussaille, vêtements à demi défaits. Za sauta par-dessus le lit et lança un coup de pied au reflet.

Le mur se brisa en mille morceaux dans un concert de cris ; le verre s'effondra en cascade pour révéler une petite pièce sombre contenant un appareil juché sur un trépied et pointé sur la chambre aux miroirs. Inclate et At-sen bondirent hors du lit et se ruèrent vers la sortie ; Inclate ramassa sa robe au passage.

Za détacha la petite caméra de son trépied et l'examina.

« Elle ne fait qu'enregistrer les images, heureusement ; pas de transmetteur. (Il fourra l'engin dans sa poche, puis se retourna vers Gurgeh en souriant.) Il faut rengainer maintenant, homme de jeux. Pas de temps à perdre ! »

Ils ne perdirent pas une minute. Ils reprirent en courant le passage vert jade, en direction de l'escalier qu'avait emprunté le ravisseur d'At-sen. Sans cesser de courir, Za se pencha et ramassa l'arme que l'apical avait laissée tomber et que Gurgeh avait complètement oubliée. En quelques secondes elle fut inspectée, testée et abandonnée sur place. Ils atteignirent l'escalier en spirale et le gravirent quatre à quatre.

Un autre couloir, celui-là d'une sombre teinte brun-roux. La musique tonnait au-dessus de leurs têtes. Za dérapa puis s'arrêta en voyant deux grands apicaux approcher en courant.

« Aïe », dit-il en faisant volte-face.

Il repoussa Gurgeh vers l'escalier et tous deux reprirent leur ascension pour déboucher dans un espace obscur tout rempli des pulsations rythmées de la musique ; une violente lumière en illuminait un côté. Un bruit de pas se fit entendre derrière eux. Za se retourna et lança dans la cage d'escalier un coup de pied qui fut immédiatement suivi d'un hurlement explosif et d'un soudain bruit de chute.

Un mince rayon bleu vint moucheter l'obscurité ; il partit de la cage d'escalier et éclata en flammes jaunes et en étincelles orange quelque part au-dessus de leurs têtes. Za fit un écart.

« Voilà l'artillerie, maintenant ! Merde ! »

Il indiqua d'un mouvement de tête l'endroit éclairé de la pièce.

« Sortie côté scène, maestro. »

Ils se dirigèrent à toutes jambes vers la scène illuminée par les sunlights. Le mâle corpulent qui en occupait le centre se retourna et les regarda d'un air mauvais au moment où ils sortaient des coulisses dans un bruit de tonnerre ; le public se mit à hurler des insultes. L'expression du visage de l'artiste à demi nu passa brusquement de l'irritation à l'ahurissement.

Gurgeh faillit tomber et se pétrifia sur place.

... il était de nouveau face à face avec son propre visage.

Deux fois plus grand que nature, celui-ci était dessiné en un arc-en-ciel sanglant de contusions diverses sur le torse de la vedette frappée de mutisme. Gurgeh le contempla fixement ; l'expression de son propre visage reflétait celle de l'artiste replet.

« Pas le temps d'apprécier l'œuvre d'art, Jernau. »

Za l'attira à lui, l'entraîna vers l'avant de la scène et le poussa par-dessus bord avant de plonger derrière lui.

Ils atterrirent sur un groupe d'Azadiens mâles qui se récrièrent ; ils les entraînèrent dans leur chute. Za remit Gurgeh sur ses pieds, puis faillit retomber aussitôt : on venait de lui asséner un coup à l'arrière de la tête. Il fit volte-face et lança une jambe en avant, accompagnant son geste d'un coup de poing. Gurgeh se sentit pivoter sur lui-même et se retrouva face à face avec un grand mâle très en colère dont le visage était maculé de sang. L'homme recula le bras en serrant le poing. (Toujours dans le jeu des éléments, Gurgeh songea : *pierre* !)

Les mouvements de l'homme lui semblaient très lents.

Il avait largement le temps de réfléchir à ce qu'il fallait faire.

Il lui expédia un coup de genou à l'entrejambe et lui enserra le visage entre ses deux paumes. Puis, comme l'homme lui tombait dessus, il se dégagea de son étreinte, para un coup

provenant d'un autre mâle, et vit Za donner du coude dans le visage d'un autre Azadien.

Alors ils reprirent leur course. Za rugissait et agitait les mains en se ruant vers la sortie. Gurgeh éprouva en le voyant une étrange envie de rire, mais ce stratagème semblait faire son effet : les gens s'écartaient devant eux comme les eaux fendues par la proue d'un bateau.

Ils étaient assis dans un petit bar ouvert sur le dessus, au cœur du labyrinthe de la galerie principale, sous un ciel solide couleur de craie nacrée. Shohobohaum Za était en train de démonter la caméra qu'il avait découverte derrière le faux miroir, et il en isolait un composant après l'autre à l'aide d'un outil de la taille d'un cure-dents qui émettait une vibration. Gurgeh tamponnait une égratignure qu'il s'était fait à la joue lorsque Za l'avait poussé au bas de la scène.

« Non, non, c'est ma faute, joueur-de-jeux. J'aurais dû m'en douter. Le frère d'Inclate fait partie de la Sécurité, et At-sen s'adonne à une pratique coûteuse. De gentilles petites, mais mal assorties, et pas exactement ce que je demandais. Vous avez eu une sacrée veine qu'une de mes petites amies ait laissé tomber une carte-lamelle, et refusé de jouer à quoi que ce soit d'autre sans elle. Enfin... une demi-partie de jambes en l'air, c'est toujours mieux que pas de partie du tout. »

Il détacha une nouvelle pièce de la caméra ; il y eut un crépitement accompagné d'un petit éclair. Du bout de son instrument, Za piqua d'un air dubitatif l'intérieur fumant du boîtier.

« Comment avez-vous su où nous trouver ? s'enquit Gurgeh qui se sentait un peu bête, mais moins gêné qu'il ne l'aurait cru.

« Un peu d'expérience, un peu de jugeote et un peu de chance, joueur-de-jeux. Il y a dans ce club des endroits où l'on va quand on veut dévaliser quelqu'un, d'autres où l'on peut interroger les gens, ou bien les tuer, ou encore les rendre dépendants de telle ou telle substance... et éventuellement les prendre en photo. (Il secoua la tête en regardant attentivement la caméra.) Mais j'aurais dû m'en douter. J'aurais dû deviner. Je commence à me montrer un peu trop confiant. »

Gurgeh haussa les épaules, prit une gorgée de liquide brûlant et fixa la bougie crachotante posée sur le comptoir devant eux.

« C'est moi qui me suis fait avoir, pas vous. Mais par qui ? (Il regarda Za.) Et pourquoi ?

« L'État, Gurgeh, fit Za en recommençant à trafiquer la caméra. Parce qu'ils veulent détenir quelque chose contre vous, juste au cas où le besoin s'en ferait sentir.

« Par exemple ?

« Par exemple, au cas où vous continueriez à les surprendre en gagnant au jeu. Une espèce d'assurance, quoi. Vous savez ce que c'est ? Non ? Tant pis. Disons que c'est comme quand on joue pour de l'argent, mais dans l'autre sens. »

Za tenait la caméra dans une main et faisait pression sur une pièce avec son outil effilé. Une petite trappe s'ouvrit. Za prit un air réjoui et sortit des entrailles de l'engin un disque de la taille d'une pièce de monnaie qu'il éleva à la lumière. L'objet se mit à luire d'un éclat de nacre.

« Voilà vos photos de vacances », dit-il à Gurgeh.

Il fixa quelque chose à l'extrémité du cure-dents, de sorte que le petit disque polychrome resta plaqué contre la pointe de l'outil comme s'il l'avait collé en place ; puis il le tint au-dessus de la flamme de la bougie jusqu'à ce qu'il se mette à frire, fumer et chuintier avant de s'écouler en gouttes ternes sur la cire.

« Désolé que vous ne puissiez pas le garder en souvenir, reprit Za.

« C'est un événement que je préfère oublier, répondit Gurgeh en secouant la tête.

« Bah ! Ne vous en faites pas. En revanche, ces deux chiennes ne s'en tireront pas comme ça, fit Za en souriant. Elles me doivent bien un petit service gratuit. Et même plusieurs. »

Za parut se réjouir à cette idée.

« Et c'est tout ? s'enquit Gurgeh.

« Elles ne faisaient que jouer un rôle. N'y voyez aucune malveillance. Ça vaut tout au plus une fessée », ajouta-t-il en tricotant des sourcils d'un air lascif.

Gurgeh soupira.

Comme ils regagnaient la galerie de transit afin de récupérer leur voiture, Za fit signe à quelques mâles et apicaux corpulents à l'air grave et indifférent qui attendaient sous la lumière verdâtre du tunnel, et jeta à l'un d'entre eux ce qui restait de la caméra. L'apical l'attrapa et se détourna, bientôt imité par les autres.

La voiture arriva quelques minutes plus tard.

« Non mais ! Vous avez vu à quelle heure vous rentrez ? Depuis combien de temps je suis là à vous attendre, moi, à votre avis ? Vous avez une partie à jouer demain, au cas où vous l'auriez oublié ! Regardez un peu dans quel état vous vous êtes mis ! Et cette égratignure, on peut savoir où vous l'avez ramassée ? Mais qu'est-ce que vous avez bien pu...

« Machine, fit Gurgeh, qui bâilla puis jeta sa veste sur un fauteuil du salon, allez donc vous faire foutre. »

Le lendemain matin, Flère-Imsaho refusa de lui adresser la parole. La machine vint le rejoindre dans le salon du module juste au moment où on l'appelait pour lui annoncer l'arrivée de Péquil et de la voiture, mais, lorsqu'il la salua, elle fit la sourde oreille ; dans l'ascenseur de l'hôtel, elle se contenta de vrombir et crépiter consciencieusement, encore plus fort que d'habitude. Une fois dans la voiture, elle se montra tout aussi peu communicative. Gurgeh ne s'en plaignait pas outre mesure.

« Mais, Gurgee, vous vous êtes fait mal, observa Péquil en considérant d'un œil inquiet l'égratignure qui ornait la joue de Gurgeh.

« Oui, répondit ce dernier en souriant et en caressant sa barbe, je me suis coupé en me rasant. »

Sur le Tablier de Forme se livrait une guerre d'usure.

Les neuf autres joueurs s'étaient ligüés contre lui depuis le début, jusqu'à ce que leur coalition devienne par trop manifeste. Il avait mis à profit l'avantage acquis sur le tablier précédent pour se constituer une enclave, petite mais dense, et quasiment imprenable ; il y passa deux jours entiers sans rien faire d'autre que laisser les autres s'y casser le nez. Si ses adversaires s'y étaient pris dans les règles, ils seraient vite venus à bout de lui ; seulement, ils s'efforçaient de ne pas trop laisser voir qu'ils se concentraient, et ne l'attaquaient donc que deux ou trois à la fois. De toute manière, chacun avait bien trop peur de s'affaiblir au point de ne pouvoir se défendre dans le cas où les autres lui tomberaient dessus tous ensemble.

Au bout de ces deux journées, quelques agences de presse déclaraient qu'il était injuste et discourtois de faire ainsi bloc contre l'étranger.

Flère-Imsaho – qui avait surmonté son ressentiment et daignait maintenant lui adresser la parole – estima que cette

réaction pouvait fort bien être sincère et spontanée, mais qu'il était plus avisé de soupçonner une intervention de l'Empereur. D'après lui, le Bureau Impérial avait certainement fait pression sur l'Église qui, à n'en pas douter, avait formé le prêtre et financé ses ententes avec les autres joueurs. Toujours est-il que, le troisième jour, les assauts en commun jusque-là lancés contre Gurgeh cessèrent, et le jeu reprit un cours plus normal.

La salle de jeu était noire de monde. Les spectateurs payants étaient beaucoup plus nombreux. De multiples invités avaient déserté les autres salles pour venir voir jouer l'étranger. Les agences de presse avaient envoyé un contingent supplémentaire de reporters et de caméras. Sous l'égide du Juge, les joueurs du club réussirent à faire taire la foule aussi cette assistance brusquement grossie ne vint-elle pas particulièrement troubler Gurgeh. Néanmoins, il lui était difficile de se déplacer dans la salle pendant les pauses : il se faisait constamment accoster par des gens qui désiraient le questionner, ou simplement le voir de près.

Péquil passait le plus clair de son temps dans la salle de jeu, mais se souciait davantage de se trouver lui-même devant les caméras que de protéger Gurgeh contre tous ceux qui souhaitaient lui parler. Au moins contribuait-il à détourner l'attention des journalistes, ce qui permettait à Gurgeh de se concentrer sur le jeu.

Au cours des deux journées qui suivirent, Gurgeh remarqua un changement subtil dans la façon de jouer du prêtre et, à un degré moindre, dans le style de deux des autres participants.

Gurgeh avait proprement éliminé trois joueurs tandis que trois autres se faisaient évincer sans véritable combat par le prêtre. Les deux apicaux restants avaient établi leurs propres petites enclaves sur le tablier, et ne prenaient pas réellement part au jeu dans son ensemble. Gurgeh jouait bien, sans toutefois retrouver les sommets qu'il avait atteints le jour où il avait remporté la partie sur le Tablier d'Origine. Sa victoire sur le prêtre et les deux autres semblait acquise. En effet, petit à petit il prenait l'avantage, même s'il s'agissait d'une progression très lente. Le prêtre jouait mieux qu'avant, surtout en début de reprise, ce qui conduisit Gurgeh à penser qu'il recevait une aide

de haut niveau pendant les pauses. Même chose pour les deux autres, bien que ceux-là bénéficiassent sans doute d'une assistance moins conséquente.

Néanmoins, lorsque la fin de la partie approcha, le cinquième jour de jeu, les choses se précipitèrent ; le prêtre s'effondra purement et simplement. Quant aux deux autres, ils déclarèrent forfait. Il s'ensuivit une nouvelle vague d'adoration pour Gurgeh, et les agences de presse se mirent à rédiger des éditoriaux exprimant une certaine inquiétude à l'idée qu'un être venu de l'Extérieur puisse si bien réussir. Quelques feuilles à sensation avancèrent même, par le biais d'éditoriaux, que l'étranger de la Culture employait une espèce de sixième sens ou un quelconque dispositif illicite. On avait découvert le nom de Flère-Imsaho, et on disait que c'était peut-être de ce côté-là qu'il fallait chercher l'origine des aptitudes inacceptables de Gurgeh.

« Ils disent que je suis un *ordinateur*, gémit le drone.

« Et moi un tricheur, répliqua Gurgeh d'un air pensif. La vie est cruelle, comme ne cessent de le dire les gens d'ici.

« Lorsqu'on vit ici, *on a bien raison de le dire.* »

La dernière manche, qui se joua sur le Tablier du Devenir, celle où Gurgeh se sentit le plus à l'aise, ne fut guère qu'une mascarade. Avant le début de la partie, le prêtre avait déposé auprès du Juge un plan objectif spécial, comme il en avait le droit en tant que détenteur du plus grand nombre de points après le joueur de tête. Manifestement, il visait la deuxième place ; il serait éliminé de la Première Série, mais il aurait une chance de la réintégrer s'il remportait les deux parties suivantes dans la deuxième.

Gurgeh crut y voir une ruse, et joua tout d'abord avec une grande prudence ; il s'attendait soit à une attaque groupée, soit à une initiative individuelle classique mais habile. Cependant, les autres semblaient jouer presque au jugé, jusqu'au prêtre qui avait l'air d'enchaîner le même genre de coups quelque peu mécaniques que pendant la toute première partie. Gurgeh risqua quelques modestes assauts préparatoires et ne rencontra que peu de résistance. Pour la beauté du geste, il divisa ses forces et entreprit une percée hardie dans le territoire du prêtre.

Ce dernier s'affola, et après cela ne joua pratiquement plus un seul coup correct ; dès la fin de la reprise, il frôlait l'élimination.

Après la pause, Gurgeh essuya une attaque de la part des autres joueurs coalisés tandis que le prêtre restait cloué au bord du tablier. Gurgeh saisit l'allusion. Il donna un peu de marge de manœuvre au prêtre et le laissa attaquer deux des joueurs les plus faibles, afin qu'il retrouve sa position sur le jeu. Lorsque la partie s'acheva, Gurgeh était présent sur la quasi-totalité du tablier alors que les autres étaient soit éradiqués, soit confinés dans des zones exiguës et stratégiquement sans valeur. Gurgeh ne tenait pas particulièrement à s'acharner jusqu'au bout ; il devinait par ailleurs que, s'il s'y essayait, les autres formeraient aussitôt un front uni contre lui, même si cela devait révéler au grand jour le fait qu'ils se concertaient. Gurgeh se voyait offrir la victoire, mais s'il se montrait trop gourmand ou bien vindicatif, on le lui ferait payer cher. On se mit d'accord sur le statu quo, et la partie prit fin. Le prêtre arriva deuxième par le nombre de points, mais de justesse.

Une fois qu'ils eurent quitté la salle, Péquil le félicita à nouveau. Il avait atteint la deuxième manche de la Première Série ; il faisait désormais partie des rares Gagnants au Premier tour – dont le nombre total s'élevait à douze cents seulement – ainsi que des Qualifiés, deux fois plus nombreux. À partir de maintenant, il jouerait contre un seul individu. L'apical le supplia une fois de plus de donner une conférence de presse, mais une fois de plus Gurgeh refusa.

« Mais il le faut ! Qu'essayez-vous donc de faire ? Si vous ne leur accordez pas bientôt une quelconque déclaration, ils se retourneront contre vous ; cette aura de mystère ne fonctionnera pas éternellement, vous savez. En ce moment, tout le monde vous donne perdant ; profitez-en donc !

« Péquil, rétorqua Gurgeh, qui se rendait parfaitement compte qu'il insultait l'apical en s'adressant ainsi à lui sans autre forme de procès. Je n'ai pas la moindre intention de parler à qui que ce soit de ma façon de jouer, et tout ce qu'on pourra dire ou penser de moi ne me concerne pas. Je suis ici pour jouer à ce jeu, un point c'est tout.

« Vous êtes notre invité, remarqua froidement Péquil.

« Et vous êtes mes hôtes. »

Gurgeh tourna les talons et planta là l'officiel ; le trajet de retour en voiture se déroula dans le silence le plus complet, si l'on exceptait toutefois le vrombissement de Flère-Imsaho ; Gurgeh avait de temps en temps l'impression que la machine masquait – assez mal, d'ailleurs – de petits gloussements.

✱

✱ ✱

« C'est maintenant que les ennuis commencent.

« Pourquoi me dites-vous cela, vaisseau ? »

Il faisait nuit. Les portes arrière du module étaient ouvertes, et Gurgeh entendait le lointain bourdonnement du planeur que la police avait posté là pour tenir à l'écart les appareils des agences de presse ; elles laissaient entrer par la même occasion l'odeur de la ville, tiède, épicée et chargée de fumée. Gurgeh planchait sur un problème classique de face-à-face en prenant des notes. C'était le meilleur moyen qu'il avait trouvé de s'entretenir avec le *Facteur limite* compte tenu du décalage temporel : il disait ce qu'il avait à dire, puis coupait la communication et réfléchissait au problème pendant que le rayon de lumière HV fonçait dans un sens, puis dans l'autre. Puis, lorsque la réponse arrivait, il se remettait en mode conversationnel ; il avait presque l'impression de soutenir une discussion normale.

« Parce que désormais, moralement parlant, il vous faudra jouer cartes sur table. Vous serez en face à face ; vous devrez définir vos principes philosophiques, présenter vos prémisses. Vous vous verrez donc contraint de leur révéler certaines de vos valeurs. Je crains que cela ne cause quelques problèmes.

« Vaisseau, répondit Gurgeh en gribouillant des notes sur une tablette réservée à cet effet tout en étudiant la projection holo devant lui. Je ne suis même pas sûr de posséder des valeurs.

« Moi, je crois que si, Jernau Gurgeh ; et le Bureau Impérial des Jeux voudra les connaître, pour la forme. J'ai bien peur qu'il ne vous faille trouver quelque chose à leur dire.

« Qu'est-ce qui m'y oblige ? Et quelle importance, d'ailleurs, puisque je ne peux gagner au jeu ni poste ni grade, et que je n'en retirerai pas la moindre parcelle de pouvoir ? Alors, quelle différence cela fait-il que je croie en ceci ou en cela ? Ils sont bien forcés de savoir ce que pensent les gens au pouvoir, cela je le comprends ; mais moi ? Moi, je veux seulement prendre part au jeu.

« Certes, mais ils auront besoin de ces renseignements pour leurs statistiques. Vos opinions n'entrent peut-être pas en ligne de compte en ce qui concerne les propriétés électives du jeu, mais ces gens doivent tenir un registre : quelle catégorie de joueurs remporte tel ou tel genre de partie, etc. En outre, ils voudront savoir vers quelle position politique extrémiste vous penchez. »

Gurgeh regarda l'écran.

« Extrémiste ? Que voulez-vous dire ?

« Jernau Gurgeh, répondit la machine en accompagnant ses paroles d'un son évoquant un soupir. Les systèmes coupables n'admettent pas l'innocence. Comme dans tous les appareils gouvernementaux persuadés qu'ils ne peuvent avoir que des sympathisants d'un côté et des opposants de l'autre, nous faisons partie des opposants. Et c'est pareil pour vous personnellement, si vous prenez la peine d'y réfléchir. Votre façon de penser vous place à elle seule dans les rangs de ses ennemis. Ce n'est peut-être pas votre faute, étant donné que chaque société impose certaines de ses valeurs à ceux qui ont été élevés en son sein, mais il faut savoir que certaines sociétés s'efforcent de porter cet effet à son comble tandis que d'autres tentent de le minimiser. Celle dont vous venez entre dans la deuxième catégorie, et on vous demande de vous expliquer devant une société appartenant à la première. Employer des faux-fuyants sera peut-être plus difficile que vous ne l'imaginez ; quant à la neutralité, elle est probablement impossible. On ne peut pas choisir de ne pas avoir ses propres opinions politiques ; il ne s'agit pas d'une série distincte d'entités détachables du reste de votre être. Elles sont une fonction de votre existence. Je le sais, et ils le savent aussi. Vous feriez mieux de l'accepter. »

Gurgeh considéra la question.

« Puis-je mentir ? interrogea-t-il enfin.

« Vous voulez sans doute dire : “Serait-il sage de présenter des prémisses fausses ?” et non “Suis-je capable de proférer des contre-vérités ?” ? »

Gurgeh secoua négativement la tête.

« Ce serait sans doute là la démarche la plus avisée. Cela dit, il vous sera sans doute difficile de prononcer devant eux des professions de foi qui leur conviennent sans les trouver vous-même moralement répugnantes. »

Gurgeh reporta son regard sur l’affichage holo.

« Je vous surprendrais peut-être, marmonna-t-il. Et puis de toute manière, si ce que je leur dis n’est pas vrai, je ne vois pas comment je pourrais trouver cela répugnant.

« C’est une question intéressante ; si l’on part du principe que, moralement, on n’est pas foncièrement opposé au fait de mentir, surtout si on agit dans un but nettement ou relativement égocentrique, et non désintéressé, voire charitable, alors...

Gurgeh cessa d’écouter pour se consacrer à son holo. Une fois qu’il connaîtrait l’identité de son adversaire, il devrait absolument étudier les jeux auxquels il avait participé.

Il se rendit compte que le vaisseau s’était tu.

« Écoutez, vaisseau, reprit-il. Je vous suggère d’y réfléchir un peu. Vous semblez beaucoup plus captivé que moi par cette question, et de toute façon j’ai déjà assez à faire. Alors pourquoi ne pas essayer de parvenir, entre vérité et recherche de l’intérêt personnel, à un compromis qui satisferait tout le monde, hein ? Je serai probablement d’accord avec tout ce que vous pourrez me proposer.

« Très bien, Jernau Gurgeh. Je serais ravi de me charger de cette tâche. »

Gurgeh souhaita bonne nuit au vaisseau. Il acheva son étude du face-à-face, éteignit l’écran, se leva et s’étira en bâillant. Puis il sortit du module d’un pas nonchalant et s’enfonça dans les ténèbres brun orangé du jardin, sur le toit de l’hôtel. Il faillit entrer en collision avec un grand mâle en uniforme.

Le garde le salua – Gurgeh ne savait jamais comment répondre à ce geste-là – et lui tendit un morceau de papier. Il le prit et remercia le garde, qui retourna se poster en haut de l'escalier.

Gurgeh réintégra le module en essayant de déchiffrer le billet.

« Flère-Imsaho ? » lança-t-il sans très bien savoir si la petite machine était là ou non.

Mais celle-ci sortit d'une autre pièce sous sa forme non travestie, donc silencieuse ; elle portait un grand livre abondamment illustré concernant les espèces ailées de la planète Eä.

« Oui ? »

« Que dit ce papier ? » fit l'homme en brandissant le billet.

Le drone s'éleva à sa hauteur.

« Mis à part les fioritures impériales, on aimerait vous voir demain au palais afin de vous prodiguer des félicitations. Autrement dit, on veut voir à quoi vous ressemblez.

« Je suppose que je suis obligé d'y aller ? »

« En effet, oui.

« Y est-il fait mention de vous ? »

« Non, mais je viendrai quand même ; tout ce que je risque, c'est de me faire jeter dehors. De quoi parliez-vous, avec le vaisseau ? »

« Il va présenter mes Prémisses à ma place. J'ai également eu droit à un cours sur le conditionnement social.

« Il est plein de bonnes intentions, répondit le drone. Il préfère simplement ne pas laisser un individu dans votre genre se charger de cette mission délicate.

« Vous étiez sur le point de sortir, n'est-ce pas, drone ? » fit Gurgeh en rallumant l'écran avant de prendre place devant lui.

Il trouva le canal des joueurs-de-jeux dans la gamme des fréquences impériales, et chercha à savoir si l'on avait procédé au tirage au sort pour les face-à-face de la deuxième manche. Mais on ne connaissait pas encore le résultat, qui devait être rendu public dans les minutes qui suivaient...

« À vrai dire..., répondit Flère-Imsaho, il y a bien cet oiseau nocturne, fort intéressant, qui se nourrit de poisson et vit dans

un estuaire situé à cent kilomètres d'ici à peine, et je me disais justement que...

« Je ne voudrais surtout pas vous retenir », dit Gurgeh juste au moment où l'on commençait à annoncer les résultats du tirage au sort sur la chaîne impériale consacrée aux jeux.

L'écran s'emplit progressivement de chiffres et de noms.

« Très bien. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter la bonne nuit, fit le drone avant de s'éloigner dans les airs.

« Bonne nuit », fit Gurgeh en agitant la main sans se retourner.

Il ne sut pas si le drone lui répondit ou non.

Il trouva son classement sur l'écran : son nom y figurait à côté de celui de Lo Wescekibold Ram, directeur en exercice de la Commission Impériale des Monopoles. Il était classé Niveau Cinq Degré Un, ce qui signifiait qu'il comptait parmi les soixante meilleurs joueurs-de-jeux de l'Empire.

Le lendemain était le jour de congé de Péquil. On envoya à Gurgeh un appareil impérial, qui vint se poser à côté du module et l'emporta ensuite vers le palais en survolant la ville avec Flère-Imsaho (revenu fort tard de son expédition dans l'estuaire). Enfin ils se posèrent sur le toit d'un imposant ensemble d'immeubles de bureaux donnant sur l'un des jardins inclus dans l'enceinte du palais ; on leur fit descendre un vaste escalier luxueusement moquetté menant à un bureau très haut de plafond où un serviteur demanda à Gurgeh s'il désirait quelque chose à boire ou à manger. Gurgeh répondit par la négative, et lui et la machine se retrouvèrent seuls.

Flère-Imsaho se dirigea vers les hautes fenêtres, tandis que Gurgeh contemplait quelques portraits peints accrochés aux murs. Au bout d'un court moment, un apical d'allure juvénile fit son apparition. Il était grand et portait l'uniforme de la Bureaucratie Impériale, mais dans une version moins surchargée que la moyenne et qui faisait un peu plus sérieux.

« Bonjour, monsieur Gurgeh. Je m'appelle Lo Shav Olos.

« Bonjour », répondit Gurgeh.

Ils échangèrent des signes de tête polis, puis l'apical se dirigea prestement vers un grand bureau dressé devant les

fenêtres et y déposa une volumineuse pile de papiers avant de s'asseoir.

Lo Shav Olos tourna la tête et regarda Flère-Imsaho, qui bourdonnait et crachotait dans les parages.

« Et ce doit être là votre petite machine.

« Son nom est Flère-Imsaho. Elle m'aide à parler votre langue.

« Je vois. (L'apical lui indiqua du geste un siège tarabiscoté devant son bureau.) Je vous en prie, asseyez-vous. »

Gurgeh s'exécuta, et Flère-Imsaho vint se suspendre dans les airs à côté de lui. Le serviteur revint porteur d'une coupe de cristal, qu'il posa sur le bureau à côté d'Olos. Celui-ci but, puis déclara :

« Vous n'avez guère besoin d'aide pour cela, monsieur Gurgeh. (Le jeune apical sourit.) Vous parlez un eächic excellent.

« Merci.

« Permettez-moi de joindre mes félicitations personnelles à celles du Bureau Impérial, monsieur Gurgeh. Vous avez réussi au-delà de toutes nos attentes. Si j'ai bien compris, il ne vous a fallu qu'un tiers d'une de nos Grandes Années pour apprendre le jeu.

« C'est exact, mais je trouvais l'Azad si intéressant que je n'ai pratiquement rien fait d'autre pendant tout ce temps. De plus, il a en commun plusieurs concepts avec certains des jeux que j'ai étudiés par le passé.

« Tout de même, vous avez vaincu des gens qui ont consacré toute leur vie à l'apprentissage du jeu. Le prêtre Lin Goforiev Tounse bénéficiait de bons pronostics.

« Je m'en suis rendu compte, sourit Gurgeh. Peut-être ai-je eu de la chance. »

L'apical émit un petit rire et se laissa aller contre le dossier de son siège.

« Peut-être, en effet. Je suis désolé de constater que votre chance n'a pas duré jusqu'au tirage au sort de la manche suivante. Lo Wescekibold Ram est un joueur redoutable, et nombreux sont ceux qui s'attendent à le voir améliorer encore son dernier score.

« J'espère être à la hauteur.

« Nous l'espérons aussi. (L'apical porta à nouveau la coupe à ses lèvres et but. Puis il se leva et alla à la fenêtre qui, derrière le bureau, donnait sur les jardins. Là, il se mit à gratter la vitre comme s'il y avait une tache sur le verre.) Bien que ce ne soit pas à strictement parler de mon ressort, j'avoue que je suis impatient de connaître vos intentions pour la présentation des Prémisses, reprit-il en se retournant vers Gurgeh.

« Je ne suis pas encore tout à fait fixé sur la formulation, répondit celui-ci. Je les présenterai sans doute demain. »

L'apical hocha la tête d'un air pensif, puis tira sur une des manches de son uniforme impérial.

« Puis-je me permettre de vous recommander une certaine... circonspection, monsieur Gurgeh ? »

Ce dernier demanda au drone de traduire le mot « circonspection ». Olos attendit, puis reprit :

« Naturellement, vous êtes tenu de vous inscrire auprès du Bureau ; mais, comme vous ne l'ignorez pas, votre capacité dans ces jeux revêt un aspect purement honorifique ; la teneur exacte de vos Prémisses n'aura donc qu'une valeur, disons... statistique, n'est-ce pas ? »

Gurgeh demanda au drone de traduire « capacité ».

« Charabia, joueur-de-jeux-tu-il, marmotta Flère-Imsaho en marain. (Il avait l'air fâché.) Tralala ; toi mot *statut* avantement avoir employeuré en eächic déjà. Ami-ami... cros, ici. Pas les tuyauter lingo, d'ac ? »

Gurgeh réprima un sourire. Olos poursuivit :

« La règle veut que les concurrents soient prêts à défendre verbalement leurs opinions au cas où le Bureau jugerait nécessaire d'en interroger un ; mais, comme vous le comprendrez j'espère, il est très improbable que cela tombe sur vous. Le Bureau Impérial a bien conscience du fait que les... valeurs de votre société peuvent être fort éloignées des nôtres. Nous n'avons aucunement l'intention de vous causer de la gêne en vous obligeant à révéler des choses que la presse et la majorité de nos citoyens pourraient trouver... choquantes. (Il sourit.) À titre personnel, tout à fait entre nous, je crois que vous pourriez vous montrer résolument... on pourrait presque

dire « vague »... sans que personne ne s'en trouve particulièrement incommodé.

« “Particulièrement” ? fit Gurgeh d'un air innocent à l'intention du drone.

« Encore baragouin-deux-trois billetrivenique pline ferde, ma quantesipiliche nomonomo patience vertesichie zozelique a zibidique des dique limites, Gurgeh. »

Gurgeh toussa bruyamment.

« Pardonnez-moi, dit-il à Olos. Oui. Je vois. Je m'en souviendrai au moment d'exposer mes Prémisses.

« Je m'en réjouis, monsieur Gurgeh, répondit Olos en regagnant son siège. Je n'ai fait qu'exprimer mon opinion personnelle, naturellement, et sachez que je n'ai aucun lien avec le Bureau Impérial ; mon service est tout à fait indépendant de cette institution. Néanmoins, l'une des grandes forces de l'Empire est sa cohésion, son... unité, et je suis certain de ne pas beaucoup me tromper quand je prédis l'attitude d'un autre département de l'Empire. (Lo Shav Olos eut un sourire indulgent.) Nous faisons corps, voyez-vous.

« Je vois, répondit Gurgeh.

« Je n'en doute pas. Mais dites-moi... êtes-vous très impatient de vous rendre à Echronédal ?

« *Particulièrement* impatient ; je sais qu'il est rare qu'un tel privilège soit accordé aux joueurs invités.

« C'est vrai, répondit Olos d'un air amusé. Rares sont les invités admis sur la Planète du Feu. C'est un endroit sacré, en plus d'être en soi le symbole de la nature éternelle de l'Empire et du Jeu.

« Ma gratitude dépasse de loin ma *capacité* à l'exprimer », ronronna Gurgeh en s'inclinant imperceptiblement.

Flère-Imsaho fit entendre un fort crachotement. Olos sourit de toutes ses dents.

« Je suis tout à fait certain qu'après avoir établi votre compétence – voire votre talent – au jeu, vous vous montrerez plus que digne de votre rang au château-de-jeu d'Echronédal. Bien... (L'apical jeta un coup d'œil à l'écran enchâssé dans son bureau.) Je vois qu'il est l'heure pour moi d'assister à l'une de ces réunions abominablement ennuyeuses du ministère du

Commerce. Je préférerais de loin poursuivre cette conversation, monsieur Gurgeh, mais elle doit malheureusement être écourtée, dans l'intérêt de la régulation de la circulation des biens entre nos nombreux mondes.

« Je comprends parfaitement, fit Gurgeh en se levant en même temps que l'apical.

« Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance, monsieur Gurgeh, sourit Olos.

« Moi de même.

« Permettez-moi de vous souhaiter bonne chance dans la partie que vous allez jouer contre Lo Wescekibold Ram, reprit l'autre en reconduisant Gurgeh à la porte. Je crains que vous n'en ayez grand besoin. Mais je suis sûr que ce sera une partie intéressante.

« Je l'espère », répondit Gurgeh.

Tous deux sortirent de la pièce. Olos lui tendit la main ; Gurgeh la serra en s'autorisant à manifester un tant soit peu de surprise.

« Bonne journée, monsieur Gurgeh.

« Au revoir. »

Sur ces mots, on reconduisit Gurgeh et Flère-Imsaho jusqu'à l'appareil qui les attendait sur le toit, pendant que Lo Shav Olos partait à grandes enjambées pour sa réunion en empruntant un autre couloir.

« Espèce de salopard ! s'écria le drone en marain dès qu'ils eurent réintégré le module. D'abord vous me demandez la signification de deux mots que vous connaissez déjà, et ensuite vous les employez *tous les deux avant de...* »

Gurgeh, qui avait écouté cette déclaration en secouant la tête, l'interrompit.

« Vous ne comprenez pas grand-chose aux jeux, n'est-ce pas, drone ?

« Je vois bien quand les gens jouent les idiots.

« C'est toujours mieux que de jouer au petit animal de compagnie, machine. »

Flère-Imsaho émit un son évoquant un individu prenant son souffle avant de répondre, puis parut hésiter et se ravisa.

« Bref... Au moins, vous n'avez plus à vous en faire pour vos Prémisses, maintenant (Il produisit un bruit de gloussement manifestement forcé.) Ils ont encore plus peur que vous que vous ne disiez la vérité ! »

L'affrontement entre Gurgeh et Lo Wescekibold Ram retint l'attention générale. Fascinée par cet étranger bizarre qui refusait de lui parler, la presse envoya sur place ses commentateurs les plus acerbes, ainsi que ceux de ses cameramen les plus doués pour saisir au vol les expressions fugitives qui rendaient le sujet laid, lui donnaient l'air idiot ou méchant (et de préférence les trois à la fois). Gurgeh et sa physionomie extra-eächic étaient considérés par certains comme un défi, et par d'autres comme une proie facile, mais non dénuée d'importance.

De très nombreux amateurs payants avaient échangé leurs billets pour d'autres parties afin de pouvoir assister à celle-là, et la zone réservée aux invités était bien loin de pouvoir accueillir tous ceux qui auraient voulu s'y masser ; pourtant, le jeu ne se déroulait plus dans la première salle où s'était rendu Gurgeh, mais sous un immense chapiteau dressé dans un parc, à deux ou trois kilomètres seulement du Grand Hôtel et du Palais Impérial. Bien qu'il contînt trois fois plus de monde que l'ancienne salle, il n'en était pas moins bourré à craquer.

Péquil arriva comme d'habitude dans la voiture du Bureau des Affaires étrangères, et emmena Gurgeh jusqu'au parc. L'apical n'essayait plus de se placer devant les caméras ; au contraire, il s'acharnait à les chasser afin de dégager la voie.

Gurgeh fut présenté à Lo Wescekibold Ram, un apical corpulent mais de petite taille, aux traits plus rudes qu'il ne s'y était attendu et à l'allure martiale.

Ram s'acquitta des parties mineures avec un style rapide et incisif, et ils en terminèrent deux le premier jour pour se retrouver plus ou moins ex æquo. Ce ne fût qu'au moment où il se sentit plonger dans le sommeil, ce soir-là, que Gurgeh comprit à quel point sa concentration avait été grande. Il dormit presque six heures.

Le lendemain, ils entamèrent une autre partie mineure, mais décidèrent d'un commun accord de la prolonger jusqu'à la séance du soir ; Gurgeh avait l'impression que l'apical le mettait à l'épreuve, qu'il cherchait à l'épuiser, ou du moins à tester les limites de son endurance. Il leur fallait encore arriver au bout des six parties mineures avant de s'attaquer aux trois tabliers principaux, et Gurgeh se rendait maintenant compte qu'il était beaucoup plus éprouvant pour lui de jouer contre Ram seul que contre les neuf autres joueurs précédents.

À l'issue d'une lutte sévère qui dura jusqu'à minuit, Gurgeh termina avec un léger avantage. Il dormit sept heures et s'éveilla juste à temps pour se préparer en vue de sa nouvelle journée de jeu. Il s'obligea à émerger en endocrinant l'endodrogue que la Culture préconisait au petit déjeuner, *Hop là !*, et fut un peu déçu de trouver Ram aussi frais et dispos que lui.

Là encore, ce fut une guerre d'usure qui leur prit tout l'après-midi ; mais Ram ne proposa pas de poursuivre la partie pendant la séance nocturne. Gurgeh passa la soirée à discuter du jeu avec le vaisseau puis, histoire de se changer les idées, il regarda un moment les émissions de l'Empire.

Il y avait des aventures, des jeux, des comédies, des bulletins d'information et des documentaires. Il chercha les comptes rendus de sa performance. On parlait bien de lui, mais la partie, plutôt terne ce jour-là, ne méritait guère de commentaires. Il vit bien que les agences de presse étaient de moins en moins bien disposées à son égard, et se demanda si elles regrettaient à présent de l'avoir défendu lorsque les autres s'étaient ligüés contre lui, lors de la première manche.

Au cours des cinq jours qui suivirent, les chaînes d'informations se firent de plus en plus acerbes dans leurs commentaires sur « Gurgey l'Étranger » (l'ächic étant, sur le plan phonétique, moins subtil que le marain, son nom serait toujours prononcé à tort et à travers). À l'issue des parties mineures, il avait réussi à se maintenir à peu près au même niveau que Ram ; puis il le battit sur le Tablier d'Origine après être tombé au plus bas, et perdit sur le Tablier de Forme, mais de justesse.

La presse décréta illico que Gurgeh représentait une menace pour l'Empire et pour le bien commun, et lança une campagne visant à le faire expulser d'Eä. On prétendit qu'il était en communication télépathique avec le *Facteur limite*, ou encore le robot Flère-Imsaho, qu'il employait toutes sortes de drogues dégoûtantes emmagasinées dans ce lieu de perdition, ce supermarché de la drogue où il vivait, à savoir sur le toit du Grand Hôtel, puis – comme s'ils venaient de s'en rendre compte – qu'il pouvait synthétiser ces drogues à l'intérieur de son propre corps (vrai) à l'aide de glandes arrachées à des enfants en bas âge durant d'horribles opérations qui leur étaient fatales (faux). Ces substances avaient pour effet de le transformer tantôt en super-ordinateur, tantôt en maniaque sexuel aux mœurs barbares (quand ce n'était pas les deux).

L'une de ces agences dénicha les Prémisses présentées par Gurgeh, qui avaient en fait été rédigées par le vaisseau et déposées auprès du Bureau des Jeux. On y vit le discours ambigu et trompeur typique de la Culture, la recette de l'anarchie et de la révolution. La presse adopta alors un ton confidentiel et plein de révérence pour en appeler loyalement à l'Empereur et lui demander de « faire quelque chose au sujet de la Culture ». On reprochait par ailleurs à l'Amirauté de connaître depuis des décennies l'existence de cette bande de pervers visqueux sans leur avoir jamais montré qui commandait, à défaut de les écraser purement et simplement (Audacieuse, une des agences alla jusqu'à prétendre que l'Amirauté ignorait l'emplacement exact de la planète mère de la Culture.) On pria le ciel pour que Lo Wescekibold Ram élimine radicalement Gurgey l'Étranger du Tablier du Devenir, comme la Marine se débarrasserait un jour radicalement de cette Culture corrompue et socialisante. On pressait Ram d'en recourir à l'option physique s'il y était contraint ; alors on verrait ce que cet Étranger à la manque avait dans le ventre (littéralement parlant, peut-être !).

« Est-ce que tout cela est sérieux ? demanda Gurgeh au drone en se détournant de l'écran, l'air amusé.

« On ne peut plus sérieux », répondit Flère-Imsaho.

Gurgeh rit et secoua la tête. Les gens ordinaires devaient être remarquablement stupides, songea-t-il, s'ils avalaient ces absurdités.

Au bout de quatre jours de jeu sur le Tablier du Devenir, Gurgeh se retrouva en position de remporter la victoire. Après la partie, il vit Ram s'entretenir d'un air soucieux avec quelques-uns de ses conseillers ; il s'attendit plus ou moins à ce que l'apical offre son abandon à la fin de la séance de l'après-midi. Mais Ram décida de continuer la lutte ; ils se mirent d'accord pour renoncer à la séance du soir, et reprendre le lendemain matin.

La gigantesque toile de tente ondulait légèrement sous la caresse d'une brise tiède. Flère-Imsaho vint retrouver Gurgeh à la sortie. Péquil s'assurait que la voie était libre jusqu'à l'endroit où attendait la voiture. La foule se composait surtout de curieux désireux seulement de voir l'étranger, mais il y avait aussi quelques individus qui lui manifestèrent bruyamment leur hostilité, et un nombre encore plus réduit de gens venus l'acclamer. Ram et ses conseillers quittèrent la tente en premier.

« Il me semble apercevoir Shohobohaum Za dans la foule », fit le drone comme ils attendaient près de la sortie.

L'entourage de Ram encombra toujours l'autre bout de l'étroit passage dégagé par deux haies de policiers. Gurgeh lança un coup d'œil à la machine, puis aux hommes en uniforme qui faisaient la chaîne en se tenant par les bras. Il ressentait encore la tension du jeu, et dans son sang circulait toujours une multitude de substances chimiques. Comme cela lui arrivait de temps en temps, tout ce qu'il voyait autour de lui lui semblait faire partie du jeu : les gens étaient positionnés comme des pions, regroupés selon le pouvoir qu'avait tel ou tel d'entre eux de prendre ou d'influencer tel ou tel autre. Le dessin de la toile de tente évoquait les zones de grille simple qu'on trouvait sur les tabliers. Les piquets faisaient penser à des sources d'énergie fichées en terre, attendant de dépanner quelque petit pion épuisé et soutenant un point capital du jeu. Les gens et les policiers composaient une figure évoquant les mâchoires brusquement refermées d'un mouvement de tenailles

cauchemardesque... Tout faisait partie du jeu, tout était vu à sa lumière, traduit dans l'imagerie belliqueuse de son langage, évalué dans le contexte que sa structure propre imposait à l'esprit.

« Za ? » fit Gurgeh.

Il regarda dans la direction qu'indiquait le champ du drone, mais ne vit personne. Les derniers membres de la suite de Ram libérèrent la chaussée pavée où patientaient les voitures officielles. Péquil fit signe à Gurgeh d'avancer. Ils s'engagèrent donc entre les deux rangées de mâles en uniforme. Les caméras étaient pointées sur eux, les questions fusaient. Des bribes de slogan chanté s'élevèrent çà et là, et Gurgeh distingua une banderole flottant au-dessus des têtes sur laquelle on pouvait lire : « ÉTRANGER, RENTRE CHEZ TOI. »

« Manifestement, je ne suis pas très populaire, remarqua-t-il.

« C'est le moins qu'on puisse dire », renchérit Flère-Imsaho.

Tandis qu'il échangeait ces phrases avec le drone, Gurgeh se rendit compte avec un certain détachement, comme si un sens d'ordinaire réservé au jeu venait subitement de passer à l'action, que deux pas plus loin il se retrouverait tout près de... Voyons, il lui fallait faire un pas de plus pour pouvoir analyser le problème... Tout près de quelque chose de négatif, de discordant, à proximité d'un élément discordant... Il y avait quelque chose de... différent, quelque chose qui clochait dans le groupe de trois individus qu'il allait dépasser, sur sa gauche. On aurait dit des pions fantômes sans position définie qui se cachaient en territoire boisé... Il ne savait pas très bien ce qui ne collait pas chez ces trois-là, mais sentit tout de suite – tandis que les structures protagonistes de ce sens-de-jeu prenaient le pas sur toutes ses autres pensées – qu'il n'était pas question de risquer une pièce dans cette *zone-là*.

... Encore un pas...

... Le temps de comprendre que la pièce qu'il ne tenait pas à risquer, c'était lui-même.

Il vit les trois individus entrer en mouvement et s'éloigner les uns des autres. Il se détourna et rentra instinctivement la tête dans les épaules : la première réaction d'un pion menacé,

emporté par son élan et donc incapable de s'immobiliser ou de faire un bond en arrière, devant une telle attaque.

Plusieurs détonations sonores retentirent. Les trois individus se précipitèrent sur lui en forçant le barrage de police, comme un pion composite en pleine fragmentation. Au mouvement de protection qu'il avait amorcé s'enchaîna un plongeon suivi d'une roulade. C'était, se dit-il non sans délectation, le parfait équivalent dans la réalité du mouvement du pion à trébuchet expédiant à terre un attaquant léger. Il sentit une paire de jambes heurter son flanc, mais sans lui faire trop de mal ; puis quelque chose pesa sur lui et d'autres bruits vinrent à nouveau lui meurtrir les oreilles. Quelque chose de lourd lui tomba sur les jambes.

Il eut l'impression de s'éveiller.

On l'avait attaqué. Il y avait eu des éclairs, des explosions ; des gens s'étaient jetés sur lui.

Il se débattit contre le poids tiède, animal qui l'écrasait, l'individu qu'il avait fait trébucher. On entendait des cris ; les policiers allaient et venaient rapidement. Gurgeh vit Péquil à terre. Za était là aussi, debout, l'air complètement égaré. Quelqu'un poussait des hurlements. Pas trace de Flère-Imsaho. Il sentit quelque chose de chaud suinter à travers ses chausses.

Il lutta pour se dégager du corps tombé sur lui ; l'idée que l'individu – apical ou mâle, l'un des deux – pouvait être mort lui soulevait le cœur. Aidé d'un policier, Shohobohaum Za l'aida à se relever. On criait encore dans tous les coins ; les gens s'éloignaient ou se faisaient repousser de force, dégageant la zone où la chose s'était produite ; il y avait des corps étendus sur le sol, certains maculés d'un sang d'une teinte rouge orangé éclatante. En proie au vertige, Gurgeh se remit sur pieds.

« Ça va, joueur-de-jeux ? s'enquit Za en souriant.

« Oui, je crois », acquiesça Gurgeh.

Il avait du sang sur les jambes, mais d'après la couleur ce ne pouvait être le sien.

Flère-Imsaho descendit du ciel.

« Jernau Gurgeh ! Vous n'avez rien ?

« Non. (Gurgeh regarda autour de lui.) Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Shohobohaum Za. Vous avez vu ce qui s'est passé ? »

Les policiers avaient dégainé et s'étaient attroupés autour de la scène ; les gens commençaient à s'en aller, et on repoussait à grands cris les caméras de la presse. Cinq policiers immobilisaient un individu au sol. Deux apicaux en civil gisaient dans l'allée ; celui à qui Gurgeh avait fait perdre l'équilibre était couvert de sang. Un policier montait la garde auprès de chaque cadavre, deux autres s'occupaient de Péquil.

« Ces trois individus vous ont attaqué », expliqua Za en indiquant d'un regard accompagné d'un mouvement de tête les deux corps et la silhouette dissimulée par les policiers.

Gurgeh entendit quelqu'un sangloter bruyamment au milieu de la foule qui se dispersait. Les journalistes continuaient de lancer des questions.

Za conduisit Gurgeh vers l'endroit où gisait Péquil, tandis que Flère-Imsaho s'agitait en vibrant au-dessus de leurs têtes. L'apical était étendu sur le dos, les yeux ouverts, les paupières battantes, tandis qu'un policier découpait la manche trempée de sang de sa veste d'uniforme.

« Ce pauvre vieux Péquil a écopé d'une balle perdue, commenta Za. Ça va, Péquil ? » s'exclama-t-il d'un ton jovial.

L'interpellé sourit faiblement et hocha la tête.

Za entoura de son bras les épaules de Gurgeh sans cesser de regarder autour de lui ; ses yeux étaient constamment en mouvement.

« Pendant ce temps, courageux et plein de ressources, votre drone prenait vingt bons mètres d'altitude à une vitesse supersonique.

« Je ne faisais que prendre un peu de recul afin de mieux voir ce qui...

« Vous êtes tombé, reprit Za toujours sans le regarder, et vous avez roulé sur vous-même. J'ai bien cru qu'ils vous avaient eu. J'ai réussi à mettre la main sur un de ces types et à lui flanquer un bon coup sur la tête, et je crois que c'est la police qui a descendu le deuxième. (Le regard de Za s'attarda momentanément sur le petit groupe amassé derrière le cordon

de police ; c'était de là que venaient les sanglots.) Quelqu'un d'autre a reçu une balle, dans la foule ; une balle qui vous était destinée, comme les autres. »

Gurgeh baissa les yeux sur l'un des apicaux abattus ; il avait la tête inclinée sur l'épaule, à angle droit par rapport au corps ; il n'existait probablement pas un seul humanoïde sur les épaules duquel elle eût paru à sa place.

« Ouais, c'est celui que j'ai frappé, fit Za en jetant un bref regard à l'apical. Peut-être un peu fort, d'ailleurs.

« Je vous le répète, intervint Flère-Imsaho en contournant Gurgeh et Za pour venir leur faire face, je ne faisais que gagner de l'altitude pour...

« Mais oui, nous nous réjouissons que vous soyez sain et sauf, drone », coupa Za en écartant du geste l'encombrante machine vrombissante comme s'il s'agissait d'un gros insecte.

Puis il conduisit Gurgeh vers un apical en uniforme de police, qui faisait de grands gestes en direction des voitures. Le son des sirènes emplissait le ciel ainsi que les rues voisines.

« Ah ! Voilà les renforts », déclara Za comme une espèce de plainte progressivement déformée par l'effet Doppler se rapprochait du parc.

Un fourgon aérien rouge orangé surgit brusquement des cieux et atterrit sur l'herbe en soulevant une gerbe de poussière ; la toile du chapiteau battit, claqua et ondula sous l'onde de choc. Un deuxième contingent de policiers armés jusqu'aux dents sauta du fourgon.

Il y eut un moment d'hésitation, le temps de se demander si Gurgeh et les autres devaient ou non se diriger vers les voitures ; finalement, on les ramena sous le chapiteau et on prit leur déposition, ainsi que celle de quelques autres témoins. Malgré leurs protestations, deux membres de la presse se virent confisquer leur caméra.

Dehors, on embarquait dans le fourgon aérien les deux cadavres et le corps de l'agresseur touché. Une ambulance aérienne vint chercher Péquil, qui ne souffrait que d'une légère blessure au bras.

Au moment où Gurgeh, Za et le drone quittaient enfin le chapiteau pour regagner l'hôtel dans un véhicule aérien de la

police, une ambulance de surface franchissait le portail du parc : elle venait chercher les deux hommes et la femme qui avaient été également blessés pendant l'attaque.

« Joli petit module », déclara Shohobohaum Za en se laissant tomber dans un fauteuil-moule.

Gurgeh s'assit à son tour. Le bruit que fit en redécollant l'appareil de police emplît l'intérieur du module. Flère-Imsaho cessa de bourdonner dès qu'ils furent entrés, et s'en fut dans une autre pièce.

Gurgeh commanda à boire au module et demanda à Za s'il désirait quelque chose.

« Module, fit ce dernier en se vautrant dans son fauteuil, l'air pensif. Je voudrais une double dose standard de staol avec du vin de foie d'aile-gauchie shungustériaung ; mettez par-dessus une bouchée d'esprit-de-cruchen d'Eflyre-Vrille dans une mousse de cascalo moyen, le tout surmonté de bizarelles rôties et servi dans un bol-osmose tippraulique de force trois, ou ce que vous pourrez concocter de plus approchant.

« L'aile-gauchie, vous la voulez mâle ou femelle ? s'enquit le module.

« Dans un endroit pareil ? s'esclaffa Za. Mais voyons... les deux !

« Cela va prendre quelques minutes.

« Je n'y vois pas d'inconvénient. (Za se frotta les mains, puis se retourna vers Gurgeh.) Alors comme ça, vous vous en êtes sorti vivant. Eh bien, bravo. »

Gurgeh prit un air hésitant l'espace de quelques instants, puis finit par répondre.

« Oui. Je dois vous remercier.

« Je vous en prie, ce n'était rien, ou presque, répondit Za avec un geste de la main. Si vous voulez savoir, je me suis bien amusé, en fait. Je regrette simplement d'avoir tué ce type.

« Je trouve votre point de vue bien magnanime, rétorqua Gurgeh. Il cherchait à me tuer. Et avec des balles, en plus. »

Gurgeh trouvait particulièrement horrible d'être frappé par une balle.

« Ma foi, reprit Za en haussant les épaules, que l'on soit tué par un projectile ou par un FAR, je ne sais pas si cela fait une grande différence. On est aussi mort dans un cas que dans l'autre. Mais tout de même, j'ai pitié d'eux ; ces pauvres gars ne faisaient certainement que leur boulot.

« Leur boulot ? » fit Gurgeh, perplexe.

Za bâilla et hocha la tête en s'étirant au milieu des replis du fauteuil-moule, qui accompagnaient tous ses mouvements.

« Mais oui ; ils sont certainement de la police secrète impériale, ou bien du Bureau 9, quelque chose dans ce genre. (Nouveau bâillement) Oh, on dira que c'étaient des civils mécontents... à moins qu'ils n'essaient de coller ça sur le dos des révolts... encore que ce serait quelque peu improbable... (Za sourit, puis haussa les épaules.) Mais peut-être essaieront-ils tout de même, juste pour rire. »

Gurgeh réfléchit, puis déclara finalement :

« Non, décidément, je ne comprends pas. Vous disiez que ces gens étaient de la police. Alors comment...

« *Secrète*, Jernau. De la police *secrète*.

« ... Mais comment peut-il y avoir des policiers secrets ? Je croyais que si la police était en uniforme, c'était justement pour pouvoir être facilement identifiée et exercer un effet dissuasif !

« Bonté divine ! » fit Za en enfouissant son visage dans ses mains.

Puis il releva la tête, regarda Gurgeh droit dans les yeux et prit une profonde inspiration.

« Bon... écoutez-moi. La police secrète se compose d'individus payés pour écouter ce que disent les gens qui ne considèrent *pas* la vue d'un uniforme comme dissuasive. Alors, si Untel n'a rien dit d'illégal mais prononcé des paroles considérées comme dangereuses pour la sécurité de l'Empire, ils l'enlèvent, ils l'interrogent et – en règle générale – ils le tuent. Il arrive qu'on l'envoie en colonie pénitentiaire, mais le plus souvent on l'incinère dans un vieux puits de mine ; l'atmosphère regorge de ferveur révolutionnaire ici, Jernau, et sous les rues des villes courent de riches filons de discours subversifs. Ces agents de la police secrète s'acquittent aussi d'autres tâches. Ce qui vous est arrivé aujourd'hui en est un exemple parmi

d'autres. (Za se renfonça dans son fauteuil et haussa les épaules de manière exagérée.) Mais d'un autre côté, je suppose qu'on ne peut pas exclure les révolts, ni les mécontents, d'ailleurs. Sauf qu'ils ne se comporteraient pas du tout en tant que tels... Mais la police secrète est tout à fait capable de ce genre de chose, vous pouvez me croire sur parole. Ah ! »

Un plateau approchait, présentant un grand bol posé sur un support ; une volute de vapeur s'échappait très visiblement de la surface multicolore du liquide dont il était rempli. Za s'empara du plat.

« À l'Empire ! s'écria-t-il avant d'engloutir d'un seul trait sa boisson. (Il reposa violemment le bol sur le plateau.) Aaah ! » s'exclama-t-il.

Puis il renifla, toussa, s'essuya les yeux avec la manche de sa tunique et finit par regarder Gurgeh en clignant les yeux.

« Pardonnez-moi si je ne vous suis pas très bien, reprit Gurgeh, mais, si ces gens faisaient partie de la police impériale, ne doit-on pas supposer qu'ils exécutaient des ordres ? Que se passe-t-il donc ? L'Empire veut-il ma mort parce que je suis en train de battre Ram ?

« Hmm, répondit Za en toussotant. Vous faites des progrès, Jernau Gurgeh. Merde alors ! Je croyais qu'un joueur-de-jeux montrerait un peu plus de... rouerie... Vous êtes un chiot parmi les fauves, ici... Bref, en effet, il y a quelqu'un de haut placé qui veut votre perte.

« Vous croyez qu'ils essaieront encore ?

« Non, fit Za en secouant la tête. Trop prévisible ; il faudrait qu'ils soient bien désespérés pour tenter à nouveau une chose pareille... du moins dans un proche avenir. Pour moi, ils vont attendre de voir ce que vous ferez au cours du prochain jeu à dix, et, s'ils ne peuvent pas se débarrasser de vous à ce moment-là, ils obligeront votre prochain adversaire en face à face à utiliser l'option physique dans l'espoir que vous prendrez peur. Si vous tenez jusque-là.

« Je représente donc une telle menace pour eux ?

« Voyons, Gurgeh ! Ils viennent juste de comprendre leur erreur. Vous n'avez pas entendu les commentaires qu'ils ont diffusés avant votre arrivée ! Ils disaient que vous étiez vraiment

le *meilleur* joueur de toute la Culture, une espèce de décadent mal dégrossi, un hédoniste n'ayant jamais travaillé de sa vie, un fat arrogant persuadé de remporter la victoire ; ils disaient que vous aviez toute une série de nouvelles glandes cousues dans le corps, que vous aviez couché avec votre mère, avec des hommes... et avec des animaux, pourquoi pas ? Que vous étiez à moitié ordinateur... Là-dessus, le Bureau a vu certaines des parties que vous aviez jouées pendant votre voyage jusqu'ici, et annoncé que...

« Comment ? coupa Gurgeh en se redressant brusquement. Que voulez-vous dire par là ?

« Ils m'ont demandé de leur communiquer certaines de vos parties récentes ; je me suis mis en contact avec le *Facteur limite* – vous parlez d'un raseur, celui-là ! – pour lui demander de m'envoyer la liste de vos coups dans les deux ou trois dernières parties que vous aviez jouées contre lui. Le Bureau a déclaré qu'en vertu de celles-ci il était absolument ravi de vous autoriser à employer vos endodrogues et tout le reste pendant le jeu... Je suis désolé ; je pensais que le vaisseau vous avait demandé votre autorisation préalable. Si je comprends bien, il n'en a rien fait ?

« Non, répondit Gurgeh.

« Quoi qu'il en soit, ils ont déclaré à ce moment-là que vous pouviez jouer, sans restrictions. Je ne crois pas qu'ils l'aient fait de gaieté de cœur – la pureté du jeu, vous comprenez –, mais ils avaient dû recevoir des ordres. L'Empire souhaitait prouver que, même avec vos avantages injustes, vous étiez incapable de vous maintenir dans la Première Série. En voyant le résultat de vos deux premiers jours de jeu contre le prêtre et ses sous-fifres, ils ont dû se frotter les mains de joie ; seulement, votre tour de force inattendu les a forcés à ravalier leur dépit. Faire en sorte que le tirage au sort vous oppose à Ram dans le face-à-face, voilà qui leur a sans doute paru une excellente combine ; seulement voilà que maintenant vous vous apprêtez à lui mettre le nez dans son caca ; alors ils paniquent. (Za eut un hoquet) D'où le sanglant cafouillage de cet après-midi.

« Alors, le résultat de ce tirage au sort n'était pas vraiment dû au hasard, hein ?

« Couilles divines, Gurgeh ! s'esclaffa Za. Mais bien sûr que non, voyons ! Bordel ! Je ne peux pas croire que vous soyez naïf à ce point ! »

Il resta là à secouer la tête, les yeux rivés au plancher, en hoquetant de temps en temps.

Gurgeh se leva et alla se tenir sur le seuil de la porte du module. Il se mit à contempler la ville chatoyante qu'enveloppait une brume de fin de soirée. S'y étiraient de longues ombres, qui étaient en réalité des tours ; on aurait dit des poils très espacés sur une peau de bête presque à nu. Dans le ciel passaient des aéros émettant une lueur d'un rouge crépusculaire.

Jamais de sa vie Gurgeh n'avait ressenti une telle colère, une telle frustration. Encore une sensation inconfortable à ajouter à celles qu'il accumulait depuis quelque temps, sensations qu'il avait attribuées au jeu et au fait d'y jouer sérieusement pour la première fois.

Tous ces gens semblaient le traiter comme un enfant. On décidait allègrement de ce qu'il fallait lui dire et lui taire, on lui cachait ce qu'il aurait dû savoir, et, quand on finissait par le lui dire, on lui reprochait de ne pas l'avoir su depuis le début.

Il jeta un regard à Za par-dessus son épaule, mais l'homme était toujours au même endroit à se frotter le ventre d'un air distrait. Il émit un rot sonore, puis sourit joyeusement et s'écria :

« Dis donc, module ! Mets-nous la chaîne dix !... Ouais, à l'écran. Allez ! »

Sur quoi il se leva et, d'un pas trotinant, alla se planter devant l'écran. Les bras croisés, il resta là à siffloter et sourire bêtement devant les images animées. De son côté, Gurgeh regarda aussi.

Dans le bulletin d'informations, on donnait un reportage montrant les troupes impériales débarquant sur une lointaine planète. Des villes brûlaient, petites et grandes, des files de réfugiés s'allongeaient en serpentant. Il y avait aussi des cadavres. Les familles en larmes des soldats tombés étaient interviewées. On voyait les autochtones victimes de l'invasion – des quadrupèdes velus à lèvres préhensiles – gisant ligotés dans

la boue, ou bien agenouillés devant le portrait de Nicosar. L'un d'entre eux avait été tondu afin que, sur Eä on puisse voir à quoi ils ressemblaient sans cette masse de poils. Leurs lèvres étaient devenues des trophées fort prisés.

Le reportage suivant concernait Nicosar et la façon dont il avait écrasé son adversaire au jeu. On y voyait l'Empereur se déplaçant çà et là sur le tablier, puis signant des papiers dans un bureau, puis de nouveau sur le tablier, mais vu de loin, tandis qu'un commentateur portait aux nues son style-de-jeu.

Juste après vinrent les images de l'agression de Gurgeh. Celui-ci resta bouche bée devant le film de l'incident. Ce fut fini en un clin d'œil. On voyait quelqu'un bondir, lui-même tombait tandis que le drone filait vers le haut, puis il y avait quelques éclairs lumineux et Za surgissait de la foule. Suivait un moment d'agitation désordonnée, puis son propre visage s'affichait en gros plan ; ensuite, une vue de Péquil étendu au sol et une autre des attaquants morts. On le déclara choqué mais indemne, grâce à la prompte intervention de la police. Péquil n'était pas gravement atteint ; interviewé à l'hôpital, il décrivait ce qu'il ressentait. Les agresseurs, eux, étaient présentés comme étant des extrémistes.

« Ce qui signifie qu'ils décideront peut-être ultérieurement d'accuser les révolts, commenta Za. (Il ordonna à l'écran de s'éteindre et se retourna vers Gurgeh.) Quand même, vous ne trouvez pas que j'ai été drôlement *rapide* ? reprit-il en souriant de toutes ses dents et en écartant largement les bras. Vous avez vu comme j'ai réagi ? C'était *superbe* ! (Il éclata de rire, pivota sur lui-même et, d'une démarche dansante, revint s'effondrer dans le fauteuil-moule.) Moi qui étais juste venu voir quel genre de tordus ils avaient envoyés manifester contre vous... Ah ! ce que je suis content d'avoir été là ! Quelle rapidité ! Ça c'est de la grâce animale, maestro ! »

Gurgeh admira la promptitude de la réaction de Za.

« Module ! Repasse-nous ça ! » cria-t-il.

Le module-écran s'exécuta ; Shohobohaum Za regarda en pouffant les quelques secondes qu'avait duré la scène. Il se la repassa plusieurs fois, au ralenti, en applaudissant à tout rompre, puis commanda de nouveau à boire. Cette fois-ci, le bol

écumant arriva plus vite – les synthétiseurs du module avaient été bien avisés de mémoriser la formule. Voyant que Za n'avait pas la moindre intention de s'en aller, Gurgeh se rassit et commanda une collation ; l'autre ricana en s'entendant offrir à manger, et se contenta de croquer les bizarelles rôties qui accompagnaient son cocktail fumant.

Ils regardèrent les émissions impériales pendant que Za prenait tout son temps pour siroter à grand bruit son breuvage. Dehors un soleil se couchait, et les lumières de la ville scintillaient dans la pénombre. Flère-Imsaho apparut sans son déguisement – Za ne parut rien remarquer – et annonça qu'il sortait faire une nouvelle incursion parmi la population ailée de la planète.

« Ce truc ne *s'envoie* tout de même pas les oiseaux, non ? s'enquit Za une fois qu'il eut pris congé.

« Mais non », fit Gurgeh en buvant un peu de son vin léger. Za émit un reniflement.

« Hé ! Ça vous dit de sortir encore, un de ces soirs ? Qu'est-ce que c'était marrant, l'autre fois, dans le Trou ! C'est bizarre, mais ça m'a drôlement plu. Alors, qu'est-ce que vous en dites ? Mais cette fois, on délire complètement ; on va leur montrer, à ces crétins constipés, de quoi sont capables les gars de la Culture quand ils décident *vraiment* de s'y mettre !

« Non, je ne crois pas, répondit Gurgeh. Pas après ce qui est arrivé la dernière fois.

« Vous voulez dire que vous ne vous êtes pas amusé du tout ? s'étonna Za.

« Pas tant que ça, non.

« Pourtant, on a passé des moments formidables ! On s'est saoulés, drogués, on s'est... enfin, l'un de nous deux s'est envoyé en l'air, et vous, vous n'en êtes pas passé loin... On s'est bagarrés et on a *gagné*, nom de nom ! Et là-dessus, on a réussi à s'enfuir... Bordel de merde, mais qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

« Rien, justement. Il m'en faudrait plutôt moins. Quoi qu'il en soit, j'ai d'autres jeux en vue.

« Vous êtes fou ! C'était... une merveilleuse bringue ! Merveilleuse ! »

Za appuya la tête contre le dossier de son fauteuil et se mit à respirer profondément. Gurgeh s'avança sur son fauteuil, posa le menton au creux de sa main et cala son coude sur son genou.

« Za, commença-t-il. Pourquoi buvez-vous autant ? Vous n'avez pas besoin de ça. Vous possédez les glandes standard. Alors, pourquoi ? »

« Pourquoi ? répondit l'autre en redressant la tête. (Il regarda autour de lui, comme surpris de se retrouver là.) Pourquoi ? répéta-t-il. (Un hoquet) Vous me demandez pourquoi ? »

Gurgeh acquiesça. Za se gratta sous un bras, secoua la tête et prit l'air penaud.

« Quelle était la question, déjà ? »

« Pourquoi buvez-vous autant ? répéta Gurgeh avec un sourire indulgent.

« Et pourquoi pas ? (Za écarta les bras et les laissa retomber contre ses flancs.) Enfin, vous n'avez donc jamais rien fait juste... Juste *histoire de*... Je veux dire... Je fais ça par emp... euh, empathie. C'est comme ça qu'on fait ici, vous savez. C'est leur porte de sortie ; c'est leur façon d'échapper à leur rang dans la glorieuse machine impériale... Et une fois en place, on est drôlement bien placé pour en apprécier les détails les plus infimes, croyez-moi... Tout colle parfaitement, vous savez, Gurgeh. J'ai tout compris. (Za eut un hochement de tête sagace et se tapota plusieurs fois la tempe, très lentement, du bout d'un doigt flaccide.) Tout compris, répéta-t-il. Réfléchissez-y : la Culture est tout ce qu'elle a... (Le doigt dessina une spirale dans l'air.)... inscrit dans les glandes ; des centaines de sécrétions, des milliers d'effets. Toutes les combinaisons sont possibles, et le tout gratuitement... Alors qu'avec l'Empire, ah-ha ! (Le doigt pointa vers le haut.) Avec l'Empire, il faut payer ! L'évasion est un bien de consommation comme les autres. Et concrètement, c'est ce truc-là : la boisson. Elle abaisse le temps de réaction ; les larmes viennent plus facilement... (Za porta deux doigts chancelants à ses joues.) Les poings aussi... (Il serra les poings et imita les mouvements de la boxe en donnant de petits coups devant lui.) Et puis... (Il haussa les épaules.) Ça finit par vous tuer. (Il regarda vaguement en direction de Gurgeh.) Vous

comprenez ? (Il écarta de nouveau les bras, puis les laissa retomber mollement sur le fauteuil.) Et de toute façon, ajouta-t-il d'une voix tout à coup pleine de lassitude, non, je ne possède pas les glandes standard. »

Surpris, Gurgeh releva les yeux.

« Ah bon ?

« Eh non ! Trop dangereux. L'Empire aurait tôt fait de m'escamoter et de pratiquer sur ma personne l'autopsie la plus minutieuse de tous les temps. Pour voir comment les *Cultur-nik* sont en dedans, vous saisissez ? (Za ferma les yeux.) Il a fallu que je me fasse enlever presque tout, et puis... Quand je suis arrivé ici, j'ai dû laisser l'Empire pratiquer sur moi toutes sortes de tests, prélever toutes sortes d'échantillons... Qu'ils trouvent ce qu'ils cherchaient sans provoquer d'incident diplomatique : faire disparaître un ambassadeur...

« Je comprends. Je suis désolé. (Gurgeh ne savait plus quoi dire. Sincèrement, il ne s'était rendu compte de rien.) Alors, toutes ces drogues que vous me conseilliez d'endocriner...

« Des hypothèses, et quelques souvenirs aussi. (Za avait toujours les yeux fermés.) J'essayais simplement de me montrer amical envers vous. »

Gurgeh ressentit de la gêne, presque de la honte.

La tête de Za tomba en arrière et il se mit à ronfler. Soudain, ses paupières se rouvrirent et il bondit sur ses pieds.

« Bon, faut que je me sauve, énonça-t-il en faisant manifestement un effort suprême pour rassembler ses esprits. (Il vint se tenir devant Gurgeh, vacillant sur ses jambes.) Vous pouvez m'appeler un aérotaxi ? »

Gurgeh s'exécuta. Quelques minutes plus tard, après confirmation de Gurgeh via les gardes postés sur le toit, l'engin vint chercher Shohobohaum Za, qui embarqua en chantant.

Gurgeh resta un bon moment immobile tandis que la soirée avançait et que le second soleil se couchait, puis finit par dicter une lettre à Chamlis Amalk-ney en remerciant le vieux drone pour son bracelet-Orbitale, qui n'avait pas quitté son poignet. Il recopia la majeure partie de sa lettre, mais cette fois à l'intention de Yay, et leur raconta à tous deux ce qui lui était advenu depuis son arrivée. Il n'essaya pas de travestir la réalité

du jeu, pas plus que celle de l'Empire proprement dit, et se demanda dans quelle proportion ces révélations arriveraient jusqu'à ses amis. Puis il alluma l'écran et s'efforça de résoudre quelques problèmes, avant d'analyser la partie du lendemain avec le vaisseau.

À un moment donné, il ramassa le bol de Shohobohaum Za, et vit au fond une petite quantité de liquide. Il huma le breuvage, puis secoua la tête et ordonna à un plateau d'emporter les restes.

Le lendemain, Gurgeh vint à bout de Lo Wescekibold Ram avec ce que la presse déclara être du « mépris ». Péquil était là, l'air tout à fait dans son état normal hormis son bras en écharpe. Il se déclara heureux que Gurgeh soit sorti indemne de l'attaque ; Gurgeh se déclara à son tour infiniment désolé que Péquil ait été blessé.

Ils firent en aéro l'aller et retour entre l'hôtel et le chapiteau ; le Bureau Impérial avait décrété que les trajets en surface faisaient décidément courir trop de risques à Gurgeh.

Lorsque ce dernier regagna son module, il apprit qu'il n'aurait droit à aucun répit : le Bureau des Jeux lui fit porter une lettre l'informant que sa prochaine partie à dix débiterait le lendemain matin.

« J'aurais préféré faire une pause », confessa-t-il au drone.

Il était en train de prendre une douche suspendue ; il planait donc dans les airs au beau milieu de la chambre anti-G, tandis que l'eau jaillissait de plusieurs directions à la fois avant d'être aspirée par de minuscules orifices pratiqués dans les cloisons semi-sphériques de la cabine. Des membranes artificielles empêchaient l'eau d'entrer dans ses narines, mais ses paroles s'accompagnaient tout de même d'une série de crachotements.

« Je veux bien vous croire, répondit Flère-Imsaho de sa petite voix flûtée. Ils essaient simplement de vous pousser à bout. Et naturellement cela signifie aussi que vous aurez à affronter les meilleurs joueurs, ceux qui ont réussi comme vous à s'acquitter très vite des premières manches.

« Cela m'était également venu à l'idée, figurez-vous », répliqua Gurgeh.

Il entrevoyait à peine le drone à travers le rideau de vapeur et de fines gouttelettes en suspension. Il se demanda ce qui arriverait si la machine se révélait comporter un quelconque défaut de fabrication, et qu'une goutte d'eau s'introduise dans

sa coque. Il pivota paresseusement sur lui-même, verticalement, jusqu'à se retrouver tête en bas sous les jets capricieux d'air et d'eau.

« Vous pouvez toujours faire appel devant le Bureau. Pour moi, on fait manifestement preuve de discrimination à votre égard.

« C'est aussi mon avis. Ainsi que le leur, d'ailleurs. Et après ?

« L'appel aurait peut-être des résultats positifs.

« Eh bien, faites-le.

« Ne soyez pas stupide ; vous savez bien qu'ils ne tiennent aucun compte de moi. »

Les yeux clos, Gurgeh se mit à fredonner.

Parmi ses adversaires dans la présente manche à dix se trouvait le prêtre qu'il avait battu dans la première partie, Lin Goforiev Tounse ; celui-ci étant sorti vainqueur des jeux de Deuxième Série, il pouvait donc remonter en Première. Gurgeh regarda l'apical faire son entrée dans la salle attribuée au jeu dans ce complexe de loisirs, et sourit. C'était une mimique faciale azadienne qu'il se surprenait à adopter de temps en temps, inconsciemment, un peu comme un bébé tente d'imiter les expressions que prennent les adultes autour de lui. Il savait très bien qu'il n'y arriverait jamais tout à fait – son visage n'était pas bâti comme celui des Azadiens –, mais réussissait à reproduire assez fidèlement ce signal pour qu'on puisse l'interpréter sans ambiguïté.

Avec ou sans traduction, Gurgeh avait parfaitement conscience, à travers ce sourire, de dire : « Eh oui, c'est moi ! Je vous ai battu une fois, et je suis impatient de vous battre encore. » Un sourire d'autosatisfaction, de victoire, de supériorité. Le prêtre essaya bien de lui répondre dans le même langage, mais le résultat fut peu convaincant et l'apical ne tarda pas à se rembrunir, puis à détourner les yeux.

Le moral de Gurgeh remonta en flèche. Il se sentit tout empli d'allégresse ; une flamme claire brûlait dans sa poitrine. Il dut se contraindre au calme.

Les huit autres joueurs avaient, comme Gurgeh, remporté leur manche. C'étaient des hommes de l'Amirauté ou de la

Marine, avec un colonel de l'Armée de terre, un juge, et trois bureaucrates. Tous excellents joueurs.

À ce stade de la Première Série, les concurrents s'engageaient dans de mini-tournois composés de face-à-face de moindre importance, et Gurgeh songea que ces dispositions lui laissaient une bonne chance de survivre à la rencontre ; sur les tabliers principaux, il devait s'attendre à une forme quelconque d'action concertée ; mais dans les face-à-face il avait la possibilité de se constituer un avantage suffisant pour essuyer les tempêtes à venir.

Il découvrit qu'il prenait grand plaisir à battre Tounse, le prêtre. Une fois que Gurgeh eut joué son dernier coup, qui lui valut la victoire, l'apical balaya du bras les pièces du tablier. Puis il se leva, se mit à lui hurler des imprécations et à le menacer du poing en tenant un discours délirant où il était question de drogues et de païens. Gurgeh se dit que naguère ce genre de réaction lui aurait donné des sueurs froides ; à tout le moins, il en aurait été affreusement gêné. Alors qu'aujourd'hui il se contentait de se laisser aller contre le dossier de sa chaise en souriant d'un air glacial.

Néanmoins, voyant son adversaire vociférer de plus belle, il craignit un instant que l'apical ne le frappe ; alors son rythme cardiaque s'accéléra quelque peu... Mais Tounse s'interrompit au beau milieu d'une phrase, regarda l'un après l'autre les spectateurs muets de stupeur, parut se rendre compte de ce qu'il était en train de faire et s'enfuit.

Gurgeh respira et relâcha les muscles de son visage. Le Juge impérial arriva, et s'excusa au nom du prêtre.

Il était toujours généralement admis que Flère-Imsaho fournissait à Gurgeh une quelconque forme d'aide pendant le jeu. Le Bureau déclara donc que, pour dissiper tout soupçon dans ce domaine, il serait préférable que la machine soit détenue dans les locaux d'une société informatique impériale à l'autre bout de la ville pendant la durée de chaque session. Le drone protesta bruyamment, mais Gurgeh accepta bien volontiers.

Il attirait toujours une foule de spectateurs. Certains venaient pour le siffler et lui lancer des regards furibonds

jusqu'à ce que les officiels du jeu les fassent expulser sous bonne garde, mais pour la plupart ces gens étaient simplement désireux d'assister à la partie. Le complexe de loisirs comprenait un système de représentation schématique des tabliers principaux, de sorte que les gens qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur pouvaient suivre le déroulement du jeu ; quelques-unes des séances auxquelles Gurgeh prit part furent même diffusées en direct, lorsqu'elles n'entraient pas en conflit horaire avec celles de l'Empereur.

Après le prêtre, Gurgeh joua successivement contre deux des bureaucrates ; puis ce fut le tour du colonel. Il remporta tous les face-à-face. Néanmoins, contre l'officier d'Armée de terre il ne gagna que de justesse. L'ensemble des parties occupa cinq journées, pendant lesquelles Gurgeh ne cessa de se concentrer au maximum. Il s'était dit qu'à la fin il n'en pourrait plus ; pourtant, s'il se sentait vidé de ses forces, la sensation qui primait toutes les autres était la jubilation. Il s'en était bien sorti ; au moins avait-il une chance de battre définitivement les neuf individus que l'Empire avait mis sur son chemin. Il allait enfin pouvoir se reposer. Pourtant, au lieu de cela, il se surprit à attendre impatiemment que les autres aient achevé leurs parties mineures, afin que l'affrontement sur les tabliers principaux puisse enfin commencer.

« Pour vous, tout va pour le mieux ! Seulement, moi, on me retient toute la journée prisonnier dans une salle de contrôle ! Une salle de contrôle, je vous demande un peu ! Ces têtes sans cervelle sont en train d'essayer de me *sonder* ! Alors qu'il fait un temps magnifique et qu'une des grandes saisons migratoires commence, je me retrouve bouclé en compagnie d'une bande de dronophiles haineux qui cherchent à me *violer* !

« Je suis désolé, drone, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Si vous voulez, je vais déposer une demande visant à obtenir que vous restiez plutôt dans le module, mais je doute qu'on vous y autorise.

« Vous savez, Jernau Gurgeh, je ne suis pas obligé de faire tout cela ; je suis libre d'agir à ma guise. Si je voulais, je pourrais

refuser tout net de les suivre. Je n'appartiens ni à vous ni à ces gens, et personne n'a le droit de me donner des ordres.

« Je le sais pertinemment. Seulement eux, ils l'ignorent. Bien sûr que vous faites ce que vous voulez... ce que vous jugez bon. »

Gurgeh se détourna et revint au module-écran, sur lequel il étudiait quelques modèles classiques de parties à dix. Flère-Imsaho avait viré au gris sous le coup de la contrariété. L'aura vert-jaune qu'il émettait normalement une fois débarrassé de son déguisement s'était faite de plus en plus pâle au cours des derniers jours. Gurgeh avait presque pitié de la petite machine.

« Ah oui ? geignit Flère-Imsaho (et Gurgeh eut l'impression que, s'il avait possédé une vraie bouche, il aurait fait la moue). Eh bien, ça ne se passera pas comme ça ! »

Sur cette remarque un tantinet boiteuse, le drone sortit en tourbillonnant du salon.

Gurgeh se demanda à quel point la machine souffrait d'être enfermée toute la journée. Depuis quelque temps, il se demandait si elle n'avait pas reçu l'ordre de l'empêcher de pousser le jeu trop loin. Dans ce cas, elle y serait probablement arrivée en refusant la détention ; Contact arguerait avec raison qu'on avait exagéré en demandant au drone de renoncer à sa liberté, et que ce dernier avait parfaitement le droit de rejeter cette requête. Gurgeh haussa les épaules ; de toute façon, il n'y pouvait rien.

Il passa à une autre partie classique.

Dix jours plus tard, la manche était terminée et Gurgeh libre d'accéder à la suivante ; il ne lui restait plus qu'un seul adversaire à battre et il irait à Echronédal pour les dernières manches, non pas en tant qu'observateur ou invité, mais bel et bien comme concurrent.

Il s'était constitué pendant les parties mineures l'avantage qu'il avait espéré accumuler, et n'avait même pas tenté de monter la moindre offensive de taille une fois sur les tabliers principaux. Il avait attendu que les autres viennent à lui, ce qu'ils n'avaient pas manqué de faire, mais en comptant qu'ils seraient moins disposés à collaborer entre eux que ses adversaires de la première manche. Ces joueurs-ci étaient des

gens importants ; ils devaient se préoccuper de leur carrière, et, quelle que soit leur loyauté envers l'Empire, il leur fallait également prendre soin de leurs intérêts particuliers. Le prêtre était le seul à n'avoir pratiquement rien à perdre ; peut-être était-il donc prêt à se sacrifier pour le bien de l'Empire, et pour tout poste non dépendant du jeu que l'Église pourrait lui procurer.

Dans le jeu qui se tramait en dessous du jeu, Gurgeh estimait que le Bureau avait commis une erreur en lui opposant les dix premiers qualifiés. Il y avait bien là une certaine logique, dans la mesure où l'intention était de le priver de répit ; or, il était apparu qu'il n'en avait nul besoin. Dès lors, cette stratégie avait eu une conséquence fâcheuse : les adversaires provenaient tous d'une branche différente de l'arbre impérial ; il était donc plus difficile de les appâter au moyen d'une promotion interne. En outre, ils étaient moins susceptibles de connaître leurs styles-de-jeu respectifs.

Gurgeh avait également découvert un étrange phénomène appelé « rivalité entre services » – certains comptes rendus de jeux anciens lui avaient paru inexplicables jusqu'à ce que le vaisseau lui décrive le processus –, et s'était particulièrement efforcé de dresser l'un contre l'autre les hommes de l'Amirauté et le colonel de l'Armée de terre. Il n'avait pas fallu les pousser beaucoup.

Ce fut une rencontre toute professionnelle : on n'y dénota guère d'inspiration, mais elle se déroula en bon ordre, et Gurgeh joua mieux que les autres, tout simplement. Il continuait à l'emporter de peu, mais une victoire était une victoire. Il fut suivi de près par l'un des vice-amiraux de la Flotte, et ce fut Tounse, le prêtre, qui arriva bon dernier.

Une fois de plus, le calendrier du jeu – prétendument aléatoire, mais en réalité imposé par le Bureau – lui laissait le moins de temps possible entre les manches ; mais Gurgeh s'en réjouissait secrètement : cela signifiait qu'il était capable de maintenir de jour en jour le même degré de concentration élevé, et ne lui laissait pas le loisir de se faire du mauvais sang, ni même de réfléchir. Quelque part en lui, il y avait un Gurgeh qui

assistait à ses propres succès avec la même stupeur que les Azadiens. Si ce Gurgeh-là venait jamais à se manifester, à occuper le devant de la scène et à prendre la parole pour dire : « Mais voyons... », il était pratiquement sûr que son courage l'abandonnerait, que le charme serait tout à coup rompu et que sa progression, qui était en réalité une chute, se muerait en plongeon dans la défaite. Comme disait le proverbe : tomber n'a jamais tué personne ; ce qu'il faudrait, c'est ne jamais s'arrêter de tomber...

Quoi qu'il en fût, il se sentait submergé par une vague d'émotions nouvelles et surpuissantes : la peur panique du danger et d'une éventuelle défaite ; l'exultation pure et simple à l'issue d'une initiative audacieuse qui se révélait finalement payante, ou d'une campagne qui apportait le triomphe ; l'horreur de discerner soudain dans sa position un point faible qui pouvait lui coûter la partie ; la bouffée de soulagement qu'il éprouvait en constatant que personne d'autre ne le remarquait et qu'il était encore temps d'y remédier ; la furieuse explosion de joie sans mélange qu'il ressentait en repérant pareille faiblesse dans le jeu de l'adversaire ; et pour finir, le bonheur infini de la victoire.

Sans compter, une fois à l'extérieur, la satisfaction supplémentaire de s'en sortir infiniment mieux que ne s'y étaient attendus tous les autres : la Culture, l'Empire, le vaisseau, le drone... Tous s'étaient trompés dans leurs prédictions ; autant de forteresses apparemment imprenables qui étaient pointant tombées devant lui. Il avait même dépassé ses propres espérances et, s'il redoutait quoi que ce soit, c'était qu'un quelconque mécanisme inconscient ne l'autorise maintenant à se détendre un peu, puisqu'il avait déjà tant prouvé, puisqu'il avait fait tant de chemin et battu tant d'adversaires. Il n'en était pas question ; il voulait continuer d'avancer. Tout cela lui plaisait beaucoup. Il désirait tester ses propres limites par l'intermédiaire de ce jeu exploitable à l'infini et infiniment exigeant, et refusait qu'une facette faible et peureuse de lui-même n'en vienne tout à coup à lui faire défaut. Il ne voulait pas non plus que l'Empire emploie des moyens malhonnêtes pour se débarrasser de lui. Mais là encore, il ne

s'en souciait pas réellement. Qu'ils essaient donc de le tuer ; il éprouvait à présent un sentiment téméraire d'invincibilité. Il fallait avant tout les empêcher de le disqualifier en alléguant son non-respect de tel ou tel point de procédure. Voilà qui serait douloureux.

Il leur restait encore un moyen de l'arrêter. Il n'ignorait pas que lors du face-à-face ils n'hésiteraient pas à avoir recours à l'option physique. C'est ainsi qu'ils raisonnaient. Cet homme de la Culture ne relèverait pas le défi, il aurait bien trop peur. Et même s'il l'acceptait, s'il poursuivait la bataille, la crainte de ce qui pouvait lui arriver le paralyserait, le dévorerait et le vaincrait de l'intérieur.

Il en débattit avec le vaisseau. Après consultation du *Jeune voyou* – distant de dix millénaires, au sein du Nuage majeur –, le *Facteur limite* s'était déclaré capable de garantir sa sécurité. Le vieux vaisseau de guerre resterait en dehors des limites de l'Empire, mais, dès que le jeu commencerait, il passerait en vitesse maximale en se maintenant sur l'orbite la plus basse possible. Si Gurgeh se retrouvait contraint de tenir un pari avec option physique et qu'il perde, le navire fondrait sur Eä. Il était certain de pouvoir esquiver tout bâtiment impérial qui s'interposerait, et d'atteindre la planète en quelques heures avant de mettre en œuvre le déplaceur de première force dont il était équipé afin de capturer au passage Gurgeh et Flère-Imsaho, sans même devoir ralentir.

« Qu'est-ce que c'est ? dit Gurgeh en jetant un regard dubitatif à la minuscule sphère que venait de faire apparaître le drone.

« Balise avec communicateur unidirectionnel, répondit la machine. (Elle laissa tomber la bille dans la main de l'homme, où l'objet se mit à rouler dans tous les sens.) Vous devez la placer sous votre langue ; là, elle s'implantera toute seule. À aucun moment vous ne vous apercevrez de sa présence. C'est sur elle que se repérera le vaisseau en entrant dans l'atmosphère s'il ne réussit pas à vous localiser par un autre moyen. Quand vous sentirez sous votre langue une série de sensations douloureuses – quatre impulsions toutes les deux secondes –, vous aurez deux secondes pour vous mettre en position fœtale

avant que tout ce qui se trouve dans un rayon de soixante-quinze centimètres autour de la bille ne soit transféré d'un coup à bord du vaisseau. Vous avez donc intérêt à coincer votre tête entre vos genoux et à ne pas laisser traîner vos bras. »

Gurgeh considéra la bille. Elle avait environ deux millimètres de diamètre.

« Vous êtes sérieux, drone ?

« Extrêmement. Le vaisseau sera probablement en propulsion maximale ; il peut frôler la surface à un virgule vingt kilolumières, s'il le souhaite. À cette vitesse-là, même un déplaceur de première force comme le sien ne peut viser juste que pendant environ un cinquième de milliseconde. Donc, nous allons avoir besoin de toute l'aide dont nous pourrions bénéficier. Vous nous mettez tous les deux dans une situation fort précaire, Gurgeh. Je tiens à vous dire que je ne m'en réjouis guère.

« Ne vous en faites pas, drone. Je ferai en sorte que vous ne soyez pas pris en compte dans l'option physique.

« Mais non, je parlais de l'éventualité d'un déplacement. Cela ne va pas sans risques. On ne m'en avait rien dit. Les champs de déplacement en hyper-espace sont des singularités soumises au Principe d'Incertitude...

« Oui, vous pourriez vous retrouver projeté dans une autre dimension, quelque chose comme ça...

« Ou plus probablement en mille morceaux dans une région mal choisie de celle-ci.

« Et cela se produit souvent ?

« Ma foi, à peu près une fois sur quatre-vingt-trois millions de déplacements, mais ce n'est pas...

« Alors nos chances sont plutôt bonnes, par rapport au risque que nous courons dans les véhicules de surface de ces gens, voire dans leurs aéros. Soyez un peu voyou, Flère-Imsaho, courez ce risque.

« Vous avez beau jeu de dire cela, mais même si... »

Gurgeh laissa la machine déblatérer.

Lui, il prendrait ce risque. S'il était réellement obligé de venir à sa rescousse, le vaisseau mettrait des heures à arriver ; néanmoins, les paris mortels n'étaient jamais mis en application

avant l'aube qui suivait leur lancer, et Gurgeh était tout à fait capable de neutraliser la douleur engendrée par toutes les tortures impliquées. Le *Facteur limite* possédait un équipement médical complet ; si le pire se produisait, il serait à même de le remettre en état.

Il expédia la bille sous sa langue ; il sentit cette région s'anesthésier momentanément, puis l'objet disparut, comme s'il s'était dissous. Il le sentait à peine en passant le bout de son doigt sous son menton.

Lorsqu'il s'éveilla, le matin du premier jour de jeu, l'impatience l'emplit d'une excitation presque sexuelle.

Le décor avait encore changé ; cette fois-ci, c'était un palais des congrès situé non loin du spatioport où il avait débarqué le premier jour. Il s'y retrouva confronté à Lo Prinest Bermoiya, juge à la Cour Suprême d'Eä, l'un des apicaux les plus impressionnants qu'il lui ait jamais été donné de voir. Grand, les cheveux argentés, il se mouvait avec une grâce que Gurgeh trouva étrangement familière, au point d'en devenir inquiétante, sans tout d'abord pouvoir se l'expliquer. Puis il se rendit compte que le vieux juge marchait comme les sujets de la Culture ; ses mouvements revêtaient une espèce d'aisance nonchalante que Gurgeh avait cessé de considérer comme normale depuis quelque temps et que, par conséquent, il revoyait pour la première fois.

Entre les coups, pendant les parties mineures, Bermoiya restait parfaitement immobile, sans jamais quitter des yeux le tablier, et ne bougeait que pour déplacer un pion. Il faisait preuve de la même réflexion et de la même assurance avec les cartes, et Gurgeh se surprit à réagir à l'inverse, c'est-à-dire en devenant nerveux et agité. Il contra cette tendance au moyen d'endodrogues destinées à lui rendre son calme, et, durant les sept jours pleins qu'occupèrent les parties mineures, il finit par composer avec le style réfléchi, mesuré de l'apical. Au total, le juge termina avec un léger avantage. Personne n'avait prononcé le mot de pari.

Ils commencèrent par le Tablier d'Origine, et Gurgeh crut dans un premier temps que l'Empire se contenterait de se fier

au don manifeste de Bermoiya pour l'Azad... Mais soudain, au bout d'une heure de jeu, l'apical grisonnant leva la main pour appeler le Juge de jeu. Tous deux vinrent trouver Gurgeh, qui se tenait dans un angle du tablier. Bermoiya s'inclina.

« Jernow Gurgey, commença-t-il. (Il s'exprimait d'une voix grave, et Gurgeh crut déceler, dans chacune de ses syllabes résonnant dans les basses, de profonds accents d'autorité.) Je me vois contraint de demander à ce que nous nous engagions corporellement. Êtes-vous disposé à considérer ma requête ? »

Gurgeh plongea son regard dans les grands yeux paisibles de son adversaire, et se sentit vaciller ; il fut contraint de baisser les yeux. Il se rappela fugitivement la jeune fille du bal. Il releva les yeux... et ressentit à nouveau la pression impitoyable qui émanait de ce visage d'homme sage et instruit.

Il avait devant lui un être accoutumé à prononcer à l'encontre de ses concitoyens des sentences de mort, de défiguration, de souffrance et d'emprisonnement ; un apical qui dispensait la torture, la mutilation et détenait le pouvoir de les faire administrer, voire le pouvoir de vie ou de mort, et tout cela pour préserver l'Empire et ses valeurs.

Il te suffirait simplement de répondre « non », songea Gurgeh. Tu en as assez fait. Personne ne te le reprocherait. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas accepter le fait qu'ils sont meilleurs que toi à ce jeu ? Pourquoi t'imposer ces soucis, ces affres ? Psychologiques au moins, physiques peut-être. Tu as prouvé tout ce que tu devais prouver, tout ce que tu voulais, plus qu'ils ne croyaient...

Abandonne. Ne fais pas l'idiot. L'héroïsme, ce n'est pas ton genre. Sers-toi de ce fameux sens développé par le jeu : tes succès dépassent toutes tes espérances. Retire-toi, maintenant ; montre-leur ce que tu penses de leur absurde « option physique », de leurs sordides menaces de tyranneaux... Montre-leur le peu d'importance que tout cela a pour toi.

Mais il n'en ferait rien. Il regarda l'apical droit dans les yeux et sut qu'il continuerait à jouer. Il se dit qu'il perdait un peu la tête, peut-être, mais qu'il n'abandonnerait pas comme cela. Il

allait le prendre à bras-le-corps, ce fabuleux jeu de maniaques, l'enfourcher et ne plus le lâcher.

On verrait bien jusqu'où il l'entraînerait avant de le jeter à terre, ou de se retourner et de le dévorer sur place.

« Je suis d'accord, dit-il en écarquillant les yeux.

« Vous êtes de sexe mâle, je crois.

« Oui, répondit Gurgeh dont les paumes se mirent à transpirer.

« Je mets en jeu l'émasculaton. L'ablation du membre viril et des testicules contre la castration apicale, dans la partie sur le Tablier d'Origine. Acceptez-vous ?

« Je... »

Gurgeh déglutit, mais sa bouche demeura sèche. C'était absurde ; il ne courait aucun danger réel. Le *Facteur limite* viendrait à son secours ; sinon, il pouvait supporter cela. Il ne ressentirait aucune douleur, et les organes génitaux étaient parmi les parties du corps qui mettaient le moins de temps à repousser... Et pourtant, la salle parut se déformer, se gauchir sous ses yeux ; il eut brusquement une vision écoeurante : des bulles éclatant à la surface d'un liquide rouge et visqueux qui virait lentement au noir.

« ... Oui ! proféra-t-il en se forçant. Oui », dit-il, cette fois à l'intention du Juge.

Les deux apicaux s'inclinèrent, puis se retirèrent.

« Vous pouvez appeler le vaisseau maintenant, si vous voulez », dit Flère-Imsaho.

De fait, Gurgeh avait bien l'intention de contacter le *Facteur limite*, mais seulement dans le but d'analyser la position – plutôt mauvaise – qui était pour l'instant la sienne dans le jeu, et non pour crier à l'aide. Il fit donc la sourde oreille.

La nuit était tombée ; pour Gurgeh, la journée avait mal tourné. Bermoiya avait extrêmement bien joué, et la presse ne parlait que de la partie, qu'on saluait déjà comme un classique du genre ; une fois de plus, Gurgeh partageait – en compagnie de Bermoiya – les gros titres avec Nicosar qui, comme toujours, piétinait son adversaire, malgré la compétence qu'on reconnaissait à ce dernier.

Le bras toujours en écharpe, l'air soumis et presque respectueux, Péquil vint trouver Gurgeh après la séance du soir et l'informa que le module était désormais placé sous surveillance spéciale, et que cela durerait jusqu'à la fin du jeu. Péquil ne doutait pas de son sens de l'honneur, mais quand on faisait l'objet d'un pari corporel on était toujours discrètement surveillé ; dans son cas, on opérerait par l'intermédiaire d'un croiseur anti-G en haute atmosphère faisant partie d'une escadre qui patrouillait en permanence dans le quasi-espace au-dessus de Groasnachek. Le module ne serait en aucun cas autorisé à quitter la position qu'il occupait actuellement dans le jardin suspendu sur le toit de l'hôtel.

Gurgeh se demanda ce que devait ressentir Bermoiya. Il avait bien remarqué la formule qu'avait employée l'apical en exposant son intention de recourir à l'option physique : « Je me vois contraint »... Il en était venu à respecter le style-de-jeu de son concurrent, et par-là Bermoiya lui-même. Il doutait fort que le juge eût la moindre envie d'en recourir à l'option, mais l'Empire se trouvait à présent dans une situation délicate : on

était parti du principe que Gurgeh se ferait battre avant d'en arriver à ce stade, et on exagérait en conséquence la menace qu'il représentait. Or, cette partie prétendument gagnée d'avance se révélait être un véritable désastre. On murmurait que des têtes étaient d'ores et déjà tombées au sein du Bureau Impérial. Bermoiya avait dû recevoir des consignes ; il fallait à tout prix arrêter Gurgeh.

Ce dernier s'était renseigné sur le sort que subirait Bermoiya dans l'improbable éventualité où ce serait l'apical, et non l'homme, qui perdrait la face. La castration apicale impliquait l'ablation totale et irrémédiable du vagin et des ovaires. En considérant la question, ainsi que le traitement qui serait réservé en cas d'échec à cet individu placide et imposant, Gurgeh comprit qu'il n'avait pas envisagé toutes les implications de l'option physique. Même s'il l'emportait effectivement, comment pourrait-il laisser mutiler un autre être vivant ? Si Bermoiya perdait au jeu, il était fini : carrière, famille, plus rien n'existerait pour lui. L'Empire proscrivait la régénération ou le remplacement de toute partie du corps perdue à l'occasion d'un pari ; le préjudice subi par le juge serait définitif, et éventuellement mortel : dans ce genre de circonstances, le suicide n'était pas rare. Il valait peut-être mieux que ce soit Gurgeh qui perde.

L'ennui, c'est qu'il ne *voulait* pas perdre. Il ne ressentait aucune animosité personnelle à l'encontre de Bermoiya, mais désirait éperdument sortir vainqueur de cette partie, de la suivante, et de celle qui viendrait ensuite. Il venait seulement de comprendre à quel point l'Azad pouvait être envoûtant lorsqu'on y jouait dans son environnement d'origine. Concrètement, il jouait au même jeu que naguère à bord du *Facteur limite* ; mais le sentiment global qu'il éprouvait à l'idée d'y jouer dans le cadre prévu à cet effet bouleversait sa conception ; maintenant, il comprenait... Maintenant il *savait* pourquoi ce jeu avait permis à l'Empire de se perpétuer. L'Azad créait en lui-même une soif insatiable de victoires accumulées, de pouvoir, de territoires toujours plus étendus et de domination toujours plus grande.

Ce soir-là, Flère-Imsaho ne sortit pas du module. Gurgeh entra en contact avec le vaisseau et lui décrivit la mauvaise posture dans laquelle il se trouvait ; comme à l'accoutumée, le navire entrevoyait certaines issues possibles encore que peu probables ; mais Gurgeh lui-même avait déjà envisagé quelques solutions. En reconnaître l'existence était une chose ; les mettre en pratique sur le tablier dans le feu de l'action en était une autre. En l'occurrence, le vaisseau ne lui était donc pas d'un grand secours.

Gurgeh renonça à analyser la partie et demanda au *Facteur limite* ce qu'il pouvait faire pour adoucir le sort de Bermoiya dans le cas – peu crédible – où ce serait le juge qui devrait affronter le scalpel. La réponse fut : rien. Les jeux étaient faits. Ni l'un ni l'autre n'y pouvaient plus rien ; il leur faudrait aller jusqu'au bout. S'ils refusaient tous deux de poursuivre, ils endureraient tous les deux le châtiment associé au pari.

« Jernau Gurgeh, fit le vaisseau avec quelque hésitation. J'ai besoin de savoir ce que vous attendez de moi si les choses tournent mal demain. »

Gurgeh baissa les yeux. Il s'était attendu à cette question.

« Vous me demandez si vous devez venir me tirer illico de ce mauvais pas, ou si je préfère aller jusqu'au bout, c'est bien cela ? Dans cette dernière éventualité, vous viendriez me chercher plus tard ; j'aurais toujours ma queue, mais plus grand-chose d'autre entre les jambes, et il ne me resterait plus qu'à attendre que le tout repousse. Mais naturellement, j'aurai préservé les bonnes relations de la Culture avec l'Empire, acheva-t-il sans essayer de déguiser la nuance sarcastique qui perçait dans sa voix.

« Plus ou moins, répondit le vaisseau une fois le décalage temporel écoulé. L'ennui est que, même si vous alliez jusqu'au bout – ce qui causerait moins de problèmes –, je serais de toute façon contraint de déplacer ou de détruire vos organes génitaux après leur ablation. L'Empire aurait accès à une trop grande quantité d'informations sur nous s'ils procédaient à une analyse complète. »

Gurgeh faillit éclater de rire.

« Dois-je comprendre que mes testicules sont une espèce de secret d'État ?

« C'est cela, oui. Ainsi, même si nous le laissons vous opérer, nous allons provoquer la colère de l'Empire. »

Lorsque retentit le signal marquant la fin du décalage, Gurgeh réfléchissait toujours. Il recourba sa langue vers le bas et chercha à tâtons la petite bosse cachée sous les tissus soyeux.

« Oh, et puis merde ! dit-il enfin. Surveillez le jeu ; si je vois que je ne peux plus gagner, j'essaierai de faire durer la partie le plus longtemps possible. Je trouverai bien quelque chose. Si vous me voyez tenter manifestement de gagner du temps, venez ; emmenez-nous vite d'ici et faites mes excuses aux gens de chez Contact. Si je me dégonfle... advienne que pourra. On verra demain.

« Très bien », répondit le vaisseau.

Gurgeh caressait sa barbe en songeant qu'au moins ils lui avaient laissé le choix. Toutefois, si les gens de chez Contact n'avaient pas décidé par avance de subtiliser la pièce à conviction et de provoquer de toute manière un incident diplomatique, se seraient-ils montrés aussi accommodants ? Aucune importance. Mais, au fond de lui-même, il se rendit compte à l'issue de cette conversation qu'il n'avait plus la volonté de gagner.

Le vaisseau avait d'autres nouvelles à lui annoncer. Il venait de recevoir un signal de Chamlis Amalk-ney promettant pour bientôt un long message, mais annonçant d'ores et déjà que Olz Hap avait fini par réussir une Grille Totale. Un joueur de la Culture avait – enfin ! – réussi à obtenir l'ultime configuration du jeu de Frappe. La jeune fille était la coqueluche de Chiark, et de tous les joueurs-de-jeux de la Culture. Chamlis lui avait exprimé par avance les félicitations de Gurgeh, mais pensait que ce dernier tiendrait à lui envoyer lui-même un message. Suivaient les politesses d'usage.

Gurgeh éteignit l'écran et se carra dans son siège. Il resta un bon moment assis là, à en contempler la surface vierge sans plus très bien savoir à quoi il devait se fier, ce qu'il fallait penser, ce dont il devait se souvenir ; il se demandait même ce qu'il devait être. Un pauvre sourire en coin joua brièvement sur son visage.

Flère-Imsaho arriva en flottant à la hauteur de son épaule.

« Vous êtes fatigué, Jernau Gurgeh ? »

Au bout d'un moment, l'homme se retourna vers le drone.

« Comment ? Ah, oui. Oui, un peu. (Il se leva et s'étira.)
Malgré tout, je crois que je ne dormirai pas très bien.

« Je m'en doutais. Je me demandais s'il vous plairait de m'accompagner.

« Où cela ? Chez les oiseaux ? Non merci, drone. C'est gentil quand même.

« En réalité, je ne songeais pas à nos amis ailés. Mes promenades nocturnes ont parfois eu d'autres buts. Il m'est arrivé de me rendre dans certains quartiers de la ville ; d'abord pour savoir quelles espèces d'oiseaux on y trouvait, et puis parce que... enfin, parce que, quoi ! »

Gurgeh fronça les sourcils.

« Pourquoi me demandez-vous maintenant de vous accompagner ?

« Parce que demain nous viderons peut-être les lieux précipitamment ; et je me suis dit qu'en fin de compte vous n'aviez pas vu grand-chose de la ville.

« Za m'en a montré bien assez, répliqua Gurgeh avec un petit geste de la main.

« Il ne vous a certainement pas amené où je pense. Il y a beaucoup de choses très différentes à voir.

« Le tourisme ne m'intéresse pas, drone.

« Certains aspects de la visite ne vous laisseront pas indifférent, je vous le garantis.

« Ah oui, vraiment ?

« J'en suis sûr. Il me semble vous connaître assez bien pour pouvoir l'affirmer. Je vous en prie, venez avec moi, Jernau Gurgeh. Vous vous en félicitez, je vous le jure. Je vous en prie. De toute façon, vous avez dit que vous ne pourriez pas dormir. Alors, qu'avez-vous à perdre ? »

Les champs du drone avaient leur teinte habituelle : vert-jaune, stables et contrôlés. Il s'exprimait à voix basse et avec un grand sérieux. L'homme le regarda en plissant les yeux.

« Qu'est-ce que vous mijotez, drone ?

« Je vous en prie, je vous en supplie, venez avec moi. (La machine se dirigea vers la partie avant du module. Gurgeh resta immobile et la suivit des yeux. Elle s'arrêta devant la porte du salon.) S'il vous plaît, Jernau Gurgeh. Je vous promets que vous ne le regretterez pas.

« Bon, bon, d'accord, fit-il en haussant les épaules. (Puis il secoua la tête.) Puisque c'est comme ça, on va jouer dehors », ajouta-t-il dans sa barbe.

Il suivit le drone en direction du nez de l'appareil. Là se trouvait un compartiment renfermant deux motos anti-G et quelques harnais de suspension, entre autres matériels.

« Mettez un harnais, s'il vous plaît. Je reviens tout de suite. »

Le drone laissa Gurgeh enfiler seul son harnais anti-G par-dessus son short et sa chemise, et réapparut quelques instants plus tard porteur d'une longue pèlerine noire à capuche.

« Veuillez mettre ceci, je vous prie. »

Gurgeh enfila la pèlerine par-dessus son harnais. Flère-Imsaho lui rabattit la capuche sur la tête et l'attacha de manière qu'elle masque son visage sur les côtés, et de face qu'elle le plonge dans l'ombre. Le tissu épais de la pèlerine dissimulait le harnais. L'éclairage du compartiment faiblit puis s'éteignit, et Gurgeh entendit quelque chose bouger juste au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et vit se découper un carré d'étoiles indistinctes.

« C'est moi qui contrôlerai votre harnais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient », fit tout bas le drone.

Gurgeh opina. Il fut prestement soulevé et s'enfonça dans la nuit. Il ne se sentit pas retomber, comme il s'y était attendu, mais au contraire continua de s'élever dans la tiédeur parfumée de la ville. La pèlerine voletait paisiblement autour de lui ; la ville était un tourbillon de lumières, une plaine apparemment infinie de scintillements épars. Quant au drone, minuscule tache d'ombre immobile, il flottait à hauteur de son épaule.

Ils survolèrent la ville, puis des routes, des fleuves, de hauts immeubles et des dômes, des lumières disposées en rubans, en amas ou encore en tours entières, des masses vaporeuses qui dérivèrent en recouvrant momentanément les ténèbres et le feu, des gratte-ciel élancés incendiés de reflets et parcourus

d'éclairs, des étendues d'eau frémissante et noire, et de vastes parcs obscurs, pelouses piquées d'arbres. Au bout d'un moment, ils amorcèrent leur descente.

Ils atterrirent dans un endroit où les lumières étaient relativement rares, après s'être laissé tomber entre deux immeubles sans fenêtre à la façade sombre. Les pieds de Gurgeh se posèrent sur la terre d'une allée.

« Excusez-moi, fit le drone. (Il se glissa sous la capuche et vint se tenir près de son oreille gauche.) Allez-y », reprit-il.

Gurgeh se mit en marche et descendit l'allée. Il trébucha sur un objet mou, et sut avant même de le retourner qu'il s'agissait d'un corps. Il examina de plus près le paquet de haillons, qui remua faiblement. L'individu était pelotonné sous un tas de couvertures en lambeaux, la tête reposant sur un sac d'une saleté repoussante. Gurgeh n'aurait su dire à quel sexe il appartenait ; ses guenilles n'en donnaient aucune indication.

« Chut ! intervint le drone au moment où Gurgeh ouvrait la bouche pour parler. C'est un de ces « bons à rien » dont parlait Péquil, ces gens qui ont dû abandonner leur terre. Celui-ci a bu ; cela explique en partie l'odeur. À part cela, cette puanteur lui appartient en propre. »

Ce fut à ce moment-là seulement que Gurgeh capta les relents fétides que dégageait le mâle endormi. Il manqua de s'étrangler.

« Laissez-le », dit Flère-Imsaho.

Ils arrivèrent au bout de l'allée. Gurgeh dut enjamber deux autres dormeurs. Ils se retrouvèrent dans une rue mal éclairée où flottaient ce qui devait être des odeurs de cuisson. On distinguait quelques personnes.

« Courbez-vous un peu, conseilla le drone. Dans cette tenue, vous passerez pour un disciple *minan*, mais gardez bien la capuche sur la tête, et ne vous tenez jamais droit. »

Gurgeh fit ce qu'on lui demandait.

En remontant la rue sous la faible lumière granuleuse et vacillante de sporadiques réverbères monochromes, il passa devant un individu adossé à un mur, qu'il prit pour un ivrogne de plus. C'était un apical ; il avait du sang entre les jambes, et un sombre filet séché partait de sa tête. Gurgeh s'arrêta.

« Inutile, fit la petite voix. Il est mourant. Probablement une bagarre. La police ne vient pas très souvent par ici. En plus, comme on lui a manifestement pris tout ce qu'il avait, les gens n'appelleront pas l'assistance médicale : il faudrait qu'ils la paient de leur poche. »

Gurgeh jeta un regard alentour, mais ne vit personne. Les paupières de l'apical frémirent brièvement, comme s'il voulait ouvrir les yeux.

Puis le frémissement cessa.

« C'est fini », fit doucement Flère-Imsaho.

Gurgeh se remit en marche. Des cris s'échappaient d'un immeuble d'habitation sinistre, de l'autre côté de la rue.

« Ce n'est qu'un apical qui bat sa femme. Savez-vous que pendant des millénaires on a cru que les femelles n'avaient aucune incidence sur le patrimoine génétique des enfants qu'elles mettaient au monde ? Ici, ils ne connaissent la vérité que depuis cinq cents ans ; une espèce d'ADN viral altérant les gènes qui viennent féconder la femme. Quoi qu'il en soit, aux termes de la loi les femmes ne sont que des biens mobiliers. Les apicaux coupables de meurtre sur la personne d'une femme encourrent une peine d'un an de travaux forcés. Une femme qui assassine un apical est torturée à mort pendant des jours entiers. Peine capitale par administration de Substances Chimiques. On dit que c'est la pire. Continuez à marcher. »

Ils parvinrent au croisement d'une rue plus animée. Au coin se tenait un mâle qui criait dans un dialecte que Gurgeh ne comprit pas.

« Il vend des billets pour une exécution, expliqua le drone. (Gurgeh haussa les sourcils et tourna imperceptiblement la tête de côté.) Je ne plaisante pas », reprit Flère-Imsaho.

Gurgeh ne put s'empêcher de secouer la tête.

Il y avait un attroupement au beau milieu de la chaussée. Les véhicules (pour une moitié seulement à moteur, le reste se composant de voitures à bras) étaient obligés de monter sur le trottoir. Gurgeh se dirigea vers les derniers rangs du groupe en songeant que sa grande taille lui permettrait de voir ce qui se passait, mais il se rendit compte qu'on lui faisait naturellement place, et qu'on l'attirait vers le centre du groupe.

Plusieurs jeunes apicaux s'acharnaient sur un vieux mâle à terre. Gurgeh ne connaissait pas leur uniforme, mais sut instinctivement qu'il n'avait rien d'officiel. Ils criblaient le vieil homme de coups de pied avec une espèce de sauvagerie posée, comme s'ils participaient à un ballet dont les membres rivalisaient entre eux, comme si on les jugeait non seulement sur le résultat esthétique de cette chorégraphie de douleur, mais aussi sur la souffrance brute et les blessures qu'ils infligeaient.

« Vous pensez peut-être que c'est une mise en scène, fit Flère-Imsaho à voix basse. Eh bien, il n'en est rien. Et les spectateurs n'ont pas non plus payé leur place. Voilà simplement un vieux bonhomme en train de se faire rosser, sans doute sans raison particulière, et tout autour des gens qui préfèrent regarder plutôt qu'intervenir. »

Tandis que le drone parlait, Gurgeh se rendit compte qu'il avait atteint le premier rang. Deux des jeunes apicaux levèrent les yeux sur lui.

Gurgeh se demanda sans émotion aucune ce qui allait se passer. Les deux jeunes gens lui crièrent quelque chose, puis se retournèrent vers les autres en le montrant du doigt. Il y en avait six en tout. Ils s'immobilisèrent – sans prêter attention au mâle gémissant qui gisait par terre derrière eux – et regardèrent fixement Gurgeh. L'un d'eux, le plus grand, défit une fermeture sur son pantalon serré couvert de décorations métalliques ; il en sortit un vagin flaccide en position inversée et, avec un grand sourire, le tendit vers Gurgeh avant de se retourner et de l'agiter en direction des autres spectateurs.

Il n'y eut rien de plus. Les jeunes apicaux vêtus de façon identique regardèrent quelques instants l'assemblée sans se départir de leur sourire, puis s'éloignèrent sans plus de cérémonie ; l'un après l'autre ils marchèrent comme par inadvertance sur la tête du vieux recroquevillé au sol.

Les gens se dispersèrent. Le vieil homme resta couché au milieu de la rue, couvert de sang. Une esquille grisâtre pointait à travers la manche de son manteau en loques, et ses dents étaient éparpillées près de sa tête, sur le revêtement de la chaussée. Une de ses jambes formait un angle bizarre et le pied inerte était tourné vers l'extérieur.

Il fit entendre un gémissement. Gurgeh s'approcha et fit mine de se pencher sur lui.

« Surtout, ne le touchez pas ! (La voix du drone arrêta Gurgeh, aussi net qu'un mur de brique.) Si n'importe lequel de ces individus aperçoit vos mains ou votre visage, vous êtes un homme mort. Vous n'êtes pas de la bonne couleur, Gurgeh. Écoutez-moi ; il naît encore quelques centaines de bébés à peau sombre par an ; il faut bien que les gènes s'expriment. La loi veut qu'on les étrangle et que leur corps soit remis à la Commission d'Eugénisme en échange d'une récompense, mais quelques personnes risquent la mort pour les élever, quitte à leur blanchir la peau à mesure qu'ils grandissent. Si jamais on vous prenait pour l'un d'entre eux, surtout sous couvert d'une pèlerine de disciple, vous vous feriez écorcher vif. »

Gurgeh recula, la tête soigneusement baissée, et remonta sur le trottoir d'un pas mal assuré.

Le drone lui montra des prostitués (surtout des femmes) qui vendaient leurs charmes aux apicaux pour quelques minutes, quelques heures ou pour toute la nuit. Dans certains quartiers de la ville, commenta le drone tandis qu'ils longeaient les rues obscures, on trouvait des apicaux ayant perdu un bras ou une jambe et qui n'avaient pas les moyens de se payer un greffon prélevé sur un criminel. Ceux-là louaient leur corps aux mâles.

Gurgeh vit de nombreux infirmes. Ils s'installaient au coin des rues pour vendre des bibelots ou jouer des airs sur des instruments de fortune aux sonorités grinçantes. Il y avait des aveugles, des manchots, des culs-de-jatte. Gurgeh regardait ces êtres abîmés et sentait la tête lui tourner ; il avait l'impression que le revêtement rugueux de la rue s'inclinait et se soulevait sous ses pieds. L'espace d'un instant, il lui parut que la cité, la planète, l'Empire tout entier tournoyaient autour de lui en un enchevêtrement frénétique et tourbillonnant de formes cauchemardesques ; une constellation de souffrance et d'angoisse, un ballet infernal de torture et de mutilation.

Ils longèrent des échoppes tapageuses emplies de verroterie aux couleurs criardes ; des boutiques d'État où l'on achetait de l'alcool et des drogues ; des étalages de statuettes, livres, objets artisanaux et autres articles pieux, plus tout un attirail de

cérémonie ; des kiosques vendant des billets pour les exécutions, les amputations, les séances de torture et de viol public – dues pour la plupart à des paris corporels perdus à l’Azad –, ainsi que des vendeurs à la criée offrant des billets de loterie, des entrées au bordel ou encore des drogues illégales. Un fourgon de surface arriva, rempli de policiers : la patrouille de nuit. Quelques vendeurs à la sauvette détalèrent dans les allées adjacentes, et deux ou trois kiosques refermèrent précipitamment leurs contrevents au moment où le fourgon passait, pour les rouvrir dès qu’il s’était un peu éloigné.

Dans un minuscule jardin public, ils tombèrent sur un apical tenant en laisse deux mâles débraillés et une femelle à l’air maladif. Il leur faisait faire des tours, qu’ils comprenaient invariablement de travers ; un petit groupe faisait cercle autour d’eux et riait de leurs bouffonneries. Le drone l’informa que ces trois-là étaient presque certainement des malades mentaux dont personne ne pouvait ou ne voulait payer les frais d’hospitalisation, et qui avaient sans doute été déchus de leur citoyenneté puis vendus à l’apical. L’homme et la machine regardèrent ces pathétiques créatures en haillons s’efforcer de grimper aux réverbères ou de former une pyramide précaire, puis Gurgeh se détourna. Le drone lui dit que, parmi toutes celles qu’il croisait dans la rue, une personne sur dix serait, à un moment ou à un autre de sa vie, traitée pour troubles mentaux. La proportion était plus élevée chez les mâles que chez les apicaux, et plus forte chez les femelles que chez les deux autres sexes. La même proportion s’appliquait aux statistiques du suicide, lequel demeurait illégal.

Flère-Imsaho dirigea ses pas vers un hôpital qu’il lui décrivit comme typique. Comme le quartier tout entier, il était à l’image de l’ensemble de la ville. Il était tenu par des religieux, et une grande partie de ses employés étaient bénévoles. Le drone lui dit que tout le monde le prendrait pour un disciple venu rendre visite à l’une de ses ouailles, mais que de toute façon le personnel était trop occupé pour poser des questions. La traversée de l’hôpital le laissa médusé.

Il y avait des amputés, comme dans la rue, mais aussi des gens dont la peau était d’une teinte bizarre, ou couverte de

croûtes et de meurtrissures. Certains n'avaient que la peau sur les os, une peau grisâtre et tendue à l'extrême. D'autres gisaient là, cherchant leur souffle ou vomissant bruyamment derrière de minces paravents, gémissant, marmonnant ou hurlant. Il vit des êtres encore tout couverts de sang attendant qu'on les prenne en charge, des gens pliés en deux qui crachaient le sang dans de petits bassins et d'autres qui, sanglés dans leurs lits-cages, se tapaient la tête contre les barreaux, la bave aux lèvres.

Partout il y avait foule : on ne comptait plus les lits, les chariots, les matelas à même le sol ; et partout les remugles pénétrants de la chair gangrenée, du désinfectant puissant et des déjections.

C'était une mauvaise nuit, mais pas pire que la moyenne, le renseigna le drone. L'hôpital connaissait une affluence inhabituelle parce qu'il était arrivé plusieurs vaisseaux ramenant les blessés de l'Empire victorieux. En outre, les gens avaient touché leur semaine et ne travaillaient pas le lendemain ; ce soir-là, traditionnellement, ils sortaient, se saoulaient et se bagarraient. Puis le drone se mit à lui débiter des chiffres concernant le taux de mortalité infantile, l'espérance de vie, la proportion entre sexes, les types de maladies ainsi que leur fréquence selon les différentes couches de la population, le salaire moyen, le taux de chômage, le revenu par tête en fonction de la population globale de telle ou telle région, l'impôt-naissance, l'impôt-décès, la peine encourue pour un avortement et une naissance illégitime ; il lui dit qu'il y avait des lois régissant les types de rapports sexuels, il lui parla des allocations caritatives, des soupes populaires, asiles de nuit et cliniques de premiers soins tenus par des organismes religieux. Il lui tint un discours essentiellement composé de chiffres, de totaux, de statistiques et de taux dont Gurgeh eut l'impression de ne pas saisir un traître mot. L'homme se contenta d'errer dans le bâtiment pendant des heures (c'est du moins ce qu'il lui sembla). Enfin il aperçut une porte et sortit.

Il se retrouva dans un petit jardin sombre, désert et poussiéreux qui, muré de tous-côtés, s'étendait à l'arrière de l'hôpital. Des fenêtres crasseuses s'échappait une lumière jaune qui tombait sur l'herbe grisâtre et les pavés éclatés. Le drone

déclara qu'il avait encore un certain nombre de choses à lui montrer. Il voulait que Gurgeh voie un endroit où dormaient des sans-abri ; il pensait pouvoir l'introduire dans une prison en tant que visiteur...

« Je veux rentrer ! cria Gurgeh en rejetant sa capuche en arrière. *Tout de suite !*

« Très bien ! » jeta le drone en remettant le vêtement en place.

Ils décollèrent et montèrent en flèche pendant un long moment avant de se diriger vers l'hôtel et le module. Le drone ne prononça pas un mot. Gurgeh resta lui aussi muet, se contentant d'observer les vastes galaxies des lumières de la ville qui défilaient sous ses pieds.

Ils regagnèrent le module. La trappe s'ouvrit pour leur livrer passage au moment où ils atterrissaient sur le toit, et les lumières s'allumèrent à l'intérieur dès qu'elle se fut refermée. Gurgeh demeura quelques instants immobile pour laisser le drone lui ôter sa pèlerine et déboucler son harnais anti-G. Lorsque celui-ci tomba en glissant sur ses épaules, il ressentit une curieuse impression de nudité.

« Il y a encore une chose que j'aimerais vous montrer », déclara le drone.

Il emprunta le couloir menant au salon du module, et Gurgeh le suivit.

Flère-Imsaho flottait au centre de la pièce. L'écran était allumé et montrait un apical et un mâle en train de copuler. Une musique d'ambiance se fit brusquement entendre ; le décor, somptueux, regorgeait de coussins et d'épaisses tentures.

« Ceci est une chaîne impériale spéciale, annonça la machine. Niveau Un, brouillage modéré. »

La scène changea, puis changea encore ; il était toujours question de sexe, mais avec de légères variantes ; cela allait de la masturbation solitaire aux groupes combinant des Azadiens des trois sexes.

« Tout le monde n'a pas accès à ce genre de choses, reprit le drone. Les visiteurs ne sont pas censés les voir. Néanmoins, l'appareil de décodage est en vente libre... pour un prix élevé. Et maintenant, passons aux chaînes cryptées de Niveau Deux.

Celles-là sont réservées aux bureaucrates, aux militaires, aux ecclésiastiques et aux échelons supérieurs des professions commerciales. »

L'image s'emplit d'un tourbillon de couleurs aléatoires, devint momentanément floue, puis afficha d'autres Azadiens, pour la plupart nus ou très dévêtus. Là encore, c'était de sexe qu'il s'agissait. Néanmoins, on dénotait un élément supplémentaire : un grand nombre de ces gens portaient un accoutrement bizarre et manifestement inconfortable, quelques-uns étaient attachés et battus, ou maintenus dans diverses positions absurdes où l'on abusait d'eux sexuellement. Des femmes en uniforme donnaient des ordres à des mâles et des apicaux. Gurgeh reconnut certaines de ces tenues : elles appartenaient aux officiers de la Marine Impériale. Certains apicaux avaient revêtu des vêtements de mâles, d'autres des habits de femelles. On les contraignait à manger leurs propres excréments ou ceux des autres, ou encore à boire leur urine. Les déjections d'autres espèces pan-humaines semblaient particulièrement prisées dans le cadre de cette pratique. Des mâles et des apicaux pénétraient bouches et anus, animaux et créatures d'autres mondes ; ces derniers se voyaient contraints d'enfourcher des êtres de tous les sexes, et divers objets – usuels ou conçus à cet effet – servaient de substituts phalliques. Dans toutes les scènes prévalait la notion de... de domination, finit par en conclure Gurgeh.

Il n'avait pas trouvé surprenant que l'Empire souhaitât garder secrètes les images montrées au Premier Niveau : un peuple aussi préoccupé par la hiérarchie, le protocole et la dignité que confèrent les atours devait forcément limiter l'accès à ces choses, tout inoffensives qu'elles fussent. Mais en ce qui concernait le Deuxième Niveau, c'était un peu différent ; Gurgeh se dit qu'il révélait certaines choses, et comprenait fort bien que les Azadiens ne tiennent pas à ce que cela se sache. Il était clair que, au Niveau Deux, ce n'était pas en regardant des gens s'ébattre et en s'identifiant à eux qu'on prenait indirectement son plaisir. Au lieu de cela, on se délectait de l'humiliation d'un être victime de la jouissance des autres. Le Niveau Un traitait du sexe ; mais ceci touchait à une chose dont l'Empire faisait

manifestement plus de cas sans pouvoir la distinguer de l'acte sexuel proprement dit.

« Et maintenant, passons au Niveau Trois », annonça le drone.

Gurgeh regarda l'écran.

Flère-Imsaho regarda Gurgeh.

Les yeux de l'homme étincelèrent sous la lumière dispensée par l'écran : des photons libres réfléchis par le halo de l'iris. Ses pupilles se dilatèrent, puis se réduisirent à la taille d'une tête d'épingle. Le drone crut que ces grands yeux fixes allaient se mouiller, que tout autour d'eux les petits muscles allaient se contracter, que les paupières allaient se former, que l'homme allait secouer la tête et se détourner de l'écran, mais il n'arriva rien de la sorte. L'écran retenait son regard comme si l'infinitésimale pression exercée par la lumière qu'il répandait dans la pièce s'était en quelque sorte inversée, et attirait à présent le spectateur en avant en le maintenant chancelant, au bord de la chute, figé et tendu vers sa surface mouvante comme une lune depuis longtemps arrêtée.

Les cris résonnaient dans le salon, rebondissaient par-dessus les fauteuils-moule, les canapés et les tables basses ; des cris d'apicaux, d'hommes, de femmes, d'enfants. Parfois on leur imposait prestement le silence, mais ce n'était pas le cas le plus fréquent. Chaque instrument, chaque partie du corps torturé émettait un son qui lui était propre. Sang, couteaux, os, lasers, chairs, scies à refendre, produits chimiques, sangsues, vers-de-chair, vibro-tueurs, même les phallus, les doigts et les griffes... chacun produisait un bruit bien à lui, qui venait en contrepoint du thème principal : les cris.

La dernière scène que regarda l'homme mettait en scène, outre un tueur psychopathe de sexe mâle auquel on avait préalablement injecté une dose massive d'hormones sexuelles accompagnées d'hallucinogènes, un poignard et une femme présentée comme une ennemie de l'État arrivée presque au terme de sa grossesse.

Les yeux se fermèrent. Les mains de l'homme se portèrent à ses oreilles. Il regarda à ses pieds.

« Assez », murmura-t-il.

Flère-Imsaho éteignit l'écran. L'homme partit en arrière, comme s'il avait jusque-là réellement subi une forme d'attraction de la part de l'écran, une espèce de gravité artificielle qui venait à présent de s'interrompre, et que sa réaction pour recouvrer l'équilibre était disproportionnée.

« Cette scène-là était filmée en direct, Jernau Gurgeh. Elle se déroule en ce moment même. Elle continue de se passer quelque part, au plus profond d'une cellule, dans les sous-sols d'une prison ou d'une caserne de police. »

Gurgeh releva sur l'écran mort des yeux au regard fixe, toujours écarquillés d'horreur, mais secs. Il regarda devant lui en se balançant sur ses talons, puis prit une profonde inspiration. La sueur perlait sur son front, et il fut saisi d'un frisson.

« Le Niveau Trois est exclusivement réservé à l'élite, la classe dirigeante. Il bénéficie du même degré d'encryptage que les signaux militaires stratégiques. Vous comprenez pourquoi. Il ne s'agit pas d'une soirée spéciale, Gurgeh ; cela ne fait partie d'aucun festival sado-érotique. Ces choses-là se pratiquent quotidiennement... Il y en a d'autres, mais c'était un échantillon représentatif. »

Gurgeh hocha la tête. Il avait la bouche sèche. Il déglutit avec difficulté, inspira et expira plusieurs fois de suite et se frotta la barbe. Il ouvrit la bouche pour parler, mais le drone le prit de vitesse.

« Autre chose. Une chose qu'ils vous ont cachée. Jusqu'à hier soir, je l'ignorais moi-même. C'est le vaisseau qui m'en a parlé. Depuis que vous avez joué contre Ram, vos adversaires utilisent eux aussi des drogues. Ce sont au minimum des amphétamines cortico-orientées, mais ils disposent également de substances beaucoup plus raffinées qu'ils ne se privent pas d'employer. Ils doivent se les injecter, ou bien les ingérer ; ils ne possèdent pas de glandes génomanipulées sécrétant ces drogues à l'intérieur de leur propre corps, mais cela ne les empêche pas de s'en servir. La plupart des gens à qui vous avez été opposé avaient dans le sang beaucoup plus de substances chimiques et de composés « artificiels » que vous. (Le drone poussa un soupir, ou l'équivalent. L'homme avait toujours le regard rivé à l'écran

éteint.) Voilà, reprit la machine. Je suis désolé si ce que je vous ai montré vous a choqué, Jernau Gurgeh. Je ne voulais pas vous voir repartir convaincu que l'Empire n'était qu'un collège de vénérables joueurs-de-jeux, un décor architectural imposant et deux ou trois boîtes de nuit à peine dignes de ce nom. Ce que vous avez vu ce soir, cela aussi c'est l'Empire. Et il existe entre les deux visions des tas de choses que je ne puis vous montrer ; toute la frustration qui pèse sur les pauvres comme sur les gens plus aisés, simplement parce qu'ils vivent dans une société où personne n'est libre d'agir selon ses choix. Le journaliste qui ne peut écrire ce qu'il sait pourtant être la vérité, le médecin qui ne peut soigner un être souffrant parce que celui-ci n'appartient pas au bon sexe... Un million de phénomènes similaires, jour après jour, des choses peut-être moins mélodramatiques, moins grossières que ce que je vous ai montré ce soir, mais qui n'en font pas moins partie de l'ensemble, des choses qui comptent parmi les manifestations de cette société. Le vaisseau vous a dit qu'un système coupable ne reconnaissait point d'innocents. Moi, je dirais que si. Il reconnaît l'innocence d'un petit enfant, par exemple, et vous avez bien vu comment ils se comportent dans ce domaine. En un sens, il reconnaît même le « caractère sacré » du corps... mais pour mieux le violer. Encore une fois, Gurgeh, tout cela peut se ramener à la notion de propriété, de possession ; à l'acte de prendre afin d'*avoir*. (Flère-Imsaho marqua une pause, puis s'approcha tout près de Gurgeh.) Mais je suis encore en train de prêcher, n'est-ce pas ? Ce sont les débordements de la jeunesse. Je vous ai tenu éveillé jusqu'à une heure tardive. Peut-être vous sentez-vous prêt à dormir, maintenant ; la nuit a été longue, n'est-ce pas ? Je vous laisse. (Sur ces mots, il fit demi-tour et s'éloigna en flottant. Arrivé près de la porte, il fit un nouvel arrêt.) Bonne nuit, ajouta-t-il. »

Gurgeh s'éclaircit la voix.

« Bonne nuit », répondit-il en détachant enfin son regard de l'écran obscurci.

Le drone piqua vers le sol et s'éclipsa.

Gurgeh s'assit dans un fauteuil-moule. Il contempla quelques instants ses pieds, puis se releva et sortit dans le jardin suspendu. Le jour commençait à se lever. D'une certaine

manière, la ville avait l'air épuisée, refroidie. Ses innombrables lumières brillaient faiblement d'un éclat terni par l'immensité calme et bleue du ciel. En haut de l'escalier, un garde toussa et tapa des pieds, mais, de l'endroit où il se tenait, Gurgeh ne pouvait pas le voir.

Il rentra dans le module et s'étendit sur son lit. Il resta là dans le noir, les yeux grands ouverts ; puis il les ferma, se tourna sur le côté et essaya de dormir. Mais il n'y arriva pas, pas plus qu'il ne put s'obliger à sécréter une endodrogue qui lui procurerait le sommeil.

Pour finir ; il se leva et retourna au salon, là où se trouvait l'écran. Il demanda au module de se régler sur les chaînes de jeu et contempla longtemps sa propre partie contre Bermoiya, sans faire un geste ni prononcer un mot, et sans la moindre molécule d'endodrogue dans le sang.

Une ambulance carcérale était garée devant le palais des congrès. Gurgeh descendit de l'aéro et entra tout droit dans la salle de jeu. Péquil dut courir pour se maintenir à sa hauteur. L'apical ne comprenait décidément pas cet étranger qui avait refusé de dire un mot pendant tout le trajet depuis l'hôtel, alors que d'habitude, dans ce genre de circonstances, les gens ne pouvaient plus s'arrêter de jacasser... Par ailleurs, il ne paraissait pas le moins du monde inquiet ; et Péquil n'arrivait pas à concevoir cela. Tout autre que lui aurait cru lire de la colère sur ce visage aux traits tirés, livide et mangé par la barbe, mais Péquil connaissait trop bien cet étranger gauche et plutôt inoffensif.

Lo Prinest Bermoiya prit place sur un siège surélevé, juste au bord du Tablier d'Origine. Gurgeh, lui, alla se tenir sur l'aire-de-jeu proprement dite. Il se gratta la barbe du bout d'un doigt effilé, puis déplaça deux pions. Bermoiya joua à son tour, puis, lorsque la partie prit de l'ampleur – l'étranger s'efforçant désespérément d'échapper au sort qui l'attendait – le juge demanda à un certain nombre de joueurs amateurs d'exécuter ses coups à sa place. L'étranger demeura sur le tablier, déplaçant ses pièces et détalant en tous sens comme un gros insecte noir.

Bermoiya ne voyait pas du tout où l'étranger voulait en venir : il semblait procéder sans but, et jouait des coups qu'on ne pouvait qualifier que de grossières erreurs, ou bien de sacrifices inutiles. Bermoiya anéantit en partie les forces déjà considérablement affaiblies de l'étranger. Au bout d'un moment il se dit qu'après tout ce mâle avait peut-être un plan, mais un plan qui lui paraissait pour l'instant bien obscur. L'étranger s'efforçait-il de prouver quelque chose, de sauver la face d'une bien curieuse manière tant qu'il était encore un mâle ?

Comment savoir quels étranges préceptes gouvernaient en pareil moment le comportement d'une créature venue d'ailleurs ? Les coups se succédaient, pleins de promesses pour l'heure indéchiffrables. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner, puis reprirent la partie.

Après la pause, Bermoiya ne regagna pas son tabouret ; au lieu de cela il resta debout au bord du tablier à s'efforcer de comprendre quel insaisissable et fuyant dessein l'étranger pouvait bien méditer. Il avait à présent l'impression de jouer contre un fantôme ; on aurait dit que tous deux concouraient sur des tabliers différents. Il ne parvenait jamais jusqu'à la confrontation de fait avec le mâle ; ses pièces ne cessaient de lui échapper, se déplaçant comme si l'homme prévoyait ses réactions avant même qu'il ne les conçoive.

Qu'était-il arrivé à l'étranger ? La veille encore, il avait joué très différemment. Bénéficiait-il réellement d'une aide extérieure ? Bermoiya sentit la sueur perler sur son front. Cela ne se justifiait absolument pas : il conservait une confortable avance et il était toujours bien placé pour gagner ; pourtant, voilà que tout à coup il se mettait à transpirer. Il se persuada qu'il n'y avait là rien d'inquiétant ; probablement un effet secondaire d'un des amplificateurs de concentration qu'il avait absorbés au repas de midi.

Bermoiya prit l'initiative de rétablir la situation – il fallait amener au grand jour le dessein de l'étranger, si du moins il en avait un. Sans résultat. Il tenta alors quelques manœuvres exploratoires en s'engageant un peu plus. Gurgeh attaqua instantanément.

Bermoiya apprenait l'Azad et s'y perfectionnait depuis une centaine d'années ; de plus, il avait passé cinquante ans dans les salles d'audience, à divers stades de la procédure. Il avait assisté à maintes explosions de violence de la part des criminels entendant leur sentence, et dans certaines des parties qu'il avait suivies – quand il n'y prenait pas part lui-même –, il avait observé des actions d'une soudaineté, d'une férocité surprenantes. Pourtant, l'étranger trouva le moyen d'atteindre dans ses coups suivants un degré de barbarie et de sauvagerie tel que Bermoiya n'en avait jamais vu, que ce soit dans l'un ou

dans l'autre contexte. Il se dit que, sans son expérience des tribunaux, il aurait peut-être physiquement chancelé sous le coup.

Ce fut pour lui comme une série de coups de pied dans le ventre ; c'était le même le déchaînement insensé d'énergie que démontraient occasionnellement les meilleurs jeunes joueurs. Mais ici, tout était contrôlé, synchronisé, tout s'enchaînait inexorablement avant d'éclater avec une élégance, une grâce sauvage que nul débutant fougueux n'aurait pu espérer maîtriser. Au premier coup que joua alors l'étranger, Bermoiya sut quel était son plan. Au deuxième coup, il vit que le plan était excellent, et au troisième que la partie pourrait se prolonger jusqu'au lendemain avant que l'étranger ne connaisse enfin la défaite. Au quatrième, il comprit que sa position à lui, Bermoiya, n'était peut-être pas aussi imprenable qu'il l'avait cru... Au coup suivant, il se dit qu'il lui restait encore beaucoup à faire, et que finalement la partie ne durerait peut-être pas jusqu'au lendemain.

Bermoiya reprit la main et mit en œuvre toutes les ficelles, tous les stratagèmes qu'on lui avait enseignés durant ses cent années de pratique ; le pion d'observation travesti ; la « feinte dans la feinte » qui faisait appel aux pions d'attaque et au talon des cartes à jouer ; l'usage prématuré des pions-éléments du Tablier du Devenir qui entraînait une action décisive sur les territoires de l'adversaire par conjonction de la Terre et de l'Eau... Mais rien de tout cela n'eut de résultat.

Juste avant la pause, à la fin de la séance de l'après-midi, il s'immobilisa et regarda l'étranger. La salle était plongée dans le silence. Le mâle se tenait au centre du tablier, fixant d'un air impassible un pion de moindre importance en frottant les poils qui poussaient sur son visage. Il semblait serein, imperturbable.

Bermoiya examina sa propre position. Il y régnait un désordre indescriptible ; il n'y avait rien qu'il puisse faire. Il était désormais au-delà du salut. On aurait dit une espèce de procès plein de vices de forme, irrégulier à la base, ou bien un appareil mécanique aux trois quarts détruit. Pas moyen de se refaire ; mieux valait jeter l'éponge et tout recommencer à zéro.

Seulement, on ne pouvait pas recommencer. On allait venir le chercher pour l'emmener à l'hôpital, et là on le châtrerait. Il allait perdre ce qui faisait sa nature même, et jamais on ne lui permettrait de redevenir comme avant. C'était une perte irrémédiable. Irrémédiable.

Bermoiya n'entendait plus les spectateurs. Il ne les voyait pas non plus, pas plus que le tablier sous ses pieds. Tout ce qu'il voyait, c'était ce mâle d'un autre monde qui se dressait de toute sa hauteur, avec son corps anguleux de grand insecte et son visage aux traits acérés, sa barbe qu'il ne cessait de gratter de son long doigt à la peau sombre, terminé par un ongle en deux parties qui laissait transparaître en dessous une peau plus pâle.

Comment pouvait-il avoir l'air aussi insouciant ? Bermoiya réprima une envie de hurler ; d'un seul coup, un énorme soupir lui échappa. Ce matin-là encore, tout lui avait paru si facile ! Il avait eu tant de plaisir à songer que non seulement il se rendrait sur la Planète du Feu pour la finale, mais aussi qu'il rendrait par la même occasion un fier service aux gens du Bureau Impérial. À présent, il se disait qu'ils savaient peut-être depuis le début ce qui allait arriver, qu'ils avaient voulu l'humilier, l'abattre (pour une raison qui lui échappait, car il avait toujours été loyal et consciencieux. Une erreur... Il fallait que ce soit une erreur...).

Mais pourquoi maintenant ? songea-t-il. *Pourquoi maintenant ?*

Pourquoi à ce moment précis et non à un autre ? Pourquoi de cette façon-là, sur ce pari-là ?? Pourquoi avaient-ils voulu qu'il se comporte ainsi, qu'il lance ce pari, alors qu'il portait en lui le germe d'un enfant ? *Pourquoi ?*

L'étranger frotta son visage velu, et ses lèvres étranges formèrent une moue tandis qu'il gardait les yeux baissés sur un point précis du tablier. D'un pas mal assuré, Bermoiya partit dans sa direction sans prendre garde aux obstacles qui se trouvaient sur son chemin, piétinant les biotechs et autres pions, heurtant de plein fouet les zones de terrain surélevé en forme de pyramides.

Le mâle tourna la tête et le regarda comme s'il le voyait pour la première fois. Bermoiya sentit qu'il se figeait sur place. Il plongea son regard dans les yeux de l'étranger.

Et n'y lut rien. Ni pitié ni sympathie, pas trace de bonté ni de tristesse. Oui, il plongeait dans ces yeux, et tout d'abord il songea au regard qu'avaient parfois les criminels lorsqu'ils s'entendaient condamner à une mort expéditive. Un regard d'indifférence ; ni désespoir ni haine, mais quelque chose de plus terne et de plus terrifiant. Un regard résigné, un regard qui disait : plus d'espoir ; un drapeau hissé par une âme qui ne s'en souciait déjà plus.

Mais si ce fut, en ce brusque instant de lucidité, l'image du condamné qui lui vint tout d'abord à l'esprit, Bermoiya sut en même temps qu'elle ne convenait pas. Quelle image aurait pu convenir, cela il l'ignorait. Peut-être était-elle inconnaissable.

Et puis tout à coup, il sut. Et tout à coup, pour la première fois de sa vie, il comprit ce que ressentaient les condamnés quand ils le regardaient dans les yeux, lui, Bermoiya.

Alors il tomba. À genoux tout d'abord, heurtant le tablier avec un bruit sourd et fissurant les zones surélevées, puis en avant, face contre terre ; à ras du sol, ses yeux voyaient enfin le jeu d'en bas. Ses paupières se fermèrent.

Le Juge et ses assistants s'approchèrent et le relevèrent doucement ; des brancardiers sanglèrent sur une civière un Bermoiya en larmes, et l'emmenèrent vers l'ambulance carcérale qui attendait dehors.

Péquil était pétrifié. Jamais il n'aurait cru voir un juge de l'Empire s'effondrer aussi lamentablement. Et devant l'étranger, de surcroît ! Il dut courir pour rattraper l'homme au teint sombre, qui ressortait de la salle aussi rapidement, aussi sereinement qu'il y était entré, sans tenir compte des sifflets et des cris qui s'élevaient des galeries remplies de spectateurs, tout autour de lui. Avant même que la presse n'ait pu les rejoindre, ils étaient installés dans l'aéro et s'éloignaient à toute vitesse.

Péquil se rendit alors compte que Gurgeh n'avait pas prononcé un seul mot pendant son séjour dans la salle de jeu.

Flère-Imsaho surveillait Gurgeh. La machine s'était attendue à une forme ou une autre de réaction ; pourtant, l'homme se contenta de s'asseoir devant l'écran et de se repasser toutes les

parties qu'il avait livrées depuis son arrivée. Il refusait de dire quoi que ce soit.

Il était à présent assuré d'aller à Echronédal, en compagnie des cent dix-neuf autres vainqueurs des face-à-face de la quatrième manche. Ainsi que le voulait la coutume après qu'un pari d'une telle sévérité eut été honoré, la famille de Bermoiya, désormais mutilé, abdiqua à sa place. Sans déplacer un seul pion sur les deux tabliers majeurs restants, Gurgeh avait remporté la manche et gagné le droit de se rendre sur la Planète du Feu.

Une vingtaine de jours séparaient encore la fin de l'affrontement avec Bermoiya de la date à laquelle la flotte de la cour impériale entamerait ses douze jours de voyage à destination d'Echronédal. Gurgeh avait été invité à passer une partie de ce délai sur les terres de Hamin, recteur du Collège de Candsev – le plus important – et mentor de l'Empereur. Flère-Imsaho le lui avait formellement déconseillé ; pourtant il avait accepté. Ils se rendraient le lendemain même à la propriété de Hamin, distante de quelques centaines de kilomètres et située sur une île d'une mer intérieure.

Gurgeh éprouvait un intérêt que le drone considérait comme malsain, voire pervers, pour les déclarations de la presse à son propos. En fait, l'homme paraissait se délecter des calomnies et invectives qu'on déversa sur sa tête après sa victoire sur Bermoiya. Il lui arrivait de sourire en lisant ou en entendant ce qu'on disait de lui, tout particulièrement lorsque les présentateurs de bulletins d'information rapportaient – d'un ton outré et plein de respect – ce dont Gurgeh l'étranger s'était rendu coupable vis-à-vis de Lo Prinest Bermoiya, un juge si doux, si clément, qui avait cinq épouses et deux maris, bien qu'il restât sans enfant.

Gurgeh s'était également mis à regarder les chaînes qui montraient l'armée impériale écrasant sous sa botte les sauvages et les infidèles qu'elle avait pour mission de civiliser, dans de lointaines régions de l'Empire. Il demanda au module de décrypter les émissions militaires de haut niveau diffusées par les forces armées dans le but apparent de faire concurrence aux chaînes récréatives de la cour, encore plus cryptées.

Les émissions militaires montraient des scènes d'exécution et de torture de créatures étrangères. Parfois, on voyait exploser ou brûler les bâtiments et œuvres d'art de l'espèce récalcitrante ou révoltée ; on ne présentait que très rarement ce genre de choses sur les chaînes d'informations générales, pour la bonne raison que toutes les créatures non-eächic étaient naturellement présentées comme des monstres non civilisés, des simples d'esprits dociles ou des sous-humains traîtres et avides, tous aussi incapables les uns que les autres d'atteindre à l'art et la civilisation authentiques. Dans quelques cas, lorsque c'était physiquement possible, on montrait des Azadiens mâles – mais jamais des apicaux – violant des sauvages.

Il ne plaisait guère à Flère-Imsaho que Gurgeh apprécie de tels spectacles, singulièrement parce que c'était lui qui avait fait connaître à son compagnon les émissions brouillées ; mais au moins ne paraissait-il pas retirer de ces scènes une quelconque stimulation sexuelle. Il ne s'attardait pas devant elles aussi longtemps que les Azadiens, dont le drone connaissait maintenant les pratiques. Il regardait, il prenait acte, puis il passait rapidement à autre chose.

Il passait toujours le plus clair de son temps à analyser des jeux à l'écran. Mais les signaux codés et les avanies de la presse l'en détournaient constamment ; c'était comme une drogue.

« Je n'aime pas les bagues.

« Peu m'importent vos goûts, Jernau Gurgeh. Une fois sur les terres de Hamin, vous ne serez plus dans le module. Il pourra m'arriver de m'éloigner, et de toute façon je ne suis pas spécialiste en toxicologie. Vous allez absorber leurs mets et leurs boissons, et il y a chez eux de fameux chimistes et exobiologistes. Tandis que si vous portez une de ces bagues à chaque main – de préférence à l'index –, vous serez normalement protégé contre les tentatives d'empoisonnement. Si vous ressentez un unique élancement, c'est qu'il s'agit d'une drogue non mortelle, par exemple un hallucinogène ; trois élancements, c'est qu'on tente de se débarrasser de vous.

« Que signifient deux élancements ?

« Je n'en sais rien ! Sans doute une panne. Alors, vous les mettez ?

« Elles ne me vont vraiment pas.

« Et un linceul ? Ça vous irait, un linceul ?

« Elles sont désagréables au toucher.

« Qu'importe, du moment que ça marche.

« Pourquoi pas une amulette qui repousse les balles ?

« Vous êtes sérieux ? Parce que dans ce cas il y a bel et bien à bord une parure de bijoux abritant un capteur passif à écran anti-impact ; mais ils se serviront plutôt de FAR... »

Gurgeh agita une main (baguée).

« Oh, oublions tout ça. »

Sur quoi il se rassit et se brancha sur une chaîne diffusant des exécutions militaires.

La machine avait du mal à lui parler ; il n'écoutait pas. Elle tenta de lui expliquer qu'en dépit des horreurs auxquelles il avait assisté en ville et à l'écran, il n'y avait rien que la Culture pût faire sans que le remède soit pire que le mal. Elle essaya de lui dire que la section Contact – ainsi que la Culture tout entière, en fait – était dans la même situation que lui : dissimulés sous leurs pèlerines, ils se tenaient à l'écart, incapables de porter secours à l'homme qui gisait, blessé, au milieu de la rue ; ils devaient s'en tenir à leur déguisement et attendre le moment propice... Mais soit aucun de ces deux arguments ne l'atteignait, soit l'homme pensait tout à fait à autre chose, car il ne montrait aucune réaction et refusait toute discussion à ce propos.

Dans l'intervalle entre la fin de la partie contre Bermoiya et leur départ pour la propriété de Hamin, Flère-Imsaho ne sortit presque pas. Il préféra rester au module, avec Gurgeh, à se faire du souci.

« Monsieur Gurgeh ? Ravi de faire votre connaissance. (Le vieil apical tendit la main. Gurgeh s'en saisit.) Vous avez fait bon voyage, j'espère ?

« Nous avons fait bon voyage, en effet, merci », répondit Gurgeh.

Ils se tenaient sur le toit d'un bâtiment bas entouré d'une végétation d'un vert luxuriant qui donnait sur les eaux paisibles de la mer intérieure. La maison était pratiquement enfouie sous la flore bourgeonnante ; seul le toit se trouvait bien à l'écart des cimes mouvantes. Non loin de là, on voyait des écuries abritant des montures diverses, et à différents niveaux de la demeure se dressaient de hauts portiques d'une élégante finesse qui décrivaient dans le sous-bois ombrageux de majestueux arcs de cercle entre les troncs massés en rangs serrés, et qui donnaient accès aux plages de sable d'or ainsi qu'aux pavillons et tonnelles de la propriété. Dans le ciel, d'énormes nuages incendiés de soleil s'empilaient, étincelants, au-dessus du lointain continent.

« “Nous”, dites-vous ? interrogea Hamin tandis qu'ils traversaient le toit et confiaient les bagages de Gurgeh à des mâles en livrée.

« Oui, le drone Flère-Imsaho et moi-même, l'informa Gurgeh en indiquant d'un mouvement de tête la grosse machine vrombissante qui flottait à la hauteur de son épaule.

« Ah, oui ! s'exclama l'apical en éclatant de rire. (Son crâne chauve brillait sous la double lumière solaire.) La machine dont certains disent qu'elle a contribué à vos succès. »

Ils descendirent jusqu'à une terrasse tout en longueur équipée de nombreuses tables, où Hamin présenta Gurgeh – et le drone – à divers individus, pour la plupart apicaux, encore qu'on remarquât quelques femmes, d'ailleurs fort élégantes. Il n'y avait qu'une seule personne que Gurgeh connût déjà : ce fut un Lo Shav Olos souriant qui posa son verre pour se lever de table et serrer la main de Gurgeh.

« Monsieur Gurgeh ! Quel plaisir de vous revoir ! La chance vous a accompagné et votre compétence s'est accrue. C'est une formidable réussite ! Félicitations, encore une fois. »

Le regard de l'apical se fixa brièvement sur les doigts bagués de Gurgeh.

« Je vous remercie, répondit ce dernier. J'aurais bien volontiers renoncé au prix qu'a coûté cette victoire.

« Naturellement. Vous ne cessez de nous surprendre, monsieur Gurgeh.

« Je finirai bien par y arriver.

« Vous êtes trop modeste. »

Olos sourit et se rassit. Gurgeh déclina l'offre qui lui fut faite de se retirer dans ses appartements pour se rafraîchir ; il se sentait déjà on ne peut plus frais et dispos. Il prit place à la table de Hamin, où se trouvaient déjà d'autres directeurs en poste au Collège de Candsev, ainsi que quelques officiels de la cour. On servit des vins glacés et des amuse-gueule épicés. Flère-Imsaho se posa par terre aux pieds de Gurgeh et se tint relativement tranquille. Les bagues ne décelèrent pas d'autre danger que l'alcool dans tout ce qu'on lui présenta.

Au fil de la conversation, on évita soigneusement d'aborder le sujet de la dernière partie livrée par Gurgeh. Personne ne se trompa sur la prononciation de son nom. Les directeurs de collège l'interrogèrent sur son style-de-jeu très personnel, et il répondit du mieux qu'il pouvait. Les officiels de la cour s'enquirent poliment de son monde d'origine, et il répondit par un ramassis de mensonges sur la prétendue planète où il vivait. Ils lui posèrent des questions sur Flère-Imsaho, et Gurgeh crut que la machine allait répondre ; voyant qu'elle n'en faisait rien, il leur révéla la vérité : la machine était considérée par la Culture comme une personne à part entière ; elle était libre d'agir à sa guise, et ne lui appartenait pas.

Lo Shav Olos était venu s'asseoir à leur table ; une de ses compagnes, une femme très grande d'une beauté à couper le souffle, demanda au drone si, lorsqu'il jouait, son maître se fondait ou non sur la logique.

La machine répondit – avec dans la voix une nuance de lassitude dont Gurgeh soupçonna qu'il était le seul à la percevoir – que Gurgeh n'était pas son maître, et qu'à sa connaissance il pensait avec plus de logique qu'elle-même lorsqu'il se livrait à des jeux, mais que de toute façon elle ne savait que très peu de choses sur l'Azad.

Tout le monde trouva cette réponse fort amusante.

À ce moment-là, Hamin se leva et déclara que son estomac, qui avait derrière lui plus de deux siècles et demi d'expérience, sentait approcher l'heure du dîner mieux que n'aurait su le faire aucune pendule de domestique. On s'esclaffa et on quitta petit à petit la longue terrasse. Hamin escorta personnellement Gurgeh

jusqu'à sa chambre, et l'informa qu'un domestique viendrait l'avertir lorsque le repas serait sur le point d'être servi.

« Si seulement je savais pourquoi on vous a invité, remarqua Flère-Imsaho en défaisant prestement les quelques valises de Gurgeh pendant que ce dernier contemplait par la fenêtre les arbres immobiles et la mer paisible.

« Peut-être souhaitent-ils me recruter pour occuper une quelconque fonction au sein de l'Empire. Qu'en pensez-vous, drone ? Ferais-je un bon général ?

« Pas de facéties, Jernau Gurgeh. (Puis le drone reprit en marain :) Et ne pas oublier : micros partout, parmi crotte où ; n'importe quoi, nain quoi te porte. »

Gurgeh prit l'air soucieux et demanda en eächic :

« Dieu du ciel, drone ! Souffririez-vous subitement de troubles du langage ?

« *Gurgeh...* », siffla le drone en étalant les habits que les sujets de l'Empire jugeaient souhaitable de porter pour le dîner.

L'interpellé se détourna et sourit.

« Peut-être désirent-ils simplement me tuer.

« Je me demande s'ils n'auraient pas par hasard besoin d'aide. »

Gurgeh éclata de rire et s'approcha du lit où le drone venait de disposer sa tenue de soirée.

« Tout ira bien.

« C'est vous qui le dites. Ici, nous ne bénéficions plus de la protection du module, sans parler du reste. Mais... ne nous inquiétons donc pas pour ça. »

Gurgeh prit quelques-uns des morceaux d'étoffe qui devaient composer sa toge et les plaqua contre son corps en les maintenant sous son menton, puis baissa les yeux pour juger de l'effet.

« Je ne m'inquiète pas, précisa-t-il.

« Oh ! cria le drone, exaspéré. Oh, Jernau Gurgeh ! Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise ? On ne *peut* pas porter du rouge et du vert ensemble ! »

« Aimez-vous la musique, monsieur Gurgeh ? » s'enquit Hamin en se penchant sur lui.

« Ma foi, à petite dose ça ne fait pas de mal », acquiesça Gurgeh.

Hamin parut se satisfaire de cette réponse et se laissa de nouveau aller contre le dossier de son siège. Ils étaient montés jusqu'au jardin installé sur le toit après le dîner, un interminable événement tarabiscoté et fort nourrissant au cours duquel des femmes nues étaient venues danser sur la table, mais – s'il devait en croire ses bagues – où personne n'avait rien mis dans ses aliments. À présent le crépuscule tombait, et les invités prenaient l'air dehors en écoutant la musique larmoyante jouée par un groupe de musiciens apicaux. Des portiques aux courbes gracieuses marquaient les limites du parc et l'orée d'une forêt de grands arbres bien formés.

Gurgeh prit place à une petite table en compagnie de Hamin et Olos. Flère-Imsaho s'installa à ses pieds. Des lampes brillaient dans les arbres tout autour d'eux ; le jardin suspendu formait en soi un îlot de lumière dans la nuit, entouré de cris d'oiseaux et d'autres animaux qui lançaient leurs appels comme pour répondre à la musique.

« Je me demandais, monsieur Gurgeh..., commença Hamin. (Il but une gorgée, puis alluma une longue pipe à fourneau étroit.) L'une de nos danseuses vous a-t-elle particulièrement plu ? (Il tira sur la pipe à long tuyau ; puis, tandis que la fumée dessinait une couronne autour de son crâne chauve, il poursuivit :) Si je vous pose la question, c'est uniquement parce que l'une d'entre elles – celle qui a des mèches argentées, vous vous souvenez ? – s'est déclarée plutôt intéressée par votre personne. Pardon... J'espère que je ne vous choque pas ?

« Pas le moins du monde.

« Eh bien, je tenais simplement à vous dire que nous sommes ici entre amis, voyez-vous. Vous avez largement fait vos preuves au jeu, et ceci est un endroit très intime, bien loin du regard de la presse et des gens du commun, qui, naturellement, doivent observer un certain nombre de règles absolues. Mais ce n'est pas notre cas, pas ici. Vous voyez où je veux en venir ? Vous pouvez vous laisser aller en toute confiance.

« Je vous en suis très reconnaissant. Soyez certain que je vais faire de mon mieux pour me décontracter ; c'est seulement

qu'avant que je ne débarque ici on m'a averti que votre peuple me trouverait repoussant, voire difforme. Votre gentillesse me comble, mais je préférerais ne pas imposer ma présence à une personne qui ne se met peut-être pas à ma disposition de son propre chef.

« Vous vous montrez encore trop modeste, Jernau Gurgeh », sourit Olos.

Hamin hocha la tête en tirant sur sa pipe.

« Vous savez, monsieur Gurgeh, j'ai entendu dire que dans votre « Culture », vous n'aviez pas de lois. Je suis sûr qu'il s'agit d'une exagération, mais il doit tout de même y avoir un peu de vrai là-dedans ; donc je veux croire que vous voyez dans le nombre et la rigueur de nos lois... une grande différence entre notre société et la vôtre. Nous possédons ici un grand nombre de règles, et nous essayons de vivre en accord avec les lois de Dieu, du Jeu et de l'Empire. Mais il y a un avantage à posséder des lois : le plaisir qu'on peut prendre à les enfreindre. Les personnes ici présentes ne sont pas des enfants, monsieur Gurgeh. (Hamin agita le tuyau de sa pipe en direction des tables.) Règles et lois n'existent que par le plaisir que nous prenons à commettre ce qu'elles interdisent, mais, du moment que la plupart des gens respectent leurs prescriptions la plupart du temps, elles remplissent leur office ; l'obéissance aveugle aux lois ferait de nous... ha ! (Hamin gloussa et pointa son tuyau de pipe sur le drone.) Rien de plus que des robots ! »

Le bourdonnement de Flère-Imsaho s'accrut, mais l'espace d'un instant seulement.

Le silence retomba. Gurgeh porta son verre à ses lèvres. Olos et Hamin échangèrent un regard.

« Jernau Gurgeh, reprit enfin Olos en faisant rouler son verre entre ses paumes. Soyons francs. Vous nous mettez dans l'embarras. Vous avez réussi au-delà de tout ce que nous avons pu prévoir ; nous nous croyions plus difficiles à rouler, mais, d'une manière ou d'une autre, vous y êtes arrivé. Je vous félicite pour la ruse que vous avez employée, quelle qu'elle soit, que vous vous soyez servi de vos toxiglandes, de la machine ici présente ou plus simplement que vous ayez une plus longue expérience de l'Azad que vous n'avez bien voulu l'admettre.

Vous nous avez battus sur notre propre terrain, et nous en restons impressionnés. Mon seul regret est que des innocents en aient pâti, tels que ces passants abattus à votre place, ainsi que Lo Prinest Bermoiya. Comme vous l'aurez sans doute deviné, nous aimerions que vous n'alliez pas plus loin. Seulement, le Bureau Impérial n'a que peu de liens avec le Bureau des Jeux ; aussi ne pouvons-nous guère agir de manière directe. Néanmoins, nous avons une proposition à vous faire.

« Laquelle ? interrogea Gurgeh sans cesser de siroter sa boisson.

« Comme je vous l'ai dit, poursuivit Hamin en pointant sur Gurgeh le bout du tuyau de sa pipe, nous avons de nombreuses lois. Nous avons donc de nombreuses infractions. Certaines d'entre elles sont de nature sexuelle ; vous me suivez ? (Gurgeh garda les yeux baissés sur son verre.) Est-il besoin de préciser, reprit Hamin, que dans ce domaine notre physiologie fait de nous une espèce... peu courante, pour ne pas dire particulièrement douée. Par ailleurs, dans notre société il est possible de *contrôler* les individus. De contraindre une ou plusieurs personnes à commettre des actes que d'eux-mêmes ils ne commettraient peut-être pas. Nous pouvons vous offrir ici même le genre d'expérience qui, de votre propre aveu, ne serait pas concevable sur votre propre planète. (Le vieil apical se pencha vers Gurgeh à le toucher et poursuivit en baissant le ton :) Vous imaginez-vous ce que ce serait que d'avoir sous la main des femelles, des mâles, et même des apicaux, si vous le désirez, qui exécutent le *moindre* de vos désirs ? »

Hamin cogna sa pipe contre le pied de la table ; la cendre se répandit jusque sur la coque vibrante de Flère-Imsaho. Le recteur du Collège de Candsev eut un sourire de conspirateur, se laissa aller en arrière et bourra à nouveau sa pipe en puisant dans une petite blague. Olos se pencha en avant.

« Cette île est tout entière à votre disposition pour la durée qui vous conviendra, Jernau Gurgeh. Vous pouvez mélanger autant d'individus que vous voudrez selon toutes les combinaisons qui vous plairont, pendant aussi longtemps que vous le désirerez.

« À condition que je me retire du jeu.

« C'est cela, oui, acquiesça Olos.

« Il y a des précédents, renchérit Hamin.

« L'île tout entière, dites-vous ? »

Gurgeh tourna la tête en tous sens, contemplant avec ostentation le jardin suspendu sous son éclairage tamisé. Une troupe de danseurs fit son apparition ; hommes, femmes et apicaux lestes et court vêtus se mirent à gravir les marches montant vers une estrade dressée derrière les musiciens.

« Et tout ce qu'elle contient, répondit Olos. La maison, les domestiques, les danseurs ; tout et tout le monde. »

Gurgeh hocha la tête sans répondre. Hamin ralluma sa pipe.

« Même l'orchestre, ajouta-t-il en toussant. (Il fit signe aux musiciens.) Que pensez-vous de leurs instruments, monsieur Gurgeh ? Ne rendent-ils pas un son mélodieux ?

« Très agréable. »

Gurgeh but une gorgée en regardant les danseurs prendre position sur scène.

« Certes, mais il y a encore quelque chose que vous ignorez, intervint Hamin. Sachez que nous prenons grand plaisir à connaître le prix de cette musique. Vous voyez cet instrument à cordes, celui de gauche, à huit cordes ? (Gurgeh hocha la tête en signe d'assentiment et Hamin poursuivit :) Je peux vous affirmer que chacune de ces cordes d'acier a étranglé un homme. Et cette flûte, au fond, entre les mains de ce mâle ?

« Celle qui a la forme d'un os ?

« Un fémur de femelle, prélevé sans anesthésie, répondit Hamin en riant.

« Naturellement, commenta Gurgeh avant de prendre quelques fruits secs dans une coupelle posée sur la table. Ces flûtes se présentent-elles toujours par deux, ou bien y a-t-il beaucoup d'unijambistes parmi les dames critiques musicales ?

« Vous voyez ? dit-il à Olos en souriant. Vous voyez bien qu'il apprécie ! (Le vieil apical fit un geste vague en direction de l'orchestre, derrière lequel les danseurs étaient à présent en place et prêts à entamer la représentation.) Les percussions sont en peau humaine ; vous comprendrez pourquoi elles se présentent en groupes qu'on appelle des « familles ». Cet instrument de percussion horizontal est fait de phalanges, et...

Bref, il y en a d'autres, et vous saisissez maintenant pourquoi cette musique rend un son si... *précieux* aux oreilles de ceux d'entre nous qui savent à partir de quoi elle est faite ?

« Certes, certes », répondit Gurgeh.

Les danseurs commencèrent leur ballet. Souples, bien entraînés, ils faisaient presque immédiatement impression. Certains d'entre eux devaient porter des unités anti-G, car ils flottaient dans les airs comme d'énormes oiseaux lents diaphanes.

« Parfait, opina Hamin. Voyez-vous, Gurgeh, au sein de l'Empire on est soit d'un côté, soit de l'autre. Soit l'on est joueur, soit l'on est... joué. »

Hamin sourit de ce qui était un jeu de mots en eächic, ainsi d'ailleurs qu'en marain – dans une certaine mesure.

Gurgeh observa quelques instants les danseurs. Puis, sans les quitter des yeux, il prit la parole.

« Je jouerai, recteur ; j'irai à Echronédal, ajouta-t-il en cognant sa bague en rythme contre le bord de son verre.

« Eh bien, soupira Hamin, je dois vous dire, Jernau Gurgeh, que nous sommes très inquiets. (Il tira à nouveau sur sa pipe, puis en scruta le fourneau incandescent.) Inquiets de l'effet que cela aurait sur le moral de notre peuple. Il y a en lui tant de gens simples ! Notre devoir est parfois de les protéger des dures réalités de l'existence. Et la plus dure de toutes reste la prise de conscience que l'espèce à laquelle on appartient est en majorité composée de gens crédules, cruels et insensés. Ils ne comprendraient pas qu'un étranger, un être venu d'ailleurs, puisse débarquer ici et réussir si bien au jeu sacré. Nous autres qui vivons à la cour ou enseignons dans les collèges n'y sommes pas aussi sensibles, mais nous devons constamment garder à l'esprit ces gens ordinaires, ces gens très comme il faut... J'irais même jusqu'à dire ces *innocents*, monsieur Gurgeh ; et les extrémités auxquelles nous nous voyons réduits dans ce domaine, les actes dont nous devons parfois prendre la responsabilité, ne nous enchantent pas toujours. Mais nous savons où est notre devoir, et nous nous en acquitterons ; pour eux et pour notre Empereur. (De nouveau Hamin se pencha en avant.) Nous n'avons pas l'intention de vous tuer, monsieur

Gurgeh, même si je sais qu'il existe à la cour des factions qui ne souhaitent pas autre chose, et même si l'on trouve – dit-on – au sein des services de sécurité des gens tout à fait susceptibles de s'en charger. Non, rien d'aussi grossier. Néanmoins... »

Le vieil apical tira à petits coups sur sa pipe en émettant un léger bruit de succion. Gurgeh attendit. Hamin pointa de nouveau sur lui l'extrémité du fin tuyau.

« Je dois vous avertir, Gurgeh, que, quels que soient vos résultats dans la première manche d'Echronédal, on annoncera que vous renoncez. Nous avons le contrôle absolu des services de presse et des moyens de communication sur la Planète du Feu, et pour la presse et le public vous serez officiellement éliminé à l'issue de la première partie. Nous prendrons toutes les mesures nécessaires pour prouver la véracité de cette déclaration. Libre à vous de révéler que je vous ai tenu ce discours, et d'affirmer tout ce que vous voudrez après coup ; vous ne ferez que vous couvrir de ridicule, et ce que je vous prédis aujourd'hui se réalisera quoi que vous tentiez. »

Puis ce fut le tour d'Olos.

« Vous voyez donc, Gurgeh, que vous irez peut-être à Echronédal. Seulement, ce serait aller à la défaite. Une défaite absolument certaine. Allez-y en tant que touriste de luxe, si vous voulez, ou bien restez ici et profitez de notre offre ; mais ce n'est plus la peine de jouer.

« Hmm... », fit Gurgeh.

Les danseurs perdaient progressivement leurs vêtements : ils se dénudaient les uns les autres. Tout en dansant, quelques-uns s'efforçaient de se caresser et de s'effleurer mutuellement avec des gestes exagérément évocateurs. Gurgeh hocha la tête.

« Je vais y réfléchir, dit-il. (Il sourit aux deux apicaux.) Quoi qu'il en soit, je tiens absolument à voir cette fameuse Planète du Feu. (Il prit une gorgée de liquide dans son verre bien frais et regarda se préciser la chorégraphie érotique qui prenait place derrière les musiciens.) Mais à part ça... Je ne me casserai pas trop la tête. »

Hamin examinait sa pipe. Olos avait l'air pénétré de sérieux. Gurgeh ouvrit les mains en un geste d'impuissance résignée.

« Que puis-je dire de plus ?

« Seriez-vous disposé à... à collaborer ? » s'enquit Olos.

Gurgeh lui jeta un regard inquisiteur. Olos tendit lentement le bras et tapota le bord du verre de Gurgeh.

« Quelque chose qui... sonne vrai », ajouta-t-il d'une voix douce.

Gurgeh vit les deux apicaux échanger un regard, et attendit qu'ils dévoilent leur jeu.

« Des preuves matérielles, déclara enfin Hamin en s'adressant à sa pipe. Un film vous montrant en train de regarder d'un air inquiet vos pièces en mauvaise posture sur le tablier. Peut-être même une interview. Naturellement, nous pouvons nous passer de votre collaboration pour cela, mais avec votre aide, ce serait plus facile, moins risqué pour toutes les personnes concernées. »

Le vieil apical suçota sa pipe. Olos buvait en contemplant les cabrioles romantiques du corps de ballet. Gurgeh prit un air étonné.

« Vous voulez dire... mentir ? Participer à l'élaboration de votre réalité truquée ?

« Notre réalité *authentique*, Gurgeh, rectifia tranquillement Olos. La version officielle, celle que viendront corroborer les documents adéquats... Celle que tout le monde croira. »

Gurgeh sourit de toutes ses dents.

« Bien sûr. Je serais enchanté de vous être utile. Je me ferai un véritable défi de fournir l'interview parfaitement ignoble qui sera communiquée au peuple. J'irai même jusqu'à vous aider à concevoir des positions de jeu tellement désastreuses que même moi je ne pourrais pas m'en dépêtrer. (Il leva son verre devant eux.) Après tout, c'est le jeu qui compte, n'est-ce pas ? »

Hamin renifla et haussa les épaules. Puis il se remit à sucer sa pipe ; à travers un voile de fumée, il déclara :

« Nul véritable joueur-de-jeu ne saurait mieux dire. (Il donna de petites tapes sur l'épaule de Gurgeh.) Monsieur Gurgeh, même si vous choisissez de ne pas profiter des possibilités que renferme ma maison, j'espère que vous resterez quelque temps avec nous. Je serais heureux de bavarder avec vous. Resterez-vous ?

« Pourquoi pas ? » répondit Gurgeh.

Hamin et lui levèrent leurs verres pour se saluer mutuellement ; Olos se renfonça dans son siège en riant en silence. Tous trois se retournèrent d'un même mouvement pour regarder les danseurs, qui formaient maintenant un entrelacement amoureux complexe, un puzzle de chair qui continuait à se mouvoir en rythme, nota Gurgeh avec admiration.

Il passa les quinze jours suivants chez Hamin à s'entretenir – en se tenant sur ses gardes – avec le vieux recteur. Au moment de partir, il avait l'impression qu'ils ne se connaissaient pas encore tout à fait, mais qu'ils en savaient tout de même un peu plus sur leurs civilisations respectives.

Hamin avait manifestement beaucoup de mal à croire que la Culture réussissait réellement à se passer d'argent.

« Mais si je désirais *vraiment* quelque chose de déraisonnable, comment devrais-je m'y prendre ?

« Quoi, par exemple ?

« Eh bien... mettons, ma propre planète, répondit Hamin avec un rire sifflant.

« Comment voulez-vous posséder une planète ? fit Gurgeh en secouant la tête.

« Supposons que ce soit *cela* que je veuille.

« Eh bien, à condition d'en trouver une inoccupée où vous pourriez vous poser sans que cela dérange personne... cela marcherait peut-être. Mais comment feriez-vous pour empêcher d'autres gens de venir s'y poser aussi ?

« Je ne pourrais pas acquérir une flotte de guerre ?

« Tous nos vaisseaux sont de type conscient. Vous pourriez toujours *essayer* de leur donner des ordres... mais je crois que vous n'iriez pas très loin.

« Vos vaisseaux se croient intelligents et conscients ! gloussa Hamin.

« C'est aussi une erreur assez communément répandue parmi certains de nos compatriotes humains. »

Hamin trouvait les mœurs sexuelles de la Culture encore plus fascinantes. Il se montra à la fois ravi et scandalisé qu'on y considère l'homosexualité, l'inceste, la transsexualité,

l'hermaphrodisme et l'altération des caractères sexuels comme de simples pratiques courantes, qu'on s'y livre comme on part en croisière ou comme on change de coiffure.

D'après lui, cet état de fait devait enlever tout son sel à la chose. La Culture n'interdisait-elle donc *rien* ?

Gurgeh essaya bien de lui expliquer qu'il n'existait pas de lois écrites, mais pas de délits non plus. On assistait de temps en temps à un « crime passionnel », (selon la formulation de Hamin), mais il ne se passait pas grand-chose d'autre d'illégal. Et puis, dans un monde où chacun possédait un terminal, il était difficile de s'en tirer comme ça. Mais les mobiles aussi s'étaient faits très rares.

« Mais si un individu en tue un autre ? »

Gurgeh haussa les épaules.

« Dans ce cas, il se fait drone-assigner.

« Ah ! On y vient. Et le drone en question, que fait-il ?

« Il le suit partout et s'assure qu'il ne recommence pas.

« Et c'est tout ?

« Que voulez-vous de plus ? Socialement, c'est la mort, Hamin. Vous n'êtes presque plus jamais invité dans les soirées.

« Ah... Mais on ne peut donc pas s'infiltrer ou rentrer de force dans les soirées, dans votre Culture ?

« Si, concéda Gurgeh, mais alors personne ne vous adresserait la parole. »

Quant aux révélations de Hamin sur l'Empire, elles ne lui firent qu'apprécier davantage ce que lui en avait dit Shohobohaum Za : que c'était un joyau, même si les arêtes en étaient coupantes, vicieuses et sans discrimination aucune. Il n'était pas si difficile de comprendre le jugement déformé que portaient les Azadiens sur ce qu'ils appelaient « la nature humaine » – ils employaient cette expression chaque fois qu'ils devaient justifier un phénomène inhumain et contre nature – ; il suffisait de voir le monstre qui les cernait et les subsumait, ce monstre autoproduit qu'était l'Empire d'Azad et qui faisait preuve d'un instinct (Gurgeh ne voyait pas d'autre terme) de conservation à ce point farouche.

L'Empire *voulait* survivre ; c'était une espèce d'animal, un organisme massif et puissant qui ne laissait survivre à l'intérieur

de lui que certaines cellules, certains virus, et éliminait tout le reste sans autre forme de procès, automatiquement et sans même y penser. Hamin lui-même employa cette analogie lorsqu'il voulut comparer les révolutionnaires au cancer. Gurgeh essaya de lui faire comprendre que les cellules individuelles, c'étaient des cellules individuelles, mais qu'un ensemble conscient composé de milliards et de milliards d'entre elles – ou un dispositif conscient fait de séries de pico-circuits, d'ailleurs –, c'était tout à fait autre chose... Mais Hamin refusa de l'entendre. C'était Gurgeh, et non lui, qui ne voulait pas comprendre.

Le reste du temps, Gurgeh se promena dans la forêt ou alla se baigner dans la mer tiède et indolente. Le rythme lent qui régissait la vie chez Hamin s'articulait autour des repas, et Gurgeh apprit à s'habiller correctement pour ces occasions, à manger ce qu'on lui proposait, à bavarder avec les hôtes – anciens ou nouveaux, en fonction des allées et venues –, à s'accorder ensuite un moment de détente pendant lequel il se sentait tout ballonné et un peu dans les nuages, à parler encore et toujours avec les uns et les autres, à regarder les distractions organisées qui se présentaient le plus souvent sous la forme de ballets érotiques, ainsi que le spectacle grotesque du mouvement perpétuel des alliances sexuelles entre invités, danseurs, serviteurs et domestiques. Gurgeh reçut nombre de propositions, mais ne se laissa jamais tenter. Il trouvait les Azadiennes de plus en plus attirantes, et pas seulement sur le plan physique... Mais il mettait à contribution ses glandes génomanipulées pour obtenir un effet négatif, voire inverse, afin de rester charnellement sobre au milieu de l'orgie subtilement affichée qui se déroulait autour de lui.

Ces quelques jours furent plutôt agréables. Aucun élanement de la part des bagues, et personne ne fit mine de lui tirer dessus. Flère-Imsaho et lui regagnèrent sans encombre le module posé sur le toit du Grand Hôtel deux jours avant la date prévue pour l'appareillage de la Flotte Impériale en direction d'Echronédal. Gurgeh et le drone auraient préféré prendre le module, parfaitement capable de faire la traversée, mais Contact le leur avait interdit – l'Amirauté ne devait pas savoir

qu'un véhicule guère plus volumineux qu'un canot de sauvetage pouvait devancer ses cuirassés : cela aurait certainement des effets déplorables – et l'Empire avait interdit que la machine de l'étranger prenne place dans un navire impérial. Gurgeh devrait donc faire le voyage avec la Flotte, comme les autres.

« Et vous vous plaignez ! déclara Flère-Imsaho avec amertume. Ils auront constamment un œil sur nous : pendant la traversée et une fois que nous serons au château. Ce qui veut dire que je vais devoir conserver nuit et jour ce déguisement ridicule jusqu'à ce que les jeux soient finis. Pourquoi n'avez-vous donc pas perdu à la première manche, comme vous étiez censé le faire ? On aurait pu leur dire où ils pouvaient se l'insérer, leur Planète du Feu, et à l'heure qu'il est on serait sur le chemin du retour à bord d'un VSG.

« Oh, la ferme, machine. »

Ainsi qu'ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir, ils auraient très bien pu se passer de revenir au module ; il ne leur restait rien à y prendre, rien à y emballer. Gurgeh resta debout au milieu du petit salon à tripoter le bracelet-Orbitale passé à son poignet, et se rendit brusquement compte que l'impatience avec laquelle il attendait les jeux d'Echronédal était sans commune mesure avec celle qu'il avait éprouvée en prévision des autres manches. Il ne se sentirait plus sous pression ; il n'aurait plus à affronter l'opprobre de la presse et de l'affreux grand public de l'Empire ; il pourrait coopérer en élaborant pour eux un ensemble suffisamment convaincant d'informations erronées, et la probabilité pour qu'il ait à faire face à de nouveaux paris à option physique s'en trouvait pratiquement réduite à zéro. Il allait s'amuser...

Flère-Imsaho se réjouissait de le voir surmonter ainsi le choc qu'il avait reçu en passant derrière la façade que l'Empire présentait à ses hôtes ; l'homme était apparemment redevenu lui-même et semblait détendu par son séjour chez Hamin. Toutefois, la machine notait un léger changement, une impression qu'il n'arrivait pas encore très bien à définir, mais dont l'existence ne faisait pas de doute.

Ils ne revirent pas Shohobohaum Za. Ce dernier était parti en tournée dans le « haut pays », quelles que soient les contrées

que recouvre cette appellation. Il leur fit parvenir ses respects, suivis d'un message en marain disant que si Gurgeh pouvait mettre la main sur un peu de grif bien frais...

Avant le départ, Gurgeh demanda au module ce qu'il était advenu de la jeune fille dont il avait fait la connaissance au grand bal quelques mois plus tôt. Il ne se rappelait toujours pas son nom, mais si le module pouvait lui fournir la liste des femmes ayant dépassé la première manche, il était certain de le reconnaître... Le module s'empêtra dans la recherche, mais Flère-Imsaho leur dit à tous les deux de laisser tomber.

Aucune femme n'avait atteint la deuxième manche.

Péquil les accompagna jusqu'au spatioport réservé aux navettes. Son bras était complètement rétabli. Gurgeh et Flère-Imsaho dirent au revoir au module, lequel fila dans le ciel vers son point de rencontre avec le lointain *Facteur limite*. Puis ils saluèrent Péquil – qui prit la main de Gurgeh dans les siennes –, et l'homme et le drone embarquèrent dans la navette.

Gurgeh regarda Groasnachek diminuer sous leurs yeux. Puis la ville s'inclina brusquement sur le côté, et il fut rejeté dans son siège ; le panorama tout entier se mit à se balancer et à trépider tandis que la navette s'enfonçait à toute allure dans le ciel brumeux.

Petit à petit, tous les motifs, toutes les formes se dessinèrent au sol, momentanément révélés avant que la distance sans cesse accrue, les fumées de la ville proprement dite, la poussière, la crasse, et l'angle subitement modifié de leur ascension ne dissimulent l'ensemble pour de bon.

Malgré le méli-mélo général, la surface prit temporairement des allures paisibles et ordonnées dans ses différentes parties. La distance escamotait ses enchevêtrements et dislocations, et à partir d'une certaine altitude, celle où rien ne s'attarde jamais très longtemps et où dans l'ensemble toute chose ne fait que passer, la planète ressemblait en tout point à un organisme dépourvu de cervelle, un organisme gigantesque et qui ne cessait de s'étendre.

Troisième partie
MACHINA EX MACHINA

Jusqu'ici, ça ne va pas trop mal. La chance a de nouveau abandonné notre joueur-de-jeux. Toutefois, vous aurez sans doute remarqué qu'il n'est plus le même homme. Ah, ces humains !

Mais, quoi qu'il en soit, je resterai cohérent. Je ne vous ai pas encore dit qui je suis, et d'ailleurs je ne vais pas non plus vous le dire maintenant. Peut-être plus tard.

Peut-être.

Et de toute façon, l'identité a-t-elle une quelconque importance ? Personnellement, j'en doute. On est ce qu'on fait, et non ce qu'on pense. Seules comptent les interactions (cela n'empêche pas le libre arbitre, non incompatible avec la thèse qui veut que nous soyons définis par nos actes). Et d'abord, qu'est-ce que le libre arbitre ? Le hasard. Le facteur aléatoire. Si l'on admet qu'en dernière analyse l'individu n'est pas prévisible, alors le libre arbitre ne saurait être autre chose. Les gens qui ne saisissent pas ça m'énervent à un point !

Même un humain devrait pouvoir comprendre que c'est une évidence.

C'est le résultat qui compte, et non les moyens mis en œuvre pour l'obtenir (sauf, naturellement, si l'on considère le processus d'achèvement comme une série de résultats en soi). Quelle importance qu'un esprit soit constitué de grosses cellules animales spongieuses fonctionnant à la vitesse du son (dans l'air !), ou de nanomousse étincelante à réflecteurs et structures de cohérence holographiques, le tout agissant à la vitesse de la lumière ? (Je ne parlerai même pas du cerveau des Mentaux.) L'un comme l'autre, ce sont des machines, des organismes qui s'acquittent de la même tâche.

Tout cela n'est que matière commutant l'énergie sous une forme ou une autre.

Commutations. Mémoire. Cet élément aléatoire qui est le hasard et qu'on appelle choix : tous des communs dénominateurs.

Je le répète : « on » est ce que l'« on » fait. En psychologie, mon credo à moi c'est la dynamique du comportement – tendance « troubles du comportement ».

Et Gurgeh, dans tout ça ? Eh bien, disons que ses commutateurs fonctionnent bizarrement. Il pense autrement, il agit de manière insolite. Il est devenu quelqu'un d'autre. Il a vu ce que la ville, ce gigantesque hachoir à viande, pouvait produire de pire, il l'a très mal pris, et il s'est vengé.

Et le revoilà dans l'espace, la tête farcie de règles du jeu d'Azad ; son cerveau continue de s'adapter aux structures virevoltantes, commutatives, de cet ensemble de principes et de promesses pétri de charme et de sauvagerie. Et on l'emmène à travers l'espace vers le sanctuaire symbolisant le mieux l'Empire dans ce qu'il a de plus minable : Echronédal, où se dresse la vague de flamme ; la Planète du Feu.

Mais notre héros l'emportera-t-il ? Est-il *possible* qu'il l'emporte ? Et que représenterait sa victoire, d'ailleurs ?

Cet homme a-t-il encore beaucoup à apprendre ? Et que va-t-il faire de ce savoir ? Ou plutôt, qu'est-ce que ce savoir va faire de lui ?

Nous verrons bien. Tout se dénouera en temps voulu.

On reprend à partir de là, maestro...

Echcronédal était à vingt années-lumière d'Eä. Arrivée à mi-chemin, la Flotte Impériale quitta la zone de poussière qui s'étendait entre le système solaire d'Eä et la direction générale de la galaxie principale ; un vaste bras en spirale envahissait donc la moitié du ciel, comme un million de pierres précieuses emportées par un maelström.

Gurgeh était impatient de débarquer sur la Planète du Feu. Le voyage lui paraissait interminable, et le vaisseau de ligne qu'il avait dû emprunter insupportablement exigü. Il passait le plus clair de son temps dans sa cabine. Les bureaucrates, les officiers de l'Empire et autres joueurs-de-jeux lui témoignaient une aversion manifeste, et, mis à part deux ou trois expéditions

en navette jusqu'au cuirassé l'*Invincible* – le vaisseau amiral de la Flotte –, pour se rendre à une réception, il ne s'était guère montré en public.

La traversée s'effectua sans incident, et au bout de douze jours ils arrivèrent en vue d'Echronédal ; la planète, qui tournait autour d'une naine jaune au sein d'un système plutôt banal, était habitable par les humains, et ne comportait qu'une seule particularité.

Il n'était pas rare de rencontrer des renflements équatoriaux nettement marqués sur les planètes ayant autrefois été animées d'un mouvement de rotation rapide ; celui d'Echronédal était relativement discret, encore que suffisamment élevé pour constituer un ruban continental ininterrompu de terres émergées courant en gros entre les tropiques, le reste du globe étant enfoui sous deux vastes océans calottés de glace aux pôles. L'exception à la règle, aussi bien aux yeux de l'Empire qu'à ceux de la Culture, fut la découverte d'une vague de feu circulant continuellement autour de la planète sur le ruban-continent.

Le feu, qui mettait environ une demi-année standard pour accomplir son tour du monde, déferlait par-dessus les terres ; ses flancs frôlaient le rivage des deux océans, son front avançait presque en ligne droite, et ses flammes consumaient la végétation née des cendres du précédent passage. La totalité de l'écosystème terrestre de la planète avait évolué autour de ce perpétuel sinistre ; certaines plantes ne pouvaient pousser que sous les scories encore chaudes ; le développement de leurs graines était brusquement déclenché par la vague de chaleur. D'autres fleurissaient juste avant l'arrivée du feu, subissaient une croissance accélérée jusqu'à ce que les flammes les trouvent, et se servaient alors des courants ascendants que celles-ci engendraient pour expédier leur semence jusque dans la haute atmosphère, d'où elles retombaient là où elles pouvaient, pour s'enfouir dans la cendre. Quant à la faune terrestre d'Echronédal, elle se répartissait en trois catégories : il y avait les animaux qui se déplaçaient constamment en suivant l'amble régulier de la flamme, ceux qui évoluaient à l'intérieur des frontières circulaires de ses océans, et les différentes espèces qui s'enfouissaient dans le sol, se terraient dans les

grottes ou survivaient grâce à toute une variété de mécanismes dans les lacs et les rivières.

Des oiseaux en faisaient le tour, tel un courant ininterrompu de plumes.

Le brasier restait dans les limites d'un gros feu de brousse pendant onze révolutions. Puis, à la douzième, il changeait.

Le bourgeon-de-cendre était une plante longue et filiforme qui poussait rapidement une fois que ses graines avaient germé ; sa base se renforçait, et durant les deux cents jours qui lui restaient avant que les flammes ne fassent de nouveau leur apparition, elle atteignait dix mètres de hauteur au moins. Au retour du feu, le bourgeon-de-cendre ne brûlait pas ; ses feuilles abondantes se refermaient sur sa cime, et sa croissance se poursuivait sous la cendre. Après onze de ces Grands Mois, onze baptêmes du feu, les bourgeons-de-cendre étaient devenus de grands arbres d'au minimum soixante-dix mètres de haut. Leurs propres processus chimiques provoquaient alors l'apparition de la Saison de l'Oxygène, puis de l'Incandescence.

Pendant la durée de ce cycle soudain, le feu n'avancait plus à l'amble : il se ruait en avant. Disparu, le feu de brousse étendu mais modéré, voire un peu maigre ; désormais, c'était un véritable enfer. Sous sa puissante chaleur, les lacs se volatilisaient, les rivières s'asséchaient, la roche s'effritait ; les animaux qui avaient trouvé leur moyen propre d'éviter les flammes des Grands Mois ou de vivre à leur rythme devaient adopter une autre méthode de survie : courir assez vite pour prendre une avance suffisante sur l'Incandescence, et donc la laisser en permanence derrière eux, partir vers le large ou gagner à la nage les rares îles, pour la plupart minuscules, qui émergeaient non loin de la côte, ou bien hiberner au cœur de vastes réseaux de grottes ou tout au fond des lacs, des rivières encaissées et des fjords. Les plantes aussi passaient alors à d'autres mécanismes de survie : elles s'enracinaient plus profondément, munissaient leurs graines de cosse plus épaisses ou équipaient leurs thermostèmes en vue d'un voyage plus long à plus haute altitude, et en fonction du terrain recuit que celles-ci rencontreraient à l'arrivée.

Alors, la planète dont l'atmosphère étouffait sous la fumée, la cendre et la suie tanguait au bord de la catastrophe pendant tout un Grand Mois ; des nuages de fumée masquaient le soleil, et la température baissait progressivement. Puis, lentement, tandis que l'incendie à présent mineur poursuivait son chemin, l'atmosphère se dégageait, les animaux recommençaient à se reproduire, les plantes reprenaient leur croissance, et les petits bourgeons-de-cendre perçaient la cendre provenant de leurs propres racines carbonisées.

Les châteaux que l'Empire s'était construits sur Echronédal étaient suréquipés en systèmes de lutte contre l'incendie et conçus pour résister à toutes les vagues d'insupportable chaleur, tous les vents hurlants que savait produire l'extravagante écologie de cette planète ; et c'était dans la plus imposante de ces forteresses, Klaff, que depuis trois cents années standard se tenait la finale du jeu d'Azad ; celle-ci était programmée pour coïncider, dans la mesure du possible, avec l'Incandescence.

La Flotte Impériale arriva au-dessus d'Echronédal en pleine Saison de l'Oxygène. Le vaisseau amiral demeura non loin de la planète, tandis que son escorte de cuirassés se dispersait aux confins du système. Les navires de ligne restèrent jusqu'à ce que l'escadron de navettes de l'*Invincible* ait acheminé à la surface tous les joueurs-de-jeux, les officiels de la cour, les invités et les observateurs, puis partirent pour un système voisin. Les navettes plongèrent dans l'atmosphère limpide d'Echronédal pour venir se poser au château de Klaff.

La forteresse se dressait sur un éperon rocheux, situé au pied d'une chaîne de monts peu élevés aux formes arrondies, qui donnait sur une vaste plaine. En temps normal, on y avait vue sur une interminable steppe ponctuée de fines tiges de bourgeons-de-cendre à divers stades de leur développement ; mais on était à l'époque où ceux-ci se couvraient de branches et de fleurs : leur voûte de feuillages ondoyants palpitait au-dessus de la plaine comme un ciel couvert jaunâtre et enraciné au sol, et les troncs les plus hauts dépassaient le mur d'enceinte du château.

Lorsque l'Incandescence arriverait, elle déferlerait sur la forteresse comme une vague furieuse ; la seule chose qui sauvât

le château de l'incinération était un viaduc de deux kilomètres allant d'un réservoir situé dans les collines à la citadelle de Klaff, où une série de citernes géantes reliées à un système complexe de dispositifs anti-incendie faisaient en sorte que la forteresse, alors hermétiquement close, soit inondée lors du passage du feu. Pour le cas où le système d'arrosage tomberait en panne, on avait creusé sous le château, dans la roche, de profonds abris où pourraient se regrouper les habitants en attendant que la vague de flammes soit passée. Jusqu'à présent, les eaux n'avaient jamais manqué de sauver la forteresse, laquelle demeurerait chaque fois une oasis d'un jaune calciné au beau milieu d'un désert de feu.

Traditionnellement, l'Empereur était censé se trouver là au moment de l'incendie – quel que soit le vainqueur de la finale ; une fois les flammes éteintes, il émergeait de la citadelle et s'élevait dans la noirceur des volutes de fumée jusqu'aux ténèbres de l'espace, et de là jusqu'à son Empire. La synchronisation n'avait pas toujours été parfaite ; au cours des siècles passés, l'Empereur et sa cour avaient parfois dû attendre la fin de l'incendie dans un autre château, et en un certain nombre d'occasions ils étaient tout simplement arrivés trop tard. Néanmoins, cette fois-ci l'Empire avait calculé juste : selon toute probabilité, l'Incandescence – qui ne devait s'amorcer qu'à deux cents kilomètres du château, en direction du feu, là où les bourgeons-de-cendre perdaient brusquement leur taille et leur forme habituelle pour devenir les arbres gigantesques qui encerclaient Klaff – arriverait en gros au moment prévu, et fournirait ainsi au couronnement un décor à sa mesure.

Dès qu'ils eurent atterri, Gurgeh se sentit mal à l'aise. Eä était juste en deçà de ce que la Culture considérait – assez arbitrairement d'ailleurs – comme étant la masse planétaire standard, et possédait donc une gravité plus ou moins équivalente à la force produite par la rotation de Chiark Orbitale, ou à celle que créaient dans leurs champs anti-G le *Facteur limite* ou le *Jeune voyou*. Mais Echronédal, elle, faisait une fois et demie la masse d'Eä, et Gurgeh se sentait bien lourd.

Le château était depuis longtemps équipé d'ascenseurs à accélération progressive, et de manière générale seuls les

serviteurs mâles empruntaient les escaliers ; mais les premiers jours (lesquels étaient d'ailleurs assez courts sur cette planète), le simple fait de marcher sur le plat procurait une sensation d'inconfort.

Les appartements de Gurgeh donnaient sur l'une des cours intérieures du château. Il s'y installa en compagnie de Flère-Imsaho – qui n'avait pas l'air le moins du monde incommodé par l'excès de gravité – et du serviteur mâle auquel avait droit tout finaliste. Gurgeh avait bien mis en doute la nécessité de se voir affecter un domestique (« Naturellement, avait commenté le drone, puisque vous en avez déjà un ! »), mais on lui avait expliqué que c'était une tradition, ainsi qu'un grand honneur pour le mâle en question. Il avait donc fini par accepter.

Le soir de leur arrivée, on donna une fête un peu désordonnée. Fatigués par leur long voyage et éprouvés par la gravité, les gens restèrent assis et discutèrent entre eux ; la conversation tourna principalement autour de l'enflure des chevilles. Gurgeh y fit une apparition, juste histoire de se montrer, il n'avait pas revu Nicosar depuis le grand bal célébrant le début des jeux : celui-ci n'avait pas daigné honorer de son impériale présence les réceptions données à bord de l'*Invincible*.

« Et cette fois, ne vous trompez pas », lui dit Flère-Imsaho comme ils entraient dans la grande salle du château.

L'Empereur avait pris place sur son trône, et saluait les invités au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Gurgeh allait s'agenouiller comme les autres, mais Nicosar le vit, agita un index bagué et indiqua son propre genou.

« Mais voilà notre ami « Un-Genou » ! Vous n'avez pas oublié ? »

Gurgeh mit un genou en terre en inclinant la tête. Nicosar eut un rire sans force. Assis à la droite de l'Empereur, Hamin sourit.

Gurgeh alla s'asseoir, seul, dans un fauteuil poussé contre un mur près d'une armure ancienne. Ses yeux firent le tour de la pièce, sans aucun enthousiasme, et finirent par se poser sur un apical qui, debout dans un coin de la salle, s'entretenait avec un groupe d'apicaux en uniforme perchés sur de hauts tabourets

tout autour de lui. Il fronça les sourcils. L'apical n'attirait pas seulement l'attention parce qu'il était le seul à se tenir debout, mais aussi parce qu'il paraissait enchâssé dans un squelette vert-de-gris porté par-dessus son uniforme de la Marine.

« Qui est-ce ? demanda Gurgeh à Flère-Imsaho qui, maussade, bourdonnait et crépitait entre son fauteuil et le mur où s'adossait l'armure.

« Qui ça ?

« L'apical à... l'exosquelette ? C'est comme ça qu'on dit ? Celui-là, là.

« Ça, c'est le maréchal Yomonul. Aux derniers jeux, il a parié, avec la bénédiction de l'Empereur, que s'il perdait il passerait toute une Grande Année en prison. Et il a perdu ; il espérait que l'Empereur refuserait de se passer pendant six ans des services d'un de ses meilleurs officiers, et userait donc à son égard de son droit de veto – licite lorsqu'il ne s'agit pas d'un pari corporel. Nicosar s'est bel et bien servi de son droit de veto, mais seulement pour ordonner qu'on l'enferme dans cet appareil plutôt que dans une cellule.

« Cette geôle portative est proto-consciente ; elle possède divers palpeurs indépendants et certaines caractéristiques traditionnellement attachées aux exosquelettes : micropile, bras et jambes à mouvements amplifiés... Elle a pour mission de laisser Yomonul accomplir son devoir de soldat, mais de lui imposer dans les autres domaines une discipline carcérale. Elle ne l'autorise à absorber que les mets les plus simples, lui interdit l'alcool, l'oblige à observer un régime d'exercice physique très strict, l'empêche de prendre part à toute manifestation mondaine – sa présence ici ce soir est certainement due à une dispense spéciale de l'Empereur –, et ne lui permet pas de copuler. En outre, il est contraint d'écouter les sermons d'un chapelain, qui vient lui rendre une visite de deux heures tous les dix jours.

« Le pauvre ! Je vois qu'il est également obligé de rester debout.

« Ma foi, je suppose qu'on ne doit pas essayer de se montrer plus malin que l'Empereur, répondit Flère-Imsaho. Quoi qu'il en soit, il aura bientôt fait son temps.

« Pas de remise de peine pour bonne conduite ?

« Le Service Impérial des Affaires Pénales ne pratique pas le rabais. En revanche, quand on se conduit mal, ils rallongent la sentence. »

Gurgeh secoua la tête en regardant, à l'autre bout de la salle, le prisonnier dans sa geôle individuelle.

« Impitoyable, hein, ce vieil Empire ?

« Ça, on peut le dire... Mais qu'il essaie de jouer des tours à la Culture et il apprendra ce qu'impitoyable veut dire. »

Gurgeh tourna la tête et posa sur la machine un regard surpris. Elle ronflait en flottant sur place dans sa grosse coque gris-brun qui paraissait encore plus dure et encore plus sinistre par rapport à l'éclat terne de l'armure vide.

« Mais dites-moi, je vous trouve d'humeur bien belliqueuse, ce soir !

« Et alors ? Vous feriez bien d'en faire autant.

« Vous voulez parler des jeux ? Je suis prêt.

« Vous allez vraiment prendre part à cet acte de propagande ?

« Quel acte de propagande ?

« Vous le savez très bien. Celui qui consiste à aider le Bureau à justifier artificiellement votre propre défaite. À faire semblant d'avoir perdu. À donner des interviews et à mentir.

« Mais oui. Pourquoi pas ? Cela me permet de jouer. Sinon, ils emploieraient peut-être d'autres moyens pour m'en empêcher.

« Vous voulez dire qu'ils vous tueraient ?

« Ou plutôt qu'ils me disqualifieraient, répondit Gurgeh en haussant les épaules.

« À votre avis, ça vaut le coup ? Rien que pour pouvoir jouer ?

« Non, mentit Gurgeh, mais je peux bien dire quelques mensonges ; ce n'est pas le bout du monde.

« Hmm », fit la machine.

Gurgeh attendit la suite, mais rien ne vint. Ils s'en allèrent quelques instants plus tard. Une fois debout, Gurgeh se dirigea tout droit vers la porte ; il fallut que le drone lui rappelle qu'il devait se retourner vers Nicosar et faire une génuflexion.

La première partie à laquelle il participa sur Echronédal, celle qu'il était officiellement censé perdre de toute façon, était naturellement un jeu à dix. Cette fois-ci, il n'y eut pas le moindre signe de coalition contre lui ; au contraire, quatre joueurs vinrent le trouver afin de former avec lui un front uni contre les cinq autres. C'était ainsi que se jouaient traditionnellement les jeux à dix, mais Gurgeh n'en avait pas encore fait l'expérience, sauf en tant que victime des alliances des autres.

Il se retrouva donc en train de discuter stratégie avec deux amiraux de la Flotte, un général et un ministre de l'Empire dans une pièce garantie inviolable – tant sur le plan optique que sur le plan électronique – par le Bureau des Jeux, et située dans une aile du château. Ils débattirent pendant trois jours de la tactique à adopter, puis jurèrent devant Dieu – Gurgeh donna sa parole comme les autres – qu'ils respecteraient cette entente jusqu'à ce que les cinq autres aient perdu, ou qu'ils aient eux-mêmes été contraints de s'incliner.

À l'issue des parties mineures, les deux camps étaient à peu près à égalité. Gurgeh découvrait que la stratégie de groupe comportait des avantages et des inconvénients. Il faisait de son mieux pour s'adapter et jouer en conséquence. Les joueurs se consultèrent à nouveau, puis se préparèrent pour la bataille qui allait se livrer sur le Tablier d'Origine.

Gurgeh éprouvait un grand plaisir. La répartition en équipes multipliait l'intérêt du jeu ; il ressentait une réelle solidarité envers les apicaux qui jouaient à ses côtés. Ils se secouraient mutuellement en temps de crise, se reposaient les uns sur les autres pendant les assauts conjugués et, dans l'ensemble, jouaient comme si leurs forces additionnées ne formaient véritablement qu'un seul camp. En tant qu'individus, il ne les trouvait pas excessivement sympathiques, mais, en tant que partenaires, il ne pouvait nier la tendresse qu'ils lui inspiraient ; à mesure que le jeu avançait et qu'ils repoussaient leurs concurrents, il se sentait de plus en plus triste à l'idée que bientôt ils en seraient réduits à s'entre-déchirer.

Lorsque vint le moment où les dernières résistances de l'adversaire furent écrasées, ces émotions disparurent presque

entièrement. On s'était joué de lui, au moins en partie ; alors que lui respectait ce qu'il considérait comme l'esprit de leur convention, les autres s'en tenaient à la lettre. Pas un d'entre eux ne monta à l'assaut tant que les pions de l'autre équipe n'eurent pas été capturés ou neutralisés en totalité, mais quand il apparut clairement qu'ils allaient gagner, on assista à quelques manœuvres subtiles visant des positions qui prendraient de la valeur plus tard, au moment où l'entente qui les liait tomberait en désuétude. Lorsque Gurgeh s'en aperçut, il était presque trop tard ; et lorsqu'ils attaquèrent la deuxième partie de la manche, il était de loin le plus faible des cinq.

En outre, il devint évident que les deux amiraux coopéraient officieusement contre le reste, ce qui n'était guère surprenant, d'ailleurs. Une fois ligüés, ces deux-là étaient bien plus forts que les trois autres.

En un sens, ce fut la faiblesse même de Gurgeh qui le sauva ; il montra par son jeu qu'il ne valait pas la peine qu'on lui consacre du temps et laissa les quatre autres se battre jusqu'au bout. Plus tard, il attaqua les amiraux ; ceux-ci avaient alors acquis suffisamment de force pour conjurer un éventuel débordement massif, mais à ce moment-là le potentiel modeste de Gurgeh était mieux à même de les entamer que les forces, pourtant supérieures, du général et du ministre.

La partie traîna en longueur tandis que les uns et les autres gagnaient puis perdaient alternativement du terrain ; Gurgeh remontait lentement mais sûrement et, à la fin, même s'il se fit éliminer avant les quatre autres, il avait accumulé suffisamment de points pour être assuré de passer au tablier suivant. Trois membres de l'équipe avaient si mal joué qu'ils durent déclarer forfait.

Gurgeh ne se remit jamais vraiment de l'erreur qu'il avait commise sur le premier tablier, et se tira très médiocrement du tablier de *Forme*. Il commençait à se dire que, finalement, l'Empire n'aurait pas besoin de mentir sur son compte en affirmant qu'il avait été éliminé à l'issue de la première manche.

Il poursuivait ses entretiens avec le *Facteur limite* en employant Flère-Imsaho comme relais ; l'écran-de-jeu de sa chambre lui permettait d'afficher les parties.

Il avait l'impression de s'être adapté à la gravité plus forte de la planète. Flère-Imsaho dut lui rappeler qu'il s'agissait d'une réaction génomanipulée ; ses os s'épaississaient rapidement, et sa musculature s'était développée sans attendre qu'il s'en occupe activement.

« Mais enfin, vous n'aviez pas remarqué que vous deveniez plus râblé ? lui demanda le drone d'un ton exaspéré tandis que Gurgeh se regardait dans le miroir de sa chambre.

« En fait, je croyais manger plus que de raison, répondit ce dernier en secouant la tête.

« Quelle perspicacité ! Je me demande s'il y a autre chose de nouveau en vous dont vous n'avez pas conscience. On ne vous a donc rien appris sur la biologie de votre corps ?

« J'ai oublié », fit l'homme en haussant les épaules.

Il s'était également adapté au cycle jour/nuit plus court en vigueur sur cette planète, et plus vite que tous les autres invités, s'il fallait en croire leurs nombreuses récriminations. La plupart des gens, lui apprit le drone, prenaient des drogues qui faisaient coïncider leur rythme biologique avec le cycle local, dont les journées ne duraient que les trois quarts d'un jour standard.

« Génomanipulation, là aussi ? s'enquit-il un matin au petit déjeuner.

« Naturellement, voyons.

« J'ignorais ce dont nous étions capables.

« C'est ce que je vois, répliqua le drone. Bonté divine, Gurgeh ! Il y a onze mille ans que la Culture voyage dans l'espace ; ce n'est pas parce que vous vous êtes presque tous installés dans des conditions idéales, taillées sur mesure, que vous avez perdu votre faculté d'adaptation rapide. La force est dans la profondeur, la surabondance, l'excès de prévoyance dans la génomanipulation. Enfin, vous connaissez comme moi la philosophie de la Culture. »

Gurgeh regarda la machine, le sourcil froncé. Du geste, il indiqua les murs, puis son oreille.

Flère-Imsaho se mit à osciller de droite à gauche, équivalent chez les drones du haussement d'épaules.

Gurgeh sortit cinquième sur sept du Tablier de Forme. Il attaqua le Tablier du Devenir sans espoir de gagner, mais avec une faible chance de parvenir au titre de Qualifié. Vers la fin, il eut un style inspiré. Il commençait à se sentir très à l'aise sur le dernier des trois grands tabliers, et aimait utiliser le symbolisme des quatre éléments qui était intégré au jeu à ce stade à la place des paires de dés des autres étapes de chaque manche. Des trois grands tabliers, songeait-il, le Tablier du Devenir était celui dont on exploitait le moins les possibilités ; l'Empire paraissait n'en avoir qu'une compréhension imparfaite et ne lui accorder qu'une attention limitée.

Il alla jusqu'au bout. Ce fut l'un des amiraux qui gagna, mais Gurgeh se vit décerner de justesse le titre de Qualifié. Il n'y avait qu'un point d'écart entre lui et l'autre amiral : 5 523 à 5 522. Seule une égalité suivie d'une revanche auraient pu lui permettre de le rattraper, mais rétrospectivement il se dit plus tard que pas une minute il n'avait douté de sa participation à la manche suivante.

« Vous vous rapprochez dangereusement de la notion de destin, Jernau Gurgeh », répondit Flère-Imsaho lorsqu'il essaya de s'expliquer devant la machine.

L'homme était assis dans sa chambre, une main posée sur la table devant lui tandis que le drone lui ôtait le bracelet-Orbitale qu'il portait au poignet ; à cause du développement spontané de ses muscles, le bijou était à présent trop serré : il ne pouvait plus le faire glisser par-dessus sa main.

« Le destin..., répéta Gurgeh d'un air pensif. (Il hocha la tête.) Oui, c'est bien l'impression que j'ai, je crois.

« Et puis quoi encore ? s'exclama la machine en découpant le bracelet au moyen d'un champ. (Gurgeh crut que la petite image brillante allait disparaître, mais il n'en fut rien.) Dieu ? Des fantômes ? Le voyage dans le temps ? »

Le drone détacha le bracelet de son poignet et en joignit à nouveau les deux segments afin qu'il reforme un cercle. Gurgeh sourit.

« L'Empire. »

Il reprit possession du bracelet, se leva nonchalamment et se dirigea vers la fenêtre en manipulant l'Orbitale, les yeux fixés sur la cour dallée.

L'Empire ? se dit Flère-Imsaho. La machine pressa Gurgeh de lui remettre le bracelet afin qu'elle le replace dans son écrin. Il aurait été insensé de le laisser traîner ; quelqu'un aurait pu deviner ce qu'il représentait. *J'espère sincèrement qu'il plaisante.*

Puisque sa propre partie était terminée, Gurgeh eut le temps d'aller assister à celle de Nicosar. L'Empereur jouait dans la salle-de-proue de la forteresse, une vaste pièce en arc de cercle aux murs de pierre grise où pouvaient prendre place plus d'un millier de personnes. C'était là que se jouerait la dernière manche, celle qui désignerait le futur Empereur. La salle-de-proue était située tout au bout du château, du côté où arriverait le feu. De hautes fenêtres que n'obturaient pas encore les volets donnaient sur une mer jaune de corolles de bourgeons-de-cendre.

Gurgeh prit place dans une des galeries d'observation et regarda jouer l'Empereur. Nicosar privilégiait la prudence : il consolidait progressivement son avantage, avançant sans jamais prendre de risques, sans rien remettre en question, faisant des échanges avantageux sur le Tablier du Devenir et orchestrant les démarches des quatre individus qui jouaient dans le même camp que lui. Gurgeh fut impressionné ; le jeu de Nicosar était tout en faux-semblants. Le style laborieux et sans heurts qu'il manifestait tantôt n'était qu'un aspect de ses possibilités ; de temps en temps, juste au moment voulu, là où il était certain d'obtenir l'effet le plus dévastateur, arrivait un coup d'éclat d'une audace surprenante. De la même façon, chaque fois qu'un de ses adversaires tentait une manœuvre tout en finesse, il se voyait contré, voire surpassé par l'Empereur.

Gurgeh éprouva une certaine sympathie pour ceux qui jouaient contre Nicosar. Mieux valait encore mal jouer que montrer des accès de génie mais se faire écraser à chaque fois. C'était moins démoralisant.

« Vous souriez, Jernau Gurgeh. »

Absorbé qu'il était par la partie qui se jouait devant lui, Gurgeh n'avait pas vu approcher Hamin. Le vieil apical s'assit auprès de lui avec précaution. Les renflements visibles de sa tunique indiquaient qu'il portait un harnais anti-G afin de compenser en partie la gravité d'Echronédal.

« Bonsoir, Hamin.

« J'ai entendu dire que vous vous étiez qualifié. Bravo.

« Merci. Mais cela restera officieux, bien sûr.

« Ma foi, oui. Officiellement, vous êtes arrivé quatrième.

« Je ne m'attendais pas à une telle générosité de votre part.

« Nous avons tenu compte de l'obligeance avec laquelle vous avez accepté de coopérer. Vous êtes toujours disposé à nous aider ?

« Naturellement. Dites-moi simplement où se trouve la caméra.

« Demain, peut-être. (Hamin hocha la tête ; il regarda Nicosar, examinant l'excellente position stratégique qu'il occupait sur le Tablier du Devenir.) Pour le face-à-face, votre adversaire sera Lo Tenyos Krowo ; je dois vous avertir qu'il s'agit d'un très bon joueur. Êtes-vous tout à fait certain de ne pas vouloir abandonner dès maintenant ?

« Tout à fait certain. Après avoir causé la mutilation de Bermoiya, vous voudriez que je déclare forfait maintenant simplement parce que la pression est trop forte ?

« Je comprends votre point de vue, Gurgeh. (Hamin soupira sans quitter des yeux l'Empereur. Puis il hocha à nouveau la tête.) Oui, je le comprends. Mais quoi qu'il en soit vous n'avez fait que vous qualifier ; et d'extrême justesse, en plus. Et puis, Lo Tenyos Krowo est vraiment très, très bon. (Nouveau hochement de tête.) Oui, vous avez peut-être atteint vos limites. »

Il tourna vers Gurgeh un visage tout desséché.

« C'est fort possible, monsieur le recteur. »

Hamin opina d'un air absent et détourna les yeux, qu'il posa une nouvelle fois sur son Empereur.

Le lendemain matin, Gurgeh se prêta à quelques fausses prises de vues de sa position sur le tablier ; on reconstitua la

partie qu'il venait de livrer, il joua quelques coups crédibles mais totalement dépourvus d'inspiration, et commit une faute indéniable. Le rôle de ses adversaires fut tenu par Hamin et deux autres professeurs âgés du Collège de Candsev ; Gurgeh fut surpris de voir à quel point ils savaient bien imiter le style-de-jeu des différents apicaux contre lesquels il avait joué.

Ainsi qu'on l'avait effectivement annoncé, Gurgeh termina quatrième. Il enregistra pour l'Agence d'Information Impériale une interview au cours de laquelle il se déclara très triste d'être éliminé de la Première Série, et très reconnaissant d'avoir eu la chance de jouer à l'Azad. C'était une expérience qu'on ne faisait qu'une seule fois dans sa vie. Il se sentait une dette éternelle envers le peuple azadien. Déjà considérable à l'origine, son respect pour le génie de l'Empereur-régent s'était encore considérablement accru. Il était impatient d'assister à la suite des jeux. Il adressait ses meilleurs vœux à l'Empereur, à son Empire, à son peuple et à ses sujets pour l'avenir radieux et prospère qui les attendait indubitablement.

Hamin et l'équipe de journalistes parurent très satisfaits de ces déclarations.

« Vous auriez dû être acteur, Jernau Gurgeh », lui fit remarquer Hamin.

Gurgeh prit le parti de croire que l'autre avait voulu lui faire un compliment.

Il contemplait d'en haut la forêt de bourgeons-de-cendre. Les arbres se dressaient à plus de soixante mètres de hauteur. Le drone lui avait appris qu'en période de pointe ils gagnaient presque vingt-cinq centimètres par jour ; par ailleurs, ils puisaient dans le sol une telle quantité de matière et d'eau que tout autour d'eux la terre se creusait, jusqu'à mettre au jour la partie supérieure de leur réseau de racines, lesquelles seraient consumées par l'Incandescence et mettraient alors toute une Grande Année à repousser.

C'était le crépuscule, court instant de ces courtes journées où la planète en rotation rapide laissait son éclatante naine jaune sombrer derrière l'horizon. Gurgeh inspira profondément. Pas trace d'odeur de brûlé. L'air était translucide, et l'on voyait

briller dans le ciel quelques-unes des planètes du système solaire auquel appartenait Echronédal. Néanmoins, Gurgeh savait qu'il y avait dans l'atmosphère assez de poussière pour masquer à jamais la plupart des étoiles, et laisser indistincte et floue l'immense roue de la galaxie majeure, laquelle aurait été, sans le manteau gazeux qui recouvrait la planète, d'une beauté à couper le souffle.

Il était venu s'asseoir dans le minuscule jardin situé près du point culminant de la forteresse, afin de se trouver au-dessus de la majorité des bourgeons-de-cendre. Il se trouvait au niveau des cimes des arbres les plus élevés, qui ployaient sous les fruits. Les cosses contenant les fruits, de la taille d'un enfant lové, était remplies d'une substance très proche de l'alcool éthylique. Quand viendrait l'Incandescence, certaines tomberaient, d'autres resteraient accrochées ; mais toutes brûleraient.

En pensant à l'incendie, Gurgeh se sentit frissonner. Il restait environ soixante-dix jours, disait-on. Arrosage ou pas, tout être assis là où il se trouvait en ce moment lorsque arriverait le front de flammes serait grillé vif. La seule chaleur irradiée par le feu suffirait à le rôtir. Le jardin autour de Gurgeh serait réduit à néant ; le banc de bois où il avait pris place serait rapatrié à l'intérieur du château, derrière ses épais remparts de pierre et ses volets en métal ou en verre à l'épreuve du feu. Les jardins des cours intérieures plus profondément encloses au cœur du château survivraient, mais il faudrait les dégager de la gangue de cendre qu'y aurait déposé le vent. Au sein du château aux murs inondés, ou au plus profond des abris, les gens seraient en sécurité..., sauf s'ils étaient assez imprudents pour se faire surprendre au-dehors. On lui avait dit que cela s'était déjà produit par le passé.

Il vit Flère-Imsaho survoler les arbres en venant dans sa direction. On avait autorisé la machine à partir de son côté pourvu qu'elle informe les autorités de sa destination et emporte un indicateur de position. De toute évidence, il n'y avait rien sur Echronédal que l'Empire considérât comme particulièrement « sensible » sur le plan militaire. Le drone ne s'était guère réjoui des conditions qu'on lui imposait, mais finit par les accepter en se disant qu'il deviendrait fou à rester

enfermé toute la journée dans le château. Il revenait de sa première expédition.

« Jernau Gurgeh.

« Bonjour, drone. Alors, on a observé les oiseaux ?

« Les poissons volants. J'ai préféré commencer par les océans.

« Et le feu, vous allez lui jeter un coup d'œil ?

« Pas pour l'instant. J'ai entendu dire que vous alliez jouer contre Lo Tenyos Krowo.

« Oui, dans quatre jours. On dit qu'il est excellent.

« C'est exact. Il fait également partie des gens qui connaissent la vérité sur la Culture. »

Gurgeh lança un regard furieux à la machine.

« Comment !

« Il n'y a jamais moins de huit personnes, au sein de l'Empire, qui sachent situer la Culture et évaluer sa taille ainsi que son niveau d'avancement technologique.

« Ah, bon ? fit Gurgeh entre ses dents.

« Depuis deux cents ans, l'Empereur, le chef des Services Secrets de la Marine et les six maréchaux connaissent la puissance et l'étendue de la Culture. Ils veulent que personne d'autre ne le sache ; c'est eux qui en ont décidé ainsi, et non nous. Ils ont peur ; d'ailleurs, c'est bien compréhensible.

« Drone, fit Gurgeh d'une voix forte. Vous est-il venu à l'esprit que je pouvais en avoir assez d'être constamment traité comme un enfant ? Pourquoi m'avoir caché cela, nom de nom ?

« Jernau, nous voulions simplement vous faciliter les choses. Pourquoi tout compliquer en vous révélant que certaines personnes savaient, alors qu'il n'existait qu'une probabilité extrêmement faible que vous soyez jamais appelé à entrer ne serait-ce qu'une seconde en contact avec l'une d'entre elles ? Honnêtement, si vous n'en étiez pas venu à jouer contre certains de ces individus, vous n'en auriez jamais rien su. Ce n'était pas utile. Je vous assure que nous cherchons simplement à vous aider. J'ai préféré vous mettre au courant au cas où Lo Tenyos Krowo prononcerait au cours du jeu des paroles qui vous laisseraient perplexe et perturberaient votre concentration.

« Eh bien, je regrette que vous ne vous préoccupiez pas autant de mon humeur que de ma concentration, fit Gurgeh en se levant et en allant s'appuyer au parapet qui marquait l'extrémité du jardin.

« Sincèrement désolé », dit le drone sans la moindre nuance de contrition dans la voix.

Gurgeh agita la main.

« C'est sans importance. Si je comprends bien, Lo Tenyos Krowo fait partie des Services Secrets de la Marine, alors, et non de l'Office des Échanges Culturels ?

« C'est cela. Officiellement, son poste n'existe pas. Mais à la cour chacun sait que c'est le joueur le plus haut placé et le moins fourbe qui se voit offrir cette fonction.

« Je me disais bien, aussi, que les Échanges Culturels étaient une curieuse administration pour un joueur d'aussi haut niveau.

« Eh bien, Krowo est en place depuis trois Grandes Années, et il y a des gens pour dire qu'il aurait pu être Empereur, s'il avait voulu ; mais il préfère rester là où il est. Ce sera un adversaire de taille.

« C'est ce que tout le monde me dit, répondit Gurgeh. (Les yeux tournés vers la lumière qui faiblissait à l'horizon, il fronça tout à coup les sourcils.) Qu'est-ce que c'était ? s'enquit-il. Vous avez entendu ça ? »

Le son retentit à nouveau. C'était une longue plainte spectrale qui s'élevait dans le lointain, presque noyée sous le calme bruissement de la voûte de bourgeons-de-cendre. Ténue, elle s'éleva en un crescendo discret mais dont les sonorités glaçaient le sang, un cri qui s'éteignit lentement. Gurgeh frissonna pour la deuxième fois de la soirée.

« Mais qu'est-ce que c'est donc ? fit-il à voix basse.

« Quoi, ces cris ? s'enquit le drone en s'approchant furtivement.

« Mais oui ! s'exclama Gurgeh en prêtant l'oreille au son pratiquement inaudible qui montait et descendait au gré de la douce brise tiède, émergeait des ténèbres en frémissant et s'élevait au-dessus des têtes bruissantes des bourgeons-de-cendre géants.

« Des animaux, répondit Flère-Imsaho, dont la silhouette indistincte se détachait, à l'ouest, sur le ciel aux couleurs des ultimes rayons du soleil couchant. En majorité de grands carnivores à six pattes appelés *troshas*. Vous avez vu une partie de la ménagerie de l'Empereur le soir du grand bal, vous vous rappelez ? »

Gurgeh hocha la tête sans cesser d'écouter, fasciné, les cris des bêtes lointaines.

« Comment échappent-ils à l'Incandescence ?

« Pendant le Grand Mois qui précède, les troshas partent en avant. Ceux que vous entendez en ce moment ne pourraient pas courir assez vite, même s'ils partaient maintenant. On les a pris au piège et enfermés dans des enclos pour servir à la chasse. Voilà pourquoi ils poussent ces hurlements : ils savent que le feu arrive, ils voudraient prendre la fuite. »

L'oreille tendue pour capter le faible cri des animaux condamnés, Gurgeh resta silencieux.

Flère-Imsaho attendit une minute ou deux, mais l'homme ne bougea pas. Il ne lui posa pas d'autres questions. Aussi la machine se retira-t-elle en direction des appartements de Gurgeh. Juste avant de franchir la porte et de rentrer dans le château, elle jeta un regard en arrière à l'homme qui agrippait des deux mains le parapet de pierre, au bout du jardinet. Il était légèrement voûté, la tête inclinée vers l'avant, immobile. Il faisait à présent très sombre, et un œil humain ordinaire n'aurait pu distinguer sa silhouette impassible.

Le drone hésita, puis disparut dans les entrailles de la forteresse.

Gurgeh n'aurait jamais cru que l'Azad soit le genre de jeu dont on puisse s'absenter une journée, et encore moins vingt jours d'affilée. Cette découverte s'accompagna pour lui d'une grande déception.

Il avait analysé de nombreuses parties passées de Lo Tenyos Krowo, et cela l'avait rendu impatient d'affronter le chef des Services Secrets. Le style de l'apical était excitant, beaucoup plus flamboyant – encore que plus erratique, à l'occasion – que celui de tous les autres joueurs de haute volée. La rencontre aurait dû être stimulante, exquise. Or, ce ne fut pas ainsi que les choses se passèrent. Au contraire, ce fut un moment de haine, de gêne et d'ignominie. Gurgeh écrasa proprement Krowo. Cet apical solidement charpenté, qui se montra tout d'abord plutôt jovial et serein, commit quelques erreurs primaires tragiques, sans compter celles qui résultaient d'une tactique véritablement inspirée, voire géniale, mais aboutirent finalement au même désastre. Il arrive, Gurgeh le savait, qu'on se heurte à un individu qui, du simple fait de son style, vous pose beaucoup plus de problèmes qu'il ne devrait ; parfois encore, vous vous retrouvez au milieu d'une partie où tout va de travers, quels que soient vos efforts, votre degré de lucidité et la finesse de vos initiatives. Le chef des Services Secrets de la Marine semblait confronté simultanément à ces deux problèmes. Le style-de-jeu de Gurgeh avait peut-être été concocté pour le mettre dans l'embarras, et l'apical manquait cruellement de chance.

Gurgeh ressentait une compassion réelle pour un Krowo manifestement plus perturbé par le déroulement du jeu que par son issue. Lorsque celui-ci s'acheva enfin, tous deux se réjouirent.

Flère-Imsaho assista aux derniers développements de la partie. Il lut les coups à mesure qu'ils s'affichaient sur l'écran, et y vit moins un jeu qu'une opération chirurgicale. Gurgeh,

l'homme des jeux, le *morat*, était en train de mettre son adversaire en pièces. D'accord, l'apical jouait mal, mais cela n'empêchait pas Gurgeh de se montrer génial, et désinvolte en plus. En outre, il y avait dans son jeu un cynisme nouveau ; le drone avait eu beau s'y attendre, il fut tout de même surpris de voir cette tendance se manifester si vite et prendre une telle ampleur. La machine déchiffra les signaux qu'émettaient le visage et le corps de l'homme : irritation, pitié, colère, chagrin... Puis elle interpréta le jeu en soi, et ne trouva rien qui correspondit de près ou de loin à ces sentiments. Tout ce qui en ressortait, c'était la fureur ordonnée d'un joueur maniant le tablier et les pions, les cartes et les règles comme s'il s'agissait des commandes bien connues de quelque machine omnipotente.

Ça aussi, c'est nouveau, se dit la machine. L'homme avait changé, il s'était inséré plus profondément dans la société et dans le jeu. Elle avait été avertie de cette éventualité. L'une des raisons en était que Gurgeh parlait constamment eächic. Flère-Imsaho émettait toujours quelques doutes quand on cherchait à définir aussi précisément le comportement humain, mais on lui avait appris que, quand les sujets de la Culture passaient une longue période à parler exclusivement une autre langue que le marain, ils étaient susceptibles de présenter des altérations : ils agissaient différemment, ils se mettaient à penser dans l'autre langue, perdaient la structure interprétative minutieusement équilibrée du langage de la Culture, et abandonnaient ses subtils glissements de cadences, de tons et de rythmes, au profit d'un idiome presque invariablement plus sommaire.

Le marain était une langue artificielle conçue pour être phonétiquement et philosophiquement aussi expressive que le permettaient l'appareil phonatoire et le cerveau pan-humains. Flère-Imsaho la soupçonnait d'être un peu surestimée, mais après tout c'étaient des esprits plus évolués que le sien qui l'avaient rêvée puis mise au point, et, dix millénaires plus tard, les Mentaux les plus raffinés, les plus haut placés continuaient d'en penser le plus grand bien ; la machine se disait donc qu'il fallait certainement s'en remettre à leur intelligence supérieure. L'un des Mentaux dont il avait reçu ses instructions avait même

comparé le marain à l'Azad. C'était un peu tiré par les cheveux, mais Flère-Imsaho avait su voir ce qu'exprimait en fait cette hyperbole.

L'ächic était une langue naturelle banale dont les racines mêmes prenaient le parti pris de substituer la sentimentalité à la compassion, l'agressivité à la solidarité. Pourvu qu'il la parle en permanence, un être relativement innocent et sensible comme Gurgeh ne pouvait que se laisser gagner par l'éthique particulière que véhiculait son infrastructure.

Aussi l'homme jouait-il maintenant comme ces carnivores qu'il avait tant écoutés ; il arpentait le tablier, tendait des pièges, établissait des diversions et définissait des champs de massacre ; il fondait sur son adversaire, le pourchassait, l'abattait, le dévorait, l'absorbait...

Comme s'il se sentait tout à coup mal à l'aise, Flère-Imsaho se glissa dans son déguisement, puis éteignit l'écran.

Le lendemain du jour où prit fin sa partie contre Krowo, Gurgeh reçut une longue lettre de Chamlis Amalk-ney. Il alla s'asseoir dans sa chambre pour regarder l'enregistrement du vieux drone. Celui-ci lui montrait des vues de Chiark tout en lui donnant les dernières nouvelles. Le professeur Boruélal était toujours dans sa retraite. Hafflis était enceinte. Olz Hap était partie en croisière avec son premier grand amour, mais reviendrait avant la fin de l'année pour reprendre ses cours à l'université. Lui-même travaillait toujours à son ouvrage historique.

Gurgeh regardait l'écran tout ouïe. Contact avait censuré la communication : il y avait des blancs qui, se dit Gurgeh, devaient correspondre aux passages révélant que Chiark n'était pas de nature planétaire, mais orbitale. Il en fut plus irrité qu'il ne l'aurait cru.

La lettre de Chamlis ne lui fit pas très plaisir. Tout cela lui paraissait tellement loin, tellement décalé. Il trouvait le discours du drone plus stéréotypé que sage ou sincèrement amical ; les individus sur l'écran lui paraissaient bêtes et mous. Amalk-ney lui fit voir Ikroh, et Gurgeh ressentit de la colère en apprenant

que des gens venaient de temps en temps y faire un court séjour. Pour qui se prenaient-ils ?

La lettre ne comportait pas d'intervention directe de Yay Méristinoux ; elle en avait finalement eu assez de Blask et de la machine nommée Préashipleyl, et était partie poursuivre sa carrière de paysagiste sur [censuré]. Elle lui faisait ses amitiés. Au moment de son départ, elle avait amorcé la procédure d'altération virale qui aboutirait à sa transformation en homme.

Tout à la fin de la communication figurait un curieux passage, manifestement rajouté après l'enregistrement du signal principal. Il montrait Chamlis dans le grand salon d'Ikroh.

« Gurgeh, pouvait-on entendre. Ceci est arrivé aujourd'hui par courrier normal, expéditeur non précisé, aux bons soins de Circonstances Spéciales. (Suivit un panoramique qui, si quelque intrus mal venu n'avait pas modifié l'agencement des meubles, aurait dû s'achever sur une table. L'écran devint blanc. Chamlis reprit la parole.) C'est notre petit ami. Mais tout à fait inanimé. Je l'ai sondé, et j'ai demandé à [censuré] de m'envoyer son équipe de détection de micros ou caméras, histoire de jeter un coup d'œil de ce côté-là aussi. Il est bel et bien mort. Une simple coque sans esprit à l'intérieur ; comme un corps humain dont on aurait soigneusement prélevé le cerveau. Il y a une petite cavité au centre, qui devait abriter son mental. »

L'image revint ; il y eut de nouveau un panoramique, cette fois-ci pour revenir sur Chamlis.

« Seule conclusion possible : cette chose a fini par se laisser restructurer et on lui a fabriqué un nouveau corps. Toutefois, cela ne m'explique pas pourquoi on a expédié l'ancien ici. Fais-moi savoir ce que tu veux que j'en fasse. Écris vite. J'espère que cet enregistrement te trouvera en bonne santé et que tes entreprises, quelles qu'elles soient, sont couronnées de succès. Toutes mes ami... »

Gurgeh éteignit l'écran, bondit sur pieds, alla à la fenêtre et, les sourcils froncés, regarda dans la cour qu'il surplombait.

Un sourire s'épanouit progressivement sur son visage. Au bout d'un moment, il partit d'un rire silencieux, puis se dirigea vers l'intercom et demanda à son serviteur de lui apporter du

vin. Juste au moment où il portait son verre à ses lèvres, Flère-Imsaho entra par la fenêtre ; la coque enduite de poussière pâle, il rentrait encore d'un de ses safaris en pleine nature.

« Vous avez l'air bien content de vous, fit la machine. Que fête-t-on ? »

Gurgeh plongea son regard dans les profondeurs ambrées du liquide et sourit à nouveau.

« Les amis absents », répondit-il.

Il but.

La rencontre suivante était un jeu à trois. Gurgeh devait y affronter Yomonul Lu Rahsp, le maréchal emprisonné dans son exosquelette, ainsi qu'un colonel assez jeune, Lo Frag Traff. Il savait qu'on les considérait tous deux comme inférieurs à Krowo, mais le chef des Services Secrets avait tellement mal joué – d'ailleurs, il était peu probable qu'il conservât son poste – que pour Gurgeh rien ne prouvait qu'il dût s'attendre à avoir la partie plus belle contre ses deux prochains adversaires. Au contraire : quoi de plus naturel, pour ces deux militaires, que de se liguer contre lui ?

Nicosar devait affronter le vieux maréchal Vechesteder, ainsi que le ministre de la Défense, Jhilno.

Dans l'attente, Gurgeh passait ses journées à étudier. Flère-Imsaho, lui, poursuivait ses explorations. La machine lui dit avoir vu une averse torrentielle éteindre toute une portion du front de l'incendie en marche ; elle était retournée sur place deux ou trois jours plus tard et y avait découvert des plantes-amadou qui remettaient le feu à la végétation séchée. En tant que démonstration du degré d'intégration entre le feu et les autres aspects de l'écologie planétaire, commenta le drone, c'était particulièrement impressionnant.

Tant qu'il faisait jour, la course distrayait en partant à la chasse en forêt, et la nuit en assistant à des spectacles, en direct ou sur des écrans-holo.

Gurgeh trouvait ces divertissements prévisibles et assommants. La seule chose pour laquelle il éprouvât un certain intérêt était le duel ; il s'agissait le plus souvent de deux mâles qui s'affrontaient dans des fosses entourées de rangées de bancs

circulaires où prenaient place des officiers impériaux et des joueurs qui lançaient des cris et faisaient des paris. Ce n'étaient que rarement des duels à mort. Gurgeh soupçonnait au château l'existence d'activités nocturnes d'une tout autre sorte, activités dont l'issue était forcément fatale pour l'un au moins des participants, et auxquelles on ne désirait pas le voir assister ; on ne voulait même pas qu'il soit au courant.

Mais de toute façon cela ne l'inquiétait plus.

Lo Frag Traff était un jeune apical au visage marqué d'une cicatrice bien visible, qui partait du sourcil, descendait le long de la joue jusqu'à proximité de la bouche. Il avait un jeu rapide et farouche, et sa carrière au sein de l'Armée Impériale présentait les mêmes caractéristiques. Son exploit le plus célèbre était le sac de la Bibliothèque d'Urutypaig. Traff était alors à la tête d'une petite unité terrestre en guerre contre une espèce humanoïde ; on avait livré bataille dans l'espace jusqu'à se retrouver momentanément dans l'impasse ; mais, grâce à son talent pour la chose militaire, et avec un peu de chance par-dessus le marché, Traff s'était retrouvé en mesure de menacer la capitale ennemie, et cela depuis le sol. L'ennemi avait sollicité la paix en posant comme condition au traité que sa grande bibliothèque, célèbre parmi toutes les espèces civilisées du Nuage Mineur, soit laissée intacte. Traff savait que, s'il rejetait cette exigence, les combats reprendraient ; aussi donna-t-il sa parole que pas une lettre, pas un pixel des antiques microfiches ne seraient détruits, et que l'ensemble serait maintenu *in situ*.

Traff avait reçu des ordres de son maréchal : la bibliothèque devait être détruite. C'était l'objet d'un des premiers édits formulés par Nicosar en personne, dès son accession au trône ; les races assujetties devaient comprendre qu'une fois qu'elles avaient eu le malheur de déplaire à l'Empereur rien ne pouvait plus les sauver du châtement.

Qu'un de ses loyaux soldats ait violé le serment prononcé devant un tas de créatures étrangères, pas un seul citoyen de l'Empire ne s'en souciait ; mais Traff, lui, n'ignorait pas que la parole donnée était une chose sacrée, et que, s'il ne la respectait pas, personne ne lui ferait plus jamais confiance.

Il savait déjà ce qu'il allait faire. Il résolut le problème en bouleversant la structure de la bibliothèque tout entière ; il réorganisa tous les mots qu'elle contenait par ordre alphabétique, et le moindre pixel de chaque illustration fut trié par couleur, nuance et intensité. Les microfiches d'origine furent alors effacées, et on y ré-enregistra des volumes entiers de « le », de « la » et de « et » ; quant aux illustrations, ce n'étaient plus que des plages de couleur unies.

Naturellement, il y eut des émeutes ; mais à ce moment-là Traff contrôlait la situation. Comme il l'expliqua aux gardiens de la bibliothèque, que son méfait avait mis en fureur et qui parlaient de se suicider – ils mirent d'ailleurs leur menace à exécution –, ainsi qu'à la Cour Suprême de l'Empire, il avait tenu sa promesse : pas un mot, pas une image, pas un fichier n'avait été détruit ou confisqué à titre de trophée.

Au milieu de la partie sur le Tablier d'Origine, Gurgeh prit conscience d'un fait remarquable : Yomonul et Traff jouaient l'un contre l'autre, et non séparément contre lui, comme s'ils partaient du principe que Gurgeh allait gagner de toute façon et luttait chacun pour la place de second. Gurgeh s'était aperçu que ces deux-là n'avaient guère d'amitié l'un pour l'autre ; Yomonul représentait la vieille garde du corps militaire, et Traff la nouvelle vague de jeunes aventuriers fougueux. Yomonul était le tenant de la négociation et de l'emploi minimum de la force, tandis que Traff préconisait les coups de main. Le premier avait les idées larges quant aux autres espèces ; Traff était xénophobe. Tous deux venaient de collèges traditionnellement concurrents, et toutes ces différences s'affichaient on ne peut plus clairement dans leurs styles-de-jeu respectifs ; celui de Yomonul était étudié, prudent, distant. Celui de Traff, agressif jusqu'à la témérité.

Ils adoptaient également des attitudes différentes envers l'Empereur. Yomonul avait un point de vue pragmatique, détaché, sur la fonction impériale, alors que Traff vouait une loyauté passionnée à Nicosar lui-même plus qu'à la position qu'il occupait. Chacun abhorrait les convictions de l'autre.

Quoi qu'il en fût, Gurgeh ne s'attendait pas à cela, à ce qu'ils le traitent plus ou moins par le mépris et se sautent

mutuellement à la gorge. Une fois de plus, il se sentit floué : on ne le laissait pas jouer dans les règles. Maigre compensation, la dose de venin que recelait le jeu des deux militaires en guerre valait à elle seule le déplacement ; affreusement autodestructrice et gaspillée en pure perte, elle n'en restait pas moins indéniablement impressionnante. Gurgeh avançait tranquillement dans le jeu en accumulant les points tandis que les deux soldats se battaient entre eux. Il gagnait, certes, mais ne pouvait s'empêcher de penser que les deux autres retiraient du jeu un bénéfice bien plus grand que lui. Il n'aurait pas été étonné qu'on en vienne à l'option physique, mais Nicosar en personne avait interdit les paris pendant toute la durée de la manche ; l'Empereur n'ignorait pas l'antagonisme pathologique qui opposait les deux joueurs ; il ne voulait pas prendre le risque de devoir se passer des services de l'un ou de l'autre.

On en était au troisième jour de jeu sur le Tablier d'Origine. Gurgeh prenait son repas de midi, les yeux fixés sur un écran de table. Il restait encore quelques minutes avant la reprise du jeu, et Gurgeh restait seul à regarder le bulletin d'informations vanter les succès de Lo Tenyos Krowo, officiellement opposé à Yomonul et Traff. Celui qui avait imité le jeu de l'apical – ce ne pouvait être Krowo lui-même, car il s'était refusé à prendre la moindre part au subterfuge – réussissait très bien à contrefaire le style du chef des Services Secrets. Gurgeh eut un petit sourire.

« Alors, Jernau Gurgeh. On contemple sa victoire imminente ? » fit Hamin en se glissant dans le siège qui lui faisait face.

Gurgeh tourna l'écran vers le nouvel arrivant.

« Ne pensez-vous pas qu'il est encore un peu tôt pour cela ? »

Le vieil apical au crâne chauve jeta un regard à l'écran et sourit sans conviction.

« Hmm. Vous croyez ? »

Il tendit le bras et éteignit l'écran.

« Les choses changent, Hamin.

« En effet, Gurgeh, en effet. Mais à mon avis le cours du jeu, lui, ne sera pas modifié. Yomonul et Traff vont continuer à ne

tenir aucun compte de vous et à se prendre à la gorge. Vous allez gagner.

« Alors, répondit Gurgeh en contemplant l'écran inerte, Krowo se retrouvera face à face avec Nicosar.

« Krowo, oui, peut-être ; nous saurons bien inventer un jeu qui donne le change. Mais vous, vous ne devez pas en arriver là.

« Je ne *dois* pas ? Il me semblait pourtant avoir fait tout ce que vous me demandiez. Que voulez-vous d'autre ?

« Refusez de jouer contre l'Empereur. »

Gurgeh plongeait son regard dans les yeux gris pâle du vieil apical ; sertis dans un réseau de fines rides, ceux-ci lui retournèrent un regard tout aussi serein.

« Quel est le problème, Hamin ? Je ne représente pourtant plus une menace, que je sache. »

Hamin se mit à lisser le tissu très fin de sa manchette.

« Vous savez, Jernau Gurgeh, je hais sincèrement les obsessions. On en est tellement... aveuglé, n'est-ce pas ? (Il sourit.) Je commence à me faire du souci pour l'Empereur, Gurgeh. Je connais son désir de prouver que ses prétentions au trône sont parfaitement justifiées, qu'il est bel et bien digne du poste qu'il occupe depuis maintenant deux ans. Et je sais qu'il le prouvera ; seulement, je sais aussi ce qu'il souhaite – ce qu'il a toujours souhaité : affronter Molsce, et gagner. Ce qui, naturellement, n'est plus du domaine du possible ; l'Empereur est mort, vive l'Empereur. Il s'élèvera au-dessus des flammes... Mais à mon avis, c'est Molsce qu'il voit en vous, Jernau Gurgeh, et c'est contre *vous* qu'il croit devoir jouer, *vous* qu'il pense devoir vaincre. Vous, l'étranger, l'homme de la Culture, le *morat*, le joueur-de-jeux. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. En tout cas, ce n'est pas nécessaire. Vous perdriez de toute façon, je n'en doute pas, mais... Comme je vous l'ai déjà dit, les obsessions me dérangent. Il vaudrait beaucoup mieux pour toutes les personnes concernées que vous fassiez savoir le plus tôt possible que vous vous retirez de la compétition après cette partie.

« Privant ainsi Nicosar de la possibilité de me battre ? fit Gurgeh d'un air à la fois surpris et amusé.

« Oui. Mieux vaut qu'il continue à croire qu'il a quelque chose à prouver. Cela ne lui fera pas de mal.

« Je vais y réfléchir », répondit Gurgeh.

Hamin le dévisagea quelques instants.

« J'espère que vous comprenez à quel point je me montre franc avec vous, Jernau Gurgeh. Quel dommage, si cette honnêteté devait rester non reconnue, et non récompensée !

« En effet, acquiesça Gurgeh. Ce serait fort dommage. »

Un serviteur mâle apparut à la porte et annonça que la partie allait reprendre.

« Excusez-moi, monsieur le recteur, fit l'homme en se levant. (Le vieil apical le suivit du regard.) Le devoir m'appelle.

« Obéissez », l'enjoignit Hamin.

Gurgeh s'immobilisa et baissa les yeux sur la vieille créature toute ratatinée assise de l'autre côté de la table. Puis il tourna les talons et s'en fut.

Hamin reporta son regard sur l'écran de table désormais noir, comme s'il s'absorbait dans quelque jeu fascinant mais visible de lui seul.

Gurgeh sortit vainqueur du Tablier d'Origine et du Tablier de Forme. La lutte féroce qui opposait Traff et Yomonul se poursuivait ; tour à tour ils prenaient l'avantage. Traff attaqua le Tablier du Devenir avec une légère avance sur son aîné. Quant à Gurgeh, il avait pris un tel essor qu'il était devenu pratiquement invulnérable et pouvait à présent se reposer dans ses places fortes et assister en tant que spectateur à la guerre totale qui se livrait autour de lui, avant de faire une sortie pour écraser le vainqueur et ce qui restait de ses forces en déroute. Pour lui, c'était l'attitude la plus juste à adopter – et la plus opportune, naturellement : laisser les gamins s'amuser, puis rétablir l'ordre de force et ranger tous les jouets dans leur boîte.

Toutefois, cela ne remplaçait toujours pas le véritable jeu dont on voulait le priver.

« Êtes-vous satisfait ou mécontent, monsieur Gurgeh ? »

Le maréchal Yomonul vint trouver Gurgeh et lui poser cette question à l'occasion d'une pause, pendant que Traff débattait avec le Juge d'un point de procédure. Plongé dans ses réflexions

au bord du tablier, Gurgeh n'avait pas entendu approcher l'apical emprisonné. Surpris, il releva les yeux et découvrit devant lui le maréchal, dont le visage ridé à l'expression légèrement amusée s'encadrait dans une cage de titane et de carbone. Ni l'un ni l'autre des deux soldats ne lui avait jusqu'à présent accordé la moindre attention.

« D'être tenu à l'écart ? » s'enquit-il.

L'apical tendit vers le tablier un bras entouré d'un lacs de tiges.

« Oui, et de gagner aussi facilement. Jouez-vous pour gagner, ou bien pour relever le défi ? »

L'exomasque facial de l'apical bougeait à chaque mouvement de sa mâchoire.

« Les deux, avoua Gurgeh. J'ai bien pensé intervenir, soit comme tierce partie, soit d'un côté ou de l'autre... Mais ceci ressemble trop à une guerre personnelle. »

L'apical âgé sourit ; sa cage crânienne s'inclina et se redressa sans heurt.

« C'est bien de cela qu'il s'agit, répondit-il. Vous vous en sortez très bien ainsi. À votre place, je ne changerais pas de tactique maintenant.

« Et vous ? s'enquit Gurgeh. Vous semblez passer un mauvais quart d'heure. »

Yomonul sourit à nouveau ; la mimique eut beau être imperceptible, son exomasque facial s'infléchit tout de même.

« De ma vie je n'ai jamais été aussi heureux. Et j'ai encore quelques surprises en réserve à l'intention de ce jeune homme, sans compter quelques tours à ma façon. Mais je me sens tout de même un peu coupable de vous laisser ainsi le champ libre. Vous allez tous nous mettre dans l'embarras, si vous jouez contre Nicosar et en sortez vainqueur. »

Gurgeh manifesta de la surprise.

« Vous m'en croyez capable ? »

« Non. (Ainsi enserré et amplifié par sa cage sombre, le geste de l'apical parut d'autant plus emphatique.) Quand il le faut, Nicosar joue au mieux de ses possibilités, et s'il le fait il vous battra. Tant qu'il ne montre pas trop d'ambition. Non, il vous battra, parce que vous le mettrez en danger, et c'est là une chose

qu'il respecte. Mais, euh... (Le maréchal se retourna ; Traff traversa le tablier en déplaçant quelques pions, puis s'inclina avec une courtoisie exagérée devant Yomonul. Ce dernier reporta son regard sur Gurgeh.) Je vois que c'est mon tour. Excusez-moi. »

Sur ces mots, il redescendit dans l'arène.

L'un des « tours » dont avait parlé Yomonul consistait peut-être à faire croire à Traff que sa conversation avec Gurgeh avait pour but de solliciter l'aide de l'homme de la Culture ; en effet, pendant un bon moment le jeune soldat se comporta comme s'il allait devoir se battre sur deux fronts à la fois.

Yomonul en retira un avantage certain. Il reprit une légère avance sur Traff. Gurgeh remporta la manche et la possibilité de jouer contre Nicosar. Hamin essaya bien de lui parler dans le couloir qui partait de la salle-de-jeu, juste après sa victoire, mais Gurgeh se contenta de sourire et de passer son chemin.

Les bourgeons-de-cendre oscillaient tout autour d'eux ; un vent léger éveillait des chuchotements dans la voûte de feuillages dorés. La cour, les joueurs-de-jeu et leur suite avaient pris place sur une haute tribune en pente raide, une superstructure en bois atteignant presque la taille d'un petit château. Au pied des gradins, au milieu d'une vaste clairière aménagée dans les bourgeons-de-cendre, on voyait un couloir long et étroit, une double haie de grosses poutres fichées en terre qui faisaient bien cinq mètres de haut. Elle formait l'étranglement d'une espèce de corral en forme de sablier ouvert sur la forêt aux deux extrémités. Nicosar était assis à l'avant de la tribune en bois en compagnie des joueurs les mieux placés, et avait donc une vue privilégiée sur l'alignement de poutres en forme d'entonnoir.

À l'arrière des gradins se trouvait une zone couverte où l'on préparait à manger. Un fumet de viande rôtie venait planer au-dessus des bancs avant de s'enfoncer dans la forêt.

« Voilà qui va leur mettre la bave aux lèvres », commenta le maréchal Yomonul en se penchant vers Gurgeh dans un ronronnement de servos.

Ils étaient assis côte à côte au premier rang de la plateforme, non loin de l'Empereur. Tous deux tenaient un gros fusil à projectiles vissé sur un trépied posé devant eux.

« De quoi parlez-vous ? s'enquit Gurgeh.

« De l'odeur. (Yomonul sourit de toutes ses dents et indiqua du geste les feux et les grils qui fonctionnaient derrière eux.) L'odeur de la viande rôtie. Le vent la pousse vers eux. Cela va les rendre fous.

« Quelle chance, marmonna Flère-Imsaho », posé près des pieds de Gurgeh.

La machine avait déjà tenté de convaincre son compagnon de ne pas participer à la chasse.

Ce dernier fit la sourde oreille et hocha la tête.

« Évidemment », répondit-il à Yomonul.

Sur ces mots, il souleva le fût de son arme. Ancienne, celle-ci était à un coup ; pour réarmer, il fallait actionner une culasse mobile. Chaque fusil était pourvu de tracés différents à l'intérieur du canon ; les marques distinctives des balles retirées du corps des animaux abattus permettaient donc de tenir un décompte de points, et de répartir équitablement les peaux.

« Vous êtes sûr de vous être déjà servi de ces armes ? » interrogea Yomonul sans cesser de lui sourire.

L'apical était de bonne humeur. Encore quelques décades et il serait délivré de son exosquelette. D'ici là, l'Empereur avait autorisé un certain assouplissement de son régime : Yomonul avait le droit de voir du monde, de boire et de manger tout ce qui lui plaisait.

« J'ai déjà tiré au fusil », acquiesça Gurgeh, qui n'avait jamais de sa vie tenu une arme à projectiles.

Mais il y avait tout de même eu cette expérience avec Yay, dans le désert ; cela remontait maintenant à des années.

« Je parie que vous n'avez encore jamais tiré sur quelque chose de *vivant* », intervint le drone.

Yomonul heurta la coque de la machine d'un pied entouré de tiges de carbone.

« Silence, objet. »

Flère-Imsaho bascula lentement en arrière de manière que sa face avant, taillée en biseau, soit directement orientée vers Gurgeh.

« *Objet ?* » s'indigna-t-il d'une voix contenue mais bizarrement aiguë.

Gurgeh lui fit un clin d'œil et posa un doigt sur ses lèvres. Yomonul et lui échangèrent un sourire.

La chasse, comme ils disaient, s'ouvrit sur un éclatant concert de trompettes et sur le lointain rugissement des troshas. On vit sortir de la forêt une file d'Azadiens mâles, qui se mirent à courir le long des poutres en frappant celles-ci de leurs bâtons. Le premier trosha fit alors son apparition et, les flancs zébrés d'ombres, pénétra dans la clairière, puis dans le couloir de bois étranglé en son milieu. Un murmure excité s'éleva tout autour de Gurgeh.

« C'est un gros », fit Yomonul d'un ton admiratif tandis que la bête à six pattes et au pelage strié d'un noir aux reflets dorés entraînait en bondissant dans le couloir.

Des déclics se firent entendre d'un bout à l'autre de la plateforme : on se préparait à faire feu. Gurgeh souleva la crosse de son arme. Avec la gravité qui régnait sur cette planète, les fusils étaient plus faciles à manipuler ainsi vissés sur un trépied ; par la même occasion, leur champ de tir s'en trouvait limité, chose que les gardes toujours vigilants de l'Empereur ne manquaient certainement pas de trouver rassurante.

Le trosha se rua dans le couloir ; le mouvement de ses pattes devint flou sur le sol poussiéreux. Les spectateurs se mirent à lui tirer dessus, emplissant l'air de détonations assourdies et de bouffées de fumée grise. Des échardes de bois blanc se détachaient en virevoltant des poutres formant la haie ; des nuages de poussière s'enflaient subitement au sol. Yomonul visa et tira ; une véritable pétarade éclata autour de Gurgeh. Puis les fusils se turent, mais Gurgeh sentit tout de même quelque chose se refermer dans ses oreilles afin d'atténuer le vacarme ambiant. Il fit feu. L'effet de recul le prit par surprise ; sa balle avait dû passer bien au-dessus de la tête de l'animal.

Il regarda le couloir. La bête poussait des rugissements. Elle essaya de franchir d'un bond la haie côté forêt, mais retomba

sous une salve de coups de feu. Elle fit encore quelques pas hésitants, traînant trois pattes brisées et laissant derrière elle une traînée de sang. Gurgeh perçut une autre détonation étouffée à côté de lui, et la tête du Carnivore fit un brusque saut de côté ; l'animal s'écroula. Une immense acclamation retentit. On ouvrit une double porte pratiquée dans la haie de poutres, et des mâles s'empressèrent de faire disparaître le cadavre. À côté de Gurgeh, Yomonul s'était levé pour saluer sous les vivats. Puis, brusquement, il se rassit dans un ronflement de moteurs d'exosquelette : la bête suivante émergeait de la forêt et se précipitait entre les parois de bois.

Après le quatrième trosha, ce fut un petit groupe de carnivores qui se présenta ; dans la mêlée générale, l'un d'entre eux escalada tant bien que mal la barrière de poutres et réussit à passer par-dessus. Là, il fit mine de pourchasser quelques-uns des mâles qui attendaient en dehors de la piste. Un garde posté au pied de la tribune l'abattit d'un seul tir de laser.

Au milieu de la matinée, alors qu'une montagne de cadavres striés s'arrondissait au milieu de la piste au risque que certains animaux s'échappent en grimpant sur les corps de leurs prédécesseurs, la chasse fut interrompue. Des mâles armés de crochets et d'aussières juchés sur deux ou trois petits tracteurs vinrent déblayer les détritiques tièdes et sanguinolents. Tandis qu'ils s'affairaient, un individu assis de l'autre côté de l'Empereur abattit l'un des mâles. Il y eut quelques claquements de langue réprobateurs, mais aussi quelques hourras avinés. L'Empereur mit le contrevenant à l'amende, et déclara que si cela se reproduisait on se retrouverait à courir en compagnie des troshas. Toute l'assistance éclata de rire.

« Vous ne tirez guère, Gurgeh », remarqua Yomonul.

Ce dernier s'attribuait d'ores et déjà trois bêtes. Gurgeh, lui, trouvait la chasse sans intérêt depuis un bon moment et ne faisait plus que rarement feu. De toute façon, il ratait invariablement son coup.

« Je ne suis pas très bon à ce genre d'exercice, déclara-t-il.

« Eh bien, entraînez-vous ! »

Le maréchal exalté se mit à rire, puis lui asséna dans le dos une claque servo-amplifiée qui faillit lui couper le souffle.

Yomonul revendiqua une nouvelle victime. Il poussa une exclamation excitée et décocha un coup de pied à Flère-Imsaho.

« Va chercher ! » s'écria-t-il en riant.

Le drone s'éleva dans les airs avec lenteur et dignité.

« Jernau Gurgeh, commença-t-il. Je ne saurais en supporter davantage. Je rentre au château. Vous y voyez un inconvénient ?

« Pas le moindre.

« Merci. Amusez-vous bien à développer votre adresse au tir. »

La machine plongea vers la piste, obliqua sur un côté et disparut à l'angle de l'estrade. Pendant tout le temps que cela lui prit, Yomonul la tint dans son viseur.

« Et vous le laissez s'en aller comme ça ? demanda-t-il à Gurgeh en riant.

« Je ne suis pas fâché d'en être débarrassé », rétorqua ce dernier.

Ils firent une pause pour déjeuner. Nicosar félicita Yomonul et le complimenta sur ses qualités de tireur. Gurgeh s'assit là encore à côté du maréchal, et mit un genou en terre lorsque le palanquin de l'Empereur arriva à leur niveau. Yomonul dit à Nicosar que son exosquelette l'aidait à viser en le stabilisant, sur quoi l'Empereur se déclara enchanté que l'appareil dût lui être retiré sous peu, dès la clôture officielle des jeux. Puis il jeta un coup d'œil à Gurgeh, mais ne lui adressa pas la parole ; le palanquin anti-G s'éleva de lui-même, et la garde impériale l'orienta par poussées successives vers la file de gens qui attendaient plus loin.

Après le déjeuner, l'assistance regagna ses places et la chasse reprit. Il y avait d'autres animaux à mettre à mort, et c'est à cette tâche que fut consacrée la première partie du court après-midi ; mais plus tard, les troshas revinrent. Jusque-là, sur les quelque deux cents troshas libérés de leurs enclos forestiers, sept seulement avaient réussi à arriver au bout de la piste et à s'enfuir dans les bois. Mais ils étaient blessés, et de toute manière ils seraient bientôt rattrapés par l'Incandescence.

Devant la plate-forme de tir, la terre de la piste était maculée de sang auburn. Gurgeh tirait en direction des animaux dont les pattes frappaient lourdement le sol détrempé, mais s'arrangeait

toujours pour les manquer, surveillant les giclées de boue qui jaillissaient devant leur muflle tandis qu'ils passaient en trombe devant lui, blessés, hurlant et soufflant. Il trouvait le tout relativement déplaisant, mais reconnaissait que l'excitation des Azadiens était contagieuse et avait fini par le gagner. Manifestement, Yomonul s'en donnait à cœur joie. L'apical se pencha vers lui au moment où une femelle trosha de belle taille sortait à toute allure de la forêt, accompagnée de deux petits.

« Il faut vous entraîner encore, Gurgey, déclara-t-il. On ne pratique donc pas la chasse, chez vous ? »

La femelle et ses petits se ruèrent vers la piste.

« Pas beaucoup, non », reconnut Gurgeh.

Yomonul poussa un grognement, visa sa lointaine cible et fit feu. Un des petits s'effondra. La femelle fit un écart, s'arrêta et rebroussa chemin. L'autre petit poursuivit sa course avec hésitation. Il poussa un miaulement au moment où les balles le frappèrent. Yomonul rechargea son arme.

« Je ne pensais même pas que vous viendriez », reprit-il.

Touchée à la patte arrière, la femelle se détourna en grondant de son petit mort et fonça de nouveau vers l'avant en lançant des rugissements à son petit blessé, qui continuait d'avancer en chancelant.

« Je tenais à montrer que cela ne me faisait pas peur, répliqua Gurgeh en voyant la tête du petit blessé se relever brusquement et l'animal s'écrouler à côté de sa mère. Par ailleurs, j'ai chassé... »

Il allait employer le terme d'« Azad », lequel signifiait aussi bien machine, animal, tout organisme ou tout système, et se tournait donc vers Yomonul avec un petit sourire, lorsqu'il vit le visage de l'apical ; il comprit que quelque chose n'allait pas.

Yomonul tremblait. Il était là, agrippé à son arme, à demi tourné vers Gurgeh, le visage tremblotant dans sa cage sombre, la peau pâle et perlée de sueur, les yeux exorbités.

Gurgeh tendit instinctivement la main vers la tige qui soutenait l'avant-bras du maréchal, afin de lui offrir un appui.

On aurait dit que quelque chose venait de se briser en lui. Son arme décrivit soudain un arc de cercle, éjectant le trépied qui lui servait de support ; le gros silencieux vint viser Gurgeh

en plein front. Ce dernier eut une brève vision du visage de Yomonul : la mâchoire contractée, un filet de sang coulant sur le menton, l'œil fixe, un tic agitant furieusement une de ses joues. Gurgeh se jeta de côté ; le coup partit, la balle passa au-dessus de sa tête et, tout en se laissant tomber de son siège avant de rouler derrière son propre trépied, il entendit un cri.

Avant qu'il ait pu se relever, il reçut un coup de pied dans le dos. Il se retourna et vit au-dessus de lui Yomonul osciller follement sur fond de visages pâles et choqués. Il se débattait avec la culasse de son fusil, essayant tant bien que mal de réarmer. Il lança un nouveau coup de pied qui, avec un bruit sourd, atteignit les côtes de Gurgeh. Celui-ci se recula vivement pour amortir le choc et, passant par-dessus l'avant de la tribune, tomba sur la piste.

Il entrevit un tournoiement de plaques de bois et de bourgeons-de-cendre, puis chut sur un garçon de piste qui se tenait juste au pied des gradins. Tous deux s'abattirent brutalement au sol, le souffle coupé. Gurgeh releva les yeux et vit Yomonul sur la plate-forme ; son exosquelette luisait d'un éclat mat sous les rayons du soleil, il levait son arme et la pointait sur lui. Deux apicaux arrivèrent derrière lui, prêts à le ceinturer. Sans même un regard en arrière, Yomonul écarta vivement les bras ; une de ses mains heurta violemment la poitrine d'un apical, tandis que l'autre recevait son fusil en plein visage. Tous deux s'effondrèrent ; les bras protégés par la cage de carbone se remirent prestement en position, et Yomonul pointa à nouveau son arme sur Gurgeh.

Celui-ci, qui s'était relevé, plongea pour se mettre à l'abri. La balle atteignit le mâle qui, cherchant toujours son souffle, était étendu derrière lui. Gurgeh se dirigea en chancelant vers la double porte de bois qui s'ouvrait sous la haute tribune où s'élevaient des cris : Yomonul avait sauté. Le maréchal atterrit entre Gurgeh et les portes ; il rechargea son arme au moment même où il toucha terre : son exosquelette absorbait aisément les chocs. Gurgeh se retourna, glissa sur le sol imprégné de sang et faillit tomber.

Mais il se redressa et s'engagea en courant entre le bord de la haie de poutres et celui de la plate-forme. Un garde en uniforme

aimé d'un fusil FAR lui barrait le passage en levant un regard incertain sur les occupants de la tribune. Gurgeh rentra la tête dans les épaules et poursuivit sa course comme pour le dépasser sans s'arrêter. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques mètres du garde, celui-ci fit mine de porter la main au laser qui pendait à son épaule. Une expression de surprise presque comique se peignit sur son visage plat une fraction de seconde avant que sa poitrine n'explose ; en tombant il pivota sur lui-même, coupant la trajectoire de Gurgeh et le faisant chuter à son tour.

Gurgeh fit une nouvelle roulade et passa par-dessus le cadavre du garde dans une série de tintements métalliques. Puis il se redressa et s'assit. Yomonul était à dix mètres de lui et courait maladroitement vers lui tout en rechargeant son arme. Le fusil du garde gisait aux pieds de Gurgeh. Celui-ci s'en empara, visa et tira.

Le maréchal voulut esquiver le rayon, mais, après toute une matinée de tir à l'arme à projectiles, Gurgeh avait machinalement prévu un éventuel effet de recul : le tir de laser frappa Yomonul en plein visage ; la tête de l'apical vola en éclats.

Yomonul ne s'arrêta pas pour autant ; il ne ralentit même pas. La cage crânienne pratiquement vide, le sang jaillissant du cou, esquilles et lambeaux de chair flottant derrière elle comme autant d'oriflammes, la silhouette emportée par sa course accéléra encore. Elle fonçait à présent vers lui, et semblait beaucoup plus assurée.

La chose pointa son arme droit sur le front de Gurgeh.

Abasourdi, celui-ci se figea sur place. Il approcha à nouveau de son œil le viseur du fusil FAR, mais trop tard, en s'efforçant de se relever. L'exosquelette sans tête n'était plus qu'à trois mètres de lui ; Gurgeh regarda la gueule noire du silencieux et sut qu'il était un homme mort. Pourtant, à ce moment-là l'étrange silhouette hésita ; la coquille vide qui se tenait à la place de sa tête fut rejetée en arrière et le fusil vacilla.

Quelque chose vint violemment heurter Gurgeh – *par derrière*, se rendit-il compte avec surprise tandis que tout devenait noir. Par *derrière*... puis plus rien.

Son dos lui faisait mal. Il ouvrit les yeux. Un volumineux drone de couleur brune bourdonnait dans l'espace qui le séparait d'un plafond blanc.

« Gurgeh ? » interrogea la machine.

Il déglutit et s'humecta les lèvres.

« Quoi ? » fit-il.

Il ne savait ni où il se trouvait, ni qui était ce drone.

« Gurgeh, c'est moi, Flère-Imsaho. Comment vous sentez-vous ? »

Flaire-Imsah-ho. Ce nom lui disait quelque chose.

« Un peu mal au dos, prononça-t-il en espérant ne pas se faire prendre. Gurgi ? Gurgey ? Ce devait être son nom.

« Pas étonnant. Un énorme trosha vous est rentré dedans par-derrière.

« Un énorme quoi ?

« Aucune importance. Rendormez-vous.

« ... Dormir. »

Ses paupières se firent pesantes et le drone devint flou.

Il avait mal au dos. Il ouvrit les yeux et distingua un plafond blanc. Il chercha du regard Flère-Imsaho. Des cloisons de lambris sombre. Une fenêtre. Flère-Imsaho ; il était là. La machine vint vers lui en flottant dans les airs.

« Bonjour, Gurgeh.

« Bonjour.

« Vous vous rappelez qui je suis ?

« Je vois que vous posez toujours autant de questions stupides, Flère-Imsaho. Qu'est-ce que j'ai ?

« Des contusions, une côte fêlée, un léger traumatisme crânien. Vous devriez être sur pied dans un ou deux jours.

« Il me semble me rappeler... Vous disiez que j'avais été renversé par un trosha, n'est-ce pas ? Ou bien ai-je rêvé ?

« Non, vous n'avez pas rêvé. C'est bien ce que je vous ai dit. C'est ce qui est arrivé. De quoi vous souvenez-vous, exactement ?

« Je suis tombé des gradins... de la tribune, énonça-t-il lentement en s'efforçant de réfléchir. (Il était alité et il avait mal au dos. Il se trouvait dans sa chambre, au château, et les lumières étaient allumées ; donc il faisait sans doute nuit. Puis ses yeux s'écarrillèrent.) C'est Yomonul qui m'a fait tomber ! reprit-il tout à coup. Mais *pourquoi* ?

« Ça n'a plus d'importance maintenant. Rendormez-vous. »

Gurgeh voulut ajouter quelque chose, mais, tandis que le drone venait vibrer à ses oreilles, il se sentit à nouveau épuisé et abaissa les paupières une seconde, juste le temps de laisser reposer ses yeux.

Debout devant la fenêtre, Gurgeh regardait dans la cour. Le serviteur mâle emporta le plateau en faisant tinter les verres.

« Allez-y, dit-il au drone.

« Le trosha a escaladé la palissade pendant que tout le monde avait les yeux fixés sur Yomonul et vous. Il est arrivé par-derrière et s'est jeté sur vous. Il vous a heurté, puis a renversé l'exosquelette avant qu'il ait pu réagir. Les gardes l'ont abattu au moment où il s'apprêtait à éventrer Yomonul, et, le temps qu'on l'arrache à l'exosquelette, celui-ci s'était désactivé. »

Gurgeh secoua lentement la tête.

« Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir été jeté par-dessus bord à coups de pied. (Il s'assit dans un fauteuil près de la fenêtre. La lumière vaporeuse de la fin d'après-midi déposait un halo doré à l'autre bout de la cour.) Et où étiez-vous, pendant tout ce temps ?

« Ici même ; je regardais une retransmission impériale de la chasse. Je suis désolé de vous avoir laissé là-bas, Jernau Gurgeh, mais cet horrible apical me donnait des coups de pied, et je trouvais cet obscène spectacle sanglant et répugnant au-delà de toute expression.

« Peu importe, répondit Gurgeh en agitant une main. Je suis vivant. (Il enfouit son visage dans ses mains.) Vous êtes sûr que c'est moi qui ai abattu Yomonul ?

« Mais oui ! Tout est enregistré. Voulez-vous que je vous repasse...

« Non, coupa Gurgeh, les paupières toujours closes, en arrêtant le drone d'un geste. Non, je ne veux pas voir ça.

« Je n'ai pas assisté à la fin en direct, reprit Flère-Imsaho. J'étais en train de regagner le lieu de la chasse quand Yomonul a tiré une première fois, tuant par erreur la personne qui se trouvait à côté de vous. Mais j'ai regardé l'enregistrement ; oui, vous l'avez bel et bien tué, avec le FAR du garde. Mais bien sûr, cela signifie simplement que celui qui contrôlait l'exosquelette à ce moment-là n'avait plus à lutter contre son occupant, c'est-à-dire Yomonul. Une fois ce dernier mort, l'exo a pu se déplacer beaucoup plus vite, et de manière beaucoup plus précise. Le maréchal a dû essayer de toutes ses forces de l'arrêter. »

Gurgeh garda les yeux rivés au plancher.

« Vous êtes certain de ce que vous dites ?

« Absolument. (Le drone se dirigea vers le mur-écran.) Écoutez, pourquoi ne pas vous repasser l'enre...

« Non ! » cria Gurgeh en se levant.

Il vacilla sur ses pieds et dut se rasseoir.

« Non, reprit-il un ton plus bas.

« Le temps que j'arrive, l'individu qui téléguidait l'exosquelette était parti ; mes palpeurs à micro-ondes ont brièvement capté quelque chose alors que je me trouvais à mi-chemin, mais le signal a disparu avant que je puisse le localiser avec précision. Une sorte de maser à phase pulsée. La garde impériale a également intercepté quelque chose ; quand on vous a emporté, ils avaient déjà commencé à fouiller la forêt. J'ai réussi à les convaincre que je connaissais mon affaire et je vous ai fait transporter ici. Ils ont envoyé une ou deux fois un médecin jeter un coup d'œil sur vous, mais rien de plus. Heureusement que je suis arrivé à temps : on aurait pu vous transporter à l'hôpital et pratiquer sur votre personne toutes sortes de tests vicieux... (La voix du drone exprimait sa perplexité.) C'est bien pour cela qu'à mon avis nous n'avons pas

affaire à un simple coup monté des services de sécurité. Ils auraient tenté de vous tuer par des moyens beaucoup plus discrets, et se seraient tenus prêts à vous emmener à l'hôpital en cas d'échec partiel... Non, tout cela est trop désorganisé. Il se passe des choses bizarres, j'en suis certain. »

Gurgeh passa ses mains dans son dos, délimitant à nouveau avec soin l'étendue de sa contusion.

« Si seulement je me souvenais de tout ! J'aimerais vraiment savoir si j'ai réellement eu l'intention de tuer Yomonul », ajouta-t-il.

Sa poitrine lui faisait mal, et il se sentait nauséeux.

« À voir la façon dont vous vous y êtes pris, et connaissant vos médiocres talents de tireur, je parierais que non. »

Gurgeh leva les yeux sur la machine.

« Vous n'avez rien d'autre à faire, drone ?

« Eh bien, pas vraiment, non. Oh, à propos... L'Empereur veut vous voir dès que vous serez rétabli.

« Je vais y aller tout de suite, fit Gurgeh en se levant lentement.

« Vous êtes sûr ? À mon avis, ce n'est pas raisonnable. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette ; à votre place, je m'allongerais. Je vous en prie, asseyez-vous. Vous n'êtes pas encore d'attaque. Et s'il vous en voulait d'avoir tué Yomonul ? Oh, je crois qu'il vaut mieux que je vous accompagne... »

Nicosar occupait un petit trône dressé devant une immense enfilade de fenêtres inclinées aux vitraux multicolores. Les appartements impériaux baignaient dans une lumière polychrome saturée ; de gigantesques tapisseries murales cousues de fils de métal précieux scintillaient comme un trésor dans une grotte sous-marine. Des gardes impassibles étaient postés le long des cloisons ainsi que derrière le trône ; çà et là, des courtisans et chambellans froissaient des papiers ou s'affairaient devant des écrans plats. Un officier de la Maison Impériale conduisit Gurgeh jusqu'au trône, abandonnant Flère-Imsaho à l'autre bout de la pièce sous le regard vigilant de deux gardes.

« Veuillez vous asseoir. (Nicosar lui indiqua un tabouret bas placé devant lui sur l'estrade.) Jernau Gurgeh, entama

l'Empereur d'une voix posée, maîtrisée, presque monocorde. Nous vous présentons nos sincères excuses pour ce qui s'est passé hier. Nous nous réjouissons que votre guérison se révèle aussi rapide, même si nous n'ignorons pas que vous souffrez encore. Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire ?

« Non, Votre Altesse. Je vous remercie.

« Nous nous en réjouissons. »

Nicosar hocha lentement la tête. Sa tenue était, comme à l'ordinaire, d'un noir que rien ne venait égayer. Cette mise sobre, sa frêle constitution et son visage sans charme formaient un contraste saisissant avec les fabuleuses éclaboussures colorées qui tombaient des vitraux obliques au-dessus de leur tête, ainsi qu'avec les vêtements somptueux des courtisans. L'Empereur reposa ses petites mains baguées sur les accoudoirs du trône.

« Naturellement, nous sommes fort chagriné de devoir nous passer de la considération et des bons et loyaux services de notre maréchal Yomonul Lu Rahsp, surtout dans ces circonstances tragiques, mais nous comprenons que vous n'aviez pas d'autre choix que de vous défendre. Vous ne ferez l'objet d'aucune poursuite, telle est notre volonté.

« Merci, Votre Altesse. »

Nicosar agita une main.

« Quant à celui qui a comploté contre vous et s'est rendu maître du dispositif carcéral de notre maréchal, sachez qu'il a été découvert et dûment interrogé. Nous sommes profondément blessé d'apprendre que le chef des conspirateurs n'est autre que notre mentor et guide, celui qui nous a suivi tout au long de notre existence, j'ai nommé le recteur du Collège de Candsev.

« Ham..., commença Gurgeh, qui s'interrompit aussitôt (L'expression de Nicosar était un modèle de mécontentement. Le nom du vieil apical mourut dans la gorge de Gurgeh.) Je... », reprit-il.

Nicosar leva une main.

« Nous tenons à vous informer que le recteur du Collège de Candsev, Hamin Li Srilist, a été condamné à mort pour le rôle qu'il a joué dans la conspiration ourdie contre vous. À notre connaissance, il se peut qu'on ait essayé à d'autres moments

d'attenter à vos jours. Si cela se révélait exact, les circonstances seraient scrupuleusement examinées, et les criminels appelés à comparaître devant la justice.

« Certains membres de la cour, poursuit Nicosar en fixant les bagues qui ornaient ses doigts, ont cru bon de protéger leur Empereur par des moyens... peu judicieux. L'Empereur n'a que faire de ce genre de protection contre un adversaire au jeu, même si celui-ci a recours à des artifices que, personnellement, nous nous interdisons. S'il s'est révélé nécessaire de mentir à nos sujets sur votre progression dans cette finale, c'est pour leur bien, et non pour le nôtre. Nous n'avons nul besoin d'être protégé contre les vérités déplaisantes. L'Empereur ne connaît pas la peur, seulement la discrétion. Nous serons heureux de retarder la partie devant opposer l'Empereur-régent et l'homme nommé Jernau Morat Gurgeh jusqu'à ce que ce dernier se sente assez bien pour jouer. »

Gurgeh se surprit à attendre que la voix calme, lente et légèrement chantante de Nicosar poursuive son monologue, mais, impassible, l'Empereur se tut.

« Je vous remercie, Altesse, proféra-t-il enfin, mais je préférerais qu'il n'y ait pas d'ajournement. Je me sens déjà presque assez bien pour reprendre immédiatement le jeu, et il reste de toute façon trois jours avant le début officiel de la partie. Je vous assure que ce retard ne se justifie aucunement. »

Nicosar hocha lentement la tête.

« Cela nous plaît. Néanmoins, au cas où Jernau Gurgeh souhaiterait revenir sur sa décision avant la date prévue pour le début de la partie, nous espérons qu'il n'hésiterait pas à en informer le Bureau Impérial, qui se ferait alors un plaisir d'ajourner la finale jusqu'à ce que Jernau Gurgeh se sente tout à fait capable de jouer au jeu d'Azad au maximum de ses possibilités.

« Je remercie encore Votre Altesse.

« Nous sommes content de constater que Jernau Gurgeh n'a pas été grièvement blessé, et nous félicitons qu'il ait pu se rendre à cette audience », conclut Nicosar.

Sur quoi il adressa un bref hochement de tête à Gurgeh, puis regarda en direction d'un chambellan qui attendait impatiemment à l'écart.

Gurgeh se leva, s'inclina et sortit à reculons.

« On n'est pas obligé de faire plus de quatre pas en arrière avant de lui tourner le dos, commenta Flère-Imsaho. Mais à part ça, vous avez été très bien. »

Ils étaient de nouveau dans la chambre de Gurgeh.

« La prochaine fois, j'essaierai de m'en souvenir, répondit ce dernier.

« Bref, on dirait que vous êtes hors de danger. J'ai un peu écouté aux portes, pendant votre petit *tête-à-tête* ; les chambellans sont généralement au courant de tout ce qui se passe. Apparemment donc, on a surpris un apical qui tentait de fuir le maser et les exocontrôles par la forêt ; il avait perdu l'arme qu'on lui avait donnée pour se défendre – cela valait mieux, d'ailleurs, parce que c'était en réalité une bombe –, ce qui leur a permis de le prendre vivant. Il a avoué sous la torture, et donné le nom d'un des sbires de Hamin, qui à son tour a tenté de marchander ses aveux. Alors ils s'en sont pris à Hamin.

« Vous voulez dire qu'ils l'ont torturé ?

« Un petit peu seulement. Il n'est plus tout jeune, et puis il fallait bien qu'il reste en vie pour subir le châtiment dont déciderait l'Empereur. L'apical exocontrôleur ainsi qu'un autre acolyte ont été empalés, le sbire marchandeur de Hamin a été enfermé dans une cage en pleine forêt et abandonné là en attendant l'Incandescence, et Hamin lui-même privé de drogues anti-G ; dans cinquante jours tout au plus, il sera mort.

« Hamin..., fit Gurgeh en secouant la tête. Je ne savais pas qu'il avait peur de moi.

« Ma foi, comme je vous le disais, il n'est plus tout jeune. Ces gens-là ont parfois des idées bizarres.

« Croyez-vous que je sois désormais en sécurité ?

« Oui. L'Empereur désire que vous restiez en vie afin de mieux vous anéantir sur les tabliers d'Azad. Personne d'autre n'oserait vous nuire. Vous pouvez vous concentrer sur le jeu. Et puis, de toute manière, je veille sur vous. »

Gurgeh posa un regard incrédule sur le drone bourdonnant. Il ne détectait pas trace d'ironie dans sa voix.

Gurgeh et Nicosar entamèrent trois jours plus tard la première des parties mineures. La finale promettait de se dérouler dans une ambiance curieuse ; un sentiment de déception brutale imprégnait le château de Klaff : dans l'Empire, cet ultime affrontement était habituellement l'aboutissement de six années de travail et de préparation, l'apothéose de tout ce que représentait et défendait l'Azad. Or, cette fois-ci, la succession à la tête de l'Empire était déjà réglée. Nicosar s'était d'ores et déjà assuré de régner sur une autre Grande Année en battant Vechesteder et Jhilno, encore qu'aux yeux du reste de l'Empire l'Empereur dût encore vaincre Krowo pour remporter le sceptre. Même si Gurgeh remportait la finale, cela ne changerait rien ; certain orgueil impérial en sortirait quelque peu blessé, voilà tout. La cour et le Bureau Impérial en tireraient des leçons et, dorénavant, on réfléchirait à deux fois avant d'inviter des étrangers décadents mais sournois à participer au jeu sacré.

Gurgeh avait l'impression qu'un grand nombre des résidents de la forteresse auraient préféré quitter Echronédal, regagner Eä ; mais on devait encore assister à la cérémonie du sacre et à sa confirmation religieuse ; par ailleurs, nul ne serait autorisé à partir avant que le feu ne soit passé et que l'Empereur ne se soit relevé de ses cendres.

Gurgeh et Nicosar étaient probablement les seuls à attendre la rencontre avec impatience ; même les joueurs-de-jeux et les observateurs étaient démoralisés à l'idée d'assister à une partie dont on leur avait d'avance interdit de discuter, même entre eux. Toutes les parties disputées par Gurgeh depuis son élimination officielle étaient sujet tabou. Elles n'existaient pas. Le Bureau Impérial des Jeux travaillait déjà très dur à concocter la version officielle de la finale entre Nicosar et Krowo. À en juger par leurs précédents résultats, Gurgeh ne doutait pas qu'elle serait parfaitement convaincante. Il lui manquerait peut-être l'ultime étincelle du génie, mais elle serait acceptée telle quelle.

Ainsi, tout était réglé d'avance. L'Empire disposait de nouveaux maréchaux (le remplacement de Yomonul allait toutefois occasionner quelques remaniements), de nouveaux généraux, amiraux, archevêques, ministres et juges. L'avenir de l'Empire était tout tracé, avec bien peu de changements par rapport à son cours passé. Nicosar maintiendrait sa politique actuelle ; les Prémisses déposées par les différents gagnants ne révélaient guère d'insatisfaction, et encore moins d'idées neuves. Courtisans et chambellans pouvaient donc respirer : rien ne changerait vraiment, et leur position n'était toujours pas menacée. Aussi observa-t-on, au lieu de la tension qui caractérisait habituellement la finale, une ambiance évoquant davantage celle des matches de démonstration. Seuls les deux concurrents estimaient participer à une vraie compétition.

Gurgeh fut tout de suite impressionné par le jeu de Nicosar. L'Empereur ne cessait de remonter dans son estime. Plus il analysait le style de l'apical, plus il se rendait compte qu'il avait décidément devant lui un joueur puissant et accompli. Il allait lui falloir plus que de la chance pour vaincre Nicosar ; pour ce faire, il devait devenir quelqu'un d'autre. Dès le début, il s'attacha à ne pas se faire battre à plate couture plutôt qu'à triompher de l'Empereur.

La plupart du temps, Nicosar jouait prudemment ; puis, brusquement, il se faisait remarquer par une brillante série de coups qui s'enchaînaient harmonieusement et semblaient tout d'abord l'œuvre d'un fou de génie, avant d'apparaître sous leur vrai jour : c'étaient en réalité des coups de maître, autant de réponses irréprochables apportées aux questions insolubles qu'ils avaient eux-mêmes posées.

Gurgeh fit de son mieux pour prévoir ces accès dévastateurs de force et de ruse combinées, et pour leur trouver une réplique une fois qu'ils étaient déclenchés. Mais dès la fin des parties mineures, c'est-à-dire quelque trente jours avant l'arrivée prévue du feu, Nicosar avait déjà sur lui un avantage considérable en pions et en cartes, à transférer sur le premier des trois grands tabliers. Gurgeh sentit que sa seule chance était de tenir bon, autant que possible, sur les deux premiers tabliers, et d'espérer récupérer un petit quelque chose sur le troisième.

Les bourgeons-de-cendre dressaient bien haut leurs têtes tout autour du château, montant à l'assaut de ses murailles comme une lente marée d'or. Gurgeh était revenu s'asseoir dans le même jardinet suspendu. Lors de sa première visite, il pouvait encore contempler l'horizon lointain par-dessus les bourgeons-de-cendre ; à présent, la vue était bouchée à vingt mètres par la plus proche de ces formidables cimes feuillues. Les derniers rayons du soleil épandaient l'ombre du château sur ce parterre végétal. Derrière Gurgeh s'allumaient les lumières de la forteresse.

Il observa les troncs brun roux des grands arbres en secouant la tête. Il avait été vaincu sur le Tablier d'Origine, et voilà qu'à présent il perdait aussi sur le Tablier de Forme.

Il était en train de passer à côté de quelque chose ; une certaine facette du style de Nicosar lui échappait. Il le savait, il en était même certain, mais il n'arrivait pas à savoir de quoi il s'agissait au juste. Il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était probablement quelque chose de tout simple, malgré la complexité qu'exigeait sa mise en œuvre sur le tablier. Et cette chose, il aurait dû la repérer, l'analyser et l'appréhender depuis longtemps ; la retourner à son avantage. Pourtant, quelle qu'en fût la raison – sans doute, inhérente à sa propre compréhension du jeu – il s'en était révélé incapable. Tout se passait comme s'il avait perdu l'usage de tout un pan de son style, et il commençait à se demander si le coup qu'il avait pris sur la tête, le jour de la chasse, ne l'avait pas affecté plus qu'il ne l'avait cru.

Par ailleurs, le vaisseau ne semblait pas mieux saisir que lui ce qui n'allait pas dans sa façon de jouer. Sur le moment, les conseils du Mental paraissaient toujours sensés, mais, une fois sur le tablier, Gurgeh se rendait compte qu'ils étaient impossibles à mettre en pratique. S'il allait à l'encontre de ses propres instincts et s'obligeait à suivre les indications du *Facteur limite*, il aggravait encore sa situation ; rien ne vous posait davantage de problèmes sur un tablier d'Azad que l'expérimentation d'une tactique qui ne vous convainquait pas vraiment.

Il se remit lentement sur pied, étira son dos, qui ne lui faisait presque plus mal, et regagna sa chambre. Posté devant l'écran, Flère-Imsaho regardait un affichage-holo représentant un curieux diagramme.

« Qu'est-ce que vous faites ? » demanda Gurgeh en se laissant tomber dans un fauteuil moelleux.

Le drone se retourna et lui répondit en marain.

« J'ai trouvé le moyen de désactiver les micros ; nous pouvons maintenant nous parler en marain. Bonne nouvelle, n'est-ce pas ? »

« Sans doute », répondit Gurgeh, toujours en eächic.

Il s'empara d'un petit écran plat afin de s'informer de ce qui se passait dans l'Empire.

« Eh bien, vous pourriez au moins vous servir de notre langue, après tout le mal que je me suis donné pour neutraliser leurs mouchards ! Ça n'a pas été facile, vous savez. Je ne suis pas conçu pour ce genre de tâche. J'ai dû absorber des quantités considérables de connaissances extraites de mes propres fichiers dans le domaine de l'électronique, de l'optique, des champs d'écoute et de toutes ces disciplines techniques. Je croyais que ça vous ferait plaisir, moi. »

« Cela me procure une extrême et profonde sensation d'extase », prononça Gurgeh en marain, en détachant bien chaque mot.

Puis il reporta son attention sur le petit écran. Celui-ci lui apprit les nouvelles nominations, l'étouffement d'une insurrection dans un lointain système planétaire, l'évolution de la partie que disputaient Nicosar et Krowo – lequel avait moins de retard que Gurgeh –, la victoire remportée par les troupes impériales sur une race de monstres, et la dernière réévaluation du salaire des mâles désireux de s'engager dans l'armée.

« Qu'est-ce que vous regardez là, au fait ? interrogea-t-il en jetant un bref coup d'œil à l'écran mural où le tore de Flère-Imsaho tournait lentement sur lui-même. »

« Vous ne le reconnaissez pas ? fit le drone d'une voix aux intonations montant dans les aigus afin d'exprimer la surprise. Je n'aurais jamais cru cela de vous ; il s'agit d'un modèle de la Réalité. »

« De la... ? Ah, oui. (Gurgeh hocha la tête et revint à son petit écran, où l'on voyait un groupe d'astéroïdes se faire bombarder par des cuirassés impériaux impatients d'en écraser l'insurrection.) En quatre dimensions, et tout ça. »

Il passa rapidement d'une sous-chaîne à l'autre afin de trouver le canal des jeux. Quelques matches de deuxième série se jouaient encore sur Eä.

« Dans le cas de la Réalité proprement dite, disons plutôt sept dimensions applicables ; l'une de ces lignes... Vous m'écoutez ?

« Hmm ? Oui, oui. »

Les jeux d'Eä en étaient tous à leurs derniers stades. Les jeux secondaires d'Echronédal faisaient toujours l'objet de commentaires.

« ... une de ces lignes faisant partie de la Réalité représente notre univers tout entier... on vous a sûrement appris tout cela, non ?

« Hmm », acquiesça Gurgeh.

Il ne s'était jamais particulièrement intéressé à la théorie spatiale, l'hyper-espace, les hypersphères, ce genre de choses ; rien de tout cela ne semblait intervenir d'une quelconque manière dans sa façon de vivre sa vie, alors, quel intérêt ? Il y avait certains jeux qu'on appréhendait mieux en quatre dimensions, mais Gurgeh ne s'attachait qu'à leurs règles particulières, et les théories d'ensemble ne prenaient un sens pour lui que dans la mesure où elles s'appliquaient à ces jeux-là de manière spécifique. Il appuya sur le bouton pour obtenir la page suivante... et se retrouva face à face avec une image de lui-même exprimant une fois de plus sa tristesse à l'idée d'avoir été éliminé, multipliant ses vœux au peuple et à l'Empire d'Azad, et remerciant tout le monde de lui avoir permis de... La voix d'un présentateur vint couvrir ses déclarations de moins en moins audibles, pour annoncer que Gurgeh s'était retiré des jeux de deuxième série qui se déroulaient sur Echronédal. Avec un sourire sans joie, Gurgeh regarda la réalité officielle à laquelle il avait bien voulu coopérer prendre progressivement corps et devenir un état de fait généralement accepté.

Il leva brièvement les yeux sur le tore qui tournait ; sur l'écran et un problème qui l'avait occupé plusieurs années auparavant lui revint en mémoire.

« Quelle est la différence entre l'hyper-espace et l'ultra-espace ? demanda-t-il au drone. Un jour le vaisseau m'a parlé d'ultra-espace, et je n'ai jamais réussi à savoir de quoi il s'agissait au juste. »

Le drone s'efforça de lui fournir l'explication demandée en s'appuyant sur son holo-modèle de la Réalité. Comme toujours, ses éclaircissements furent surabondants, mais, même si la réponse ne lui était guère utile, Gurgeh comprit tout de même de quoi il retournait.

Flère-Imsaho lui tapa sur les nerfs toute la soirée à bavarder interminablement en marain à propos de tout et de rien. Après l'avoir trouvé inutilement complexe, Gurgeh prenait plaisir à entendre à nouveau parler sa langue, et trouvait plutôt agréable de la parler ; mais au bout d'un moment il se lassa de la petite voix flûtée du drone. Ce soir-là, la machine parla jusqu'à ce que Gurgeh entame son analyse-de-jeu habituelle – et relativement déprimante – avec le vaisseau, toujours en marain.

Il passa une bonne nuit de sommeil, la meilleure depuis la chasse, et s'éveilla mystérieusement convaincu qu'il lui restait peut-être encore une chance de renverser le cours des événements.

Il lui fallut pratiquement toute la matinée pour comprendre ce que Nicosar avait en tête. Lorsqu'il y parvint enfin, il en eut le souffle coupé.

L'Empereur avait entrepris de vaincre non seulement Gurgeh, mais la Culture tout entière. Comment interpréter autrement l'emploi qu'il faisait des pions, des territoires et des cartes ? Il avait disposé l'intégralité de son camp à l'image d'un Empire : une représentation fidèle d'Azad.

Gurgeh eut une autre révélation soudaine, qui le frappa avec une intensité presque aussi forte : l'une des interprétations possibles – peut-être la meilleure – de son propre style-de-jeu était que depuis le début il jouait comme s'il était la Culture. Par habitude, en échafaudant ses positions et en déployant ses

pièces, il avait en quelque sorte reproduit sa propre forme de société, recréé un réseau de forces et de relations dépourvu de toute hiérarchie apparente, de toute instance dirigeante solidement établie, et fondamentalement pacifique dans ses origines.

Dans toutes les parties qu'il avait disputées, c'étaient toujours les autres qui avaient pris l'initiative de l'attaque. Lui avait considéré la phase antérieure comme une *préparation* à la bataille, mais il se rendait compte à présent que, s'il avait été seul sur le tablier, il se serait comporté sensiblement de la même manière : en gagnant lentement du terrain, en consolidant progressivement, tranquillement, économiquement ses positions... Bien sûr, cela ne s'était jamais produit ; toujours il était attaqué, et une fois au cœur de la bataille il s'impliquait dans le conflit avec le même acharnement que plus tôt, quand il tentait de développer les structures et le potentiel de ses pièces non menacées et de ses territoires indisputés.

Les autres joueurs contre lesquels il avait concouru avaient tous inconsciemment essayé de s'adapter sans concessions à ce style inédit, et tous ils avaient échoué lamentablement. Nicosar, lui, ne visait rien de tel. Il avait choisi l'option inverse et fait du tablier son Empire, représenté dans sa totalité et avec le souci du moindre détail structurel dans les limites qu'imposait l'échelle du jeu.

Gurgeh en resta pétrifié. Cette vérité lui apparut tel un lent lever de soleil qui se transforme soudain en nova, tel un mince filet de compréhension qui se mue peu à peu en torrent, en fleuve, en marée, puis en raz de marée. Il joua les coups suivants de manière machinale ; c'étaient de simples réactions aux initiatives de l'adversaire, et non manifestations mûrement réfléchies de sa stratégie, aussi limitée, aussi inappropriée que se révélât à présent cette dernière. Il avait maintenant la bouche sèche et les mains tremblantes.

Évidemment. Voilà ce qui lui avait échappé, la fameuse facette cachée ; flagrante, étalée au grand jour devant les yeux de tous, elle était effectivement invisible, car trop évidente pour être exprimée par des mots, pour être comprise. C'était tellement simple, tellement élégant, tellement formidablement

ambitieux, mais si fondamentalement *pragmatique*, et si proche de la vision qu'avait Nicosar de la fonction du jeu !

Pas étonnant qu'il ait tant souhaité affronter l'homme de la Culture, si c'était là ce qu'il avait en tête depuis le tout début !

Des informations sur la Culture et sa véritable nature – informations que Nicosar et une poignée de personnalités de l'Empire étaient seuls à posséder – figuraient là, bien en vue sur le tablier, mais sans doute parfaitement indéchiffrables pour qui n'était pas déjà au courant ; si l'allure générale du tablier-Empire de Nicosar composait un tableau complet offert à tous les regards, les hypothèses concernant les forces de son adversaire étaient formulées en termes de fractions d'un ensemble plus vaste.

En outre, il y avait dans l'attitude de l'Empereur face à ses pièces et à celles de son concurrent une espèce de cruauté qui frôlait le sarcasme, une tactique destinée à perturber Gurgeh. L'Empereur envoyait les pièces à leur perte avec une insensibilité allègre là où Gurgeh aurait préféré rester en arrière pour essayer de se préparer et de rassembler ses forces. Là où Gurgeh aurait accepté la reddition et la consécration de sa défaite, Nicosar faisait des ravages.

Par certains côtés, la différence était minime – un bon joueur ne gaspillait pas ses pièces et ne se livrait pas au massacre pour le plaisir – mais il y avait là-dessous une violence en marche, une espèce de saveur particulière, comme une puanteur, une brume silencieuse planant sur le tablier.

Il vit alors qu'il se défendait exactement comme Nicosar attendait qu'il le fasse : en s'efforçant de sauver ses pièces, de prendre des initiatives raisonnées, réfléchies, conservatrices et, en un sens, en cherchant à ne pas voir la façon qu'avait Nicosar d'expédier brutalement ses pièces au combat et d'arracher à son adversaire des bandes de territoire, lambeaux de chair déchiquetée. Sous un certain angle, Gurgeh s'était désespérément efforcé de ne *pas* jouer contre Nicosar ; l'Empereur avait un jeu brusque, dur, dictatorial et fréquemment inélégant, et il était fort judicieusement parti du principe que, quelque part en lui, l'homme de la Culture ne voudrait pas de tout cela.

Gurgeh entreprit de faire le point, évaluant les possibilités qui s'offraient encore à lui tout en jouant quelques parades supplémentaires sans conséquence, pour se donner le temps de réfléchir. Le but du jeu était la victoire ; il l'avait oublié. Rien d'autre ne comptait ; rien d'autre ne dépendait de l'issue du jeu. Le jeu lui-même était hors de propos ; on pouvait donc lui donner tous les sens qu'on voulait, et la seule barrière qu'il eût encore à négocier était celle qu'avaient élevée ses propres sentiments.

Il fallait qu'il riposte, mais comment ? En devenant la Culture ? Un autre Empire ?

Il incarnait d'ores et déjà la Culture, et cela ne lui réussissait pas – et puis, sur le terrain de l'impérialisme, comment égaler une Altesse impériale ?

Il était là, debout sur le tablier dans ses atours ajustés et vaguement ridicules, à peine conscient de ce qui l'entourait. Il lutta pour s'arracher au jeu l'espace d'un instant et embrassa du regard la vaste salle-de-proue du château et ses pierres apparentes, puis les fenêtres ouvertes sur la voûte jaune des bourgeons-de-cendre, les rangées de sièges à moitié vides, les gardes impériaux et les arbitres officiels, les gros appareils de protection électronique en forme de cornes noires, les nombreux spectateurs, leurs costumes variés et leurs diverses allures. Tout cela traduit dans le langage du jeu, comme filtré par une puissante drogue qui transmuterait tout ce qu'il voyait en image déformée de l'emprise qu'elle-même exerçait sur son cerveau.

Il songea aux miroirs, puis aux champs inverseurs – qui conféraient une impression plus artificielle sur le plan technique, mais nettement plus réelle sur le plan de la perception. L'écriture en miroir portait bien son nom ; l'écriture inversée était l'écriture ordinaire. Il vit le tore fermé de la Réalité irréelle qu'étudiait Flère-Imsaho, il se remémora Chamlis Amalk-ney et ses mises en garde contre la duplicité ; toutes choses qui ne voulaient rien dire et qui, en même temps, signifiaient pourtant quelque chose ; des harmoniques de sa propre pensée.

Clic ! Allumé/éteint. Comme s'il était une machine. Passé par-dessus la courbe de catastrophe, tombé, et tant pis. Il oublia tout et joua la première chose qui lui vint à l'esprit.

Il regarda ce qu'il avait fait. Jamais Nicosar n'aurait joué ainsi.

Une démarche archétypique de la Culture. Il sentit le cœur lui manquer. Il avait espéré quelque chose d'autre, quelque chose de mieux.

Il regarda à nouveau. Ma foi, c'était peut-être une démarche typique de la Culture, mais au moins était-elle agressive : menée à terme, elle réduirait à néant toute la stratégie de prudence à laquelle il s'était tenu jusqu'à présent, mais il n'y avait rien d'autre qu'il puisse faire s'il voulait conserver fût-ce l'ombre d'une chance de résister à Nicosar. Faire comme si l'enjeu était réellement considérable, comme s'il se battait pour défendre la Culture tout entière ; se décider à gagner, quoi qu'il arrive, quoi qu'il en coûte...

Enfin... il avait fini par trouver un angle d'attaque, après tout.

Il savait très bien qu'il allait perdre, mais au moins ce ne serait pas la déroute.

Petit à petit, il remodela tout son plan-de-jeu afin qu'il reflète désormais l'essence profonde d'un militant de la Culture. Il renonça à des zones entières du tablier là où son revirement ne fonctionnerait pas, tandis qu'il ramenait, regroupait, restructurait là où il aurait de l'effet ; il faisait des sacrifices lorsque c'était nécessaire, il rasait tout sur son passage quand il y était obligé. Il n'essaya pas d'imiter la stratégie d'assaut/repli-retour/invasion, rudimentaire mais dévastatrice, qu'avait adoptée Nicosar, mais disposa ses forces et ses pièces à l'image d'une puissance qui saurait en fin de compte parer ces coups de massue ; peut-être pas tout de suite, mais plus tard, quand elle serait prête.

Enfin il commença à amasser quelques points. La partie n'était pas gagnée pour autant, mais restait encore le Tablier du Devenir, où il aurait au moins la possibilité de se battre.

À deux ou trois reprises, alors qu'il se trouvait assez près de son adversaire pour lire sur ses traits, il surprit sur le visage de

l'apical une curieuse expression ; il en retira la certitude d'être sur la bonne voie ; de toute façon, d'une certaine manière, l'Empereur s'y était attendu. Sur son visage comme sur le tablier, ce dernier montrait à présent qu'il savait à qui il avait affaire ; il y avait même une forme de respect dans sa façon de réagir : il le reconnaissait, tous deux jouaient maintenant à armes égales.

Gurgeh avait la vive impression d'être un fil électrique parcouru d'une énergie terrible ; il était comme un gigantesque nuage prêt à envoyer la foudre frapper le tablier, un formidable raz de marée fonçant vers le rivage endormi, une colossale bouffée d'énergie en fusion surgissant du cœur d'une planète, un dieu doté du pouvoir de détruire et de créer à sa guise.

Il ne contrôlait plus ses endosécrétions ; les diverses substances qui se mêlaient dans son sang avaient pris le pas sur sa volonté, et son cerveau saturé, enfiévré, ne connaissait plus qu'une idée : gagner, dominer, maîtriser ; une série de flèches pointant toutes vers le même désir, une détermination unique et absolue.

Les pauses, les périodes de sommeil, tout cela ne comptait pas. Il n'y avait plus que les intervalles entre la vie réelle sur le tablier et le jeu lui-même. Il fonctionnait ; il parlait au drone, au vaisseau et à d'autres gens, il mangeait, il dormait, il allait çà et là... Mais tout cela n'était rien ; hors de propos. Tout ce qui se trouvait en dehors n'était qu'un décor, une toile de fond pour le jeu.

Il vit les forces adverses déferler brusquement sur le vaste tablier ; elles parlaient un langage étrange, elles chantaient un curieux chant qui était à la fois une parfaite combinaison d'harmoniques et un combat dont l'objet était le contrôle de l'écriture des thèmes. Ce qu'il avait devant lui était en fait un gigantesque organisme ; les pions paraissaient se mouvoir sous l'influence d'une volonté qui n'était ni la sienne ni celle de l'Empereur, mais par l'effet d'une force finalement dictée par le jeu lui-même, l'ultime expression de son essence propre.

Il vit tout cela ; il sut que Nicosar en avait également conscience, mais qu'ils étaient probablement les seuls. Ils étaient comme deux amants s'aimant en secret et en sécurité

dans l'immense nid que la salle formait autour d'eux, étroitement enlacés sous les yeux de centaines d'individus qui regardaient et qui voyaient, mais qui ne savaient pas déchiffrer la scène à laquelle ils assistaient, et ne devineraient jamais sa véritable nature.

La partie du Tablier de Forme s'acheva. Gurgeh avait perdu, mais il n'était plus au bord de l'abîme, et Nicosar emportait sur le Tablier du Devenir un avantage qui était loin d'être décisif.

Les deux adversaires furent séparés, un acte prit fin ; le dernier allait bientôt commencer. Gurgeh quitta la salle-de-proue épuisé, vidé de toute énergie et éperdu de bonheur, et dormit pendant deux jours. Ce fut le drone qui l'éveilla.

« Gurgeh ? Vous êtes réveillé ? Vous n'êtes plus dans les vapes ? »

« De quoi parlez-vous ? »

« De vous, du jeu. Qu'est-ce qui se passe ? Même le vaisseau s'avoue incapable de comprendre ce qui est arrivé sur ce tablier. »

Le drone flottait au-dessus de lui, gris-brun, en émettant un faible bourdonnement. Gurgeh se frotta les yeux, battit des paupières. C'était le matin ; il restait encore dix jours environ avant l'arrivée du feu. Gurgeh eut l'impression de s'éveiller d'un rêve plus criant de vérité, plus réel encore que la réalité. Il bâilla et s'assit dans son lit.

« Ah bon ? J'étais dans les vapes ? »

« C'est le moins qu'on puisse dire. Autant demander si la douleur est douloureuse, et les supernovæ lumineuses. »

Gurgeh s'étira et eut un petit sourire satisfait.

« Nicosar prend les choses de manière impersonnelle », déclara-t-il en se levant.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre en traînant les pieds, puis sortit sur le balcon. Flère-Imsaho émit une série de petits claquements désapprobateurs et s'empessa de lui jeter une robe de chambre sur les épaules.

« Si vous recommencez à parler par énigmes, j'abandonne... »

« Comment ça, par énigmes ? (Gurgeh inspira profondément l'air tiède. Puis il fit jouer les muscles de ses bras et de ses

épaules.) Ce vieux château a fière allure, n'est-ce pas, drone ? reprit-il en cherchant appui sur la balustrade avant de prendre encore une profonde inspiration. Ils s'y entendent, pour construire des châteaux, hein ?

« C'est possible, mais malheureusement Klaff n'a pas été bâti par l'Empire. Les Azadiens l'ont ravi à une autre espèce humanoïde possédant une cérémonie semblable à celle qui permet à l'Empire de sacrer son Empereur. Mais ne détournez pas la conversation. Je vous ai posé une question. Qu'est-ce que c'est que ce style-de-jeu ? Vous êtes bizarre, évasif, depuis quelques jours ; je n'ai pas insisté parce que j'ai bien vu que vous vous concentriez, mais le vaisseau et moi nous aimerions être tenus au courant.

« Nicosar joue le rôle de l'Empire ; d'où son style-de-jeu. Je n'ai pas eu d'autre choix que d'incarner à mon tour la Culture ; voilà d'où vient mon propre style. C'est aussi simple que ça.

« Ça n'en a pas l'air.

« Plutôt violent. Une espèce de viol mutuel, pour vous donner une idée.

« Il me semble que vous devriez reprendre vos esprits, Jernau Gurgeh.

« Mais je... (Gurgeh se rendit compte de ce qu'il allait dire et s'interrompit.) Je ne les ai jamais perdus, imbécile ! Et maintenant, si vous vous trouviez quelque chose d'utile à faire, par exemple commander mon petit déjeuner ?

« Bien, maître », répondit Flère-Imsaho d'un ton maussade.

Sur ce, la machine rentra dans la chambre. Gurgeh contempla cet immense tablier vide qu'était le ciel bleu au-dessus de sa tête ; son esprit fourmillait déjà de plans à mettre en œuvre sur le Tablier du Devenir.

Au cours des quelques jours qui les séparaient encore de la partie finale, Flère-Imsaho vit son compagnon s'absorber encore plus intensément en lui-même. Il n'entendait presque plus rien de ce qu'on lui disait ; il fallait lui rappeler de manger et de dormir. Aussi incroyable que cela pût lui paraître, la machine le surprit par deux fois assis seul, le regard perdu dans le vide, le visage douloureusement contracté. Elle avait alors pratiqué un sondage-ultrasons à distance et découvert que sa

vessie était sur le point d'éclater ; il fallait aussi lui dire d'aller se soulager ! Il passait ses journées, l'une après l'autre, à regarder fixement devant lui ou à analyser fébrilement des rediffusions de parties anciennes. De plus, alors que ses endodrogues avaient cessé de faire effet pendant une courte période après ses deux jours de sommeil, il s'était aussitôt remis à endocriner, et cette fois sans interruption. Le drone analysa ses ondes cérébrales au moyen de son Effecteur et se rendit compte que, même quand il le croyait endormi, ce n'était pas à proprement parler dans le sommeil que l'homme était plongé ; plutôt dans une série de rêves lucides contrôlés, du moins en apparence. De toute évidence, ses toxiglandes fonctionnaient en permanence à plein régime ; et pour la première fois son corps arborait plus de signes révélateurs de consommation abusive de drogues que celui de son adversaire.

Comment réussissait-il à jouer dans cet état ? Si cela n'avait tenu qu'à elle, la machine aurait empêché l'homme de jouer séance tenante. Seulement, elle avait reçu des ordres. Elle avait un rôle à tenir, et jusqu'à présent elle l'avait tenu ; tout ce qu'elle pouvait faire à présent, c'était attendre et voir ce qui allait arriver.

La partie du Tablier du Devenir attira plus de monde que les deux précédentes ; les autres joueurs-de-jeux en étaient toujours à s'efforcer de comprendre cet affrontement bizarre, complexe, insondable, et tenaient à voir ce qui allait arriver sur le dernier tablier ; l'Empereur abordait celui-ci avec un avantage considérable, mais l'étranger avait la réputation d'y exceller.

Gurgeh se replongea dans le jeu comme un être amphibie dans l'étreinte accueillante de l'eau. L'espace de quelques coups, il se contenta de jouir de cette sensation : il était de nouveau dans son élément, il retrouvait la joie sans mélange de l'affrontement, il se délectait du moindre infléchissement de ses forces et ses potentialités, de la tension captivante qui entourait chaque pion, chaque position. Puis il se détourna de cette approche ludique pour se mettre plus sérieusement à édifier et

traquer, créer et relier, détruire et sectionner ; à pourchasser pour tuer.

Le Tablier redevint Empire d'un côté, Culture de l'autre. Tous deux plantèrent simultanément le décor, un champ de bataille mortel, glorieux, splendide, d'une finesse et d'une suavité insurpassables, une scène de prédation mutuelle formée à partir des croyances de Nicosar aussi bien que des siennes. Une image de leurs deux esprits ; un hologramme de pure cohérence se consumant comme une vague de feu dressée, de part et d'autre du tablier, une carte exacte des paysages de pensée et de foi qui régnaient dans leurs têtes.

Il entama la lente progression qui était à la fois défaite et victoire avant de s'en rendre compte lui-même. On n'aurait jamais rien vu d'aussi subtil, d'aussi complexe et d'aussi beau sur un tablier d'Azad. Il le croyait fermement ; il en était intimement convaincu. Grâce à lui, cela deviendrait une réalité.

Le jeu continuait.

Pauses, journées, soirées, conversations, repas... toutes ces choses se succédaient comme dans une autre dimension ; une vision monochrome, une image plate et granuleuse. *Lui* était ailleurs, bien loin de tout cela. Une autre dimension, une autre image. Son crâne n'était qu'une bulle contenant un tablier-de-jeu, lui-même n'était qu'un pion comme les autres, voué à être déplacé dans tous les sens.

Nicosar et lui ne se parlaient pas, mais ils conversaient ; ils s'informaient mutuellement de leurs humeurs et de leurs sentiments par un canal à la texture exquise, par l'intermédiaire de ces pions qu'ils déplaçaient et qui les mouvaient à leur tour. Un chant, une danse, un poème sans défaut. À présent, il y avait tous les jours foule dans la salle-de-jeu, une foule entièrement absorbée par l'œuvre fabuleusement confondante qui reprenait forme sous leurs yeux ; une foule qui s'efforçait de déchiffrer ce poème, de percer en profondeur cette image mouvante, d'écouter cette symphonie, de toucher cette sculpture vivante, et par là de *comprendre*.

Cela peut durer longtemps, songea un jour Gurgeh. Et au moment où la banalité de ce propos le frappait, il vit que c'était

fini. Le point culminant était passé. Il n'était plus là, il était détruit, il ne reviendrait plus jamais. Le jeu n'était pas achevé, mais il était terminé. Une épouvantable tristesse l'envahit, s'empara de lui comme d'un pion et le déséquilibra ; il faillit tomber. Il dut se diriger vers son siège surélevé et s'y hisser péniblement, comme un vieil homme.

« Oh... », s'entendit-il prononcer.

Il regarda Nicosar, mais l'Empereur ne s'était encore aperçu de rien. Il contemplait des cartes-éléments en cherchant à modifier le territoire en avant de la percée qu'il projetait.

Gurgeh n'en croyait pas ses yeux. Le jeu venait de prendre fin ; pourquoi les autres ne s'en rendaient-ils pas compte ? Il dévisagea désespérément les officiels, les spectateurs, les observateurs et les Juges. Qu'avaient-ils donc tous ? Il reporta son regard sur le tablier, espérant de toutes ses forces que quelque chose lui avait échappé, qu'il avait commis une quelconque erreur laissant encore une initiative à Nicosar, que ce ballet parfaitement réglé allait durer un peu plus longtemps. Mais il ne vit rien ; c'était tout. Il releva les yeux sur l'affichage horaire. Il était presque l'heure de lever la séance. Dehors, il faisait nuit noire. Il s'efforça de se remémorer la date. Le feu allait bientôt arriver, non ? Ce soir, peut-être ; ou alors demain. Peut-être était-il déjà là ? Non, même lui s'en serait rendu compte. Les fenêtres larges et hautes de la salle-de-proue n'avaient pas encore été oblitérées par leurs volets ; elles s'ouvraient sur l'obscurité où guettaient les gigantesques bourgeons-de-cendre chargés de fruits.

Fini fini fini. Sa magnifique partie – leur magnifique partie... Morte. Qu'avait-il fait là ? Il plaqua ses deux mains sur sa bouche. *Imbécile de Nicosar !* L'Empereur était tombé dans le piège, il avait mordu à l'hameçon, il s'était engouffré sur la piste et l'avait suivie jusqu'à se faire déchiqueter devant la tribune, salves d'échardes devant le feu qui venait.

Par le passé, des empires étaient tombés aux mains des barbares, et cela se reproduirait sans aucun doute. Gurgeh savait cela depuis l'enfance. Les enfants de la Culture apprenaient ces choses-là. Les barbares envahissent, et se font envahir en retour. Pas toujours ; certains empires se dissolvent

et cessent d'exister, mais bien d'autres absorbent l'invasion. Beaucoup intègrent les barbares et finissent par les conquérir. Ils les forcent à vivre comme les individus qu'ils s'apprêtent à dominer. L'architecture du système les canalise, les dupe, les séduit et les transforme, exigeant d'eux une chose qu'ils n'auraient pas pu donner plus tôt, mais qu'ils en viennent progressivement à offrir. Les empires survivent, les barbares survivent, mais l'empire n'existe plus et les barbares sont introuvables.

La Culture était devenue l'Empire, et l'Empire les barbares. Nicosar paraissait triompher, avec ses pièces disséminées un peu partout qui s'adaptaient, capturaient, modifiaient et s'avançaient pour la mise à mort. Mais ce serait signer leur arrêt de mort/métamorphose : elles ne pouvaient survivre en tant que telles ; c'était évident, non ? Elles deviendraient la propriété de Gurgeh, ou seraient désormais neutres ; à lui de les ressusciter. Fini.

Il sentit des picotements naître à la racine du nez et se laissa aller en arrière, submergé de tristesse devant la foi du jeu, attendant que viennent les larmes.

Mais elles ne vinrent pas. Réprimande bien méritée de la part de son corps pour avoir aussi judicieusement utilisé les éléments dans le jeu, et en particulier l'eau. Il allait noyer les assauts de Nicosar ; l'empereur jouait avec le feu : il serait douché. Pas de larmes pour lui.

À ce moment-là, quelque chose cessa d'exister en lui ; quelque chose qui reflua, s'éteignit, relâcha brusquement son étreinte. La salle était fraîche, pénétrée de parfum d'ambiance et du bruissement de la voûte végétale formée au-dehors par les bourgeons-de-cendre, derrière les vastes baies vitrées. Dans les galeries, les spectateurs échangeaient des propos à voix basse.

Il regarda autour de lui et aperçut Hamin dans les rangs réservés aux Collèges. Le vieil apical semblait tout ratatiné ; on aurait dit un pantin. Une toute petite enveloppe décharnée, l'ombre de lui-même. Un visage creusé de rides et un corps déformé. Gurgeh le contempla attentivement. Était-ce un de leurs fantômes ? Était-il là depuis le début ? Était-il en vie ? Intolérablement âgé, l'apical semblait fixer obstinément le

centre du tablier, et, l'espace d'un instant absurde, Gurgeh se dit que le vieux était déjà mort. Que, ultime ignominie, son cadavre desséché avait été exposé dans la salle-de-proue à titre de trophée.

Là-dessus, la trompe retentit, marquant la fin de la séance, et deux gardes impériaux vinrent pousser le fauteuil roulant de l'apical agonisant dont la tête rétrécie, grisonnante, se tourna brièvement vers Gurgeh.

Ce dernier avait l'impression de revenir de très loin, d'un grand voyage qui venait tout juste de s'achever. Il regarda Nicosar, lequel s'entretenait avec deux de ses conseillers tandis que les Juges prenaient note des positions respectives à la clôture, et que les spectateurs des galeries se levaient en bavardant entre eux. Nicosar avait-il réellement l'air préoccupé, voire soucieux, ou bien était-ce un tour que lui jouait son imagination ? C'était possible. Tout à coup, Gurgeh se sentit profondément navré pour l'Empereur, pour eux tous, pour tout le monde.

Il soupira, et ce fut comme si le dernier souffle d'un formidable ouragan venait de le traverser. Il étira ses membres et se remit sur pied. Il regarda le tablier. Oui, c'était fini. Il avait réussi. Il restait encore beaucoup à faire, et bien des choses se produiraient encore : mais Nicosar allait perdre. Il pouvait encore choisir la sauce à laquelle il serait mangé : avancer et se faire absorber, se replier et se faire annexer, perdre la tête et tout raser... Mais son tablier-Empire était fichu.

Ses yeux rencontrèrent furtivement ceux de l'Empereur. Il vit à son expression que Nicosar n'avait pas encore tout à fait compris, mais il se rendit compte qu'à son tour l'apical lisait sur ses traits, et qu'il y discernait sans ambiguïté le changement qui venait de prendre place en lui, qu'il y décelait des émanations de victoire... Gurgeh baissa les yeux devant ce pénible spectacle, tourna les talons et sortit.

Il n'y eut ni acclamations ni félicitations. Personne d'autre qu'eux deux n'avait compris ce qui se passait. Flère-Imsaho se montra aussi alarmé, aussi irritant que d'habitude, mais lui non plus n'avait rien remarqué, et la machine lui demanda tout de même ce qu'il pensait de la tournure que prenait le jeu. Gurgeh

répondit par un mensonge. Le *Facteur limite* estimait qu'on entrait dans la phase critique. Gurgeh ne prit pas la peine de le détromper. Mais tout de même, il s'était attendu à autre chose de la part du vaisseau.

La tête vide, il dîna seul. Il passa le reste de la soirée dans une piscine aménagée au cœur du château, au sein de l'éperon rocheux sur lequel on avait édifié la forteresse. Là encore il resta seul ; tous les autres étaient montés dans les tours et sur les hauts remparts, quand ils ne s'étaient pas embarqués en aéro pour contempler le lointain rougeoiement qui colorait le ciel à l'ouest, là où l'Incandescence s'amorçait.

Gurgeh nagea jusqu'à se sentir fatigué, puis se sécha, enfila des pantalons, une chemise et une veste légère ; ensuite, il partit se promener le long du mur d'enceinte du château.

La nuit était sombre et les nuages bas ; les bourgeons-de-cendre géants dépassaient en hauteur les murs de la forteresse et masquaient la lointaine lueur de l'Incandescence en marche. Des gardes impériaux postés à l'extérieur s'assuraient que personne n'irait allumer prématurément l'incendie ; Gurgeh dut faire la preuve qu'il n'avait rien sur lui qui puisse produire une flamme, voire une simple étincelle, avant qu'on ne le laisse sortir ; au château on préparait les volets, et les chemins de ronde étaient détrempés : on éprouvait les systèmes d'inondation.

Les bourgeons-de-cendre craquaient et bruissaient dans l'obscurité que ne dérangeait pas un souffle d'air, exposant des surfaces neuves, sèches comme l'amadou, à l'air plein de senteurs, tandis que leurs multiples couches d'écorce se détachaient des énormes globes pleins de liquide inflammable suspendus aux plus hautes branches. L'air nocturne était tout imprégné de la puanteur entêtante de leur sève.

Une sensation d'expectative planait sur l'ancienne forteresse, une atmosphère sacrée d'anticipation mêlée de crainte respectueuse dont même Gurgeh ressentait la nouveauté presque tangible. En entendant le chuintement des aéros qui rentraient en survolant la portion de forêt détrempée qui jouxtait le château, Gurgeh se rappela que tout le monde avait ordre de se trouver au château à minuit au plus tard ; il rebroussa donc chemin, lentement, absorbant l'ambiance lourde d'impatience paisible comme si c'était une substance précieuse qui viendrait bientôt à disparaître ou qui, peut-être, ne reparaitrait jamais.

Pourtant, il n'était pas fatigué ; simplement, la lassitude plaisante suscitée par sa baignade se manifestait à présent sous la forme d'un fourmillement en arrière-fond. Aussi, lorsqu'il emprunta l'escalier, ne s'arrêta-t-il pas en arrivant au niveau de sa chambre, mais poursuivit-il son ascension au moment même où la trompe sonnait minuit.

Gurgeh déboucha enfin sur un rempart haut perché que surplombait une tour courtaude. Le chemin de ronde était humide et sombre. L'homme se tourna vers l'ouest, où une vague lueur rouge incendiait la lisière du ciel. L'Incandescence était encore à bonne distance, derrière l'horizon, et son rougeoiement se reflétait sur la voûte nuageuse comme une aube artificielle aux teintes plombées. Malgré cette lumière, Gurgeh sentit la profondeur, l'immobilité de la nuit qui descendait tout autour du château en étouffant tous ses bruits. Il découvrit une porte dans la tour et grimpa jusqu'aux mâchicoulis, tout en haut. Là, il s'accouda au parapet et dirigea son regard vers le nord, où moutonnaient les collines. Il entendait goutter un dispositif d'arrosage qui fuyait quelque part au-dessous de lui, et écoutait le frémissement à peine audible des bourgeons-de-cendre qui se préparaient pour leur propre destruction. Les collines étaient parfaitement invisibles ; il renonça à tenter de les discerner, et se retourna vers la bande rouge sombre qui s'incurvait très légèrement dans le ciel, à l'ouest.

Une trompe retentit quelque part dans le château, puis une autre, et encore une autre. D'autres sons s'élevèrent : des faibles cris, des bruits de pas précipités, comme si le château se réveillait tout à coup. Gurgeh se demanda ce qui se passait. Il resserra autour de lui sa veste légère, sentant tout à coup la fraîcheur de la nuit, tandis qu'une petite brise venue de l'est se mettait à souffler.

La tristesse qui l'avait accompagné tout au long de la journée était toujours là ; ou plutôt elle s'était infiltrée en lui ; ainsi, elle était moins visible, mais elle faisait davantage partie de lui. Comme ce jeu avait été beau ! Comme il y avait pris plaisir ! Comme il s'en était délecté... Mais seulement en s'efforçant de provoquer sa fin, seulement en s'assurant que cette joie serait

de courte durée. Il se demanda si Nicosar avait enfin compris ; l'Empereur devait au moins se douter de quelque chose. Gurgeh s'assit sur un petit banc de pierre.

Il se rendit brusquement compte que Nicosar allait lui manquer. D'une certaine manière, il ne s'était jamais senti aussi proche de personne ; il y avait eu dans ce jeu une intimité profonde, une communauté d'expérience et de sensation qu'aucune autre forme de relation n'aurait su égaler.

Au bout d'un moment, il soupira et se releva ; il retourna s'accouder au parapet et regarda le chemin de ronde pavé qui courait au pied de la tour. Là se tenaient deux gardes impériaux, à peine discernables dans la faible lumière qui s'échappait de la porte ouverte de la tour. Ils tournaient vers lui des visages livides. Gurgeh ne sut pas s'il devait les saluer. L'un d'eux leva le bras : une vive lumière l'éblouit, et il se protégea les yeux. Une troisième silhouette, encore ; plus sombre, qu'il n'avait pas encore remarquée, se glissa vers la tour et en franchit le seuil éclairé. Le rayon de la torche mourut. Les deux gardes prirent position de chaque côté de la porte de la tour.

Des pas résonnèrent dans l'escalier. Gurgeh retourna s'asseoir sur le banc et attendit.

« Morat Gurgeh, je vous souhaite le bonsoir. »

C'était la voix de Nicosar. La silhouette noire et légèrement voûtée de l'Empereur d'Azad émergea de la tour.

« Altesse...

« Asseyez-vous, Gurgeh », coupa la voix posée.

Nicosar vint rejoindre l'homme sur le banc. Son visage ressemblait à une lune indistincte et blanchâtre voguant devant lui, uniquement éclairée par la faible lueur de l'escalier. Gurgeh se demanda si Nicosar le voyait. Son visage lunaire se détourna pour faire face à l'horizon tout barbouillé de carmin.

« On vient d'attenter à mes jours, Gurgeh, fit tranquillement l'Empereur.

« On... on a... ? balbutia ce dernier, atterré. Votre Altesse n'a rien ? »

Le visage-lune pivota brusquement vers lui.

« Non. (L'apical leva une main.) Je vous en prie, ne me donnez pas du « Votre Altesse » ici. Nous sommes seuls ; vous

n'enfreignez pas le protocole. Je tenais à vous expliquer en personne pourquoi le château est placé sous la loi martiale. La Garde Impériale a maintenant la situation bien en main. Je ne redoute pas d'autre attaque, mais il faut être prudent.

« Mais qui voudrait faire une chose pareille ? Qui voudrait s'en prendre à vous ? »

Nicosar dirigea son regard vers le nord et ses collines invisibles.

« Nous avons des raisons de croire que les coupables ont tenté de prendre la fuite par le viaduc dans l'intention de gagner les lacs de retenue, aussi y ai-je également expédié des gardes. (Il se retourna lentement vers l'homme de la Culture, et reprit la parole d'une voix douce.) Vous m'avez mis dans une drôle de situation, Morat Gurgeh.

« Je... (Gurgeh soupira et regarda ses pieds.) Oui. (Il releva les yeux sur le disque pâle que traçait le visage devant lui.) Je suis désolé. Je veux dire... C'est presque fini. »

Il entendit sa voix s'étrangler et se sentit incapable de regarder Nicosar en face.

« Ma foi, reprit posément l'Empereur, c'est ce que nous allons voir. Demain matin, j'aurai peut-être une surprise pour vous. »

Gurgeh en resta interdit. Le visage d'une pâleur brumeuse qui se dessinait sous ses yeux était trop flou pour qu'il en déchiffre l'expression, mais se pouvait-il que Nicosar parlât sérieusement ? L'apical devait bien se rendre compte que sa position était sans espoir ; avait-il vu quelque chose qui avait échappé à Gurgeh ? Aussitôt, il s'inquiéta. Ses certitudes étaient-elles exagérées ? Personne ne s'était aperçu de rien, même pas le vaisseau. Et s'il s'était trompé ? Il souhaita revoir le tablier, mais même l'image mentale imparfaitement détaillée qu'il en gardait demeurerait assez précise pour montrer clairement leurs positions respectives ; la défaite de Nicosar était implicite, mais indubitable. Il était sûr que l'Empereur n'avait plus aucun moyen de s'en sortir ; le jeu *devait* prendre fin ainsi.

« Dites-moi, Gurgeh, reprit Nicosar d'un ton égal. (Le disque blanc lui fit de nouveau face.) Combien de temps aviez-vous réellement consacré à l'apprentissage du jeu ?

« Nous vous avons dit la vérité. Deux ans. De manière intensive, mais...

« Ne me racontez pas d'histoires, Gurgeh. Cela n'en vaut plus la peine.

« Nicosar, pourquoi vous mentirais-je à vous ? »

Le visage-lune opina lentement.

« Comme vous voudrez. (L'Empereur resta quelques instants silencieux.) Vous devez être bien fier de votre Culture. »

Il prononça ce dernier mot avec un dégoût que Gurgeh aurait trouvé comique s'il n'y avait pas pressenti une telle sincérité.

« Fier ? fit-il. Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui l'ai faite ; il se trouve simplement que j'y suis né, et je...

« Ne soyez pas simplet, Gurgeh. Je parle de la fierté qu'on éprouve à l'idée de faire partie de quelque chose. La fierté de représenter votre peuple. Osez-vous me dire que vous ne ressentez rien de tout cela ?

« Je... Un peu, peut-être, oui. Mais je ne suis pas ici en champion, Nicosar. Je ne représente rien d'autre que moi-même. Je suis ici pour jouer à ce jeu, c'est tout.

« C'est tout, répéta tranquillement Nicosar. Eh bien, il nous faut admettre que vous avez bien joué. »

Gurgeh enrageait de ne pas pouvoir voir le visage de l'apical. Avait-il bien entendu la voix lui manquer ? Était-ce bien un frémissement qu'il avait discerné dans sa voix ?

« Je vous remercie. Mais vous y êtes pour beaucoup : la moitié, et même plus, car vous avez...

« Je n'ai que faire de vos *louanges* ! »

Une des mains de Nicosar partit brusquement et alla frapper Gurgeh en plein visage. Ses lourdes bagues lui labourèrent les lèvres et les joues.

Gurgeh bascula en arrière, abasourdi ; la tête lui tournait tant le choc était grand. Nicosar bondit sur ses pieds et se dirigea vers le parapet ; ses mains agrippèrent la pierre sombre. Gurgeh effleura son visage ensanglanté. Sa main tremblait.

« Vous me dégoûtez, Morat Gurgeh, fit Nicosar en regardant la lueur rouge, à l'ouest. Votre moralité insipide et aveugle ne rend même pas compte de votre succès ici, et vous traitez ce jeu guerrier comme s'il s'agissait d'une danse obscène. Il est là pour qu'on lui livre bataille, pour qu'on lutte contre lui, et vous, vous avez tenté de le séduire. Vous l'avez perverti ; vous avez remplacé le regard sacré que nous portions sur lui par la pornographie malpropre que vous avez apportée avec vous... Vous l'avez souillé... espèce de *mâle*. »

Gurgeh tamponna le sang qui perlait sur ses lèvres. Il était toujours en proie au vertige.

« C'est... c'est peut-être votre vision des choses, Nicosar. (Il avala une petite quantité d'épais sang salé.) Mais je ne crois pas que vous vous montriez très juste envers... »

« *Juste* ? cria l'Empereur, qui vint se dresser de toute sa hauteur devant Gurgeh, masquant à sa vue l'incendie au loin. Et à quoi sert d'être juste, s'il vous plaît ? La vie est-elle juste, elle ? (Il empoigna Gurgeh par les cheveux et se mit à lui secouer la tête.) Alors ? Est-elle juste ? »

Gurgeh se laissa secouer. Au bout d'un moment, l'Empereur le lâcha et retira sa main comme s'il avait touché quelque chose de sale. Gurgeh s'éclaircit la voix.

« Non, la vie n'est pas juste. Pas intrinsèquement. »

Exaspéré, l'apical se détourna et saisit à nouveau entre ses mains le faîte incurvé des remparts.

« Mais on peut s'efforcer de la rendre juste, reprit Gurgeh. C'est un but qu'on peut se fixer. On peut choisir de tendre vers lui, ou bien de s'en détourner. Nous avons opté pour la première solution. Je regrette que vous nous trouviez si répugnants pour cela. »

« Le mot « répugnant » est faible pour décrire ce que je ressens à l'égard de votre précieuse Culture, Gurgeh. Je ne suis même pas sûr de disposer des termes adéquats pour vous dire ce que j'en pense, de cette... Culture. Vous ne connaissez ni la gloire, ni la fierté, ni la notion de culte. Vous détenez un certain pouvoir, je l'ai constaté. Je sais ce dont vous êtes capables... Mais vous n'en restez pas moins des impuissants. Et vous le serez toujours. Les êtres humbles, pitoyables, apeurés, lâches... »

ceux-là ne durent pas éternellement, aussi terribles et imposantes que soient les machines à l'intérieur desquelles ils rampent. Un jour viendra où vous vous effondrerez ; et ce n'est pas votre batterie d'engins flamboyants qui vous sauvera. Ce sont les forts qui survivent. Voilà ce que nous enseigne la vie, Gurgeh, voilà ce que nous montre le jeu. La lutte pour la suprématie, le combat qui révèle la valeur. Et ce ne sont pas là des phrases creuses. C'est la vérité ! »

Gurgeh contempla les mains pâles qui agrippaient la pierre sombre. Que répondre à cet apical ? Devaient-ils discuter âprement métaphysique, ici, maintenant, avec cet outil imparfait qu'était le langage, alors qu'ils venaient de passer dix jours à concevoir l'image de leurs visions du monde concurrentes, la plus parfaite qu'ils soient en mesure d'exprimer, quel que soit le moyen choisi ?

Et d'ailleurs, qu'avait-il à répondre ? Que l'intelligence pouvait surpasser la force aveugle de l'évolution et sa tendance à mettre l'accent sur la mutation, la lutte et la mort ? Que la coopération consciente était plus efficace que la compétition sauvage ? Que l'Azad pouvait être tout autre chose qu'un simple combat, si l'on s'en servait pour structurer, communiquer, définir... ? Il avait déjà fait tout cela, dit tout cela mieux qu'il ne saurait le faire à présent.

« Vous n'avez pas gagné, Gurgeh, reprit Nicosar d'une voix basse mais dure, presque un croassement. Les individus dans votre genre ne gagneront jamais. (Il fit volte-face et abaissa son regard sur lui.) Pauvre mâle pitoyable. Vous jouez, mais vous ne comprenez rien à rien, n'est-ce pas ? »

Gurgeh perçut dans la voix de l'apical une pitié qui rendait un son sincère.

« Il me semble que vous en avez d'ores et déjà décidé », répondit-il à Nicosar.

L'Empereur rit et se retourna vers les lointains reflets de l'incendie qui, vaste comme un continent, demeurerait encore au-delà de l'horizon. Son rire s'acheva par une sorte de tousotement. Il fit un geste en direction de Gurgeh.

« Les gens de votre espèce ne comprendront jamais. Vous ne ferez jamais qu'être exploités. (Il secoua la tête dans le noir.)

Rentrez dans votre chambre, *morat*. À demain matin. (Le visage-lune se tourna vers l'horizon et la lueur rougeâtre dont était frotté le ventre des nuages.) D'ici là, le feu sera parvenu jusqu'à nous. »

Gurgeh attendit quelques instants. C'était comme s'il avait déjà pris congé ; il se sentait renvoyé, tombé dans l'oubli. Il avait même l'impression que les dernières paroles prononcées par Nicosar ne lui avaient pas réellement été destinées.

L'homme se leva sans hâte et redescendit l'escalier au travers de la tour faiblement éclairée. Les deux gardes en encadraient la porte, impassibles. Gurgeh releva les yeux vers le sommet de la tour et y vit Nicosar derrière les créneaux ; son visage pâle et plat était tourné vers le feu qui venait, mains blanches arrimées à la pierre froide. Il contempla quelques secondes ce spectacle, puis tourna les talons et s'en fut. Il redescendit en traversant des couloirs et des salles où rôdaient des gardes impériaux qui renvoyaient tous les invités dans leurs chambres, verrouillaient les portes, surveillaient tous les escaliers et tous les ascenseurs, et allumaient toutes les lumières afin que la forteresse silencieuse brûle dans la nuit comme un grand vaisseau de pierre voguant sur une mer d'or sombre.

Lorsque Gurgeh atteignit sa chambre, Flère-Imsaho était devant l'écran, en train de passer d'une chaîne à l'autre. La machine lui demanda à quoi était due l'agitation qui régnait dans le château. Gurgeh le lui dit.

« Ce n'est sûrement pas si grave, commenta le drone avec ce vacillement latéral qui était chez les drones l'équivalent du haussement d'épaules. (Il revint à son écran.) Ils ne passent pas de musique militaire. Toutefois, les communications vers l'extérieur sont coupées. Qu'est-ce que vous avez à la bouche ?

« Je suis tombé.

« Hmm...

« Peut-on contacter le vaisseau ?

« Naturellement.

« Alors dites-lui donc de se mettre en route. On va peut-être avoir besoin de lui.

« Ah-ha ! On devient prudent, à ce que je vois. Bon, entendu. »

Gurgeh alla se coucher, mais resta éveillé à écouter le rugissement sans cesse accru du vent.

Posté tout en haut de la tour, l'apical contempla l'horizon pendant des heures ; on l'aurait cru encastré dans la pierre comme une statue blafarde ou un arbuste né d'une graine errante. Le vent d'est fraîchissant bousculait les vêtements sombres de la silhouette immobile et enveloppait de ses mugissements la forteresse à la fois noire et luisante, s'engouffrant sous la voûte ondulante des bourgeons-de-cendre avec un fracas de vagues océanes.

L'aube se leva. Elle illumina tout d'abord les nuages, puis nimba d'or l'horizon oriental encore vierge. Au même moment apparut dans la sombre citadelle de l'ouest où flamboyait la lisière des terres une brusque étincelle d'un jaune orangé vif, incandescent, qui vacilla, hésita et disparut, puis revint, s'aviva et se mit à s'étendre.

L'homme dont la silhouette se découpait tout en haut de la tour recula devant cette brèche qui s'élargissait dans le ciel rouge-noir et, l'espace d'un instant – après avoir jeté un bref coup d'œil en arrière pour apercevoir l'aube une dernière fois –, se balança sur place, comme pris entre les flots de lumière rivaux qui s'écoulaient des deux horizons incendiés.

Deux gardes se présentèrent à la porte de la chambre. Ils la déverrouillèrent et informèrent Gurgeh et sa machine qu'ils étaient attendus dans la salle-de-proue. Gurgeh était vêtu de sa robe azadienne. Les gardes lui dirent que pour la partie de ce matin-là on devait abandonner les vêtements traditionnels : tel était le bon vouloir de l'Empereur. Gurgeh jeta un coup d'œil à Flère-Imsaho et alla se changer, il enfila une chemise propre ainsi que les pantalons et la veste légère qu'il portait la veille.

« Ainsi je suis enfin admis au rang de spectateur, constata le drone alors qu'ils se dirigeaient vers la salle de jeu. Quel honneur ! »

Gurgeh ne fit aucun commentaire. Divers petits groupes encadrés par des gardes faisaient leur apparition en divers

endroits du château. Dehors, derrière les portes et les fenêtres d'ores et déjà protégées par leurs volets, le vent hurlait.

Gurgeh n'avait pas eu envie de prendre son petit déjeuner. Le vaisseau était entré en communication avec lui, ce matin-là, afin de le féliciter. Il avait enfin compris. En fait, il pensait que Nicosar conservait une chance de s'en tirer, mais seulement pour parvenir à l'égalité. Par ailleurs, la stratégie d'ensemble qu'il lui serait nécessaire d'appliquer à cette fin n'était à la portée d'aucun cerveau humain. Le vaisseau avait poussé sa vitesse au maximum et regagné son orbite d'attente, prêt à intervenir dès qu'il sentirait que quelque chose n'allait pas. Il verrait par les yeux de Flère-Imsaho.

Lorsqu'ils atteignirent la salle-de-proue et le Tablier du Devenir, Nicosar était déjà là. L'apical portait l'uniforme de commandant en chef de la Garde Impériale, une tenue austère et subtilement menaçante que venait dûment compléter un sabre de cérémonie. Avec sa vieille veste, Gurgeh se sentit mal fagoté. La salle-de-proue était presque comble. Escortés par des gardes qui semblaient être présents partout à la fois, les spectateurs continuaient de s'engager entre les gradins. Sans tenir aucun compte de Gurgeh, Nicosar s'entretenait avec un officier de la Garde.

« Hamin ! » fit Gurgeh en se dirigeant vers le siège qu'occupait celui-ci au premier rang.

Le vieil apical au corps filiforme et contorsionné était tassé sur lui-même entre deux robustes gardes, il faisait peine à voir. Son visage était jaunâtre et tout ratatiné. L'un des gardes fit signe à Gurgeh de ne pas approcher davantage. Il vint donc se tenir en face du banc, et s'accroupit afin de se trouver à la hauteur du visage tout ridé du vieux recteur.

« Hamin, vous m'entendez ? »

L'idée absurde que l'apical était mort lui vint une nouvelle fois à l'esprit, puis les paupières racornies battirent, un œil s'ouvrit, rouge-jaune et gluant de sécrétions cristallines. La tête, qui semblait rétrécie, remua légèrement.

« Gurgeh... »

L'œil se referma, la tête dodelina. Gurgeh sentit une main se poser sur sa manche ; on le guida jusqu'à son siège, tout au bord du tablier.

On avait fermé les fenêtres des galeries, dont les carreaux vibraient dans leur cadre de métal, mais les volets antifeu n'avaient pas encore été rabattus. Dehors, sous un ciel de plomb, on voyait les hauts bourgeons-de-cendre secoués par la bourrasque ; le grondement du vent formait une basse continue sous-tendant les conversations étouffées des spectateurs qui, dans un bruit de piétinement continu, cherchaient toujours leurs places dans le vaste hall.

« Est-ce qu'on n'aurait pas déjà dû fermer les volets ? » demanda Gurgeh au drone.

Il avait pris place sur son siège surélevé, Flère-Imsaho bourdonnant et crépitant dans les airs derrière lui.

« Si, répondit ce dernier. Le feu est à moins de deux heures d'ici. Ils peuvent toujours les rabattre à la dernière minute, si nécessaire, mais d'ordinaire on n'attend pas si longtemps. À votre place, je ferais très attention, Gurgeh. Légalement, l'Empereur n'a pas le droit d'en appeler à l'option physique à ce stade, mais il se passe des choses bizarres. Je le sens. »

Gurgeh eut envie d'émettre un commentaire sarcastique sur les capacités sensibles du drone, mais il avait l'estomac trop noué ; et puis, lui aussi sentait quelque chose. Il regarda en direction de Hamin. L'apical desséché n'avait pas bougé. Il avait toujours les yeux fermés.

« Il y a autre chose, reprit Flère-Imsaho.

« Quoi ?

« Un appareil qui n'était pas là jusqu'à présent, au plafond. »

Gurgeh s'arrangea pour jeter un coup d'œil discret vers le haut. Le fatras d'ECM et de dispositifs de brouillage ne lui paraissait guère différent des autres jours, mais il devait bien admettre qu'il ne l'avait jamais inspecté attentivement.

« Quel genre ? s'enquit-il.

« Du genre à résister de façon inquiétante à toutes mes tentatives de sondage sensitif, ce qui n'est pas normal. Par ailleurs, ce colonel de la Garde, là, porte sur lui un micro télé-optique caché.

« L'officier qui parle avec Nicosar ?

« Oui. Est-ce que ce n'est pas contraire au règlement ?

« En théorie, si.

« Vous voulez soumettre la question au Juge ? »

Ledit Juge se tenait au bord du tablier, encadré par deux gardes à la carrure impressionnante. Il avait l'air lugubre et apeuré. Lorsque ses yeux tombaient par hasard sur Gurgeh, ils semblaient voir à travers lui.

« J'ai comme l'impression que cela ne servirait pas à grand-chose, murmura ce dernier.

« Moi aussi. Vous voulez que j'appelle le vaisseau pour lui dire de venir ?

« Est-ce qu'il peut être là avant le feu ?

« De justesse. »

Gurgeh n'eut pas besoin de réfléchir très longtemps.

« Allez-y, faites-le, ordonna-t-il.

« Signal émis. Vous vous rappelez l'exercice que nous avons fait, avec cet implant ?

« Oh, j'en garde un souvenir très vif...

« Formidable, fit le drone avec amertume. Un déplacement à grande vitesse dans un environnement hostile, avec dans les parages du matériel Effecteur générateur de zone grise. Il ne me manquait plus que ça. »

La salle était pleine, les portes refermées. Le Juge lança un regard plein de vindicte au colonel de la Garde qui se tenait auprès de Nicosar. L'officier en question répondit par un hochement de tête très bref. Le Juge annonça la reprise de la partie.

Nicosar joua deux ou trois coups sans conséquence. Gurgeh ne voyait pas du tout où l'Empereur voulait en venir. Il devait bien avoir quelque chose en tête, mais quoi ? On aurait dit que cela n'avait rien à voir avec le fait de gagner. Il essaya d'intercepter les yeux de Nicosar, mais l'apical refusait obstinément de le regarder. Gurgeh frotta sa lèvre et sa joue entaillées. *Je suis invisible*, songea-t-il.

Les bourgeons-de-cendre se balançaient et se tordaient sous la tempête qui faisait rage au-dehors ; leurs feuilles avaient atteint leur envergure maximale et, fouettées par les rafales,

paraissaient se fondre les unes dans les autres pour former un unique et gigantesque organisme jaune terne qui guettait, frémissant, derrière les murs du château. Dans la salle, Gurgeh sentait les gens s'agiter nerveusement, échanger des murmures et jeter des regards aux fenêtres toujours dépourvues de volets. Les gardes étaient en faction devant les issues, prêts à tirer.

Nicosar suivait apparemment un plan bien précis, plaçant des cartes-éléments dans des positions définies. Gurgeh ne voyait toujours pas l'idée qui présidait à tout cela. Le vacarme de la bourrasque qui rugissait derrière les fenêtres agitées de tremblements réussissait presque à couvrir la voix des spectateurs. L'odeur de la sève et des sucs volatils des bourgeons-de-cendre imprégnait l'air de la salle ; quelques lambeaux de feuilles séchées avaient réussi à s'infiltrer ; elles montaient en flèche, voletaient ou se recroquevillaient au gré des courants d'air qui sillonnaient le grand hall.

Haut dans le ciel couleur de pierre, une violente lueur orangée illuminait les nuages. Gurgeh commençait à transpirer ; il allait et venait de part et d'autre du tablier, réagissait aux coups de Nicosar en essayant de lui soutirer ce qu'il avait en tête. Il entendit quelqu'un crier dans la galerie réservée aux observateurs, puis d'autres gens le faire taire. Vigilants, les gardes se tenaient en silence devant les portes et tout autour du tablier. Le colonel de la Garde avec qui Nicosar s'était entretenu un peu plus tôt se tenait au côté de l'Empereur. Au moment où il regagnait son siège surélevé, Gurgeh crut voir couler des larmes sur ses joues.

Jusqu'à présent, Nicosar était resté assis. Tout à coup, il se leva et, s'emparant de quatre cartes-éléments, gagna à grands pas le centre du terrain de jeu.

Gurgeh avait envie de hurler, sauter en l'air, de faire quelque chose, n'importe quoi. Mais il se sentait cloué sur place, paralysé d'horreur. Une tension s'était emparée des gardes, les mains de l'Empereur tremblaient visiblement. Dehors, la tempête giflait les bourgeons-de-cendre tel un être conscient fulminant de dépit ; un javelot orange jaillit pesamment au-dessus des cimes, se tordit un instant contre la muraille de

ténèbres qui se dressait derrière lui ; puis retomba progressivement et disparut.

« Oh, sacré bon Dieu de merde ! chuchota Flère-Imsaho. Ça n'est plus qu'à cinq minutes de nous.

« Quoi ? interrogea Gurgeh en jetant un regard à la machine.

« Cinq minutes, reprit le drone avec un hoquet tout à fait réaliste. Normalement, il devrait être encore à une heure d'ici. Ce n'est pas possible qu'il ait fait aussi vite. Ils ont dû allumer un autre foyer. »

Gurgeh ferma les yeux. Du bout de la langue, qu'il sentait sèche comme un bout de papier, il tâta la petite bosse dans sa bouche.

« Le vaisseau ? » s'enquit-il en rouvrant les yeux.

Le drone resta quelques instants silencieux.

« Aucune chance », répondit-il enfin d'une voix neutre, résignée.

Nicosar se courba et plaça une carte-feu sur un symbole-eau figurant déjà sur le tablier, dans un plissement de terrain surélevé. Le colonel de la Garde tourna imperceptiblement la tête sur le côté en remuant les lèvres, comme pour chasser d'un souffle une poussière qui se serait déposée sur le col montant de son uniforme.

Nicosar se redressa en regardant autour de lui et parut tendre l'oreille, pour ne percevoir finalement que les hurlements de la tempête.

« Je viens d'intercepter une pulsation d'infrasons, déclara Flère-Imsaho. Une explosion, à un kilomètre au nord. Le viaduc. »

Impuissant, Gurgeh regarda Nicosar marcher sans hâte vers une autre de ses positions sur le tablier et superposer deux cartes : le feu sur l'air. Le colonel parla à nouveau dans le micro caché près de son épaule. Le château trembla sur ses bases ; une série de secousses ébranlèrent le hall.

Les pièces du tablier trépидèrent ; l'assistance se leva en poussant des cris. Les vitres se craquelèrent dans leurs encadrements et s'écrasèrent sur les dalles, laissant pénétrer dans la salle le hurlement aigu de l'orage incandescent accompagné d'une grêle de feuilles tourbillonnantes. Un mur de

flammes explosa au-dessus des cimes, emplissant de feu le bas de l'horizon envahi de bouillonnements noirs. La carte-feu suivante trouva sa place : terre. Gurgeh avait l'impression que le château se mouvait sous ses pieds. Le vent entraînait violemment par les fenêtres, envoyait rouler sur le tablier les pièces les plus légères, telle une espèce d'invasion irrépressible et absurde, et fouettait les robes du Juge et de ses assesseurs. Les spectateurs se bousculaient pour sortir des galeries, tombant les uns sur les autres pour accéder aux issues, où les gardes tenaient leurs armes prêtes à tirer.

Le ciel était empli de feu.

Nicosar regarda Gurgeh en posant sa dernière carte-feu sur l'élément-fantôme : la Vie.

« C'est de plus en plus inquié... *griiiiiiii !*... » fit Flère-Imsaho d'une voix criarde qui s'interrompit brusquement.

Gurgeh fit volte-face et vit la grosse machine vibrer dans les airs, entourée d'une vive aura de feu vert.

Les gardes ouvrirent le feu. Les portes du hall se rabattirent d'un seul coup et les gens se poussèrent mutuellement pour les franchir. Mais dans la salle les gardes envahirent soudainement le tablier, tirant en direction des galeries et des gradins, provoquant des explosions de laser parmi la foule en fuite, abattant les apicaux, les mâles et les femelles qui se débattaient sous les rafales de crachotements lumineux et les détonations assourdissantes.

« *Graaaaaak !* » grinça Flère-Imsaho.

La coque luisante de la machine avait viré au rouge sombre, et il commençait à s'en échapper de la fumée. Pétrifié, Gurgeh regardait. Nicosar se tenait non loin du centre du tablier, entouré de ses gardes, et lui souriait.

Le feu faisait rage au-dessus des bourgeons-de-cendre. Les derniers blessés se traînèrent enfin vers la sortie, et la salle se retrouva vide. Flère-Imsaho était suspendu dans les airs ; il émit une lumière jaune, orange, blanche, puis commença à s'élever dans les airs. De grosses gouttes de métal fondu s'écrasèrent sur le tablier et, poursuivant son ascension, la machine s'enveloppa tout à coup d'un manteau de fumée et de flammes. Brusquement, le drone partit au travers du hall en accélérant,

comme propulsé par une gigantesque main invisible. Il alla percuter le mur opposé et explosa dans un éclair aveuglant accompagné d'une onde de choc qui faillit renverser Gurgeh et le faire tomber de son siège surélevé.

Les gardes qui entouraient l'Empereur quittèrent le tablier et se mirent à escalader les gradins et envahir les galeries en achevant les blessés. Ils ne s'occupaient pas de Gurgeh. Des détonations se faisaient entendre de l'autre côté des portes menant au reste du château, là où gisaient les morts qui, dans leurs costumes aux couleurs vives, formaient une sorte de tapis obscène.

Nicosar s'approcha nonchalamment de Gurgeh, s'arrêtant pour repousser d'un coup de pied les pièces d'Azad qui se trouvaient sur son chemin ; il marcha sur une petite mare de feu crachotante issue du sillage de débris en fusion que Flère-Imsaho avait laissé derrière lui. D'un geste presque négligent, il tira son épée.

Gurgeh agrippa les accoudoirs de son siège. Dehors, l'enfer hurlait dans les cieux. Des feuilles tourbillonnaient de part et d'autre de la salle comme une pluie sèche et incessante. Nicosar vint s'immobiliser devant Gurgeh. Il souriait. L'Empereur cria pour couvrir le vacarme de la tempête.

« Alors ? Surpris ? »

Gurgeh pouvait à peine parler.

« Qu'avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous fait cela ? croassa-t-il.

« J'ai rendu le jeu réel », répondit Nicosar en haussant les épaules.

Il embrassa la salle du regard, surveillant le carnage. Ils étaient maintenant seuls : les gardes se répandaient dans le château en massacrant tout sur leur passage.

Les victimes gisaient çà et là, par terre et dans les galeries, affalées sur les gradins, tassées dans les coins, étendues les bras en croix sur les dalles, la robe criblée de trous auréolés de brun dus aux brûlures des lasers. La fumée couvrait sous les vêtements et s'échappait du plancher ; une odeur de chair brûlée écoeurante et douceâtre emplissait le hall.

Nicosar soupesa le lourd sabre à double tranchant qu'il tenait d'une main gantée en le contemplant d'un œil attristé. Gurgeh sentit ses entrailles se contracter douloureusement et ses mains se mettre à trembler. Il sentit un curieux goût métallique naître dans sa bouche, et craignit tout d'abord que l'implant ne refasse surface après avoir été, pour une raison ou pour une autre, rejeté par son organisme ; mais il savait parfaitement qu'il n'en était rien. Pour la première fois de sa vie, il se rendait compte que la peur avait réellement un goût particulier.

Nicosar soupira imperceptiblement, se redressa de toute sa taille, de telle sorte qu'il parut emplir entièrement le champ de vision de Gurgeh, et approcha lentement son sabre du joueur.

Drone ! se dit Gurgeh. Mais le drone n'était plus qu'une balafre noirâtre maculant le mur du fond.

Vaisseau ! Mais l'implant niché sous sa langue restait obstinément muet, et le *Facteur limite* se trouvait encore à des années-lumière de là.

La pointe du sabre était à quelques centimètres du ventre de Gurgeh ; elle se mit à remonter lentement sur sa poitrine en direction de sa gorge. Nicosar ouvrit la bouche pour parler puis se ravisa, secoua la tête d'un air exaspéré et tendit brusquement en avant la main qui tenait le sabre.

Gurgeh détendit les deux jambes et frappa l'Empereur en plein ventre. Nicosar se plia en deux ; Gurgeh fut rejeté en arrière et tomba de son siège. Le sabre siffla au-dessus de sa tête.

Le siège s'écrasa au sol ; Gurgeh roula plusieurs fois sur lui-même, puis se releva d'un bond. Nicosar était toujours plié en deux, mais n'avait pas lâché son sabre. Il revint vers Gurgeh, titubant et brandissant son arme comme si des ennemis invisibles se dressaient entre eux. Gurgeh se jeta tout d'abord de côté, puis s'élança sur le tablier en direction des portes du hall. Dans son dos, derrière les fenêtres, le feu qui surplombait les bourgeons-de-cendre martyrisés par le vent masquait complètement les nuages de fumée noire ; la chaleur était presque tangible, on en sentait la pression sur la peau et les

yeux. Gurgeh posa un pied sur un pion chassé par la bourrasque ; l'homme perdit l'équilibre et tomba.

Nicosar se lança à sa poursuite d'un pas mal assuré.

Le matériel de brouillage émit une plainte, puis un bourdonnement ; il s'en échappa un filet de fumée. Des éclairs bleus jouaient furieusement autour des appareils suspendus.

Nicosar ne se rendit compte de rien : il sauta sur Gurgeh, qui s'écarta. Le sabre s'abattit sur le tablier à quelques centimètres de sa tête. Gurgeh se releva tant bien que mal et franchit d'un bond une section qui montait en plan incliné. Nicosar le suivit, bousculant et piétinant tout sur son passage.

Les appareils de brouillage explosèrent et, dans une pluie d'étincelles, s'écrasèrent au centre du terrain multicolore, à quelques mètres de Gurgeh qui fut contraint de s'arrêter et de se retourner. Il fit face à Nicosar.

Quelque chose de blanc fendit l'air, estompé par le mouvement.

Nicosar éleva le sabre au-dessus de sa tête.

L'objet se brisa d'un coup, sectionné par un champ palpitant de couleur vert-jaune. Nicosar sentit le changement de poids dans sa main et leva les yeux d'un air stupéfait. La lame pendait dans le vide, suspendue à un petit disque blanc : Flère-Imsaho.

« Ha ha ha ! » tonna ce dernier, dont la voix couvrait le hurlement du vent.

Nicosar jeta sur Gurgeh le sabre tronqué, réduit à l'état de simple poignée ; un champ vert-jaune l'intercepta et le renvoya vers Nicosar. L'Empereur se baissa prestement, puis partit en zigzaguant à travers le tablier au milieu d'une tempête de fumée et de feuilles tourbillonnantes. Les bourgeons-de-cendre étaient secoués en tous sens ; des éclairs blancs et jaunes éclataient entre leurs troncs tandis que le mur de flammes qui faisait rage au-dessus d'eux avançait en direction du château.

« Gurgeh ! dit Flère-Imsaho. (La machine avait brusquement fait son apparition devant le visage de l'homme.) Accroupissez-vous et rentrez la tête dans les épaules. *Allez !* »

Gurgeh s'exécuta, et s'assit sur ses talons en nouant ses bras autour de ses jambes. Le drone flottait au-dessus de sa tête, et il distingua tout autour de lui le voile brumeux d'un champ.

La muraille de bourgeons-de-cendre n'allait pas tarder à se rompre ; des langues de feu ainsi que de brusques explosions s'infiltraient implacablement entre les troncs, les ébranlant et les mettant en pièces. Il avait l'impression que la chaleur lui flétrissait la peau sur les os du visage.

Une silhouette se découpa tout à coup sur les flammes. C'était Nicosar, armé d'un des gros fusils laser dont étaient équipés les gardes. Il se tenait tout contre les fenêtres, légèrement de côté et, tenant l'arme à deux mains, visait soigneusement Gurgeh. Ce dernier regarda dans l'orifice sombre du canon, large comme le pouce ; ses yeux remontèrent jusqu'au visage de Nicosar au moment où l'apical appuyait sur la détente.

C'était sa propre image qu'il avait sous les yeux.

Il contempla son visage déformé, juste assez longtemps pour constater que, à l'instant qui était peut-être celui de sa mort, Jernau Morat Gurgeh avait l'air plutôt surpris, et franchement idiot... Puis le champ-miroir s'effaça, et ce fut de nouveau Nicosar qu'il eut en face de lui.

L'apical se tenait exactement au même endroit, oscillant légèrement. Pourtant, il y avait manifestement quelque chose qui clochait. Quelque chose de changé. Cela aurait dû lui sauter aux yeux, et pourtant il n'arrivait pas à savoir quoi.

L'Empereur bascula en arrière, fixant un regard dénué d'expression sur le plafond maculé de fumée, à l'emplacement qu'avait occupé avant de tomber le matériel de brouillage. Puis la rafale brûlante entrant par la fenêtre le frappa de plein fouet, et il culbuta de nouveau vers l'avant, penchant dangereusement vers le sol, entraîné par le poids du canon portable dans ses mains gantées.

Alors Gurgeh vit. Il vit le petit trou noir, assez grand pour qu'on y glisse le pouce, qui se découpait nettement au milieu du front de l'apical. Une légère fumée s'en échappait.

Le cadavre de Nicosar heurta bruyamment le sol, éparpillant les pions.

Le feu fit son entrée.

La digue de bourgeons-de-cendre qui le retenait jusqu'alors céda devant les flammes, et fut remplacée par une énorme

vague de lumière aveuglante accompagnée d'une onde de chaleur qui s'abattit comme un coup de marteau. Alors, tout autour de Gurgeh le champ devint noir ; la pièce, le feu, tout cela s'estompa. Loin, très loin à l'arrière de son crâne, il perçut une étrange vibration ; il se sentit soudain vidé de son énergie, creux et complètement épuisé.

Puis tout s'éloigna de lui, et il n'y eut plus que les ténèbres.

Gurgeh ouvrit les yeux.

Il était étendu sur une terrasse, avec au-dessus de lui une voûte de pierre en surplomb. Ses alentours immédiats avaient été balayés, mais partout ailleurs le sol était recouvert d'une couche de cendre gris foncé épaisse d'un centimètre. Tout était terne. Les dalles étaient tièdes sous son corps, l'air était frais et chargé de fumée.

Il se sentait bien. Ni engourdissement ni mal de tête.

Il se remit sur son séant ; un objet posé sur sa poitrine tomba, roula sur les pierres plates polies et aboutit dans la poussière. Il le ramassa. C'était le bracelet-Orbitale ; il brillait toujours. Manifestement intact, il poursuivait inlassablement son propre cycle jour-nuit. Il le glissa dans la poche de sa veste. Puis il tâta ses cheveux, ses sourcils, sa veste : même pas roussis.

Le ciel était gris fer, noir sur l'horizon. Il y distingua d'un côté un petit disque vaguement violet, et se dit que ce devait être le soleil. Il se mit sur pied.

Une suie couleur d'encre tombant de la sombre voûte nuageuse comme une espèce de neige en négatif recouvrait progressivement la cendre. Il traversa la terrasse et ses dalles déformées écaillées par la chaleur, en direction du balcon. À cet endroit-là, le parapet s'était effondré. Gurgeh alla se tenir juste au bord du vide.

Le paysage avait changé. À la place de la muraille jaune d'or de bourgeons-de-cendre qui bouchait la vue à quelque distance du mur d'enceinte, on ne voyait plus que la terre ; une terre d'un brun noirâtre, à l'air recuit, sillonnée de longues fissures que ni la fine cendre grise ni la pluie de suie n'avaient encore réussi à combler. Une friche stérile, à perte de vue. Des fumerolles s'échappaient encore des craquelures et se dressaient comme autant de spectres d'arbres avant d'être emportées par le vent.

Le mur d'enceinte était noirci, carbonisé, et présentait des brèches par endroits.

Quant au château lui-même, il était tellement endommagé qu'on aurait dit qu'il venait de subir un interminable siège. Certaines tours s'étaient écroulées et de nombreux appartements, bâtiments administratifs et salles annexes s'étaient effondrés sur eux-mêmes ; leurs fenêtres balafrées par les flammes ne renfermaient plus que le vide. Des colonnes de fumée s'élevaient paresseusement, comme des bannières ondoyantes, jusqu'au point culminant de la forteresse en ruine où le vent s'emparait d'elles en les découpant en fanions.

Gurgeh fit le tour de la terrasse et, traversant la couche de neige noire que formait la suie, gagna les portes-fenêtres de la salle-de-proue. Ses pieds ne réveillaient aucun écho. Les particules de suie le firent éternuer et lui piquèrent les yeux. Il pénétra dans la pièce.

Les dalles avaient conservé leur chaleur sèche ; il avait l'impression d'entrer dans un vaste four noyé d'ombre. Dans la grande salle-de-jeu, parmi les débris indistincts de poutrelles tordues et de blocs de pierre tombés, s'étendait toujours le tablier, gondolé, voilé, éventré. Son arc-en-ciel de couleurs n'était plus qu'une palette de gris et de noirs. Les soulèvements et effondrements désordonnés provoqués par l'incendie avaient rendu absurde sa topographie, où un équilibre étudié régnait naguère entre les différentes élévations et dénivellations du terrain.

Des poutres gauchies, recuites, ainsi qu'une série de trous dans le plancher et les murs signalaient l'ancien emplacement des galeries d'observation. L'appareillage de protection électronique tombé du plafond au milieu de la salle gisait à moitié fondu au centre du tablier d'Azad, parodie de montagne hérissée de verrues.

Gurgeh se tourna vers la fenêtre devant laquelle s'était tenu Nicosar et partit dans cette direction, arpentant la surface gémissante du tablier dévasté. Il s'accroupit ; de violents élancements dans ses genoux lui arrachèrent un grognement de douleur. Il tendit la main vers le petit tas de poussière conique déposé au pied d'un pilier par une tornade miniature au cœur

du brasier, à la lisière du tablier, non loin d'un morceau de métal noirci en forme de L qui pouvait être un vestige de fusil.

La cendre gris-blanc était douce et tiède ; il y trouva mêlé un bout de métal en forme de croissant. À demi fondu, l'anneau comportait toujours une monture de pierre précieuse qui creusait une espèce de minuscule cratère sur le rebord ; néanmoins, la pierre proprement dite n'était plus là. Il examina l'anneau et le fit tourner plusieurs fois dans ses mains, soufflant dessus pour en ôter la cendre. Au bout d'un moment, il replaça la bague dans le tas de poussière. Puis, après une courte hésitation, il sortit de sa poche le bracelet-Orbitale et l'ajouta au petit cône gris, retira ses deux bagues anti-poison et les y déposa également. Pour finir, il recueillit une poignée de cendre tiède au creux de sa paume et la contempla d'un air songeur.

« Bonjour, Jernau Gurgeh. »

Il se retourna et se remit sur pied en enfonçant prestement sa main dans la poche de sa veste, comme s'il avait honte de ce qu'il venait de faire. Le petit corps blanc de Flère-Imsaho entra par la fenêtre ; dans ce lieu où tout était fracassé et fondu, il paraissait minuscule, immaculé et parfaitement net. Un petit objet gris de la taille d'un doigt de bébé se détacha du sol aux pieds de Gurgeh et monta vers le drone. Une trappe s'ouvrit dans la coque impeccable de Flère-Imsaho ; le micro-missile réintégra le drone. Une section de la machine pivota sur elle-même, puis l'ensemble redevint fixe.

« Bonjour, fit Gurgeh en marchant vers le drone. (Il survola du regard la pièce ravagée, puis regarda son compagnon.) Vous allez me raconter ce qui s'est passé, j'espère.

« Asseyez-vous, Gurgeh. Je vais vous le dire. »

L'homme prit place sur un bloc de pierre tombé du plafond, et jeta un regard dubitatif vers l'endroit d'où il s'était détaché, c'est-à-dire au-dessus des fenêtres.

« Ne vous en faites pas, le rassura Flère-Imsaho. Vous ne risquez rien. J'ai vérifié le toit. »

Gurgeh reposa ses mains sur ses genoux.

« Alors ? dit-il.

« Commençons par le commencement, reprit Flère-Imsaho. Permettez-moi tout d'abord de me présenter sous mon vrai

nom ; je m'appelle Sprant Flère-Imsaho Wu-Handrahen Xato Trabiti, et je ne suis pas un drone-bibliothèque. »

Gurgeh acquiesça. Il reconnaissait certains des titres qui avaient tant impressionné Chiark Central, bien longtemps auparavant. Il ne fit aucun commentaire.

« Si j'avais été un drone-bibliothèque, à l'heure qu'il est vous seriez mort. Même si vous aviez pu échapper à Nicosar, vous auriez été incinéré quelques minutes plus tard.

« Je vous suis très obligé, intervint Gurgeh. Merci. (Sa voix rendait un son plat, exténué ; pas particulièrement reconnaissant) Je croyais qu'ils avaient réussi à vous avoir ; à vous tuer.

« Ils ont bien failli, commenta le drone. Toutes ces étincelles, c'était pour de vrai. Nicosar avait dû mettre la main sur du matériel effecteur équiv-tech. Ce qui signifie – ou signifiait – que l'Empire était en contact avec une autre civilisation avancée. J'ai sondé ce qui reste de leurs appareils ; ça peut venir de Homomda. De toute façon, le vaisseau embarquera le tout aux fins d'analyse.

« À propos, où est-il ? Je croyais me retrouver à bord, et non ici.

« Il est arrivé à toute allure une heure et demie après le début de l'incendie. Il aurait pu nous enlever tous les deux, mais j'ai estimé que nous étions plus en sécurité là où nous étions. Je n'ai pas eu de mal à vous isoler du feu ; quant à vous maintenir inconscient grâce à mon effecteur, là encore, aucun problème. Le vaisseau nous a largué au passage deux drones supplémentaires, et a continué sur sa lancée en freinant et changeant de cap. En ce moment même, il est en train de revenir. Il devrait apparaître là-haut dans cinq minutes. Nous pouvons le regagner à bord du module en toute sécurité. Comme je vous l'ai déjà dit, le déplacement n'est pas sans risques. »

Gurgeh émit un petit gloussement nasal. Une fois de plus, il fit des yeux le tour de la pièce.

« J'attends toujours, dit-il à la machine.

« Les gardes impériaux se sont déchaînés, sur ordre de Nicosar. Ils ont fait sauter l'aqueduc, les citernes et les abris, et

tué tous les gens qu'ils rencontraient. Ils ont également tenté de s'emparer de l'*Invincible*. Mais la Marine s'est défendue. Conséquence de l'échange de coups de feu qui s'est déroulé à bord, le vaisseau s'est écrasé quelque part dans l'océan septentrional. Un sacré plouf : le raz de marée a emporté une belle quantité de bourgeons-de-cendre arrivés à maturité, mais à mon avis le feu n'en souffrira pas trop. Personne n'a voulu assassiner Nicosar, l'autre soir ; ce n'était qu'une ruse destinée à placer le château et le jeu sous le contrôle de la garde, qui fait tout ce que l'Empereur lui commande.

« Mais pourquoi ? interrogea Gurgeh d'un ton las en décochant un coup de pied à une bulle soufflée par le feu dans le métal du tablier. *Pourquoi* Nicosar leur a-t-il ordonné de faire tout cela ?

« Il leur a dit que c'était le seul moyen de vaincre la Culture et de le sauver, lui. Ils ignoraient qu'il était condamné comme les autres ; ils croyaient qu'il connaissait le moyen de s'en tirer personnellement. Mais ils auraient peut-être obéi même sans cela. Ils avaient subi un entraînement spécial. Bref, ils ont exécuté les ordres. (La machine poussa une sorte de gloussement.) Enfin, pas tous. Quelques-uns ont laissé intact l'abri qu'ils étaient censés faire sauter, et y ont entraîné d'autres gens à leur suite. Vous n'êtes donc pas l'unique survivant. Les autres sont pour la plupart des domestiques ; Nicosar avait veillé à ce que tous les gens importants soient rassemblés ici. Les drones du vaisseau se trouvent actuellement en compagnie des rescapés. On les garde sous clef jusqu'à ce que vous soyez en sécurité loin d'ici. Ils ont suffisamment de rations pour tenir jusqu'à ce qu'on vienne les récupérer.

« Continuez.

« Vous vous sentez capable d'entendre la suite, vous êtes sûr ?

« Dites-moi simplement le pourquoi de tout cela, soupira Gurgeh.

« On s'est servi de vous, Jernau Gurgeh, reprit le drone d'un ton neutre. La vérité est que vous jouiez bel et bien au nom de la Culture, tandis que Nicosar jouait pour l'Empire. J'ai moi-même révélé à l'Empereur, la veille du début de la finale, qu'en

réalité vous étiez notre champion, notre représentant ; et que si vous l'emportiez nous débarquerions. Nous écraserions l'Empire et imposerions notre ordre. Si c'était lui qui gagnait, nous nous garderions d'intervenir aussi longtemps qu'il serait Empereur, et de toute façon pendant dix Grandes Années.

« Voilà pourquoi Nicosar a agi ainsi ; il n'était pas simplement mauvais perdant. C'était son Empire qu'il risquait. Et puisque c'était là sa seule raison de vivre, pourquoi ne pas disparaître auréolé de gloire ?

« Et c'était vrai ? s'enquit Gurgeh. Nous aurions réellement pris le pouvoir ?

« Gurgeh, répondit Flère-Imsaho. Je n'en ai pas la moindre idée. Cela ne fait pas partie de mes instructions ; nous n'avons pas besoin de le savoir. Cela n'a pas d'importance. *Lui* croyait que c'était vrai.

« Ce n'est vraiment pas du jeu, commenta Gurgeh en adressant à la machine un sourire dénué d'humour, de faire pression sur quelqu'un en lui annonçant la veille de la partie que les enjeux sont d'une telle nature.

« À la guerre comme à la guerre.

« Mais alors, pourquoi ne m'a-t-il pas dit ce qui était en jeu ?

« Devinez.

« Le pari n'aurait plus tenu et nous aurions débarqué quand même, armés jusqu'aux dents.

« Exact ! »

Gurgeh secoua la tête, brossa sa manche où s'était déposé un peu de suie, et ne fit qu'y répandre une traînée noire.

« Vous pensiez vraiment que j'allais gagner ? demanda-t-il au drone. Contre Nicosar ? Vous le croyiez, même avant notre arrivée ici ?

« Même avant votre départ de Chiark, Gurgeh. Dès que vous avez manifesté un peu d'intérêt à l'idée de partir. Il y avait déjà un certain temps que CS cherchait quelqu'un dans votre genre. L'Empire était mûr pour la décadence depuis des dizaines d'années ; il suffisait de le pousser un peu, mais il n'attendait que cela pour tomber. Un débarquement « armé jusqu'aux dents », comme vous dites, n'est presque jamais la bonne façon de procéder ; il fallait jeter le discrédit sur l'Azad – je veux

parler du jeu proprement dit. Car c'est *lui* qui a maintenu la cohésion de l'Empire pendant toutes ces années, lui le pivot, la charnière ; mais il en devenait par la même occasion le point le plus sensible. (Le drone contempla ostensiblement les débris torturés qui encombraient la salle tout autour d'eux.) Les choses ont pris une tournure un peu plus spectaculaire que nous ne l'avions escompté, je suis bien obligé de l'admettre, mais apparemment toutes les analyses que nous avons effectuées sur vos capacités et sur les faiblesses de Nicosar se sont révélées exactes. Les grands Mentaux qui nous manipulent, vous et moi, comme autant de pions, m'inspirent un respect sans cesse croissant. Ce sont décidément des machines *extrêmement* intelligentes.

« Elles savaient que j'allais gagner ? demanda Gurgeh d'un ton chagriné, le menton posé au creux de la main.

« On ne peut pas *savoir* une chose pareille, Gurgeh. Cependant, elles ont dû supputer que vos chances étaient bonnes. On m'a donné une explication partielle quand j'ai reçu mes instructions... Elles vous considéraient quasiment comme le meilleur joueur-de-jeux de la Culture, et pensaient qu'à partir du moment où vous vous intéresseriez d'assez près à ce jeu aucun joueur d'Azad ne saurait vous arrêter, même s'il le pratiquait depuis de nombreuses années. Vous avez passé toute votre vie à apprendre des jeux ; il était impossible que l'Azad comporte une règle, une tactique, un concept que vous n'ayez pas déjà rencontré dix fois dans votre carrière. Simplement, il se trouve qu'il les réunissait tous en un seul jeu. Non, ces gens n'ont jamais eu l'ombre d'une chance. Il vous fallait simplement quelqu'un pour veiller sur vous, et vous pousser discrètement dans la bonne direction au moment opportun. (Le drone descendit et remonta sur place : petite révérence.) Votre serviteur !

« Toute ma vie, répéta doucement Gurgeh en contemplant, derrière le drone, le paysage morne et inanimé qui s'étendait de l'autre côté des hautes fenêtres. Soixante années... Et depuis combien de temps la Culture connaissait-elle l'existence de l'Empire ?

« Environ... Ah ! Vous vous dites que c'est nous qui vous avons formé ! Eh bien, vous vous trompez. Si nous pratiquions ce genre de choses, nous n'aurions nul besoin de « mercenaires extérieurs » tels que Shohobohaum Za pour prendre en charge les basses – les *très* basses œuvres.

« Za ? s'enquit Gurgeh.

« Ce n'est pas son vrai nom ; il ne fait pas du tout partie de la Culture. Eh oui, c'est ce qu'on pourrait appeler un « mercenaire ». On ne peut que s'en féliciter, d'ailleurs ; sinon, la police secrète vous aurait abattu devant le chapiteau. Vous vous rappelez comme ce petit effarouché de Flère-Imsaho s'est discrètement mis à l'écart, ce fameux jour ? Je venais juste d'abattre un de vos assaillants avec mon FAR ; aux ultra-rayons X, pour que les caméras n'enregistrent rien. Un autre s'est fait tordre le cou par Za ; il avait entendu dire qu'il se passerait peut-être quelque chose. J'imagine que d'ici deux ou trois jours, il sera à la tête d'une guérilla armée sur Eä. (Le drone vacilla légèrement dans l'air.) Voyons... Que vous dire d'autre ? Ah, oui ! le *Facteur limite* n'est pas aussi innocent qu'il en a l'air, lui non plus. Quand nous étions à bord du *Jeune voyou*, nous lui avons bien ôté ses vieux effecteurs, mais c'était pour les remplacer par des neufs. Deux seulement, logés dans deux des trois bulles près du nez de l'appareil. Nous avons laissé la bulle vide en clair et projeté un holo de bulle vide dans les deux autres.

« Mais je suis allé dans les trois ! protesta Gurgeh.

« Non, rectifia le drone, vous êtes allé trois fois dans la même. Le vaisseau n'avait qu'à faire pivoter le logement contenant les couloirs, trafiquer l'anti-G et demander à quelques drones de modifier légèrement le décor quand vous passiez de l'une à l'autre, ou plutôt quand vous empruntiez un couloir dans un sens, puis un autre en sens inverse pour, en fait, revenir sur vos pas. Tout cela pour rien, d'ailleurs ; mais dans l'*éventualité* où le besoin d'armement lourd se serait fait sentir, nous l'aurions eu sous la main. C'est en prévoyant tout par avance qu'on peut se sentir en sécurité, vous ne trouvez pas ?

« Si, si », soupira Gurgeh.

Il se remit sur pied et sortit sur la terrasse, où la neige de suie tombait régulièrement et sans bruit.

« Puisqu'on parle du *Facteur limite*, reprit Flère-Imsaho d'un ton enjoué, ce vieux dépravé se trouve actuellement au-dessus de nos têtes. Le module est en route. Dans deux minutes tout au plus vous serez à bord ; vous pourrez prendre un bon bain et quitter ces vêtements malpropres. Êtes-vous prêt à partir ? »

Gurgeh regarda par terre et, traînant les pieds, répandit de la suie et des cendres sur les dalles.

« Qu'avons-nous à emballer, de toute façon ? fit-il.

« Pas grand-chose, en effet. J'étais trop occupé à vous empêcher de griller pour retourner chercher vos affaires. Et de toute manière, la seule chose à quoi vous paraissiez tenir, c'est cette vieille veste défraîchie. Et cette chose, là... ce bracelet. Vous l'avez récupéré ? Je l'ai laissé posé sur votre poitrine quand je suis parti en exploration.

« Oui, merci, répondit Gurgeh en regardant l'immensité noire et désolée qui s'étendait jusqu'à l'horizon enténébré. (Il leva les yeux ; le module perça brusquement la voûte nuageuse brun foncé en traînant derrière lui un sillage de vapeur.) Merci », répéta-t-il.

Le module décrivit un arc, effleura le sol puis fonça à travers le désert calciné en direction du château, soulevant un nuage de cendre et de suie sur son passage. Il ralentit, vira, et, comme un coup de tonnerre tardif, le bruit qui accompagna son piqué supersonique emplit de craquements les alentours de la forteresse.

« Merci pour tout », acheva Gurgeh.

L'appareil présenta sa face arrière au château et s'éleva dans les airs jusqu'à parvenir au niveau du balcon. La porte arrière s'ouvrit et une passerelle horizontale se déploya. L'homme traversa la terrasse, enjamba le parapet et pénétra dans les entrailles fraîches de la machine.

Le drone suivit et la porte se referma.

Le module s'éloigna instantanément, entraînant dans son ascension une formidable cascade tourbillonnante de cendre et de suie, puis disparut dans les sombres nuages qui

surplombaient la forteresse comme un éclair solide tandis que ses roulements de tonnerre éclataient au-dessus de la plaine, du château et des collines qui moutonnaient plus loin.

La cendre se redéposa ; la suie continua de tomber, douce et silencieuse.

Le module revint quelques minutes plus tard chercher les drones du vaisseau et les restes du matériel effecteur endommagé, puis laissa une fois pour toutes le château derrière lui et reprit de l'altitude afin de rejoindre le vaisseau qui l'attendait.

Un court instant plus tard, le petit groupe de rescapés hébétés libérés par les deux drones-de-vaisseau – principalement des domestiques, des soldats, des concubines et des employés administratifs – sortit en trébuchant dans cette nuit qui régnait en plein jour et cette suie qui ressemblait à de la neige, afin de prendre toute la mesure de leur exil temporaire dans cette forteresse à la grandeur passée, et de revendiquer leur terre anéantie.

Quatrième partie
IMPASSE SUR LE PION

Le vaisseau s'accorda paresseusement sur son rail, puis traversa lentement l'extrémité d'un champ tenseur long de trois millions de kilomètres, franchit une muraille de monocristal et amorça doucement sa descente dans l'atmosphère de plus en plus dense de la Plate-forme. À cinq cents kilomètres d'altitude, les deux plaques de terre et de mer (celle qui, devant eux, n'était que roche brute sous un matelas de nuages, et celle qui, plus loin, était encore en formation) se découpaient distinctement dans l'air nocturne.

Derrière son mur de cristal, la Plate-forme la plus éloignée était toute neuve ; elle restait obscure et vide à l'œil nu, mais le vaisseau savait y percevoir les radars illuminateurs des machines paysagistes qui y apportaient depuis l'espace leur cargaison de roc. Sous le regard attentif du vaisseau, un énorme astéroïde fut dynamité dans le noir, produisant une lente fontaine de roche fondue rougeoyante qui, soit tombait doucement sur la nouvelle surface, soit était interceptée puis moulée dans le vide avant de pouvoir toucher terre.

La Plate-forme voisine, également plongée dans l'obscurité, avait la forme d'un entonnoir équarri dont le bas était entièrement plongé dans les nuages, tandis que le reste de son volume nu était exposé aux intempéries.

Les deux autres Plates-formes étaient beaucoup plus anciennes, et de nombreuses lumières y scintillaient. Chiark se trouvait à son aphélie⁷ ; Gévant et Osmolon étaient blanches sur fond noir : deux îlots enneigés sur une mer d'encre. Le vieux navire de guerre s'immergea progressivement dans l'atmosphère, longeant le flanc plat comme une lame de la

⁷ L'aphélie est le point de l'orbite d'un objet céleste (planète, comète, etc.) dans un système solaire, où cet objet céleste en orbite est le plus éloigné de son étoile (soleil) centrale.

muraille de la Plate-forme en descendant jusqu'au point où apparaissait l'air respirable, puis se mit à survoler l'océan en direction des terres.

Un bateau fit sonner sa corne – un paquebot sur son erre, tout illuminé – et lança des feux d'artifice lorsque le *Facteur limite* passa, à un kilomètre d'altitude. Le vaisseau spatial le salua à son tour en créant grâce à ses effecteurs une série d'aurores artificielles, replis rugissants et mouvants de lumière dans le ciel clair et tranquille au-dessus de lui. Puis les deux navires poursuivirent leur chemin dans la nuit.

Le voyage de retour s'était déroulé sans histoire. Gurgeh avait souhaité se faire mettre en suspension tout de suite, en disant qu'il n'avait aucune envie de rester tout ce temps éveillé ; ce qu'il voulait, c'était dormir, se reposer, oublier temporairement. Bien qu'il eût d'avance préparé le matériel nécessaire, le vaisseau lui avait instamment demandé de réfléchir d'abord. Au bout de dix jours, il avait cédé, et l'homme, qui s'était montré de plus en plus morose au cours de cette période, plongea avec gratitude dans un sommeil sans rêves, avec ralentissement du métabolisme.

Au cours de ces dix jours, il ne joua à aucun jeu de quelque espèce que ce fût, ne prononça pratiquement pas une parole, ne prit même pas la peine de s'habiller, et passa le plus clair de son temps à fixer les parois. Le drone avait fini par reconnaître qu'une mise en suspension était sans doute le meilleur service à lui rendre.

Ils traversèrent le Nuage Mineur et rejoignirent le VSG de classe Rang appelé *Tant pis pour la subtilité*, qui faisait route vers la galaxie principale. Le retour prit plus longtemps que l'aller, mais il n'y avait plus urgence. Le vaisseau abandonna le VSG près du bord supérieur d'un bras de la galaxie et fila, croisant des étoiles, traversant des champs de poussière et des nébuleuses où l'hydrogène migrait et les soleils se formaient, et passant, dans son domaine d'espace irréel – là où les Trous étaient des colonnes d'énergie –, de la substance à la Grille.

Il avait doucement réveillé l'homme deux jours avant qu'il ne rentre chez lui.

Celui-ci recommença à fixer les murs ; il ne joua à aucun jeu, ne s'informa pas de ce qui se passait, ne prit même pas connaissance de son courrier. À sa demande, le vaisseau n'avait pas averti ses amis de son arrivée, se contentant d'expédier une impulsion « demande d'approche » à Chiark Central.

Le vaisseau descendit sur quelques centaines de mètres et s'engagea lentement entre les montagnes couvertes de neige en suivant le tracé du fjord ; sa coque effilée refléta un soupçon de lumière bleu-gris lorsqu'il survola les eaux paisibles et sombres. À bord de yachts ou dans les maisons avoisinantes, quelques personnes virent la masse imposante de l'appareil glisser silencieusement dans les airs et manœuvrer délicatement entre les rives, l'eau et les nuages inégaux.

Le vaisseau masquant la lueur des étoiles de toute la longueur de ses trois cent cinquante mètres de coque silencieuse, Ikroh était plongé dans l'ombre ; pas une lumière n'y brillait.

Gurgeh jeta un dernier regard à la cabine où il avait dormi – par intermittence – pendant ses deux dernières « nuits » à bord, puis emprunta sans hâte le couloir conduisant à la bulle du module. Flère-Imsaho le suivit, portant un unique sac de petite taille ; il espérait que l'homme se changerait enfin, qu'il abandonnerait cette horrible veste.

La machine accompagna l'homme jusque dans le module et descendit à terre avec lui. Devant la maison obscure, la pelouse était recouverte d'une couche immaculée. Le module s'arrêta à un centimètre de celle-ci, puis ouvrit sa porte arrière.

Gurgeh sortit et descendit sur le sol. L'air était piquant, plein de senteurs, et d'une clarté tangible. Des craquements naquirent dans la neige, sous ses pieds. Il se retourna vers l'intérieur éclairé du module. Flère-Imsaho lui tendit son sac. L'homme regarda la petite machine.

« Adieu, lui dit-il.

« Adieu, Jernau Gurgeh. Sans doute ne nous reverrons-nous plus.

« Je ne pense pas, non. »

Il fit un pas en arrière ; la porte commença à se refermer, et l'appareil s'éleva lentement. Puis l'homme recula prestement de deux pas, jusqu'à entrevoir le drone par-dessus bord, et s'écria :

« Encore une chose ! Quand Nicosar a tiré et que le rayon s'est retourné contre lui après avoir été réfléchi par le champ-miroir... C'était une coïncidence, ou bien l'avez-vous fait exprès ? »

Il crut que la machine ne lui répondrait pas, mais, juste au moment où la porte se refermait et où l'ascension du vaisseau masquait le rai de lumière qu'elle laissait filtrer, il entendit le drone lancer :

« Je ne vous le dirai pas. »

Il resta debout là, à regarder le module regagner le vaisseau qui l'attendait. Ce dernier l'avalait, la bulle se referma, et le *Facteur limite* vira au noir ; sa coque devint une ombre parfaite, plus dense que la nuit. Une guirlande de lumières se mit à courir le long de son flanc ; elles formaient en marain le mot « Adieu. » Puis le navire se mit en mouvement et s'éleva sans bruit dans les airs.

Gurgeh le regarda jusqu'à ce que les petites lumières mouvantes se confondent avec les étoiles et s'éloignent à toute allure dans un ciel aux nuées spectrales, puis baissa les yeux sur la neige, qui luisait d'un faible éclat bleu-gris. Lorsqu'il releva la tête, le vaisseau avait disparu.

Il resta quelques instants immobile, comme s'il attendait quelque chose. Bientôt il se détourna et se dirigea vers la maison en traînant les pieds sur la pelouse blanchie.

Il entra par une porte-fenêtre. À l'intérieur, il faisait chaud ; dans ses vêtements glacés, il fut soudain saisi d'un frisson. Puis, tout à coup, les lumières s'allumèrent.

« Bouh ! »

Yay Méristinoux surgit de derrière un canapé, près du feu. Chamlis Amalk-ney sortit de la cuisine en portant un plateau.

« Bonjour, Jernau ! J'espère que tu ne nous en veux pas... »

Le visage pâle et contracté de Gurgeh s'éclaira. Il déposa son sac par terre et regarda ses deux amis : Yay, visage frais et sourire radieux, qui sautait par-dessus le canapé ; Chamlis qui, les champs rouge-orange, posait le plateau sur la table, devant

le feu couvert. Yay lui tomba dessus, jeta ses bras autour de son cou et le serra contre elle en riant. Puis elle se recula.

« Gurgeh !

« Bonjour, Yay, dit-il en lui rendant son étreinte.

« Alors, comment vas-tu ? s'enquit-elle en le serrant plus fort encore. Bien, j'espère ? Nous avons harcelé Central jusqu'à ce qu'il nous dise que tu rentrais, mais tu as dormi tout le temps, n'est-ce pas ? Tu n'as même pas lu mes lettres. »

Gurgeh détourna les yeux.

« Non. Elles me sont bien parvenues, mais je n'ai pas... (Il secoua la tête et baissa les yeux.) Je regrette.

« Ça ne fait rien. »

Yay lui tapota l'épaule. Elle laissa son bras autour de ses épaules et l'entraîna vers le divan. Il s'y assit en les contemplant tour à tour. Chamlis repoussait la sciure humide qui étouffait le feu, libérant ainsi les flammes qui couvaient en dessous. Yay écarta les bras, dévoilant sa courte jupe et son gilet.

« J'ai changé, non ? »

Gurgeh acquiesça. Yay lui paraissait tout aussi en forme, tout aussi belle que jamais ; et tout aussi androgyne.

« Je viens tout juste de re-changer, déclara-t-elle. Encore quelques mois et je serai de retour à mon point de départ. Ah, Gurgeh, si tu m'avais vue en homme ! J'avais une de ces allures !

« Insupportable », commenta Chamlis en versant le vin chaud contenu dans un pichet ventru.

Yay se jeta sur le divan à côté de Gurgeh, le serra encore une fois dans ses bras et émit un grondement guttural. Chamlis leur tendit à chacun un gobelet fumant.

Gurgeh but avec plaisir.

« Je ne m'attendais pas à te voir, dit-il à Yay. Je te croyais partie.

« Tu as raison, acquiesça-t-elle en avalant une gorgée de vin, mais je suis revenue. L'été dernier. Chiark va recevoir une nouvelle paire de Plates-formes ; j'ai soumis des plans..., et je suis à présent coordinatrice d'équipe pour Autreface.

Félicitations. Est-ce qu'il y aura des îles flottantes ? »

Le visage de Yay exprima momentanément l'incompréhension, puis elle éclata de rire dans son gobelet.

« Non, Gurgeh. Pas d'îles flottantes.

« Mais beaucoup de volcans, en revanche, ajouta Chamlis d'un air dégoûté en aspirant un filet de vin contenu dans un récipient de la taille d'un dé à coudre.

Seulement un petit, fit Yay en hochant la tête. (Ses cheveux étaient plus longs que dans son souvenir. Bleu-noir. Toujours aussi bouclés. Elle lui donna un petit coup de poing sur l'épaule.) C'est bon de te revoir, Gurgeh. »

Il serra la main de la jeune fille dans les siennes et regarda Chamlis.

« C'est bon d'être de retour », déclara-t-il.

Puis il se replongea dans le silence et dans la contemplation des bûches qui flambaient dans l'âtre.

« Nous sommes tous contents de te savoir de retour, Gurgeh, annonça Chamlis au bout d'un moment. Mais, si tu veux bien me pardonner, tu n'as pas l'air très en forme. Nous savons que tu as passé ces deux dernières années en suspension, mais il me semble qu'il y a autre chose... Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ? Toutes sortes de rumeurs ont couru. Désires-tu en parler ? »

Gurgeh hésita puis regarda les flammes mourantes consumer les bûches empilées n'importe comment dans la cheminée.

Finalement, il reposa son verre et se lança dans une explication.

Il leur raconta tout ce qui s'était passé, depuis les premiers jours à bord du *Facteur limite* jusqu'aux derniers instants, lorsqu'il avait réintégré le vaisseau et fui à toute allure l'Empire d'Azad en pleine décadence.

Chamlis resta muet et ses champs passèrent par un grand nombre de teintes différentes. Yay arborait une expression de plus en plus soucieuse ; elle hochait fréquemment la tête, s'étrangla plusieurs fois, et parut à deux reprises sur le point de vomir. Le reste du temps, elle rajoutait des bûches dans le feu.

Gurgeh prit une petite gorgée de vin tiède.

« Ensuite... j'ai dormi, pendant tout le trajet de retour, jusqu'à il y a deux jours. Et maintenant, tout cela me paraît... Je ne sais pas ; congelé. Pas frais, mais... pas encore pourri non plus. C'est toujours là. (Il fit tourner son vin dans son gobelet. Un rire sans joie secoua ses épaules.) Enfin... »

Il vida son verre.

Chamlis souleva la cruche qui reposait dans les cendres près du feu et remplit son gobelet de vin bien chaud.

« Jernau, je ne sais comment te dire à quel point je m'en veux, tout cela est ma faute. Si je n'avais pas...

« Non, coupa Gurgeh. Ce n'est pas ta faute. C'est moi qui me suis engagé dans cette histoire. Toi, tu m'avais averti. Ne dis pas ça, Chamlis ; ne crois surtout pas qu'il y ait un autre responsable que moi, jamais. »

Il se leva soudainement et se dirigea vers les fenêtres qui donnaient sur le fjord ; il contempla la pelouse en pente avec son manteau de neige, puis les arbres, plus loin l'eau noire et, surplombant le tout, les montagnes et les lumières éparses des maisons du rivage opposé.

« Tu sais, reprit-il comme s'il s'adressait à son reflet dans la vitre, hier, j'ai demandé au vaisseau de quelle façon ils étaient intervenus dans la situation de l'Empire, sur la fin ; comment ils avaient fait pour tout remettre en ordre. Il m'a répondu qu'ils ne s'étaient même pas donné cette peine. L'Empire s'est effondré sans leur aide. »

Il repensa à Hamin, à Monénine, à Inclate et At-sen, à Bermoiya, à Za, à Olos, à Krowo, à la jeune fille dont il avait oublié le nom... Les yeux fixés sur son image dans la vitre, il secoua la tête.

« Enfin, bref... C'est fini, maintenant. (Il se retourna vers Yay et Chamlis, vers la pièce imprégnée de chaleur.) Qu'est-ce qu'on raconte, ici ? »

Ils lui rapportèrent que les jumeaux de Hafflis étaient à présent en âge de parler, que Boruélal s'était embarquée sur un VSG pour quelques années et que Olz Hap – bourreau de plus d'un jeune cœur – avait été plus ou moins contrainte par son succès de reprendre le poste de Boruélal, bien que cela l'eût fort embarrassée. Yay était devenue père un an plus tôt – Gurgeh

ferait sans doute la connaissance de la mère et de l'enfant l'année suivante, quand ils viendraient s'installer quelque temps –, et deux ans auparavant l'un des camarades de Shuro avait été tué pendant un jeu de combat. Ren Myglan était devenue un homme, et Chamlis travaillait toujours aussi dur à l'ouvrage de référence décrivant sa planète préférée. Deux ans plus tôt, le Festival de Tronze s'était achevé par un véritable désastre, le chaos le plus complet, après que quelques fusées de feu d'artifice eurent explosé dans le lac, inondant la moitié des terrasses étagées le long des falaises ; deux personnes avaient péri, la cervelle répandue sur des blocs de pierre travaillée, des centaines d'autres avaient été blessées. Malheureusement, le Festival de l'année passée n'avait pas été aussi excitant, loin de là.

Gurgeh prenait connaissance de toutes ces choses en arpentant la pièce, essayant de se refamiliariser avec les lieux. Rien ne paraissait avoir beaucoup changé.

« Je vois que j'ai vraiment manqué beaucoup de choses... » commença-t-il.

Puis il aperçut sur le mur une petite plaque de bois servant de support à un objet. Il tendit la main, la frôla, puis la décrocha.

« Ah ! fit Chamlis avec un son qui se rapprochait beaucoup du toussotement. J'espère que tu ne m'en voudras pas... Je veux dire, j'espère que tu ne trouveras pas cela..., irrévérencieux, ou de mauvais goût. Vois-tu, je m'étais dit que... »

Gurgeh sourit tristement en effleurant la surface sans vie de ce qui avait jadis été Mawhrin-Skel. Il se retourna vers ses deux amis, puis se dirigea vers le vieux drone.

« Non, pas du tout. Seulement, je n'en veux pas. Et toi ?

« Mais oui, merci. »

Gurgeh offrit son pesant petit trophée à Chamlis, qui en rougit de plaisir.

« Espèce de vieille horreur revancharde ! lança Yay avec un reniflement de mépris.

« Cet objet revêt une signification toute particulière pour moi », répliqua Chamlis d'un air guindé en serrant la plaque contre sa coque.

Gurgeh reposa son verre sur le plateau. Une bûche roula dans l'âtre, accompagnée d'une gerbe d'étincelles. Il s'accroupit et tisonna les rondins. Puis il bâilla.

Yay et le drone échangèrent un regard ; Yay toucha plusieurs fois Gurgeh du bout du pied et lui dit :

« Allez, Jernau, tu es fatigué. Chamlis doit rentrer chez lui voir si ses nouveaux poissons ne se sont pas entre-dévorés. Tu es d'accord pour que je reste ? »

Gurgeh posa sur son visage souriant un regard surpris, et hocha la tête en signe d'assentiment.

Une fois Chamlis parti, Yay posa la tête sur l'épaule de Gurgeh et lui dit qu'il lui avait beaucoup manqué, que cinq ans c'était bien long, qu'elle le trouvait encore beaucoup plus « câlinable » qu'avant, et que... s'il voulait... s'il n'était pas trop fatigué...

Elle se servit de sa bouche, et sur son corps en transformation il dessina de lents mouvements, redécouvrant des sensations qu'il avait presque oubliées ; il caressa sa peau d'or sombre et ses organes génitaux étranges, presque comiques tandis qu'ils perdaient progressivement leur relief pour retrouver leur concavité naturelle ; il la fit rire, rit avec elle et, pendant le long instant de l'orgasme, avec elle, et pendant qu'ils ne faisaient qu'un, toutes leurs cellules tactiles fusionnèrent, comme incendiées, en une impulsion unique.

Pourtant il ne put s'endormir, et quitta au milieu de la nuit le lit chamboulé. Il se dirigea vers les portes-fenêtres et les ouvrit. L'air glacé de la nuit entra à flots dans la pièce. Il frissonna, enfila ses pantalons, sa veste et ses chaussures.

Yay remua et émit un léger son. Il referma les fenêtres et revint vers le lit s'accroupir à son chevet, dans le noir. Il rabattit les couvertures sur ses épaules et son dos découverts, et passa très doucement une main dans ses boucles. Elle ronfla une fois, bougea, puis son souffle redevint régulier.

Il retourna à la porte-fenêtre, sortit prestement et la referma derrière lui.

Il resta debout là, sur la terrasse tapissée de neige, à contempler les arbres noirs qui descendaient en rangs

irréguliers vers le fjord sombre et miroitant. Les montagnes de l'autre rive luisaient faiblement ; au-dessus d'elles, dans la nuit piquante, des zones lumineuses floues se mouvaient dans les ténèbres, masquant les étoiles et les Plates-formes d'Autreface. Les nuages dérivaienent lentement, et, au niveau d'Ikroh, il n'y avait pas un souffle de vent.

Gurgeh leva les yeux et aperçut entre les nuages les Nuages, dont l'éclat immémorial et dur palpitait dans l'air immobile et glacé. Il regarda sa respiration se condenser devant son visage, vapeur chargée d'humidité s'interposant entre lui et ces lointaines étoiles, et enfonça ses mains transies dans les poches de sa veste afin de les réchauffer. L'une d'entre elles effleura quelque chose de plus doux que la neige, et il la retira : un peu de poussière.

Il en détacha ses yeux, qu'il reporta de nouveau sur les étoiles, et ce spectacle fut tout à coup déformé, gauchi par quelque chose qu'il prit tout d'abord pour de la pluie, mais qui naissait en fait dans ses yeux.

... Non, ce n'est encore tout à fait fini.

Il reste moi. Je sais, c'est très vilain de ne pas vous avoir révélé mon identité, mais enfin vous l'avez peut-être devinée ; et puis qui suis-je, pour vous priver de la satisfaction de découvrir tout seuls le pot aux roses ? Oui, qui suis-je, au fait ?

Eh oui, pendant tout ce temps j'étais là. Enfin, presque tout le temps. Je regardais, j'écoutais, je pensais, je sentais et j'attendais, et je faisais ce qu'on me disait de faire (ou plutôt, ce qu'on me « demandait », pour respecter les convenances). J'étais là et bien là, en personne ou sous la forme d'un de mes représentants, mes petits espions.

Pour être tout à fait honnête, je ne sais pas s'il m'aurait plu ou non que ce bon vieux Gurgeh découvre la vérité ; je dois avouer que sur ce point je ne suis pas très décidé. En fin de compte, j'ai – on a – laissé cela au hasard.

Par exemple, supposons simplement que Chiark Central ait révélé à notre héros la forme exacte de la cavité creusée dans la coque de ce qui fut Mawhrin-Skel, ou que Gurgeh ait ouvert, pour une raison ou pour une autre, cette enveloppe sans vie et vu de ses propres yeux... Aurait-il vu dans ce petit trou circulaire une simple coïncidence ?

Ou bien aurait-il commencé à avoir des soupçons ?

On ne le saura jamais ; si vous lisez ceci, c'est qu'il est mort depuis longtemps. Qu'il a pris rendez-vous avec le drone de déplacement et s'est fait projeter au cœur ô combien furieux du système, cadavre réduit à l'état de plasma dans le vaste centre en éruption du soleil de Chiark ; ses atomes épais montent et descendent dans les fluides thermiques bouillonnants de cette puissante étoile ; chacune de ses particules pulvérisées migre en franchissant des millénaires vers cette surface avaleuse de planètes ravagée par le feu, pour s'y assagir enfin et ajouter sa

propre petite parcelle d'illumination insignifiante à la nuit universelle...

Hum... Un peu trop de fioritures, là-dedans.

Tout de même... Les vieux drones devraient bien avoir le droit de se laisser un peu aller de temps en temps, vous ne trouvez pas ?

Bon, je récapitule.

Ceci est une histoire vraie. J'y étais. Quand je n'y étais pas, et quand je ne savais pas très bien ce qui se passait – dans la tête de Gurgeh, par exemple –, je reconnais que je n'ai pas hésité à broder.

Mais cela reste une histoire vraie.

Comment pourrais-je vous mentir ?

Comme toujours,

Sprant Flère-Imsaho Wu-Handrahen Xato Trabiti.

Mawhrin-Skel.

FIN